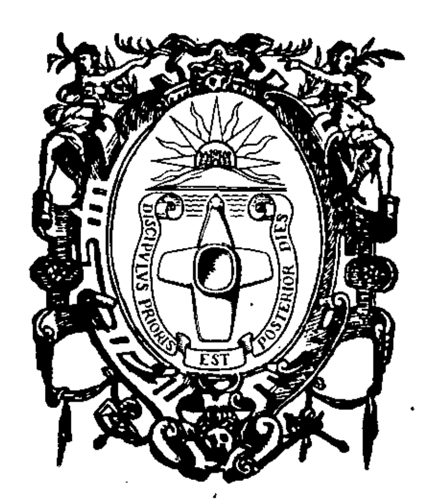
REVISTA
DE LA
SOCIEDAD
"AMIGOS DE LA ARQVEOLOGIA"



MONTEVIDEO, 1930 TOMO IV



LES DERNIERS CHARRUAS

PAR

PAUL RIVET

Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris.
Secrétaire Général de la Société des Américanistes.



Au cours des années 1832 et 1833, quelques Indiens Charruas, derniers survivants de la fameuse tribu indienne de l'Uruguay, furent amenés en France; jusqu'ici, personne ne s'est préoccupé de faire l'histoire de cette émigration forcée, ni de rechercher les traces que l'arrivée de ces "sauvages" à pu laisser dans la littérature scientifique ou dans la presse de l'époque. Étant donnée la pénurie des renseignements que nous avons sur les Charruas; une telle enquête valait la peine d'être faite; je l'ai donc entreprise et ce sont les résultats qu'elle m'a donnés, que je me propose d'exposer dans ce mémoire. On jugera sans doute, et avec raison, que ces résultats sont assez maigres. J'avoue que j'attendais mieux. Il est certain que le goût des études ethnologiques n'était pas encore très développé à cette époque, pourtant si proche de la nôtre; rien ne marque mieux le progrès réalisé dans cette voie au cours des cent dernières années que la pauvreté et la médiocrité des observations faites sur les Charruas pendant leur séjour en France.

Le premier Charrua (1) qui passa l'Atlantique fut rame-

(1) On lit dans *Le National* (Paris, 4ème année, N.º 185, 4 juillet 1833): "Un Charrua amené... en France sur la *Favorite*, et mort depuis " à Toulon, a assuré à M. Roux-Martin, chirurgien-major du batiment,

né par le lieutenant de vaisseau Louis, Marius, Barral, commandant la gabare "L'Émulation" qui avait été chargé d'une mission hydrographique sur les côtes du Brésil et du levé détaillé du Río de la Plata. (2) Parti de Montevideo le 16 janvier 1832, ce navire arriva à Toulon le 19 avril. Le commandant avisa le même jour, en ces termes, le Ministre de la Marine de la présence à son bord de l'insolite passager: "M'étant trouvé à Montevi-
" deo à l'époque de la dernière expédition du général Fructuo-
" so Rivera contre la nation indienne des Charruas, j'ai pensé
" qu'il serait peut-être agréable à Votre Excellence d'offrir au
" Ministre de l'Intérieur un des individus de cette nation, choi-
" si parmi ceux qui furent faits prisonniers. En conséquence je
" sollicitai et j'obtins du gouvernement de la République de la
" bande orientale de l'Uruguay, un indien-charrua, de l'âge de
" 18 à 20 ans, et l'embarquai sur "L'Émulation" le 15 janvier,
" veille de mon départ pour France. Il est maintenant à Tou-
" lon à la disposition de votre Excellence... L'Indien Ramon
" Mataojo, ainsi nommé à cause de la rivière de Mataojo-
" grande où il fut pris, est marié à plusieurs femmes. En arri-
" vant à bord, il forma le projet de refuser toute nourriture
" pour me forcer à emmener ses femmes. J'en parlai aussitôt à
" M. le Capitaine Versillac qui avait eu la bonté de faire les
" démarches nécessaires à l'embarquement de cet indien; il me
" rassura en me disant que l'amour des Charruas pour leurs
" femmes était peu durable. En effet, les jours suivants Ma-
" taojo mangea et parut s'accoutumer à son veuvage. Comme

" qu'il avait tâté six fois de la chair des blancs...". Il y a là une confusion évidente avec le Charrua, dont je donne ici l'histoire. Dans le rôle d'équipage de la Favorite, pour les années en question, il n'y à pas de médecin du nom indiqué, tandis que le médecin de l'Émulation s'appelait Charles Jean-Baptiste Roux, fils de Jean, Joseph, André Roux-Martin.

(2) *Journal de la Marine, des Colonies, des Ports et des Voyages.* Paris, t. I, 1ère partie, N.º IV, juillet 1833, p. 32. "L'Émulation" était une gabare de 380 tonneaux.

" Ramon-Mataojo disait avoir vingt-neuf soleils, qu'il
" comptait sur les doigts...". (11)

Cuvier n'eut pas le temps de s'occuper de cette affaire, puisqu'il mourut le 13 mai. Barral, qui avait quitté son commandement à son arrivée, à Toulon, et avait été attaché avec le grade de Capitaine de Corvette au Dépôt général des Cartes et Plans de la Marine, rue de l'Université, n.º 13, à Paris, fit une dernière tentative; il écrivit le 7 septembre 1832 à Geoffroy St.-Hilaire, la lettre suivante: (12)

"J'ai amené de Montevideo à Toulon, sur la corvette "L'É-
" mulation" que je commandais, au mois d'avril dernier, un in-
" dien-charrua que Monsieur le Ministre de la Marine a mis à
" la disposition de feu Mr. le Baron Cuvier. Ce savant devait
" le faire venir à Paris comme objet de curiosité pour l'histoi-
" re naturelle de l'homme.

" Cet indien charrua est encore à Toulon à la disposition
" du successeur de Mr. le Baron Cuvier. Je crois que s'il pre-
" nait le parti de le faire conduire dans la Capitale, il pourrait
" l'employer au Jardin des Plantes. Les frais de route seraient
" minimes, cet indien pouvant être amené de brigade en bri-
" gade jusqu'à Paris par la gendarmerie.

" Si vous vous décidiez, Monsieur, à ce parti, il suffirait
" d'en prévenir M. le Vice-amiral Préfet maritime à Toulon,
" afin qu'il remît l'indien en question à la disposition de M. le
" Capitaine de la gendarmerie.

" J'ai adressé dans le temps à Mr. le Ministre de la Mari-
" ne une notice sur les indiens-charruas. Les journaux l'ont
" publiée, et je crois que Mr. le Ministre de la Marine l'a en-
" voyée à l'Académie des sciences. De toutes les manières, Mon-
" sieur, vous devez connaître mieux que qui que ce soit, cette

---

(11) Le Charrua Ramon-Mataojo. *Nouvelles Annales des Voyages*, op. cit., pp. 389-390.

(12) *Archives du Museum national d'histoire naturelle de Paris.*

" nation d'indiens que d'Azara regarde comme une des plus
" belliqueuses de l'Amérique méridionale. Le Cap.ne King,
" au retour de son exploration de la Terre de Feu, a amené en
" Angleterre trois indiens qui m'ont paru de la corpulence,
" de la couleur, et de la conformation du mien. J'ai cru donc
" bien faire, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, d'imiter l'e-
" xemple du Capitaine anglais.

" Je serais trop flatté, du reste, Monsieur, si vous daigniez
" accepter l'offre que j'ai l'honneur de vous faire. Je pense
" que les officiers de la marine français doivent saisir toutes
" les occasions d'augmenter les richesses de notre magnifique
" Jardin Royal."

Les professeurs du Muséum reçurent communication de cette lettre le II septembre. (13) La proposition semble les avoir assez embarrassés; ils prirent le temps de la réflexion, puis, dans leur réunion du 18 septembre, décidérent de décliner l'offre qui leur était faite. (14) Leur réponse, dont j'ai pu retrouver la minute, (15) mérite d'être reproduite (elle est datée du 24 septembre):

" L'Assemblée des professeurs du Muséum a eu sous les
" yeux dans sa dernière séance la lettre que vous avez adressée
" à l'un de ses membres Mr. le Prof. Geoffroy St.-Hilaire
" pour lui offrir de faire conduire au Muséum, pour y être
" employé, un jeune indien Charrua que vous avez amené de
" Montevideo.

" Nous avons l'honneur de vous informer qu'il n'existe
" au Muséum aucun emploi vacant qu'il soit possible de don-
" ner à ce jeune homme et que l'état des fonds de l'établisse-
" ment ne permet pas d'en créer un pour lui.

---

(13) *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum*, 35ème volume, séance du II septembre 1832, p. 146.

(14) *Ibid.*, Séance du 18 septembre 1832, p. 151. Dans les deux procès-verbaux, Barral est appelé Barrat. La meme erreur se retrouve dans l'article paru dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, op. cit. p. 388.

(15) *Archives du Museum national d'histoire naturelle de Paris.*

" L'Assemblée a donc regretté de ne pouvoir accepter " l'offre que vous avez bien voulu lui faire et elle nous a char- " gé, Monsieur, de vous prier d'en agréer se remerciments".

Cette réponse déconcertante dut causer une amère déception au Commandant Barral. Mais, même si elle avait été favorable à sont projet, elle serait arrivée trop tard.

Du fait de l'indifférence des savants et du public, Ramon Mataojo avait dû sans doute au grand ennui des autorités navales, rester à bord de "L'Émulation", commandée par le lieutenant de vaisseau François Charles Chauchiprat. Il est inscrit au rôle d'équipage comme matelot; il fait une courte maladie, qui nécessite un séjour à l'hôpital de Toulon du 22 au 29 avril, puis il participe aux divers voyages du navire en Méditerranée. "L'Émulation" part avec des troupes le 24 juin pour Alger, y arrive le 28, quitte cette ville le 3 juillet pour rejoindre Toulon le 8, appareille à nouveau le 16 pour Nauplie et Navarin, jette l'ancre dans ce port le 25, en repart le 17 septembre et rentre à Toulon le 23, mais sans son nostalgique matelot. Ramon Mataojo était mort en mer le 21 septembre; son corps fut sans doute immergé au large, avec le cérémonial d'usage. Son acte de décès, adressé au Ministre de la Marine le 25 octobre 1832, ne fournit aucune indication sur la cause du decès. (16)

Ainsi finit la lamentable odyssée de ce pauvre "sauvage", arraché à son pays et aux siens, dans un but scientifique, mais dont l'indifférence coupable des savants rendit le sacrifice inutile.

* * *

---

(16) Tous ces renseignements sont extraits des rôles d'équipage de "L'Émulation", conservée aux Archives du port de Toulon. Le journal de bord de "L'Émulation" n'a pu être retrouvé; il n'existe vraisemblablement plus.

Les descendants du Dr. Roux-Martin ne possédent aucun papier relatif à Ramon-Mataojo. Je n'ai pas encore pu retrouver les descendants du Commandant Barral.

Plus tragique encore est l'histoire d'une seconde tentative pour amener en France quelques survivants des Charruas.

Le "barnum", qui tenta l'aventure, cette fois uniquement par esprit de lucre, s'appelait M. de Curel. Ancien capitaine d'état-major, attaché au Ministère de la Guerre, directeur du Collège Oriental de Montevideo, M. de Curel, après un séjour de six années en Amérique "dans les ci-devant provinces du Paraguay et de la Plata", obtint du gouvernement de l'Uruguay l'autorisation d'emmener en France quatre Charruas prisonniers à Montevideo. Il s'embarqua avec eux sur le brick "Phaéton", de 185 tonneaux de jauge, immatriculé au quartier de St. Malo f° 44, n.° 132°, le 25 février 1833. Le bateau, qui appartenait à MM. Gautier et fils, armateur, ét était commandé par le Commandant Jacques Peynaud, emportait un chargement de cuirs et de cornes et comptait, en outre d'un équipage de 14 hommes, treize passagers, dont M. de Curel, son fils et les quatre indiens. Ceux-ci sont inscrits dans une seule et même case du rôle d'équipage, sous les noms de Peru, Laureano, Senaqué et Micaëla Jougousa (*sic*) ; en regard de leurs noms, le rôle porte: "avec un passeport de la police pour les quatre", et au-dessous: "les quatre passagers compris en la présente case ont été envoyés pardevant l'autorité civile, pour la destination ultérieure". Signé: Baradère, consul de France.

On devine aisément ce que put être pour les quatre exilés la traversée sur un bateau de cette catégorie, d'ailleurs en assez mauvais état, puisque son départ de Montevideo fut retardé par le consul pour lui faire passer une visite de sécurité matérielle. (17) Le voyage dura deux mois et demi, le "Phaéton" arriva en effet à St. Malo le 7 mai 1833.

Les noms portés sur le rôle sont en partie inexacts et altérés. Les noms véritables des trois indiens étaient Vaimaca-

(17) Je dois tous ces renseignements à M. du Bouëlier, administrateur de l'inscription maritime du 2ème arrondissement maritime, sous-arrondissement de St. Servan, Quartier de St. Malo, qui les a transcrits du rôle d'équipage et du journal de bord du "Phaéton". (Lettre du 18 mai 1927).

Peru, Tacuabe et Senaque, la femme s'appelait Guyunusa. M. de Curel les emmena directement à Paris et publia aussitôt une petite brochure, devenue très rare, pour annoncer leur arrivée et les présenter au public. (18) Cete brochure est ornée d'une gravure en couleur représentant les quatre captifs (fig. 1). (19) En même temps, il invitait, par une lettre qui fut lue à la séance du 3 juin 1833, (20) les membres de l'Académie des Sciences à venir visiter ses indiens, qu'il présente en ces termes:
" Ces individus faisaient partie d'une quinzaine de prisonniers " amenés à Montevideo, en juin 1832. Le Président de la Ré- " publique Orientale de l'Uruguay m'a permis d'en amener " quatre en Europe, choisis parmi ceux qui présentent le plus " d'intéret sous les rapports physiologiques.

" Le premier était un cacique redouté; le second est un " de ces soi-disant médecins qui, à la prétendue science de la " magie médicale, joignent réellement la connaissance des *sim-* " *ples* propres à cicatriser les blessures. Le troisième est un jeu- " ne et farouche guerrier, renommé par son adresse à dompter " les chevaux sauvages; le quatrième est une femme, compagne " du jeune guerrier.

" Ces quatre individus offrent des modèles vivans de la " constitution phisique et des caractères moraux si bien dé- " crits par le savant auteur de *l'histoire naturelle du genre hu-* " *main.* (21) Ce sont bien les vrais types de la *Troisième race*

---

(18) Arrivée en France/de quatre/sauvages charruas/par/le brick français Phaéton,/ de Saint-Malo. S. d. (1833), 16 p., in-8.º Le titre sert d' en-tête à la p. 1, où il y a une courte note de l'auteur. Au verso: Imprimerie d'Hippolyte Tilliard,/rue de la Harpe, N. 88. Le texte commence à la page 3, avec l'en-tête suivant: Notice/sur les/indigènes de l'Amérique du Sud,/et en particulier sur la tribu des/Indiens Charruas. La relation se termine à la p. 16 (Cf. Pièce II de l'Appendice).

(19) Cette gravure a été reproduite, en couleurs également, avec des retouches, par Prichard (PRICHARD (J. C.). Histoire naturelle de l'homme (Traduction F. Roulin). Paris, t. II, 1843, pl. XXXVIII).

(20) *Procès verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août* 1835, op. cit., p. 275.

(21) J. J. Virey.

" *d'hommes*, dite *race cuivreuse*. Leur front court et abaissé, " leurs yeux vifs et enfoncés, leurs narines ouvertes, leurs che- " veux noirs, rudes et droits, leur peau d'une teinte de cuivre " rouge, clairsemée de poils qu'ils arrachent, leur taille rac- " courcie, leurs muscles fortement prononcés tout reproduit " en eux le tableau des variétés de l'espèce humaine, tracé dans " les ouvrages des voyageurs et des naturalistes...

" Les quatre Charruas dont il s'agit, ont apporté leurs " vétemens habituels, leurs armes et le peu d'utensiles à leur " usage dans leurs habitations nomades. Un *toldo* (ou tente " de joncs), fabriqué par eux, sera dressé dans l'enclos où ils " résident (22) pour leur servir de logement...

" Les Charruas comprennent assez bien l'Espagnol. Un " jeune homme qui a longtemps vécu parmi les indiens, servi- " ra d'interprète aux personnes qui ne sachant pas cette lan- " gue voudraient néanmoins interroger eux-mêmes les quatre " individus offerts à leur curiosité." (23)

M. de Curel offrait l'entrée gratuite aux Académiciens tous les jours de midi à 4 heures sur simple présentation de leur médaille et proposait pour la première visite le jeudi suivant, 6 juin, à onze heures du matin. En réalité, cette visite n'eut lieu que dans la matinée du samedi 8. Voici en quels termes *Le Temps* du samedi 8 juin, N.º 1329, en rend compte: "Ces hom- " mes, d'une race si étrangère à nos climats, et à nos moeurs, " ont le teint couleur de cuivre rouge, la tête presque ronde et " les cheveux d'un noir très foncé. Le cacique Péru, âgé de 50 " ans, porte sur le corps la cicatrice d'un énorme coup de sa- " bre qu'il a reçu en combattant. Malgré son air grave et son

(22) Allée d'Antin, N.º 19, aux Champs-Élysées (Note de la lettre de de Curel).

(23) *Archives de l'Académie des Sciences*. Un résumé de cette note a été publié dans *L'Institut, Journal des Académies et Sociétés scientifiques de la France et de l'étranger*. Paris, t. I, 1833, p. 26, et dans *L'Europe littéraire, Journal de la littérature nationale et étrangère*. Paris, 1ère année, N.º 44, 10 juin 1833, p. 58.

" visage rébarbatif, nous l'avons vu sourire à l'aspect de quel-
" ques jeunes dames qui faisaient partie de la réunion.

" Tacuabé, le plus jeune des trois hommes, a une figure
" assez agréable; il était connu dans son pays pour son talent
" à dompter les chevaux sauvages et les taureaux. Il a donné,
" devant la société, un exemple de sa force et de son adresse à
" manier le jet des boules et du lacet dont ils se servent pour
" envelopper et saisir leur ennemi.

" La jeune femme se nomme Guyunusa; elle n'est pas
" belle; elle n'a pas cependant le teint aussi cuivré que ses com-
" pagnons; elle est devenue la compagne de Tacuabé, qui n'a
" que vingt ans comme elle, après avoir appartenu au cacique
" Péru. Ainsi le permettent leurs moeurs; on se prend, et on
" se quitte chez eux quand on ne se convient plus: il n'y a pas
" d'autre formalité pour le mariage.

" Le quatrième Charrua s'appelle Senaqué. Constant et
" fidèle compagnon du cacique pendant la guerre contre le
" Brésil, on le citait pour sa bravoure. Il a été blessé dans la
" poitrine d'un coup de lance dont on aperçoit la marque.

" Ces quatre sauvages sont à peu près nus et accroupis
" autour d'un foyer sur lequel ils font griller les viandes frai-
" ches qu'on leur sert pour nourriture. Ils ont paru d'abord
" un peu effarouchés de la présence de 15 à 20 étrangers. Ce-
" pendant ils se sont rendus ensuite plus familiers, et comme
" ils parlent et entendent assez bien l'espagnol et le portugais,
" ils ont pu répondre aux questions qui leur ont été adressées
" par quelques visiteurs." (24)

A la séance du 10 juin, l'Académie des Sciences reçut une nouvelle lettre de M. de Curel, (25) demandant "qu'il soit

(24) Cet article a été traduit quasi textuellement en allemand. *Das Ausland*. Munich, 6ème année, N.º 178, 27 juin 1833, p. 712.

(25) Cette lettre, qui n'a pas été retrouvée, fut transmise par l'Académie, le 15 juin, à Geoffroy St.-Hilaire, qui en était alors président, suivant une mention portée sur le procès verbal manuscrit de la séance.



nommé des commissaires que l'Académie pourrait charger de faire des observations sur les sauvages charruas". (26) En même temps, elle recevait de M. Virey, qui avait été visiter les Indiens le 7 juin (article du *Temps* cité plus haut), une lettre où il consignait ses premières observations (Cf. Pièce III de l'Appendice), (27) et déclarait que la nomination de commissaires lui paraissait inutile. (28) Sans tenir compte de ce désir, l'Académie désigna MM. Geoffroy de St.-Hilaire, Serres, Larrey, et Flourens, auxquels M. Edwards de l'Académie des sciences morales et politiques serait prié de s'adjoindre. (29) En outre, Geoffroy de St.-Hilaire demanda à l'Académie des sciences morales et politiques, de nommer de son côté une commission dans le même but. Celle-ci dans sa séance du 15 juin désigna à cet effet MM. Mignet, Broussais et Villermé, (30) et en avisa le même jour l'Académie des ciences, qui eut connaissance de ces choix dans sa séance du 17. (31)

Par ailleurs, la grande presse et la presse scientifique étaient mises en mouvement. J'ai déjà signalé l'article du *Temps* du 8 juin. La nouvelle de l'arrivée des Charruas avec un résumé des observations de J. J. Virey, parut dans la *Revue encyclopédique* (32) et dans le *Mémorial encyclopédique et*

(26) *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août* 1835, op. cit., p. 281.

(27) *Ibid.*, p. 281. Un résumé de cette note a été publié dans *L'Institut*, op. cit., t. I, 1833, p. 34, et dans *L'Europe littéraire*, op. cit. 1ère année, N.º 47, 17 juin 1833, p. 105.

(28) *Archives de l'Académie des Sciences.* Le désir de M. Virey est indiqué dans une annotation en marge de sa lettre.

(29) *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août* 1835, op. cit., p. 281.

(30) *Archives de l'Académie des Sciences morales et politiques.* Séance du 15 juin 1833.

(31) *Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences... jusqu'au mois d'août* 1835, op. cit., p. 287, et *Archives de l'Académie des Sciences.*

(32) Charruas. *Revue encyclopédique.* Paris, t. LVIII, avril-mai 1833, pp. 533-534.

miques recueillies au cours de sa visite (Pièce VII de l'Appendice))'. (37)

Il est vraiment attristant et déconcertant que la science officielle n'ait pas mieux profité de l'occasion qui lui était offerte de récolter des documents sur les derniers survivants d'une tribu aussi intéressante.

Il est probable que le succès escompté par M. de Curel pour sa pitoyable exhibition ne répondit pas à son attente. La maladie ne tarda pas d'ailleurs à décimer sa troupe. Senaqué tomba malade d'une "fièvre de consomption", causée principalement par "le désespoir, l'ennui et surtout le mal du pays". Sur la proposition de Flourens, l'Assemblée des professeurs du Muséum décida, le 23 juillet, qu'il serait traité aux frais du Muséum à la Maison royale de santé du Faubourg Saint-Denis; (38) une partie des fonds "destinés à l'achat des animaux rares fut affectée au paiement des frais devenus nécessaires (4 fr. par jour)". Sénaque ne profita pas longtemps de cette libéralité. Entré le 23 juillet au matin dans le service du professeur Duméril, il y mourut le 26 juillet 1833, à sept heures du soir. Voici d'acte de décès qui fut alors dressé:

" *Noms et prénoms,* Sénaque; *Pays,* Indien; *Age,* présumé cinquante-six à cinquante-sept ans; *Profession,* favori du chef de la tribu, médecin; *Lieu de naissance,* tribu des Charruas; célibataire.

" Entré le 23 juillet matin.

" Mort le 26 juillet, à sept heures du soir.

" Resté quatre jours à le Maison royale de santé."

Le corps de Senaque fut transporté au laboratoire d'anatomie humaine du Muséum. J'emprunte ces détails à un article publié par Camus, interne à la Maison de santé, où le rédit de

---

(37) Races humaines. *Nouveau Bulletin des Sciences, publié par la Société philomatique de Paris.* Paris, 1833, séance de 15 juin, pp. 105-106.

(38) *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum,* 36ème volume, séance du 23 juillet 1833, p. 43.

cette triste fin, de cette agonie d'un désespéré, est relaté avec une réelle émotion (Pièce VIII de l'Appendice). (39)

Cet article, qui fut reproduit par presque tous les journaux, (40) émut vraisemblablement l'opinion publique, et M. de Curel ou la personne à qui il avait cedé les Indiens, (41) sentit le besoin d'une justification. La *Revue de Paris* inséra donc une réponse à l'article de Camus, évidemment inspirée par le "manager", dont on savourera toute l'hypocrisie:

" Ce ne'st pas uniquement par spéculation, mais encore " par humanité, ques les Charruas ont été amenés en France " de leur propre consentement. Ils seraient morts de douleur " et de misère dans les cachots de Montevideo, où ils étaient " captifs. Aucun soin n'avait été refusé à Sénaque par ses con- " ducteurs avant sa mort, et son cadavre n'a pas été *vendu,* " mais *donné* par eux, au Cabinet d'Anatomie du Jardin du " Roi. Les Charruas survivans sont très-heureux des visites " qu'ils reçoivent, surtout quand ce sont des visites de dames. " Leur domicile est désormais rue de la Chaussée-d'Antin, n.º " 27, dans un local plus digne d'eux et des personnes honora- " bles qui veulent bien *leur demander audience.*" (42)

---

(39) CAMUS, interne à la Maison royale de Santé. Les derniers moments de Senaque le Charrua. *Revue de Paris*. Paris, 1ère série, t. LII, 1833, pp. 136-140.

(40) Notamment dans *Le Constitutionnel*. Paris, N.º 224, lundi, 12 août 1833, dans la *Gazette des Hôpitaux*. Paris, 6ème année, t. VII, N.º 102, 1833, pp. 392-393 et, avec quelques détails sur les Charruas, dans *Le Courrier de Lyon,* du 20 août, 1833.

(41) Il semble que les Charruas furent vendus par M. de Curel à un second manager. On lit en effet dans un article de l'époque que M de Curel, "à son arrivée en France, les céda, à ce qu'il paraît, à un spéculateur des mains duquel ils passèrent dans une ménagerie". AUBOIN (Isid.). Bella-Union. Destruction récente des Indiens Guaranis et Charruas. *Revue des deux Mondes*. Paris, 3ème série, t. II, 1834, ps. 698-712. L'article d'Auboin a été traduit en allemand. Die Guarani und Charrua-Indianer. *Das Ausland.* Munich, t. VII, 1834, ps. 980, 983-984, 991-992, 995-996.

(42) Les Charruas. *Revue de Paris*. Paris, 1ère serie, t. LIV, septembre 1833, p. 60.

Deux mois après la mort de Sénaque, un second événement marqua l'histoire de la petite troupe. Guyunusa accoucha, le 20 septembre, à 9 heures du soir, d'une fillette à terme, par conséquent conçue avant le départ d'Amérique. Le récit que nous a laissé de cette naissance Tanchou, mandé près de la parturiante par Flourens, (43) est sans doute un des documents les plus intéressants que j'aie trouvé au cours de mes longues recherches dans les journaux de l'époque:

" La femme des Charruas est accouchée le 20 septembre.
" Sa petite fille, le deuxième jour de sa naissance, eut une ré-
" tention d'urine; le savant M. Flourens m'écrivit à cette oc-
" casion, pour m'inviter à donner mes soins à ces sauvages
" éloignés de leurs forêts; avant de parler de l'enfant, je dirai
" un mot de la mère et de son accouchement.

" Aussitot que Guyunusa, qui a déjà eu un enfant dans
" son pays, sur les bords du Rio Negro (Amérique du Sud),
" ressentit quelques douleurs d'enfantement, elle chercha à
" être seule; elle prit une corde qu'elle passa en huit de chiffre
" dans la double poignée d'une des portes de l'appartement
" lambrissé, sur le carreau duquel ils sont couchés sur des
" peaux et une mince paillasse. Guyunusa laissa cette corde
" assez longue, pour qu'en tirant elle se trouva presqu'accrou-
" pie par terre. Quand les douleurs devinrent plus vives, son
" mari, Vacuabé (*sic*), vient s'asseoir comme s'assevent les
" tailleurs au-dessous d'elle, de manière que la patiente pou-
" vait elle-même s'asseoir sur ses genoux. Quand les douleurs
" devenaient fortes, Vacuabé se tenait tranquille, mais quand
" la douleur était faible, ou qu'elle était passée, il soulevait sa
" femme avec ses genoux et la poussait en haut; aussitot il la lâ-
" chait pour produire une secousse, comme on le ferait pour
" entasser du grain dans un sac.

(43) TANCHOU. Accouchement de la femme Guyunusa (Charruas) et rétention d'urine chez sa petite fille agée de deux jours. *Gazette des Hôpitaux*. Paris, 6ème année, t. VII, n.º 125, 1833, p. 384.

" L'accouchement se fit en trois heures presque sans té-
" moignage de douleur; un instant après, cette femme se leva,
" alla à la cheminée se chauffer en s'asseyant à terre; le même
" jour, comme les jours précédents et depuis, Guyunusa a fait
" sa toilette comme à l'ordinaire, elle s'est baigné la tête dans
" un seau d'eau froide; elle a eu un peau de fièvre de lait, pour
" cela elle ne s'est pas arrétée un instant, mangeant de la vian-
" de presque crue quand elle avait faim, comme à son habitude.

" La petite Charrua est venué à terme; sa tête est fort
" petite, ses cheveux sont d'un noir de jais et fort épais; sa
" peau est couleur de terre de Sienne foncée, comme celle de
" ses parents. Sa mère ne pouvant pas la nourrir, disait-on, on
" lui donna des aliments qui occasionnèrent une inflammation
" du ventre, et par suite du col de la vessie; de là, la retention
" d'urine pour laquelle je l'ai sondée. J'ai exigé que cette en-
" fant fut nourrie par sa mère; aujourd'hui elle se porte bien."

Tanchou n'assista pas lui-même à l'accouchement et ne fut appelé qu'à l'occasion de la maladie du nouveau-né. Ce fut une sage-femme, Madame Lesueur, qui soigna Guyunusa. Néanmoins, les détails recueillis par Tanchou dans l'entourage des sauvages sont précieux. Ils sont confirmés et complétés par les notes inédites de Dumoutier, dont je parlerai plus loin, et dont je détache celles qui ont rapport à l'accouchement de Guyunusa. Je les reproduis dans leur forme originale, en modifiant simplement l'ordre pour les rendre plus cohérentes:

" Elle (Guyunusa), accoucha vendredi (20 septembre),
" à 9 heures du soir d'une petite fille.

" Elle se plaignait lors de l'arrivée de Mme. Lesueur la
" tête était engagée dans l'excavation du petit bassin.

" 1ère position de la tête.

" A la 3ème contraction, elle accoucha. Elle avait les
" jambes croisées, se tenant suspendue après une courroie fi-
" xée à la hauteur de sa poitrine. Elle même a fait ses disposi-
" tions dans la journée sentant bien qu'elle allait accoucher.

" Par terre, une peau ployée en 4 lui servait à se reposer après
" la douleur, et alors elle quittait la courroie. Lorsqu'une dou-
" leur revenait, Tacuabé debout derrière elle la serrait dans ses
" bras et avec ses mains il appuyait fortement sur le ventre
" qu'il déprimait et la fesait sauter de temps en temps comme
" pour obliger le foetus à descendre par son poids. Elle se plai-
" gnait seulement pendant les douleurs et refusa obstinément
" de se coucher, ayant précédemment accouché selon la cou-
" tume de son pays.

" Au moment du passage, la tête étant sortie, l'enfant
" cria. Tacuabé pria Mme. Lesueur d'assister Michaëla; l'ap-
" plication de la main pour soutenir le périnée n'avait pas été
" soufferte et à cause de la position de Michaëla dont les tu-
" bérosités sciatiques touchaient presque aux talons, il était im-
" possible de recevoir l'enfant en avant.

" Le cri de l'enfant ne diffère pas de celui des nôtres.

" Lors de la délivrance qui eut lieu immédiatement après
" l'accouchement, elle se pleignit de nouveau, reprit son at-
" titude comme pour accoucher. Tacuabé la saisit et la pres-
" sa plus fortement encore que la 1ère fois. Mme. Lesueur
" ayant touché reconnut que l'implantation était en haut et
" en arrière et par de légères tractions elle reconnut aussi qu'il
" (le placenta) était encore adhérent; après la 2ème con-
" traction, il se sépara. Sa forme n'offrait rien de particulier,
" son volume n'excédait pas celui (d'un placenta), de 5 à 6
" mois; il était parfaitement circulaire et dans une parfaite
" intégrité. Le cordon était très volumineux, plus gros que le
" pouce, court.

" L'ombilic (de l'enfant) est à 2 pouces environ du pubis.

" Tacuabé, sans qu'on le lui demanda, apporta un cou-
" teau pour couper le cordon, une cuvette et de l'eau qu'il
" avait tiédie pour laver l'enfant.

" Elle (Guyunusa) ne se garnit pas, elle gît sur la paillas-
" se entortillée dans ses peaux. Elle se lave à l'eau tiéde de



" temps en temps. Elle ne voulut pas se laver devant les assis-
" tans; elle resta 2 heures dans sa posture avant de se laver.
" Depuis (l'accouchement), elle n'a pas voulu se laisser tou-
" cher.

" Hier soir, elle était abattue, la peau habituelle, les seins
" ne sont que peu engorgés d'un grand volume, pointus; le
" mamelon n'est pas distinct et modérément engorgé; elle a
" très peu de lait. L'enfant ne peut téter que difficilement à
" cause de la forme du sein, et de la rareté du lait; on le nour-
" rit; elle (44) a le ventre sanglé depuis l'accouchement.

" Tacuabé est prévenant. Il donne à téter à l'enfant avec
" un nouet de chiffons imprégné de lait; il a lavé très pro-
" prement le linge de son enfant.

" Tacuabé était aux petits soins pour sa femme; c'est lui
" qui la soigne pendant la nuit; il lui donne à boire.

" On les vit couchés sur une peau regardant l'enfant avec
" une chandelle; ils sont très mystérieux.

" Il (Tacuabé) aime les enfants et caraisse ma fille.

" Tacuabé parait sensible, ainsi que Michaela, aux cares-
" ses qu'on donne à leur enfant.

" Les femmes portent leurs enfants sur le dos avec un...
" Elles se couchent pour leur donner à téter.

" Elle (Guyunusa) tape dans le dos de l'enfant pour le
" faire taire."

C'est vers cette époque, probablement avant l'accouchement, que les Indiens furent transférés dans un nouveau local, rue de la Chausée d'Antin, n.° 27.

Peu de temps après, à une date qu'il ne m'a pas été possible de préciser, mais qui doit être placée dans les derniers mois de 1833, (45) Vaimaca, le vieux cacique, mourut à son tour,

(44) Vraisemblablement il s'agit de Guyunusa et non de l'enfant.

(45) En effet, le professeur d'anatomie humaine du Muséum présenta à l'Assemblée des professeurs, à la séance du 21 janvier 1834, un plâtre entier d'un Charrua (Senaque), et un buste (sans doute celui de Peru),



sans que j'aie pu découvrir le récit des circonstances de son décès.

Son corps fut, comme celui de Senaqué, transporté au laboratoire d'anatomie humaine du Muséum.

Il est malheureusement certain que ces morts successives furent la conséquence des conditions lamentables de vie imposées aux malheureux indiens soit par M. de Curel, soit par les individus auxquels il les avait cédés. On lit en effet, dans *Le Magasin pittoresque* de 1841 (p. 395): "Nous avons vu. . ., il " y a une douzaine d'années, des Indiens Charruas amenés en " France sur un vaisseau marchand, vendus par le capitaine ou " le sobrécargue du navire au propriétaire d'une ménagerie " ambulante, et donnés en spectacle entre un éléphant et un " rhinocéros. (46) L'autorité, il faut le dire, serait sans doute " intervenue pour empêcher cette scandaleuse transaction si " elle en avait eu connaissance; mais les Charruas, s'exprimant " dans une langue étrangère, n'étaient point compris par les " agents de la police chargés de la surveillance de ces sortes " d'exhibitions, et avant qu'ils eussent pu apprendre le fran- " çais la mort les avait délivrés d'une condition dont ils sem- " blaient sentir l'amertume tout aussi vivement que le char- " bonnier manceau." (47)

---

moulés sur le cadavre, par M. Merlieux. *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum,* 36ème volume, séance du 21 janvier, 1834, p. 131.

(46) Il est probable qu'il y a là une inexactitude. Plus vraisemblable est le détail donné par *Le Courrier de Lyon,* dans l'article intitulé: Les Charruas: Mort de Sénaque, favori du chef de la tribu et médecin, publié, ainsi que je l'ai dejà dit, le 20 août 1833: "Ils avaient pour compagne une autruche magnifique et, chose étonnante, cette souveraine des déserts se montrait plus familière qu'eux". M. de Curel avait du rapporter de l'Uruguay, en même temps que les quatre Indiens, deux nandous. En effet, il fit don au Muséum d'un ces animaux, adulte, peu après son arrivée en France. *Procès-verbaux des séances de l'Assemblée des professeurs du Muséum,* 36ème volume, séance du 18 juin 1833, p. 26.

(47) François Trouillu ou Trouillac. *Les Magasin pittoresque.* Paris, 9ème année, 1841, ps. 394-396. L'article est consacré à un "homme cornu

Plus formelle encore est la lettre suivante publiée un an plus tard, dans le même journal, à propos de la note précédente: "Les faits rapportés dans votre article ne sont malheureu-
" sement que trop exacts... Mais, sans avoir à les rectifier,
" je voudrais en ajouter quelques autres qui, par l'effet des
" circonstances, n'ont été connus que d'un petit nombre de
" personnes...

" Un de nos plus savants botanistes, M. Auguste Saint-Hi-
" laire, qui a longtemps voyagé, pour l'intérêt de la science,
" dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, et y a fort con-
" nu les tribus indiennes, étant allé, par un acte de réminis-
" cence bien naturel, visiter les Charruas, que l'on exposait
" alors à la curiosité publique dans un appartement de la rue
" de Rivoli, *fut frappé de la manière indigne dont ces étran-*
" gers étaient traités par le spéculateur auquel ils avaient eu
" l'imprudence de se confier. Ce misérable, profitant de leur
" ignorance de nos lois, de leur abandon, de leur silence for-
" cé, ne se faisait pas scrupule de les mettre sur le même pied
" que les animaux que l'on colporte dans les ménageries ambu-
" lantes de foire en foire. Le savant académicien, tout ému du
" scandale dont il venait d'être témoin, en fit part, en arri-
" vant à l'Institut, à quelques uns de ses collègues. Ils jugèrent
" comme lui que l'humanité et l'honneur même de la France
" ne permettaient pas de tolérer plus long-temps une si crian-
" te injustice; mais il ne leur parut cependant pas nécessaire
" de faire intervenir officiellement l'Académie des Sciences
" dans une affaire de cette nature. Ce n'était au fond qu'une
" simple affaire de police, et la police aurait dû d'elle-même y
" metre ordre dès le principe. M. Séguier, en sa double quali-
" té d'académicien et de magistrat, fut donc chargé par ces
" messieurs, sans autre commission que celle de sa charité et de

---

descouvert au pays du Mayne", qui fut exhibé, sous Henri IV, comme nos Charruas, et mourut du profond chagrin qu'il conçut de cette exhibition. Ceci explique la dernière phrase de l'extrait que je reproduis ci-dessus.

" son obligeance, de vouloir bien poursuivre près de l'adminis-
" tration le redressement des torts causés par trop de négli-
" gence aux malheureux Charruas. Après avoir scrupuleuse-
" ment vérifié par lui-même la condition faite à ces étrangers,
" et dont n'étaient point exclus, sur le moindre prétexte, les
" coups de fouet, il alla trouver le préfet de police, et en obtint
" sans difficulté que l'administration délivrerait ces infortu-
" nés de leur illégitime geôlier, et prendrait a leur égard les
" mesures que leur situation exceptionnelle réclamait. (48) Y
" eut-il manque de zèle dans l'exécution des ordres du préfet?
" L'exhibiteur fut-il officieusement averti par quelque agent
" de ce qui se tramait contre lui? Le fait est que lorsque la po-
" lice fit sa descente dans la maison où se montraient les Cha-
" rruas, ils en avaient délogé. On sut cependant bientôt qu'ils
" s'étaient mis en route pour Strasbourg. Le ministère de l'in-
" térieur fut alors prié de vouloir bien s'intéresser à l'affaire,
" et l'ordre fut transmis au préfet du Bas-Rhin de faire arre-
" têr les voyageurs à l'instant de leur arrivée au chef-lieu. (49)
" Le télégraphe fut même, si je ne me trompe, mis en jeu à
" cette occasion... Tant de bon vouloir fut mis malheureu-
" sement en défaut. Craignant vraisemblablement que les or-
" dres de la police de Paris ne l'atteignissent à Strasbourg, l'ex-
" hibiteur, faisant prendre à ses victimes un détour imprévu,
" évita cette ville, et, traversant le Rhin sur quelque bateau de
" passage, gagna l'Allemagne. C'est là que ces malheureux sont
" allés se perdre... Je crois ... me rappeler avoir ouï dire
" qu'ils ont fini par mourir en Allemagne... J'ajouterai que
" la nouvelle de l'arrivée des Charruas à Strasbourg, et de la
" sollicitude de l'administration à leur égard, ayant été con-

(48) Des recherches faites dans les Archives de la Préfecture de police n'ont donné aucun résultat. D'ailleurs, la plus grande partie de ces archives ont été détruites lors de l'incendie de la Commune, en 1871.

(49) Des recherches faites dans les Archives départementales du Bas-Rhin sont restées infructueuses.



" nue dans la ville, la charité de la haute société s'en était vi-
" vement émue. Les dames, toujours si compâtissantes aux
" vraies infortunes, avaient voulu prendre part à la réparation
" due par la France à ces infortunés trop long-temps privés
" dans son sein des droits sacrés de l'hospitalité: une collecte
" avait été faite par leurs soins, et le retour du jeune couple à
" sa terre natale, avec tous les secours nécessaires, était prépa-
" ré, lorsque malheureusement tout ce beau dessein est venu
" se rombre au dernier instant..." (50)

Ces deux lettres ou articles, si accablants pour l'exhibiteur, renferment toutefois des renseignements en partie inexacts. Ce n'est pas en Allemagne que se poursuivit la douloureuse odyssée des Charruas. Ce fut à Lyon que leur misérable conducteur, prévenu sans doute de l'accueil qui l'attendait à Strasbourg, les conduisit et c'est là que Guyunusa, sa troisième victime, mourut le 22 juillet 1834. Voici en effet l'entrefilet que mon excellent collègue de la Faculté des Sciences de Lyon, M. le professeur Mayet, a retrouvé dans *Le Journal du Commerce de la ville du Lyon*, du 27 juillet 1834:

" Une des femmes Charruas, de ces sauvages de l'Améri-
" que méridionale amenés en France par un spéculateur qui
" comptait sur leur présence pour imposer un riche tribut à
" la curiosité publique et qui a été complétement trompé dans
" son attente, vient de mourir à l'Hotel-Dieu de Lyon, d'une
" phtysie (*sic*) pulmonaire. C'est la quatrième personne (51)
" de cette famille qui a succombé depuis son arrivée en Europe.
" Elle laisse un enfant et un époux que l'éloignement de leur
" patrie va rendre doublement malheureux." (52)

---

(50) Lettre au directeur. *Le Magasin pittoresque*. Paris, 10ème année, 1842, p. 48.

(51) Il y a là une erreur, Guyunusa fut la troisième victime.

(52) Cette nouvelle a été reproduite à peu près textuellement dans le *Journal de la marine, des colonies; des ports et des voyages*. Paris, t. II, n.º VI, août bis 1834, ps. 185-186.

M. Mayet a retrouvé, dans les registres de l'Hôtel-Dieu de Lyon, la trace du passage et de la mort de Guyunusa:

> Guyunusa Micaela, femme de Tacuabé,
> Née sur les bords de l'Uruguay, au Paraguay.
> Entrée à l'Hotel-Dieu, le 22 juillet 1834, Salle Montazet, lit n.° 9,
> Décédée le même jour à 9 h. du soir.

S'il était besoin d'une nouvelle preuve de l'indignité avec laquelle les Charruas furent traités, ce document nous la fournirait de même que l'acte de décès de Sénaque. Celui-ci meurt quatre jours après son entrée à la Maison royale de santé, Guyunusa le jour même de son hospitalisation à l'Hotel-Dieu de Lyon. Ce ne furent pas des malades, mais des moribonds, que l'odieux barnum confia aux médecins.

A partir de juillet 1834, je perds la trace de Tacuabé et de sa fille. Que sont devenus ces malheureux? Combien de temps purent-ils résister aux misères de leur vie? Où s'acheva leur douloureux calvaire? Autant de questions que je dois laisser sans réponse, en souhaitant que, quelque jour, un heureux hasard permette à un chercheur plus heureux ou plus habile que moi d'écrire l'acte final de ce drame poignant.

Si les savants officiels, à l'exception de Larrey, laissèrent passer l'occasion d'une étude intéressante, quelques chercheurs se montrèrent plus avisés, et bien que les renseignements qu'ils nous ont transmis, ne satisfassent guère notre curiosité, il serait injuste de ne pas rendre hommage à leur bonne volonté. J'ai déjà eu l'occasion de citer quelques-uns de ces articles dans les pages qui précédent. On les trouvera reproduits à la fin de ce mémoire, malgré les détails souvent oiseux qu'ils renferment, pour que le lecteur n'ait pas à se reporter à des périodiques peu connus ou peu accessibles à l'étranger.

Il me reste à signaler le travail le plus important que la venue des Charruas a suscité. Il est l'oeuvre de Dumoutier, l'an-

thropologiste qui fit partie de l'expédition de Dumont d'Urville, à bord de l'Astrolabe et de la Zélée, de 1837 à 1840. Mon illustre prédécesseur au Muséum, le professeur E. T. Hamy conservait précieusement dans sa bibliothèque les notes manuscrites de Dumoutier sur les Charruas, après les avoir fait relier. Ces notes m'ont été confiées par sa fille, Madame Pommier, à qui je tiens exprimer ma vive reconnaissance.

Il est certain que Hamy avait l'intention de publier et de commenter ces documents, car il avait fouillé à cette intention les Archives de l'Académie des Sciences et y avait copié les quelques renseignements qui s'y trouvent consignés.

Des recherches que j'ai faites à mon tour, il ressort que le manuscrit de Dumoutier n'est qu'en partie inédit. Toute la première moitié a été en effet publiée dans une revue bien oubliée aujourd'hui, comme la science à laquelle elle était consacrée, le *Journal de la Société phrénologique de Paris* (Paris, t. II, 1833, p. 74-102), sous le titre: "Considérations phrénologiques sur les têtes de quatre Charruas".[1] Dumoutier était en effet un phrénologiste enthousiaste. Dans une phrase qui devait terminer la partie imprimée de son mémoire, mais qui n'a pas été insérée, il proclame sa foi dans la science crée par Gall:
" Si vous rapprochez les conclusions que mes honorables col-
" lègues ont déduites des observations qu'ils vous ont soumises,
" et si vous comparez les faits dont ils vous ont entretenu à
" ceux que je viens de vous exposer, n'est-il pas évident que
" chez les peuples sauvages, en prenant les Charruas pour
" exemple, comme chez les peuples civilisés, les manifestations
" affectives, intellectuelles et morales sont constantement en
" rapport avec le développement des parties cérébrales corres-
" pondantes: et bien qu'on ne puisse nier l'influence que les
" circonstances extérieures peuvent exercer sur le caractère
" aux diverses époques de la vie, néanmoins il sera l'expression
" de l'organisation cérébrale, et quelle que soit la défaveur ou
" les éloges qu'on répande sur un individu comme sur un peu-
" ple, l'organisation viendra toujours déposer pour ou contre

" le jugement qu'on aura porté et la vérité s'éclairera du " flambeau de la phrénologie. "

Il est certain que les observations de Dumoutier eûssent gagné à ne pas être aussi complétement dominées par cette foi, mais il faut les prendre telles qu'elles sont, et se consoler en pensant que, si leur auteur n'avait pas été précisément phrénologiste, il se serait peut-être contenté, comme les membres de la commission académique, d'observer la réaction des sauvages aux accords de l'orchestre de l'Opéra. (Pièce IX de l'Appendice).

J'ai soigneusement comparé le manuscrit au texte publié, et je n'ai relevé entre eux que deux légères différences que j'ai indiquées en note. Dumoutier avait également noté: "Ajouter " à l'épreuve qu'ils (les Charruas) ont appris l'espagnol et le " portugais depuis leur captivité". Cette addition n'a pas été faite.

Malgré l'avis qui termine l'article du "Journal de la Société phrénologique de Paris", il ne paraît pas que la suite en ait jamais été imprimée. Du moins, toutes mes recherches ne me l'ont pas fait découvrir. D'ailleurs, il ne semble pas que Dumoutier ait jamais rédigé cette suite, à en juger par l'état même du manuscrit. Il s'agit, en effet, de notes, souvent sans lien les unes avec les autres, écrites sur des morceaux de papier de dimensions variées, qui ont du être rédigées au fur et à mesure des observations et que Dumoutier a négligé de coordonner. M. Hamy les a divisées, avant de les faire relier, sous différentes rubriques: "Fragments sur les Charruas", "Polémique contre Virey au sujet des Charruas. Fragments", "Notes ethnographiques", "Notes phrénologiques", "Notes tirées d'Azara".

Je crois qu'il est sans intérêt de publier cet ensemble assez incohérent, dont j'ai déjà extrait les détails relatifs à l'accouchement de Guyunusa. Je pense qu'il vaut mieux se contenter d'en détacher les faits intéressants, notés par un observateur fidèle qui écrit au bas d'une de ses notes: "J'aurais pu enjoli-

3

" ver ce tableau de la vie des Charruas, et parler de leurs " moeurs. J'ai voulu être vrai avant tout, je n'ai parlé de rien " que je n'aie vu ou dont je ne me sois assuré par des enquê- " tes auprès des personnes qui ont demeuré dans ces contrées."

Voici d'abord ce que Dumoutier dit à propos de chaque indien en particulier:

" Le premier (des sauvages) est le cacique Vaimaca, sur- " nommé Péru, agé d'environ 54 ans. Sa taille est tout au plus " de 5 pieds (162 cm. environ). A ses larges épaules, aux for- " mes prononcées de ses bras et de son corps, on reconnait " qu'il dut être doué d'une grande force.

" A travers la sévérité de ses traits, on voit qu'un air de " bonté est empreint sur sa figure, et bien que son âge et ses " revers aient rendu son caractère plus sombre qu'alors qu'il " était jeune, cependant le sourire vient encore quelquefois se " placer sur ses lèvres.

" Le développement des parties antérieures de son cer- " veau prouve que ses facultés intellectuelles n'ont pas été au- " dessous de celles qui sont nécessaires pour gouverner les hom- " mes, aussi toute sa vie y fut-elle employée.

" Sous quelques rapports, la conformation de sa tête se " rapproche beaucoup de celle que nous avons sous les yeux. " Le grand volume de tous les organes de la base des hémisphè- " res, et celui du cervelet attestent que, comme celui-ci, Péru " fut un homme capable de grandes actions.

" Quelques traits de sa vie le feront mieux connaître:

" Agé d'environ 30 ans, il est élu chef de sa tribu par " l'assentiment général; plusieurs actes d'une rare bravoure lui " avaient mérité cet honneur... (Ici, Dumoutier reproduit " les détails biographiques de la brochure de de Curel).

" Aujourd'hui peu communicatif, il dédsigne de répon- " dre aux questions de pure curiosité, plus ou moins indiffé- " rent aux regards des visiteurs, il ne descend jamais de sa di- " gnité personnelle, et toujours plongé dans une méditation

" profonde sous l'air le plus indolent; il roule dans sa tête de
" grandes pensées.

" Que ceux qui ne virent en lui qu'un grossier sauvage, " abruti par l'ignorance, considérent le développement des or- " ganes situés dans les régions supérieures et antérieures de " Péru, qu'ils comparent, d'après les données phrénologiques, " le volume des masses postérieures du cerveau à celui de ses " parties antérieures et ils ne tarderont pas à reconnaitre, com- " ment il a pu apprendre à parler assez bien les langues espa- " gnole et portugaise, comment s'occupant sans cesse de ses " enfants et de ses sujets, son orgueil lui fait dédaigner les vi- " sites journalières qui lui sont faites, et solliciter une entre- " vue avec le Roi des Français, pour lui demander un vaisseau " et des hommes afin de pouvoir retourner en Amérique et " venger l'honneur de sa tribu détruite.

" Ils reconnaitront enfin un illustre captif qui a tout " perdu, trône, armée, famille et patrie. Les insignes du caci- " que sont une ceinture de cuir avec de petits ronds de cuir."

Voici maintenant l'inventaire des blessures ou traces d'accidents relevées sur le corps de Péru:

" Cicatrice de près de 10 pouces, de la blessure par coup " de sabre reçue en 1832. Fracture de la 10ème côte gauche. " Fracture du radius gauche à la réunion du 1|3 supérieur avec " les 2|3 inférieurs; elle est oblique, avec légère déformation " avec incurvation en avant. Exostose ayant environ 18 lignes " d'étendue de haut en bas et 6 lignes de saillie, située un peu " au-dessus du milieu de la crête antérieure du tibia droit."

Les renseignements sur Sénaque ne sont pas moins intéressants:

" Agé d'environ 52 ans, (53) mort à Paris le 26 juillet " dernier, était médecin du cacique et de sa tribu. (54) Sa " taille était de 5 pieds 2 à 3 pouces (167 à 170 cm.). Circon-

(53) Dans une autre note, on lit: "Agé de 50 ans environ".

(54) Dans une autre note, au mot "tribu" est substitué le mot "famille".

" férence (de la tête): 20 pouces (54 cm.). Moulé su nature
" (après sa mort); l'expression de sa figure n'est presque pas
" alterée. Il était naturellement maigre et grand. La largeur
" de son crâne au-dessus des oreilles est une preuve de la jus-
" tesse des observations des phrénologistes. On sait que cet
" homme comme tous ceux de sa tribu était d'un tempéra-
" ment très cruel. Depuis son arrivée en France, toutes ses ha-
" bitudes étaient celles d'une personne malade et languissante.
" Son tempérament était bilioso-sanguin. La teinte de sa peau
" était plus foncée que celle de ses compagnons; elle est cou-
" verte d'honorables cicatrices dont pluiseurs sont les traces de
" blessures très profondes. On sait en effet que lors de la der-
" nière guerre, Sénaque fut renversé par une lance dont le fer
" s'arrêta sur une des dernières vertèbres dorsales, et fut lais-
" sé pour mort sur le champ de bataille. Il dut attendre sa gué-
" rison des seuls efforts de la nature; mais l'altération organi-
" que qui s'en suivit, en troublant sans cesse deux fonctions
" essentielles à la vie fut la seule cause de sa mort après une lon-
" gue agonie.

" Sa physionomie différait sous plusieurs rapports de cel-
" le des autres Charruas. Ses yeux étaient plus obliquement di-
" rigés en haut et en dehors; son regard était sombre et abat-
" tu. Les chagrins et la douleur étaient empreints dans les ri-
" des profondes qu'ils avaient creusées sur son front rembruni.

" Depuis sa captivité, il est notoire que c'est le moins
" communicatif, soit par l'effet de sa maladie, qui le mine, ou
" du chagrin qu'il éprouve, il garde sur tous les événements
" passés un morne silence et lorsqu'il regarde quelqu'un, ce
" n'est que du coin de l'oeil et à la dérobèe.

" Dédaigneux; voit tout avec un air de mépris et une
" sorte d'indifférence qui tient de l'apathie; comme tous ceux
" de sa race, il tient à honneur de manifester la plus parfaite
" impassibilité.

" Il parle peu; répond lentement et difficilement.

" Ce n'était plus ce chef altier à la démarche noble et fiè-

" re, ou ce guerrier se dérobant aux regards de ses ennemis par " la situation horizontale de son corps sur son creval lancé au " galop. Ce n'était plus ce guérisseur aux paroles magiques " chassant l'esprit noir ou le *bitchio* de la jambe endolorie de " son Roi. C'était alors un héros prêt à expirer de douleur et " sans se plaindre, après avoir affronté cent fois la mort et les " misères de la vie des camps.

" Il porte avec orgueil les insignes de son savoir médical " que consistent en une ceinture de cuir bigarrée de diverses " couleurs.

" Il apprécie l'heure qu'il est d'après la hauteur du soleil."

Les renseignements recueillis sur Tacuabé, qui pourtant paraît avoir été le plus accueillant des trois indiens, sont moins nombreux et souvent anecdotiques:

" Tacuabé a construit un violon dont il joua. Il fait quel- " ques accords sur sa guitare et paraît aimer à faire de la mu- " sique.

" Tacuabé ne sait pas se placer pour sauter; il ne sait pas " s'élancer, il n'a pas de jarret.

" Depuis un jour, il joue au volant avec une adresse re- " marquable comme s'il n'eut fait que cela toute sa vie.

" Il a colorié des images.

" Il a jeté son chat dans le feu, pour s'amuser de ses souf- " frances.

" Il se moque de tous les visiteurs.

" L'imitation est une des facultés très active chez Ta- " cuabé. Je lui ai entendu contrefaire la voix des personnes qui " venaient de le visiter, en se moquant d'elles sous tous les rap- " ports, par exemple en imitant le geste d'une personne qui " prend son lorgnon pour les regarder.

" Le sens métaphorique combiné avec l'esprit de gaité " lui est facile et d'un commun usage. Par exemple, il se plai- " gnait un jour qu'il était venu très peu de visiteurs et voulait " faire comprendre qu'il n'avait eu que peu de profits. Alors

" il sort son couteau de la gaine et l'en renversant, comme il " n'en tomba qu'une pièce de 20 sous, il regarde le ciel qui " était pur en ce moment: "Oh, dit-il, aujourd'hui le temps " n'est pas beau, car il n'est rien tombé du ciel". Ayant sorti " de ma bourse une pièce de monnaie, il recommence à regar- " der le ciel et dit en riant: "Encore 4 heures avant le cou- " cher du soleil; le ciel commence à être beau". Son compa- " gnon Péru, qui n'avait pas attaché le même sens à ces paro- " les, regarde aussi le ciel et semblait étonné de le voir serein. " Alors Tacuabé, ainsi que sa femme, se mirent à rire aux " éclats en indiquant du doigt un endroit du ciel d'où la piè- " ce était tombée."

En ce qui concerne Guyunusa, les notes les plus curieuses de Dumoutier se rapportent à son accouchement, je les ai déjà reproduites. Les autres observations sont sans grand intérêt:

" La tête de Michaela est élevée en hauteur.

" Elle est moins adroite (au volant que Tacuabé), plus " nonchalante.

" Michaela sait chanter et s'accompagne de son violon.

" Son parler est doux.

" Les femmes portent des colliers.

" Les femmes charruas et celles des gauchos sont dans " l'usage d'aller nues en ne se couvrant que les parties génita- " les mais laissent à nu les mamelles. Michaela était dans cet " usage avant d'embarquer; mais les matelots et autres gens " de l'équipage, qui ne cessaient de la regarder, et d'en faire " le sujet de toutes leurs plaisanteries, firent naitre chez elle le " sentiment de honte et depuis lors elle se couvrit de son man- " teau."

Les renseignements ethnographiques d'ordre plus général notés par Dumoutier ont été utilisés en partie pour la rédaction de la première partie de son travail. Je n'en retiens donc que les quelques faits nouveaux:

" Ils (les Charruas) sont généralement malpropres et

" comme presque tous les Nègres, exhalent une odeur très fé-
" tide.

" Ils sont très sobres dans leur vie habituelle excepté qu'ils " sont très avides de boissons spiritueuses. (55)

" Ils peuvent supporter avec résignation les plus grandes " privations, on en a vu se passer de manger pendant 4 jours, " parcourir un espace de près de 100 lieues et dévorer ensuite " un quartier de jeune boeuf ou de jeune vache.

" Ils aiment beaucoup le tabac et mangent nos fruits avec " plaisir.

" Errants, nomades, ils passent presque toute leur vie à " cheval. Ils habitent sous des tentes nommées "toldos" qu'ils " changent de place chaque fois que leurs troupeaux ont con- " sommé l'herbe des paturâges où ils se sont établis.

" Ils n'ont pas soin de leurs chevaux et ne s'y attachent " pas.

" (Ils ont des) aiguilles (et des) instruments de pêche. " Le lazo et les boules sont suspendus en sautoir.

" (Ils ont des) carquois (et des) flèches.

" Ils aiment les couleurs tranchantes.

" Les jeux d'adresse, de hasard... sont les passe-temps " ordinaires.

" Ils est présumable que les jeux de cartes et d'osselet ne " sont pas antérieurs chez eux à l'invasion des Européens et " que Tacuabé lui-même ne les a appris que chez les Gáuchos " qui l'ont élevé. Ce qui pourrait encore le faire croire c'est " qu'ils jouent aux osselets avec les mêmes combinaisons que " nous, et que comme nous à défaut d'osselets ils se servent de " petits cailloux ronds ou de pierres qu'ils ont arrondies en les " frottant entre leurs mains.

(55) En France, ce goût pour les boissons alcooliques avait dû encore se développer. L'article du *Courrier de Lyon*, que j'ai déjà cité, parle de leur "repas, composé de viande grillée sur quelques charbons et arrosée par des libations de mauvais cognac".

" Quant à leurs cartes à jouer, quelques-unes ressemblent " aux nôtres et surtout à celles des jeux espagnols, mais, de " plus, il y en a qui portent des signes qui nous sont totale- " ment étrangers; elles sont faites avec des morceaux de peaux " desséchées dont ils ont rasé les poils et sur lesquelles ils ont " fixé les couleurs par le procédé dont ils se servent pour " peindre leur chilippi (*sic*) (manteaux).

" Ils ont d'autres jeux; celui qui consiste à sauter avec un " os de cheval.

" Ils indiquent le chemin par le couleur du terrain, ou de " ce qui s'y trouve, végétaux, rochers ou toute espèce d'acci- " dent.

" Ils reconnaissent à la trace de son pas... quel animal " passe, son âge.

" Leur langue, bien que peu riche d'expression, ne laisse " pas d'être énergique et harmonieuse. (56)

" Les sauvages de cette partie de l'Amérique ont en géné- " ral une tendance bien marquée au mervilleux; on sait avec " quelle libéralité ils se plaisent à prodiguer des sermons, des " épithètes et combien ils sont ingénieux à faire des compa- " raisons énergiques qu'ils puisent dans l'observation des grands " phénomènes de la nature, ou dans les phénomènes des objets " de leur monde extérieur, ou dans les actes des animaux qui " habitent leurs forêts ou dans ceux de leurs semblables les plus " remarquables. Leurs expressions ne suffisent pas à l'énoncé de " leurs pensées, et comme nos gens du peuple, lorsqu'ils veu- " lent faire un grand raisonnement, ils emploient quelques ex- " pressions usuelles qu'ils détournent de leur sens propre en y " attachant un autre sens vague et indéterminé; de là l'usage " parmi eux de locutions toutes métaphoriques plus ou moins " justes selon que leurs facultés réflectives sons plus ou moins " exercées et leur jugement plus ou moins exact.

(56) Une autre note dit: "(Leur) langue (est) riche et harmonieuse".

" Chaque objet ou chaque individu a dans leur langue un " nom propre; ils ont aussi des noms communs et enfin tous " les éléments d'une langue complète. Pour donner une idée " de sa richesse, ils indiquent souvent par un nom différent " l'extérieur et l'intérieur d'un même objet. Ainsi, en parlant " de leur manteau de fourrure, ils nomment le *quillapi* ce qui " est en dehors et le *chilipa*, la surface qui touche à leur peau. " Ils disent par exemple qu'il faut étendre par terre le quilla- " pi, qu'il faut se couvrir du chilipa. C'est le même objet dont " chaque surface ayant un usage différent porte un nom " propre.

" Chaque individu a son nom propre et souvent des noms " communs.

" Leur numération est décimale; ils comptent avec leurs " doigts.

" (Ils) marque(nt) les jours avec une raie sur un bâton.

" Chez eux le célibat n'est pas en usage et les mariages " sont précoces. Les femmes n'ont qu'un époux, (57) mais " elles sont libres d'en changer. Cependant lorsqu'elles sont " mères, elles se croient obligées à la constance, à moins que " leur enfant ne vienne à mourir; alors elles peuvent de nou- " veau varier dans leur choix.

" (Ils sont) polygames; ne s'allient pas entre frère et " soeur. L'adultère est à peine réprimé chez eux par quelques " coups de poing.

" La syphilis ne leur est pas connue.

" Ils n'ont aucun sentiment filial; l'enfant ignore quel a " été son père et celui-ci ne partage pas avec sa compagne les " soins que réclame l'enfance; cependant il conserve pour sa " géniture quelques souvenirs, mais les idées qu'il y attache " sont bien plutôt fondées sur les avantages matériels qui peu-

(57) Une autre note dit: "Nulle femme ne peut prendre plus d'un mari".

" vent en résulter que le pur amour des enfants dénué de tout
" calcul et de vue d'intérêt.

" Péru parlait souvent de ses enfants et de sa famille qu'il
" désirait.

" (Ils) respectent la vieillesse.

" Sous le même toit sont réunis tous les individus d'une
" même famille. Le père en est le chef et comme chaque en-
" fant doit concourir à la prospérité commune, aussitôt qu'il
" peut rendre les moindres services, il est utilisé.

" Ils vivent en famille et sont d'une assez grande sociabi-
" lité entre eux.

" Les égards et les petits soins sont rares et ne s'observent
" qu'en amour. (Ils sont) susceptibles de s'attacher à des per-
" sonnes étrangères.

" Tout le reste (de la tribu, en dehors du cacique et des
" chefs de guerre) est confondu dans une seule classe.

" Ils ont des lois et des droits.

" Ils ont des jours de fête qui reviennent chaque année à
" la même époque; les époques de la vente de leurs produc-
" tions.

" La gravité de la mutilation (chez les femmes) est une
" marque ostensible des divers degrés de leur attachement, et
" comme elles, les hommes tiennent à faire preuve de leur cou-
" rage en se les pratiquant eux-mêmes.

" Ils se peignent le corps de diverses couleurs et se font
" des incisions à certaines époques de l'année, les incisions qui
" en résultent sont des marques d'honneur.

" Ils sont idolâtres et croient à l'existence de l'âme. Ils
" admettent l'existence d'un esprit supérieur auquel ils ren-
" dent hommage. Ils parlent tous d'un grand esprit.

" (Ils) observent dans leurs funérailles quelques pieuses
" cérémonies.

" Ils se rappellent tout ce que la tradition leur a appris de
" ce qu'ont eu à souffrir leurs ancêtres de la part des premiers

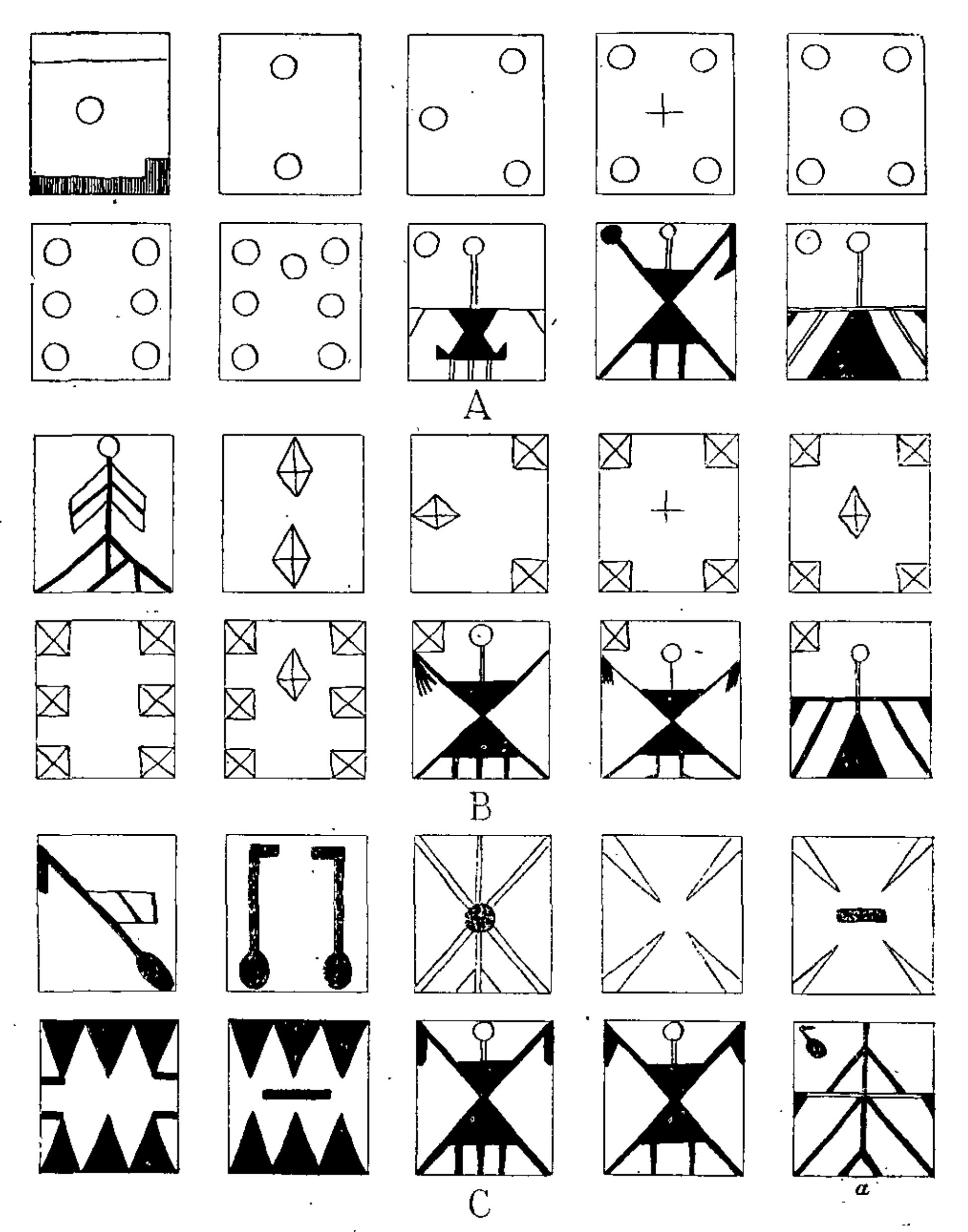


Fig. 2 — Jeu de cartes des Indiens Charrúas, d'après Dumoutier

" conquérants de l'Amérique. Dès qu'un jeune indien a atteint " l'age de raison, ses parents lui racontent l'histoire de la con- " quête et les atrocités des Espagnols (faits qui sont plus ou " moins exagérés par l'imagination des narrateurs et par la " voie de tradition).

" Ils sont naturellement peu communicatifs et leur dissi- " mulation a pu induire en erreur lorsqu'on ne les observe " qu'un moment.

" Ils sont enthousiastès, exaltés et très vifs dans tous leurs " mouvements lorsqu'ils en ont la volonté, fantastiques.

" Ils sont menteurs, paresseux à l'excès, passionnément " voleurs, (58) il est très difficile de soustraire à leur rapaci- " té ce qui leur fait envie.

" Ils considèrent qu'il est *de leur devoir* de rendre le mal " pour le mal.

" Absolus, ils se croient obligés de *venger* les outrages re- " çus par leur père; le mot vengeance est le dernier qu'un fils " entend prononcer à son père à l'heure de la mort. Jamais ils " n'ont pu supporter le joug de la civilisation. La vengeance " et l'esprit de représailles s'observent aussi chez leurs femmes.

" Rien n'est plus horrible que les atrocités qu'ils commet- " tent lorsqu'énivrés le plus léger prétexte excite leur colère."

Les notes de Dumoutier sont accompagnées de quelques dessins sans légende.

L'un d'eux, tracé au crayon représente sans aucun doute les cartes à jouer des Indiens Charruas (fig. 2). Chaque couleur comporte dix cartes; il n'y a que trois couleurs qui soient figurées. Une note indique que la dernière carte de la 6ème rangée correspond au roi. Il est évident qu'il en est de même pour les dernières cartes des deuxième et quatrième rangées, l'ordre étant identique pour chaque couleur.

A en juger par ces dessins, ce jeu charrua dérive du jeu européen, mais chose curieuse, il est à la fois influencé par les

(58) Une autre note dit: "Ils commettent le vol".

modèles français et par les modèles espagnols. La première et la troisième séries correspondent aux séries "oro" et "basto" espagnoles, les signes de la deuxième série paraissent être des "carreaux". Par contre la stylisation des signes et des figures est certainement une conception charrua.

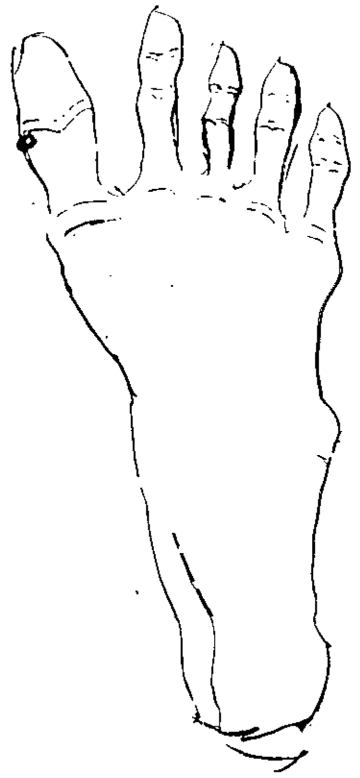


Fig. 3 — Dessin des Indiens Charrúas, d'après Dumoutier (2/3)

On a très peu étudié, à ma connaissance du moins, les jeux de cartes indigènes d'Amérique. Je ne connais sur ce sujet qu'un travail de Jiménez de la Espada, (59) que je n'ai pas pu consulter, et un article de Leotardo Matus Z. (60)

Les autres dessins du manuscrit de Dumoutier représentent un contour de pied tracé à l'encre (fig. 3) et des personnages tracés au crayon (fig. 4). Pour le premier, je n'ai aucune idée de ce qu'il signifie ni de qui il est l'oeuvre. Le second est, selon toute vraisemblance, l'oeuvre de Tacuabé, tout d'abord parce que c'était de tous les indiens celui qui avait le plus de curiosité pours les choses européennes, ensuite parce que Dumoutier nous dit qu'il avait colorié des images. Je vois dans ces figures un essai fait par le jeune Charrua pour représenter les visiteurs dont il aimait à se moquer.

(59) Jiménez de la Espada (Marcos). Cartas sobre cartas (esto es, sobre los naipes de cuero usados por los indios patagones). *La Ilustración española y americana,* 1873, ps. 491 et 510.

(60) Matus Z. (Leotardo). Juegos i ejercicios de los antiguos Araucanos. (Contribución al estudio de la etnolojía chilena). *Boletín del Mu-*

Pendant les quelques mois de leur vie ou après leur mort, les Charruas à l'exception de Tacuabé, furent moulés et ces moulages ont été conservés au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Le corps entier de Senaqué fut moulé sur nature après sa mort par M. Merlieux. Cette statue coloriée figure actuelle-



Fig. 4 — Dessin des Indiens Charrúas (?), d'après Dumoutier (112)

ment dans les collections du Laboratoire d'anthropologie, sous le n.º 673 (figs. 5, 6, 7). L'indien porte dans la main droite une lance, qui est peut-être un des rares objets ethnographi-

seo Nacional de Chile. Santiago de Chile, t. XI, 1918-1919 (1920), ps. 162-197. Matus donne (ps. 196-197), la réproduction et la déscription d'un jeu de cartes araukan.

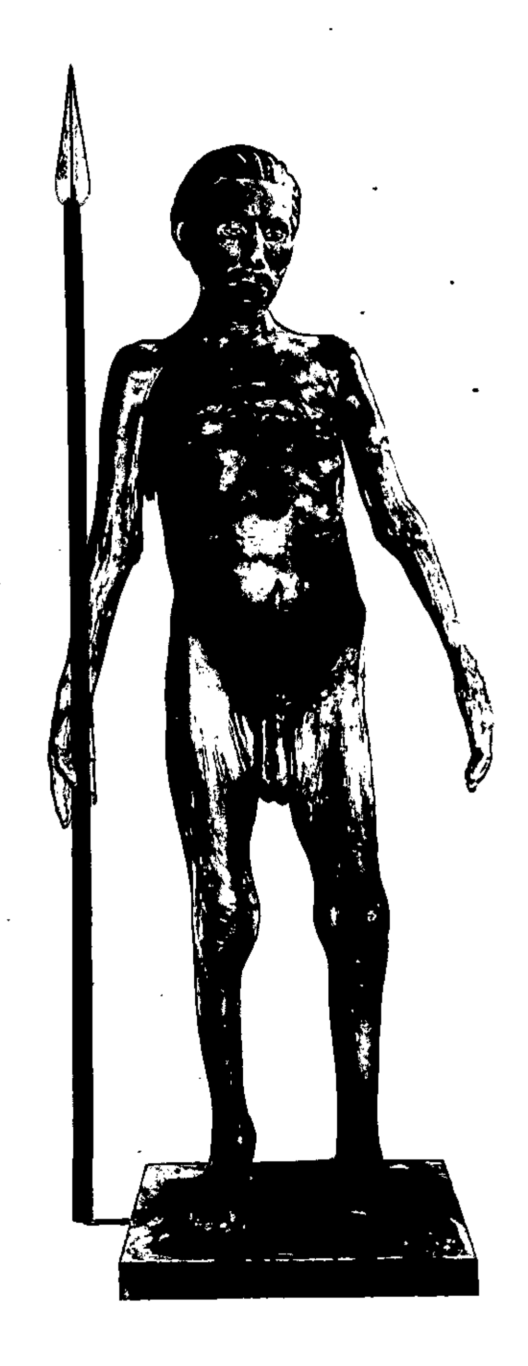


Fig. 5. — **Moulage de Senaque.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 673).

IMP. DATALA FRÈRES, PARIS

ques des Charruas modernes que l'on possède. Cette lance mesure 177 cm. 1 de longueur et se termine par une pointe en fer, dont le talon est encastré dans la hampe et fixé par trois rivets de fer et viroles de cuivre. Elle porte deux numéros 678 et 1204, qui n'appartinnent pas au catalogue du laboratoire, mais qui sont certainement anciens.

Le buste de Vaimaca Péru, moulé aussi sur le cadavre par M. Merlieux et colorié, porte le n.º 1115 des mêmes collections (figs, 8, 9).

Quant à celui de Guyunusa, il a été exécuté sur le vivant par Dumoutier et peint par M. Lordon; il portait le n.º 161 de la collection Dumoutier et porte aujourd'hui le numéro 1475 des collections du laboratoire d'anthropologie (figs. 10, 11).

J'ai dit que les cadavres de Sénaque et de Vaimaca Péru furent transportés au laboratoire d'anatomie humaine du Muséum dirigé à l'époque par Flourens. Ils y furent disséqués, mais je n'ai pu retrouver dans la littérature ou dans les archives du Muséum et de l'Institut aucun travail sur le résultat de cette étude, à l'exception des travaux de Flourens (61) sur la structure de la peau de ces Indiens. L'échec de mes recherches est d'autant plus surprenant que Flourens, dans sa note à l'Ins-

---

(61) FLOURENS (P.). Recherches anatomiques sur le corps muqueux, ou appareil pigmental de la peau, dans l'Indien Charrua, le nègre et le mulâtre. *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*. Paris, t. III, juillet-désembre 1836, ps. 699-706. Cet article a paru également, sous le même titre, dans: *Annales des sciences naturelles*. Paris, 2ème série, t. VII, Zoologie, 1837, ps. 156-164.

Ce mémoire a été également incorporé dans le grand travail du même savant: Anatomie de la peau et des membranes muqueuses. *Archives du Muséum d'histoire naturelle*. Paris, Gide, éditeur, t. III, 1843, ps. 153-253, dans lequel sont reproduits en couleurs les cinq dessins des préparations, exécutés par M. Werner (Pl. XXIV, fig. 1-5). Je les reproduis ici (figs. 12-16). D'autre part, dans la belle collection de vélins du Muséum (vol. 65, vélin n.º 18, fig. 3-5), j'ai retrouvé trois autres dessins en couleur se rapportant au même sujet, que je crois utile de faire figurer à côte des précédents, dont ils différent, leur coloration étant restée beaucoup plus fraîche et devant se rapprocher davantage de la coloration primitive (figs. 17-19).

titut, écrit (p. 700): "J'aurai l'honneur de communiquer suc-" cessivement à l'Académie les résultats de mes observations " sur chaque organe principal de cete race humaine"

L'étude de Flourens a surtout pour objet de démontrer que la peau du Charrúa a la même structure que celle des races colorées et qu'en particulier "*l'appareil pigmental* de l'Indien Charrua... se retrouve absolument le même, dans la peau du Nègre et dans celle du mulâtre".

Il est curieux que ces conclusions aient été mal interprétées et qu'on y ait vu l'affirmation que la coloration de la peau était la même chez nos Indiens que chez les Nègres. En réalité, Flourens spécifie bien qu'il parle d'identité de structure histologique, et non pas d'identité de couleur: il note d'ailleurs que la peau du Charrua était *d'un brun cuivré,* et ceci ressort de l'examen des figures en couleur de Werner. Malheureusement, Flourens ne dit pas si les préparations ont été faites sur la peau de Sénaque ou de Péru.

Cette question de la coloration de la peau des Charruas a été discutée par Broca. (62) Le savant anthropologiste avait classé ces Indiens parmi les peuples à peau noire ou à peu prés noire, en se basant sur le témoignage de Prichard, que dit que "leur teint était aussi foncé que celui de beaucoup de Nègres", (63. Toutefois, sur le conseil de Vulpian et de Jacquart, aide-naturalistes au Muséum, il voulut vérifier le fait. Il se rendit

(62) BROCA (Paul). Mémoire sur l'hybridité en général, sur la distinction des espèces animales et sur les métis obtenus par le croisement du lièvre et du lapin. *Journal de la physiologie de l'homme et des animaux.* Paris, t. I, 1858, ps. 433-47, 684-729, t. II, 1859, ps. 218-258, 345-396, 601-625, t. III, 1860, ps. 392-439. Cf. pour ce qui concerne les Charruas, t. I, ps. 684-685, note I. Ce mémoire a été reproduit en grande partie dans: *Mémoires d'anthropologie.* Paris, t. III, 1877, ps. 327-593, sous le titre: Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier considerées dans leurs rapports avec la question de la pluralité des espèces humaines. Cf. aussi sur le même sujet: *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris.* Paris, t. III, 1862, ps. 409-411.

(63) PRICHARD, *Op. cit.,* t. I, p. III, note.



Fig. 6. — **Moulage de Senaque.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 673).

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS

donc au Muséum et constata que la couleur du buste colorié d'après nature qui s'y trouvait, était simplemene basanée. Il y vit aussi les préparations de Flourens, sur lesquelles il constata la couleur noire de la couche pigmentaire, et des fragments de peau prélevés sur les cadavres de Sénaque et de Péru. "L'une " de ces peaux, provenant probablement de l'individu qui a " été moulé pendant sa vie, est simplement basanée comme le " buste de la galerie, mais les autres peaux sont à peu près noi- " res, et M. Prichard a eu raison de dire qu'elles sont aussi fon- " cées que celles de beaucoup de nègres". Suivant Broca, le Charrua au teint clair aurait été Sénaque; il pense que ce fait peut tenir à un métissage avec les races voisines.

Cette note de Broca renferme certainement des détails inexacts. Tout d'abord, Sénaque n'a pas été moulé pendant sa vie, mais après sa mort, et il résulte de tous les renseignements recueillis pendant le séjour de la troupe en France que, loin d'être le plus clair des Indiens, il était celui qui avait la peau la plus foncée. Dumoutier le dit textuellement et son témoignage concorde avec celui du rédacteur anonyme du journal *Le National*, qui déclare que Sénaque, comme Péru, avait la peau plus noirâtre que celle de Tacuabé et de Guyunusa, et que cette teinte se rapprochait du ton des mulâtres.

Quant aux peaux à peu près noires que vit Broca dans le laboratoire particulier de Flourens, je pense que c'étaient celles des Nègres ou des mulâtres qui servirent de comparaison pour les travaux histologiques de ce savant.

En réalité, les témoignages des personnes qui virent des Charrúas en Europe ou en Amérique, sont assez concordants, en ce qui concerne la couleur de leur peau. Je les résume dans le tableau suivant:

Mataojo	Couleur rouge brun (Barral) ; — marron un peu clair. (Nouvelles annales des voyages) ;

Charrúa de de Curel	—	de cuivre rouge (de Curel);
	—	tannée ou marron, plutôt que cuivrée (Virey);
	—	marron foncé (Larrey);
	—	brune se rapprochant beaucoup du ton de la sépia (Dumoutier);
	—	cuivrée (Courrier de Lyon);
	—	terre de Siênne foncée (Tanchou);
	—	brun cuivrée (Flourens);
Charrúa en général	—	brun-olivâtre, souvent noirâtre ou marron (d'Orbigny). (64)

Malgré l'imprécision inévitable des termes employés, il est donc certain que les Charruas n'avaient pas un teint "aussi foncé que celui de beaucoup de nègres", et se rapprochaient bien davantage à ce point de vue des Indiens sud-américains en général, même si quelques sujets présentaient une coloration plus noirâtre que la majorité de ces derniers. D'ailleurs le moulage de Sénaque, colorié d'après nature, correspond à une teinte intermédiaire entre les numéros 23 et 24 de l'échelle classique de von Luschan et la pièce sèche, dont je vais parler au numéro 26.

Des dépouilles de Sénaque et de Péru, il ne reste dans les collections du Muséum que les parties sexuelles de Sénaque qui ont été conservées par simple momification. J'ai bien retrouvé dans un grand bocal une peau de teinte basanée conservée dans l'alcool, correspondant à toute la partie postérieure d'un individu, mais, en l'absence de toute étiquette, il est impossible de dire si elle se rapporte à l'un de nos indiens.

(64) ORBIGNY (Alcide d'). L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux. *Voyage dans l'Amérique méridionale exécuté pendant les années*, 1826, 1827, 1828, 1829, 1830, 1831, 1832 et 1833. Paris, t. IV, 1839, p. 225.

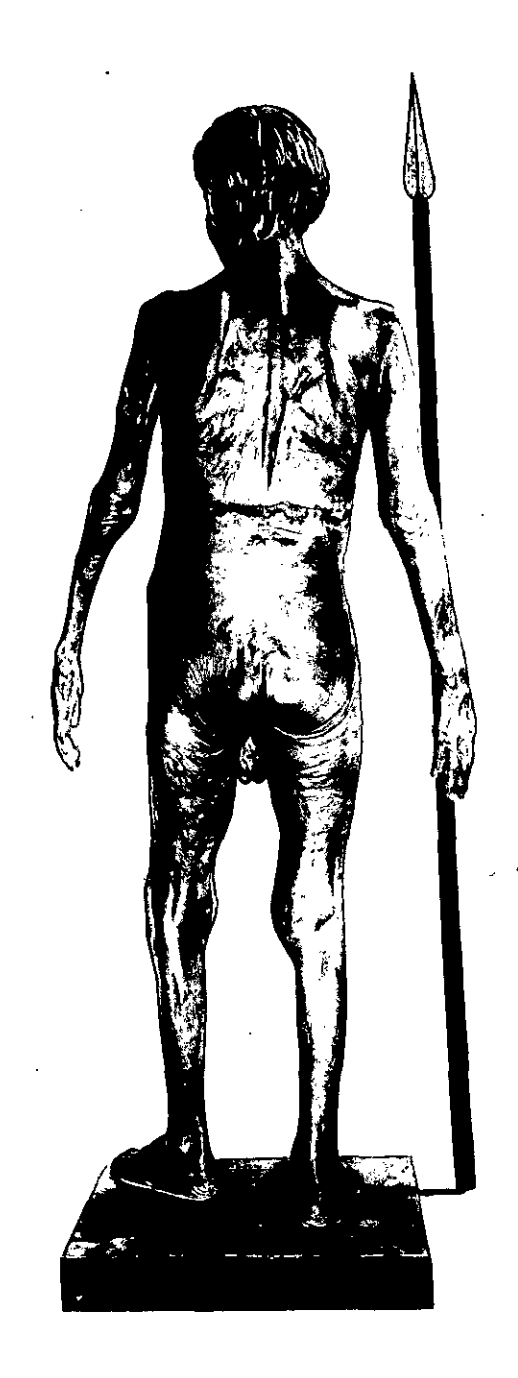


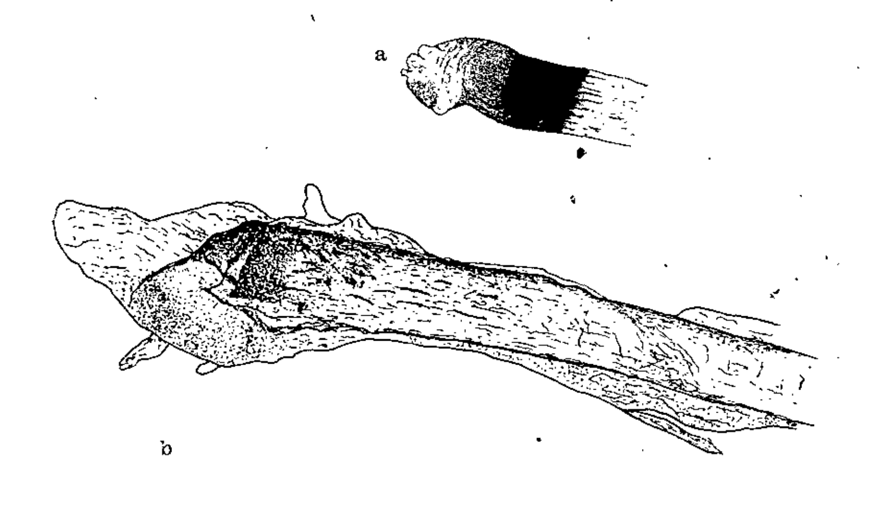
Fig. 7. — **Moulage de Senaque.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 673).

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS.

J'ai chargé M. Clavelin, assistant de la chaire d'anthropologie, d'examiner la pièce sèche. Voici la note où il a consigné ses observations.

" Il est difficile de se rendre compte de la forme exacte " des organes, la verge étant extrèmement réduite par le des- " séchement de la pièce, et les bourses étant au connaitre dis- " tendues par le coton avec lequel elles ont été rembourées.

" Les poils du pubis sont bien conservés, assez abondants, " d'une longueur moyenne de 3 à 4 centimètres, leur couleur



Figs. 20-21 — Bulbe d'un poil du pubis de Senaque (a) et d'un Français (b)

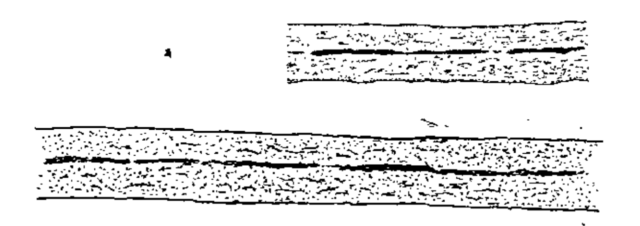
" est châtain clair, ils sont légérement ondés, la racine de la " verge est abondamment fournie. Microscopiquement, on ne " constate pas de différence notable avec ce que l'on consta- " te chez les Européens.

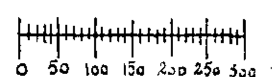
" Quelques poils ont pu être arrachés avec leur bulbe et " examinés au microscope. Le bulbe est normal, légérement " plus petit que chez les Européens (fig. 20-21), il présente à " sa partie supérieure un gros amas de pigment, sa partie in- " férieure étant moins fortement pigmentée.

" La tige a un canal médullaire interrompu, petit et très " fortement pigmenté (figs. 22, 23).

" Les coupes transversales sont toutes ovoïdes; on note, " au centre, un léger amas de pigment plus ou moins foncé, " suivant que la coupe intéresse une partie de la tige où le ca- " nal médullaire est plus ou moins marqué. (fig. 24).

" Il ne semble pas y avoir de différence notable avec ce " que l'on observe chez les Européens, toutefois les poils du " pubis de Sénaque sont plus fins que ceux d'un Français: ils " mesurent en effet à peine 90 microns de diamètre, alors que " la grosseur moyenne chez l'Européen est de 121 microns."





Figs. 22-23 — Tige d'un poil du pubis de Senaque (a) et d'un Français (b)

Le laboratoire d'anthropologie du Muséum possède le squelette complet de Vaimaca Péru; il est inscrit sur le catalogue sous le n.º 6565 et provient du laboratoire de physiologie du même établissement, dont Flourens prit le direction en 1838.

Le crâne a déjà été décrit et figuré par Morton. (65) Ses principales mensurations ont été données par de Quatrefages

(65) Morton (Samuel George). Crania americana. Philadelphie et Londres, 1839, ps. 137-138, pl. XIV.

et Hamy. (66) Le bassin a été étudié et reproduit par Verneau. (67) Les clavicules ont été mesurées par Pasteau. (68)

Ce squelette porte bien toutes les lésions relevées sur Péru par Dumoutier: exostose très accusée de la partie antérieure et médiane de la diaphyse du tibia droit, ne correspondant pas à

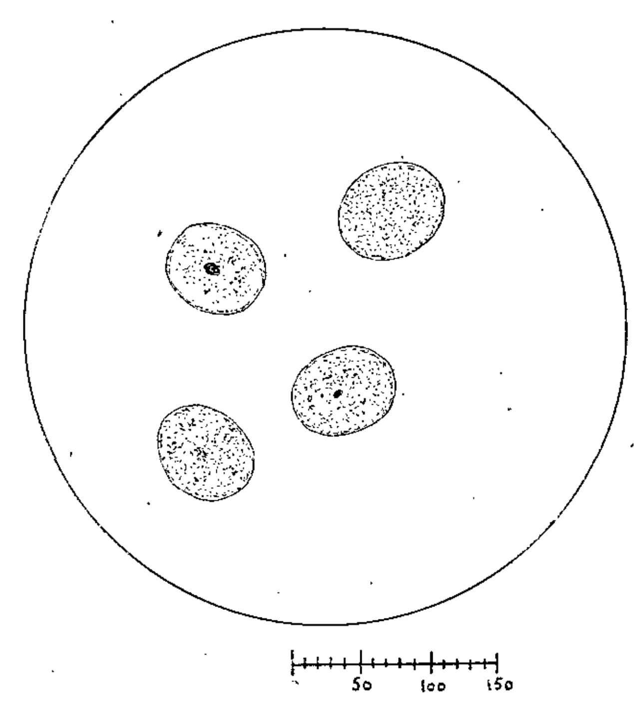


Fig. 24 — Coupe d'un poil du pubis de Senaque

une fracture; cal au tiers supérieur de la diaphyse du radius gauche; cal de la 10ème côte gauche. Il n'y a donc aucun doute sur l'identité de la pièce.

(66) Quatrefages (A. de) et Hamy (Ernest T.). Crania ethnica. Paris, 1882, p. 468.

(67) Verneau (R.). Le bassin dans les sexes et dans les races. Paris, 1875, ps. 98-100, pl. XIV, fig. 4-5.

(68) Pasteau (Emile). Recherches sur les proportions de la clavicule dans les sexes et dans les races. Paris, 1879, p. 67.

Le crâne (figs. 25-28) présente une synostose presque totale de la région lambdoïdienne. Les os propres du nez sont déviés vers la gauche, déformation très visible sur le moulage de la tête. Les troisièmes molaires manquent aux deux maxillaires; au maxillaire inférieur, les deux premières molaires ont cinq cuspides.

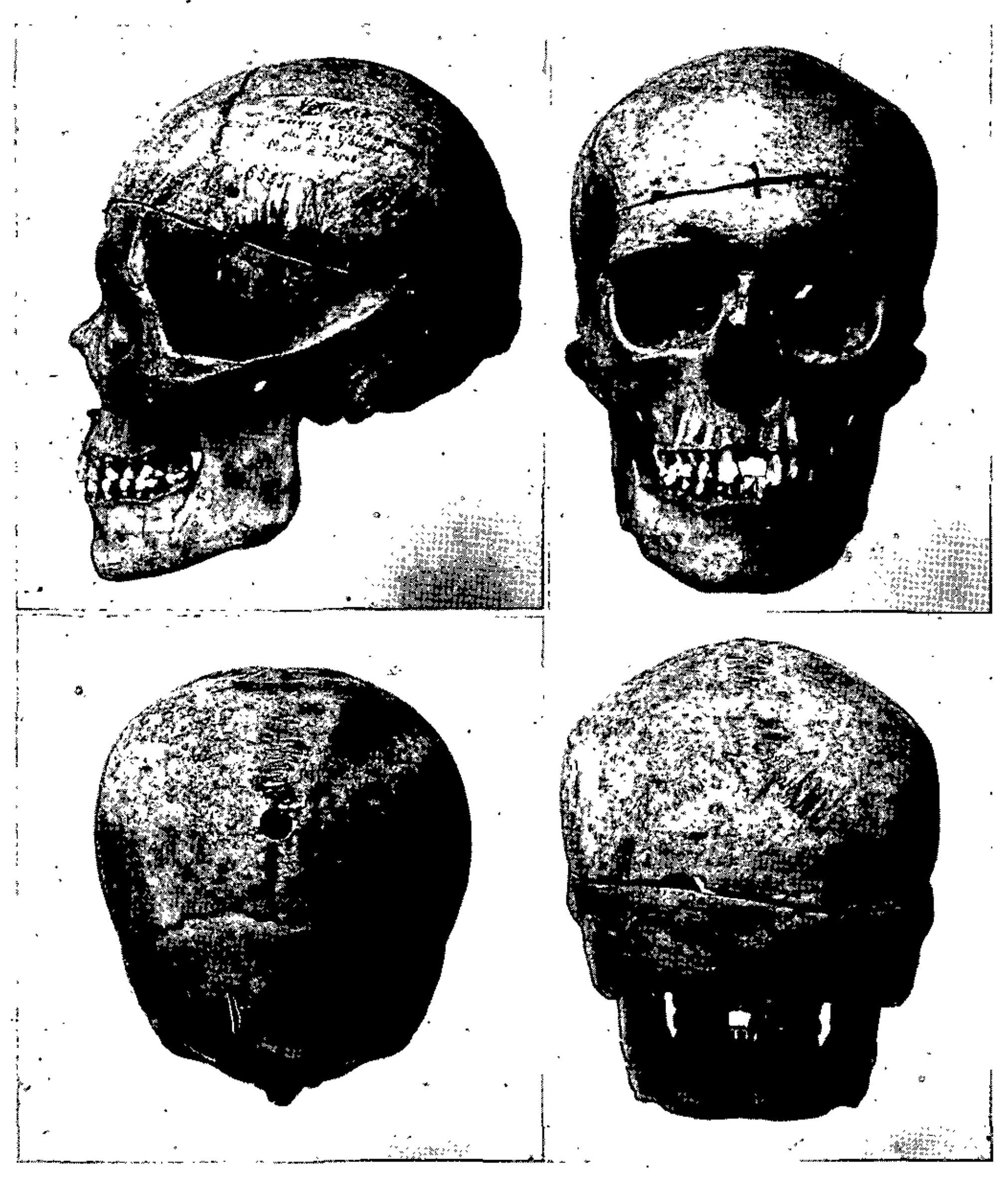
Les insertions musculaires sont toutes très fortement marquées aussi bien sur le crâne que sur la mandibule et sur le squelette en général.

Le crâne est volumineux, de forme ovoïde, peu développé en hauteur, nettement brachycéphale, la face basse et large, euryprosope, le nez haut et étroit, il est leptorhinien.

Voici d'ailleurs les principales mesures que j'ai prises sur cette intéressante pièce et les indices correspondants:

Capacité		1515	cm.³
Diamètre	antéro-postérieur	172	mm.
d°	transverse	149	
d°	basilo-bregmatique	135	
d°	frontal minimum	93	
d°	frontal maximum	120	
d°	naso-alvéolaire	67	
d°	alvéolo-basilaire	95	
d°	naso-basilaire	94	
d°	bizygomatique	139	
d°	bimastoïdien maximum	130	
d°	bimastoïdien minimum	105	
Circonférence horizontale		503	(69)
Courbe frontale		120	
Courbe pariétale		118	
Courbe occipitale		122	
Courbe transversale		316	
Hauteur du nez		48	

(69) 530 mm. sur le vivant d'après Viréy.



Figs. 25-28 — Crâne de Vaimaca Peru (Collection du Museum national d'histoire naturelle de Paris, N.° 6565)

Largeur du nez	25
Hauteur orbitaire droite	35
Largeur orbitaire droite	39
Hauteur orbitaire gauche	36
Largeur orbitaire gauche	38
Hauteur naso-mentonnière	115
Largeur du trou occipital	27
Longueur du trou occipital	36
Larg. max. du bord alvéol. sup.	66
Largeur de la voûte palatine	39
Longueur de la voûte palatine	44
Long. de la flèche de la voûte palatine	52
Diamètre bigoniaque	99
d° bicondylien	126
d° bicoronoïdien	106
Hauteur max. branche montante	67
Largeur max. branche montante	41
Largeur min. branche montante	37
Hauteur symphysienne	37
Epaisseur du corps mandibulaire	17
Angle mandibulaire	114
Indice céphalique horizontal	86.63
d° d° hauteur largeur	90.60
d° d° hauteur longueur	78.49
d° facial total	82.73
d° d° supérieur	48.20
d° fronto-zygomatique	66.90
d° nasal	45.83
d° orbitaire droit	89.74
d° d° gauche	94.73
d° du trou occipital	75.00
Rapport du volume de la face à la capacité crânienne	27.5
Angle naso-alvéolo basilaire	72.5



Fig. 8. — **Buste de Valmaca Peru.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, nº 1115).

IMP. CATALA FRÈRES PARIS

Voici d'autre part les mensurations des principaux os du squelette:

	Droite	Gauche
Clavicule.		
Longueur	150 mm.	154 mm.
Circonférence au milieu de la diaphyse	38	37
Humérus.		
Longueur	312	310
Circonférence minima	69	62
Torsion	153°5	157°5
Radius.		
Longueur	248	247
Circonférence minima	42	41
Cubitus.		
Longueur	265	260
Circonférence minima	35	39
Fémur.		
Longueur totale	438	439
Longueur en position	433	434
Diamètre vertical de la tête	47	48
Diamètre transversal de la tête	47	48.5
Diamètre vertical du col	33.5	34
Diamètre transversal du col	25.5	25
Longueur du col	62	63
Angle du col	130°	129°
Diamètre sous-trochantérien transverse	34	35

	Droite	Gauche
Diamètre sous-trochantérien ant.-post.	26.5	26.5
Diamètre diaphysaire transverse	27	28
» » ant.-post.	30	29
Largeur épicondylienne	82	80
Torsion	18°5	17°5
Indice platymerique	77.9	75.7

Tibia.

Longueur	370 mm.	369 mm.
Largeur diaphysaire	25.5	25
Diamètre diaphysaire ant.-post.	36	36
Circonférence minima	78	77
Torsion	15°	20°
Indice platycnémique	70.8	69.4

Péroné.

Longueur	359 mm.	357 mm.
Circonférence minima	33	35

La taille du vivant reconstituée d'après la méthode de Manouvrier, (70) en partant des longueurs des os longs est de 1 m. 642, chiffre très voisin de celui qùi est indiqué par Dumoutier: 1 m. 62.

Les fémurs sont très robustes, avec une ligne âpre très fortement accusée. Il en est de même des autres os, en particulier des humérus, qui ne présentent pas de perforation olécranienne.

(70) MANOUVRIER (L.). La détermination de la taille d'après les grands os des membres. *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris.* Paris, 2ème série, t. IV, 1893, ps. 347-402.



Fig. 9. — **Buste de Valmaca Peru.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, n° 1115).

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS

Voici d'ailleurs les indices de robusticité des divers os longs: (71)

Humérus	21.0
Radius	16.8
Cubitus	14.1
Fémur	13.1
Tibia	21.0
Péroné	9.5
Clavicule	24.6

Enfin, voici, d'après Verneau, les principaux mesures du bassin:

Rapport du diamètre ant.-post. max. au diam. trans. max.	0,62
Rapport de la hauteur au diamètre transverse max.	0,80
Raport du diam. ant.-post. du détroit sup. au diam. trans.	0,94

Distance des épines iliaques postérieures et supérieures	70
Distance maxima des crètes iliaques (lèvre profonde)	242
Distance max. des crètes iliaques (lèvre superficielle)	262
Distance des épines iliaques antéro-supérieures	230
— antéro-inférieures	190
Distance des échancrures ilio-pubiennes	147
Distance des épines du pubis	59
Distance des trous ischio-pubiens	55
Distance des tubercules ischio-pubiens internes	46
Distance des échancrures ischio-pubiennes	119
— ilio-sciatiques	194
Distance maxima des ischions	149
Distance des épines sciatiques	95

(71) Pour les chiffres de comparaison avec d'autres races, Cf. RIVET (P.). Recherches anthropologiques sur la Basse-Californie. *Journal de la Société des Américanistes de Paris.* Paris, nouv. série, t. VI, 1909, ps. 147-253.

Détroit supérieur	Diamètre antéro-postérieur	115
	Diamètre transverse	122
	Diamètre oblique	121
	De l'art. sacro-iliaque à la symphise pub.	111
Détroit inférieur	Diamètre sacro-pubien	96
	Diamètre transverse maximum	126

Angle de l'arcade pubienne	60°
Hauteur de la fosse iliaque interne	100
Concavité de la fosse iliaque interne	8
De l'épine iliaque ant.-sup. à l'épine post.-sup.	156
Épaisseur de la crète iliaque (au tubercule du moyen fessier)	20
Épaisseur minima de l'os iliaque	2
De l'épine iliaque ant.-sup. à la symphise sacro-iliaque	86
— à l'échancrure ilio-pubienne	81
— à l'épine du pubis	125
— à l'épine sciatique	138
— à l'ischion	178
De l'échancrure ilio-pubienne à l'épine du pubis	60
De l'épine du pubis à l'angle	25
Du trou sous-pubien au cartilage de la symphise	28
Hauteur de la symphise pubienne	42
De l'épine sciatique au point le plus élevé de la crête iliaque	158
— au sommet du sacrum	44
Largeur de la portion iliaque de la grande échancrure sciatique	45
Profondeur de cette portion	36
Hauteur maxima du bassin	210
Hauteur de la cavité cotyloïde	56
Largeur —	57

De l'éminence ilio-pectinée à l'épine sciatique	82
— à l'ischion	110
De l'épine sciatique au sommet du sacrum	44
Longueur du trou ischio-pubien	52
Largeur maxima du trou ischio-pubien	35
Largeur du sacrum en arrière	92
— à la base	122
— au détroit supérieur	102
— en bas	90
Hauteur du sacrum	113
Flèche du sacrum	11
Indice sacré	107,96

Voici les conclusions que tire Verneau de ces mesures:

" Le bassin de cet indien diffère, au premier abord, de " ceux que nous allons examinér (c'est-à-dire des autres races " américaines), par un évasement moins considérable du " grand bassin. Le rapport du diamètre antéro-postérieur ma- " ximum au diamètre transverse maximum est exactement le " même que chez l'Européen, ainsi que le rapport de la hau- " teur à la largeur.

" Il se distingue de ce dernier par un élargissement infé- " rieur qui porte sur tous les diamètres transverses de l'exca- " vation.

" La circonférence supérieure est un peu moins large. Le " bord supérieur se recourbe peu dans sa partie antérieure; les " épines iliaques antéro-supérieures sont aussi écartées que chez " nous. Assez développée d'avant en arrière, la crête iliaque " présente, au tubercule du moyen fessier, une épaisseur de 20 " millimètres.

"Les fosses iliaques internes, au niveau desquelles l'os est " plus mince que dans nos races, sont un peu moins étendues " dans tous les sens.

" Le bord antérieur offre le même développement et sa " portion iliaque la même inclinaison.

" Le diamètre antéro-postérieur du détroit supérieur " augmente en même temps que le diamètre transverse maxi- " mum diminue; malgré cela le détroit supérieur est loin " d'avoir une forme circulaire.

" Le diamètre antéro-postérieur du détroit inférieur est " diminué, au contraire, d'une façon notable, tandis que le " diamètre transverse est augmenté.

" Les épines sciatiques offrent un écartement assez con- " sidérable. Les dimensions de la grande échancrure sciatique " sont toutes réduites.

" En avant, l'arcade pubienne montre la même ouvertu- " re que chez l'Européen. La distance est accrue entre les tu- " bercules ischio-pubiens internes, ainsi qu'entre les trous " sous-pubiens.

" La portion ischio-pubienne de ce bassin est un peu plus " haute; la hauteur totale du bassin est pourtant moins grande.

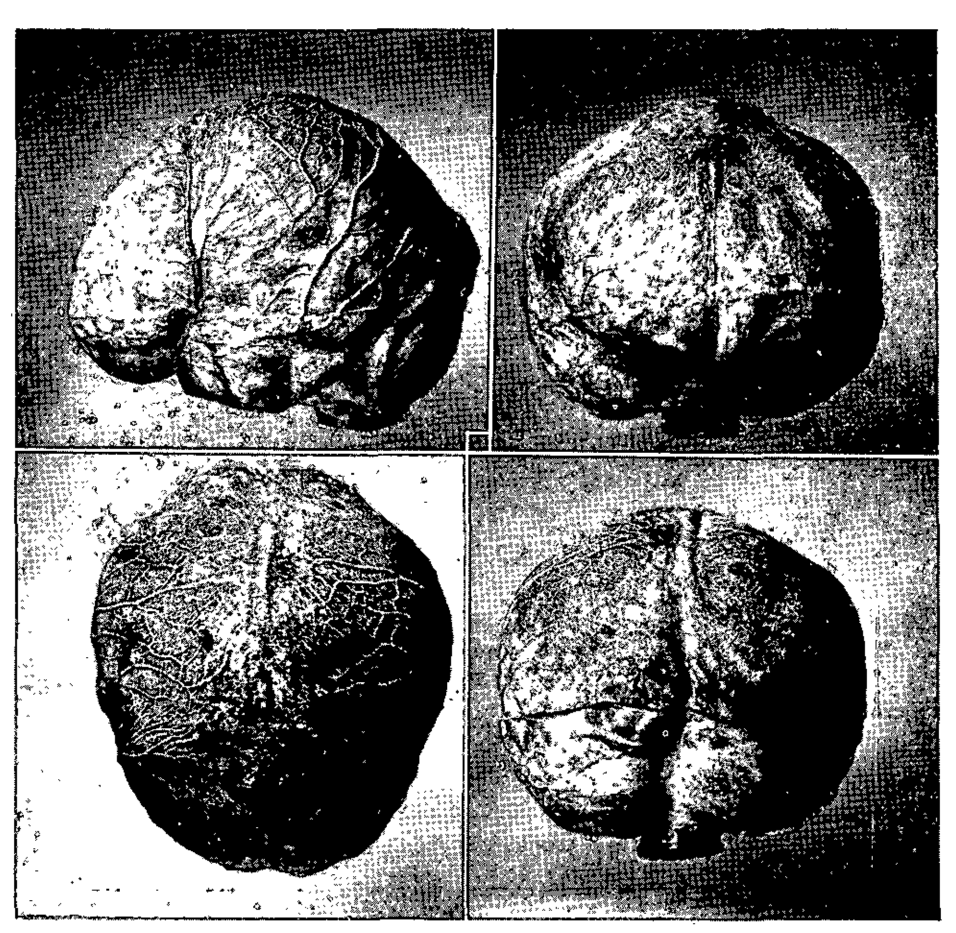
" La paroi postérieure de l'excavation, c'est-à-dire le sa- " crum, est, comme la paroi antérieure, plus développée dans " le sens vertical. La largeur de cet os, à la base, est également " plus grande; quant à ses autres dimensions tranversales, elles " sont peu modifiées.

" La largeur de la cavité cotyloïde l'emporte sur la hau- " teur. La longueur du trou sous-pubien est diminuée tandis " que la largeur ne change pas.

" Chez le Charrúa, les différences portent spécialement " sur l'excavation. Son ouverture supérieure est agrandie " d'avant en arrière; pour l'ouverture inférieure, au contrai- " re, l'augmentation porte sur les diamètres transverses.

" Cette excavation est limitée par des parois très fortes " et plus développées dans le sens vertical, quoique la largeur " du petit bassin soit augmentée."

Le Muséum possède enfin le moulage intracrânien de Péru (Coll. du Muséum, n.º 19246). J'en donne des reproductions suivant les différentes normas (figs. 29-32).



Figs. 29-32 — Moulage intra-crânien de Vaimaca Peru (Coll. du Museum national d'histoire naturelle de Paris, N.° 19246)

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher les affinités ethniques des Charruas. J'ai voulu seulement y tetracer l'histoire des derniers survivants de cette importante tribu et mettre à la disposition de tous des documents inconnus ou mal connus. Toutefois, il me sera permis de signaler les singulières ressemblances que le crâne du cacique Péru offre avec le type sus-brachycéphale que Verneau a décrit chez les Patagons et avec les crânes araukan de Patagonie.

Il me suffira de mettre sous les yeux du lecteur quelques mesures comparatives:

		Type patagon sus-brachy (72)	Araukan anciens de Patagonie (72)	Araukan modernes de Patagonie (72)	Charrua
Capacité		1516		1390	1515
Indice céphal.	horizontal	87,71	82,76	83,27	86,63
—	haut.-larg	97,11	97,16	94,51	90,60
—	haut.-long	84,59	80,89	72,06	78,49
Indice nasal		49,36	48,13	49,46	45,83

Chez les Araukan du Chili, le même type est également dominant, (73) mais il y apparait mélangé avec un autre élément dolichocéphalé (peut-être appartenant à la race de Lagoa-Santa. (74)

La taille donne les mêmes résultats que les indices crâ-

(72) Verneau (R.). Les anciens Patagons. Paris, 1903, ps. 104-105, 111-112.

(73) Latcham (R. E.). Notes on the physical characteristics of the Araucanos. *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland.* Londres, t. XXXIV, 1904, ps. 170-180.

(74) Rivet (Paul). La race de Lagoa-Santa chez les populations précolombiennes de l'Équateur. *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris.* Paris, 5ème série, t. IX, 1908, ps. 209-268.

niens. Les Araukan modernes, avec une taille de 1 m. 57 en Patagonie, (75) de 1 m. 636 au Chili, (76) et de 1 m. 603 dan l'archipel de Chiloé, (77) se rapprochent beaucoup de la taille de nos Indiens: 1 m. 62.



(75) DENIKER (J.). Les races et les peuples de la terre, 2ème édition. Paris, 1926, p. 671.

(76) GUEVARA (Tomás). Historia de la civilización de Araucanía, t. I. Santiago de Chile, 1898, p. 114. Moyenne de 51 mensurations.

(77) MARTIN (Rudolf). Lehrbuch der Anthropologie. 2ème édition, t. I. Jena, 1928, p. 254.

APPENDICE

Pièce I

NOTICE SUR LES INDIENS CHARRUAS

Cette nation habite sur les bords de l'Uruguay, vers les frontières septentrionales de la République de Montévideo, attaquée souvent par les Espagnols, elle leur a causé la perte de plus de soldats que les conquêtes du Mexique et du Pérou, d'après l'aveu même du chavalier d'Azara qui nous a fait connaitre les diverses nations Indiennes que les Espagnols ont eu à éloigner ou à soumettre pour s'établir dans l'Amérique méridionale.

Aujourd'hui même les Charruas ne sont pas encore entièrement détruits, et les dangers de leur voisinage ont fait entreprendre en 1831 au Général Fructuoso Ribera, Président de la République de Montevideo, une expédition dont les résultats ont été la dispersion momentanée de ces Indiens et la prise de 100 à 150 hommes et femmes qu'on a amenés à Montévideo.

Jean Diaz de Solis, le premier navigateur qui découvrit le Rio de la Plata, périt en combattant les Charruas. Ils habitaient à cette époque le bord septentrional de cette immense rivière, depuis Maldonado jusqu'à l'Uruguay. Leur bravoure et leur cruauté furent toujours remarquables: Lorsque les Espagnols les attaquaient en fesant des feux de bataillon ou de peloton, ces sauvages de suite après avoir essuyé une première décharge, s'élançaient sur eux comme la foudre et les perçaient de leurs flèches et de leurs lances, sans leur donner le temps de recharger leurs armes. Les Espagnols prirent le parti, plus tard, de les combattre en fesant des feux de file, et ce moyen leur réussit.

Les Charruas sont excellents cavaliers. Ils montent leurs chevaux à poil. Ils ne font aucun usage des armes européennes et se servent d'une lance longue de 10 à 11 pieds, du lacet à boules, de l'arc et de la fronde.

Ils sont couverts de vermine. Leurs femmes ne lavent jamais leurs vêtements, et très rarement leurs corps; aussi rien n'est plus sale ni plus dégoûtant que la vue de ces sauvages. Cependant la nature ne leur a point refusé une belle taille et des formes régulières. La couleur de leur peau est rouge brun, leurs yeux sont petits, toujours noirs, et doués d'une vue plus longue et meilleur que la nôtre. Leurs dents sont blanches et bien placées;

leurs pieds et leurs mains sont petits et bien faits; ils ont les cheveux épais, noirs et luisans; ils n'ont point de poils sur le corps, sous leurs aisselles et aux parties sexuelles, et en général leur physionomie est farouche.

Ils se marient fort jeunes et ont plusieurs femmes; ces unions n'exigent que le consentement verbal des pères et mères. Le divorce est également libre aux deux sexes; mais une femme n'a jamais qu'un seul mari.

La nourriture des Charruas se borne à de la viande de boeuf ou de cheval crue ou à moitié rôtie, et à des oeufs d'autruche et de perdrix: Leur boisson de prédilection est la *chicha*, espèce d'eau de vie qu'ils composent avec du miel fermenté et de l'eau: Leurs habitations sont faites avec des branches d'arbres et des peaux de boeuf et de cheval, et sont des réceptacles d'immondices.

A la mort d'un père, d'un mari, ou d'un frère adulte, les filles, les femmes et les soeurs se coupent une des articulations des doigts de la main en commençant par le petit doigt. En outre, elles s'enfoncent à plusieurs reprises la lame, ou le couteau du défunt de part en part, de bas en haut, dans les bras, le sein ou les flancs; et pendant ce deuil, elles passent deux lunes en retraite dans leurs cabanes, en gardant une diète sévère.

Les maris ne prennent point de deuil pour la perte de leurs femmes; mais à la mort du père tout fils adulte se fait percer la chair du bras, au moyen d'un roseau, à partir du poignet jusqu'à l'épaule, de manière à ce que ce membre soit embroché. Dans cet état, les Charruas est en deuil, et il passe la première nuit dans un trou, le corps enfoncé jusqu'à la poitrine, le lendemain il s'ôte le roseau du bras et reste deux jours sans boire ni manger; il prend ensuite, pendant 12 à 15 jours, une légère nourriture, après quoi le deuil est achevé.

Azara assure que ces Indiens ne connaissent ni chants ni danses, ils n'ont aucune religion, et abhorrent les chrétiens qu'ils considèrent comme leurs plus cruels ennemis; ils n'ont point de chefs et de lois. Les pères de famille seuls s'assemblent et se consultent lorsqu'ils ont quelque guerre à entreprendre.

Les hommes vont nus ou couverts d'un *poncho*, les femmes portent une chemise de coton, et ce simple vêtement est ordinairement le produit d'un vol du père ou du mari.

Les Charruas ont détruit les nations connues anciennement sous les noms d'Indiens *Yaros* et d'Indiens Bohanés et se sont incorporés celle des Indiens Minuanés.

Les Gouverneurs de la Plata ont cherché plusieurs fois à civiliser ces voisins incommodes en les distribuant dans des habitations, ou en les fesant entrer dans les troupes du pays; mais ils n'y sont parvenus que très difficilement; employés comme domestiques les Charruas sont bien loin de valoir



les *Chinos* du Chili. Heureusement cette nation indienne, la plus cruelle de toutes celles qui existent encore sur les bords de l'Uruguay, se compose aujourd'hui de peu d'individus.

(Signé): *Barral.*

Pièce II

ARRIVÉE EN FRANCE
DE QUATRE
SAUVAGES CHARRUAS,/PAR/LE BRICK FRANÇAIS PHAÉTON,
DE SAINT-MALO.

Le Gouvernement de la République orientale de l'Uruguay (capitale: Montevideo, Amérique du Sud), a autorisé le passage en France de quatre sauvages, prisonniers, de la Tribu des Indiens *Charruas,* récemment exterminée.

L'examen de ces Indiens pouvant offrir les moyens de faire des observations utiles à la science physiologique, on donnera ici une très courte Notice historique sur les indigènes de cette partie du monde, et, en particulier, sur ceux de la tribu des Charruas.

p. 2 Imprimerie d'Hippolyte Tilliard
Rue de La Harpe N.º 88.

p. 3 *Notice/sur les/indigènes de l'Amérique du Sud,/et en particulier sur la tribu des/Indiens Charruas.*

Les indigènes de l'Amérique Méridionale se nomment communément *Indiens,* ils se divisent par tribus ou castes qui portent toutes des noms différents, et se distinguent, au physique et au moral, par des formes et des habitudes particulières à chacune d'elles. Ces anciens maîtres du continent américain ont, en général, le teint marron foncé, plus ou moins rouge ou cuivré selon les latitudes; leurs cheveux sont noirs et lisses; on ne leur voit que peu ou point de barbe, soit que la nature en ait refusé à quelques uns, soit à cause de l'habitude qu'ont quelques autres de l'épiler; leur tête est, pour l'ordinaire, plus large dans la partie inférieure que dans la supérieure, et leur face est aplatie. Leur taille est de proportion moyenne, mais leurs muscles sont très saillants et annoncent une grande force corporelle. Ils
p. 4 sont agiles, adroits, bons cavaliers, et intrépides/dompteurs de chevaux sauvages; très robustes et assez industrieux, mais paresseux à l'excès, perfides, vindicatifs et très cruels. Quelques tribus sont encore anthropophages, quoi-



Fig. 10. — **Buste de Guyunusa.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, nº 1475).

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS

que l'horrible coutume de se nourrir de chair humaine ait disparu sur beaucoup de points où elle était en usage autrefois.

Depuis que les Indiens ont eu de fréquentes occasions de se battre avec les Chrétiens, beaucoup d'entre eux se sont pourvus de sabres et de quelques armes à feu, mais ils en font peu d'usage, se servant de préférence de la lance et des flèches. Ils sont tellement accoutumés à combattre à cheval, qu'ils se trouvent absolument incapables d'attaque ou de défense quand, par hasard ils sont privés de ce puissant auxiliaire. Dans leurs incursions sur les territoires habités par les Créoles, ils apparaissent subitement, au moment où l'on s'y attend le moins, et pendant les nuits éclairées par la lune, enlèvent les bestiaux, les femmes et les enfants, tuant impitoyablement tous les hommes qui tombent en leur pouvoir, et chargés de butin, ils disparaissent avec la même rapidité qu'ils s'étaient montrés.

Leurs chefs s'appellent *caciques;* ils jouissent d'un pouvoir absolu, et du droit de vie et de mort sur tous les individus soumis à leur autorité. Après eux viennent les *chefs de guerre,* et tout le reste est confondu dans une seule classe. L'idolâtrie est le culte de ceux de ces sauvages qui on/ont p. 5
un (si on excepte toutefois les tribus des missions, soi-disant converties au christianisme par les jésuites, mais dont toute l'instruction religieuse consiste à savoir faire le signe de la croix et se mettre à genoux, sans attacher aucune espèce d'idée à ces marques extérieures de dévotion). Quelques-uns reconnaissent l'existence d'un esprit supérieur auquel ils rendent hommage; la plupart portent un grand respect à la vieillesse, et observent, dans leurs funérailles, quelques pieuses cérémonies. Il y a des tribus, qui se peignent le corps de diverses couleurs; d'autres se font des incisions profondes dans les chairs à certaines époques de l'année, et les cicatrices qui en résultent sont considérées comme des marques d'honneur. Leurs femmes ne sont pas dépourvues de toute espèce d'attraits; on a vu plus d'un Européen leur rendre hommage, malgré la mauvaise odeur qu'elles exhalent et leur excessive malpropreté.

On pourrait comparer la majeure partie de ces hordes errantes, aux Arabes des déserts de l'Afrique et de l'Asie; elles passent, comme les Bédouins, une partie de leur vie à cheval, sans avoir pour cet animal les soins et l'attachement que leur prodiguent ceux à qui nous les comparons; ils se nourrissent comme ceux-ci, presque uniquement de viande, et son très sobres dans leur vie habituelle. Les Indiens peuvent supporter avec résignation les plus grandes privations: on en a vu se passer de man/ger pendant qua- p. 6
tre jours, parcourir un espace de plus de cent lieues, et dévorer ensuite un jeune boeuf ou une vache entière, entre quatre ou cinq individus. Lorsqu'ils se livrent à quelques excès, ce qui arrive chaque fois qu'ils ont pu se procurer des liqueurs fortes, rien n'est plus horriblement dégoûtant que leurs

extravagances, et les atrocités qu'ils commettent quand le plus léger prétexte excite leur colère. Ils aiment aussi beaucoup le tabac, et généralement tout ce qui est à l'usage des nations civilisées, quoique souvent ils ne puissent ni ne sachent s'en servir. Le vol est pour eux une chose d'habitude, et il est très difficile de soustraire à leur rapacité ce qui leur fait envie.

L'esprit de vengeance est caractéristique chez ces peuples; ils se rappellent tout ce que la tradition leur a appris de ce qu'ont eu à souffrir leurs ancêtres, de la part des premiers conquérants de l'Amérique, et se croient obligés de venger les outrages reçus par leurs pères. Dès qu'un jeune Indien a atteint l'âge de raison, ses parents lui racontent l'histoire de la conquête et les atrocités commises par les Espagnols: ils lui inspirent ainsi le désir de la *vengeance*, et ce mot est le dernier qu'il entend sortir de la bouche de son père à l'heure de sa mort.

Beaucoup de ces tribus vivent actuellement en assez bonne harmonie avec les peuplades créoles qui les avoisinent; cependant on ne peut pas trop
p. 7 se fier à leurs apparences pacifiques, qui bien / souvent ne sont dictées que par l'impossibilité de suivre leur instinct.

La tribu des *Charruas* qui vivait entre les rivières Uruguay, Ybicui et Rio-Negro, presque entièrement détruite dans le courant de l'année 1832, par le général Don Fructuoso Ribéra, président de la République orientale, avait conservé jusqu'à ces derniers temps, toute sa férocité primitive. Jamais ces sauvages n'ont pu supporter le joug de la civilisation, même au plus bas degré, et chaque fois qu'ils ont espéré quelques chances de succès, ils se sont précipités comme des bêtes féroces sur les paisibles habitants des campagnes, mettant tout à feu et à sang sur leur passage, ne faisant pas même grâce de la vie aux femmes et aux enfants. Le président Ribéra, voyant qu'il était impossible de vivre en paix avec ces terribles voisins, qui étaient venus asseoir leurs tentes jusqu'auprès des rives du Rio-Negro, et que tous les moyens de douceur dont on avait usé à leur égard, ne produisaient aucun effet, résolut de leur faire une guerre à mort; et après une campagne de quelques mois, il a été assez heureux pour débarrasser son pays de leur présence. Le plus grand nombre de ces sauvages a péri dans les combats, et le peu qui en est resté, a été obligé de fuir au loin dans les déserts d'où il n'est pas probable qu'ils puissent sortir d'ici à long temps. Une douzaine d'hommes ou femmes, échappés à la mort comme par miracle, ont été
p. 8 faits prisonniers. On / remarque parmi ces derniers, deux caciques, guerriers redoutables, dont l'existence toute entière se compose d'une série de meurtres et d'actes d'une férocité révoltante. Nous les avons entendus se vanter d'avoir chacun d'eux, donné la mort à plusieurs centaines de Créoles, soit dans les combats, soit dans les incursions sur les habitations isolées. Les femmes de ces indigènes ne démentent pas la race sanguinaire dont elles font partie, car,

quand elles n'ont pas pris une part active aux actions guerrières, en raison des soins qu'elles ont dû donner à leurs enfants et a leurs bestiaux, elles s'en sont bien dédommagées dans l'occasion en faisant souffrir aux malheureux prisonniers les plus atroces tortures. Elles sont d'ailleurs si peu accesibles à la douleur physique, qu'elles s'amputent elles-mêmes une phalange du doigt, en signe de deuil, à la mort de leurs proches parents; elles se font aussi, de propos délibéré, des incisions dans les chairs: nous en avons vu dont le corps était couvert de cicatrices provenant de ces singuliers passe-temps.

Les captifs dont il est question ici, séparés pour toujours de leur horde détruite ou dispersée, renfermés dans une forteresse, ressemblent au tigre auquel on a arraché les dents et coupé les griffes; privés, comme lui, de tous les moyens de nuire, ils restent comme lui, plongés dans une morne apathie qu'on prendrait pour de la résignation; mais cette douceur apparente aurait bientôt fait place / à la fureur la plus redoutable, si, rendus aux p. 9
solitudes du désert, ils recouvraient la possibilité de se livrer à toutes les inspirations de leur instinct sanguinaire.

Les Charruas ont le teint couleur de cuivre rouge; la forme de leur tête est presque ronde; leurs yeux sont petits, mais vifs et brillants; leurs jambes, fortes et un peu arquées, indiquent l'habitude du cheval; pour le reste, leur physique diffère peu de celui des autres tribus, si ce n'est sous le rapport de la barbe et des moustaches. La barbe forme un bouquet pointu à l'extrémité du menton; les moustaches sont d'un poil rare et fort rude qui augmente l'air de dureté de leur physionomie. Leur adresse à dompter les chevaux sauvages est incroyable, ne se servant ni de selle, ni de mors, ni d'éperons, mais seulement d'une courroie de cuir tressé, passée dans la bouche du cheval. Leurs armes sont: la lance, les flèches, la fronde, le *lacet*, les *boules*. (1) Leurs habillements consistent en un morceau de cuir ou de peau de bêtes fauves, quelquefois aussi d'un morceau de draps grossier dont ils se ceignent les reins, et en une espèce de cape ou manteau, faite des mêmes matières, avec laquelle ils se couvrent les épaules, ayant soin de placer le poil en dessous; le dessus de cette cape, qu'ils nomment / *quillapi*, est or- p. 10
dinairement peint de couleurs tranchantes qui forment des dessins assez réguliers, mais d'un goût bizarre. L'autre partie du vêtement s'appelle *chilipa*.

A l'exception des fers de lances que les Charrruas reçoivent en échange de leurs cuirs ou de leurs fourrures, ils fabriquent eux-mêmes toutes les parties de leur armement et de leur habillement. Il est à remarquer que c'est avec des substances animales qu'ils suppléent à ce qui leur manque. Le fer des lances est fixé, à l'extrémité du bois, par des tendons

(1) Les bornes de cette Notice ne nous permettent pas de donner une description de ces deux derniers objets, mais on les verra à l'exposition, ainsi que les armes, habillements et ustensiles à l'usage des Indiens.

de boeuf; celui des flèches, par des boyaux d'autruches; et tous leurs liens ou cordes sont de cuir tressé; les cartes à jouer, dont ils se servent, son de cuir de jument. Quand ils manquent de couleurs pour peindre leur *quillapis*, ou leurs cartes, il les remplacent par le sang et le fiel des animaux, et quelques terres colorées qu'ils se procurent dans les montagnes.

Leur nourriture la plus habituelle est la chair de boeuf ou d'autruche, à moitié cuite sur la braise; ils aiment beaucoup les liqueurs fortes, particulièrement celle faite avec les cannes à sucres, macérées et fermentées, ainsi que l'infusion de l'herbe *maté* (ou thé américain). Ils habitent sous des tentes de cuir, nommées *toldos*, qu'ils changent de place chaque fois que leurs troupeaux ont consommé l'herbe des pâturages où ils se sont établis,
p. 11 vivant ainsi errants dans les vastes soli / tudes de l'Amérique méridionale, comme les animaux carnassiers avec les quels ils ont tant de similitude.

Le gouvernement de la république orientale de l'Uruguay ayant autorisé, par un décret spécial, l'extradition de quelques individus de cette tribu de sauvages, lesquels ont contracté l'obligation de rester en France à la disposition de leurs conducteurs, pendant un temps indéterminé, il a été fait choix de quatre sujets, savoir: trois hommes et une femme, qui seront offerts incessamment à la curiosité publique.

Le premier est la Cacique Vaimaca, surnommé Péru, qui, en 1814, passa volontairement au service d'*Artigas*, avec un assez grand nombre de ses guerriers, lorsque ce .... général leva l'étendard de la rébelion contre le gouvernement .... des provinces unies de Rio de la Plata. Artigas ayant été vaincu et obligé de se réfugier au Paraguay, sous la protection du fameux dictateur *Francia*, Péru resta abandonné. Le général Ribéra, qui avait eu l'occasion de remarquer, chez cet individu, une grande bravoure, le garda quelque temps à la suite de son état-major, et, peu après, il lui donna le commandement d'un corps d'indigènes des missions, qui se distingua dans la guerre soutenue par les Buénosayriens contre le Brésil. Ce ne fut pas un spectacle peu curieux, pour l'armée orientale,
p. 12 que de voir le Charrua Péru chargeant, à la tête de sa / horde de sauvages, nus et montés à poil, n'ayant pour toutes armes que leurs terribles lances, mettre en déroute les bataillons brésiliens, à moitié vaincus d'avance par la terreur que leur inspiraient ces formidables adversaires. A la paix de 1829, Péru se retira, avec ses compagnons, près des rives de l'Ybicui, où il se maintint inoffensif jusqu'à la révolution de 1832, à laquelle il prit une part active en faveur de ceux qui voulaient renverser l'autorité du président. Le colonel *D. Barnabé Ribéra*, frère du premier magistrat de la république orientale, le fit prisonnier et le sauva d'une mort certaine; déjà blessé d'un énorme coup de sabre, Vaimaca allait être fusillé, lorsque le colonel Ribé-

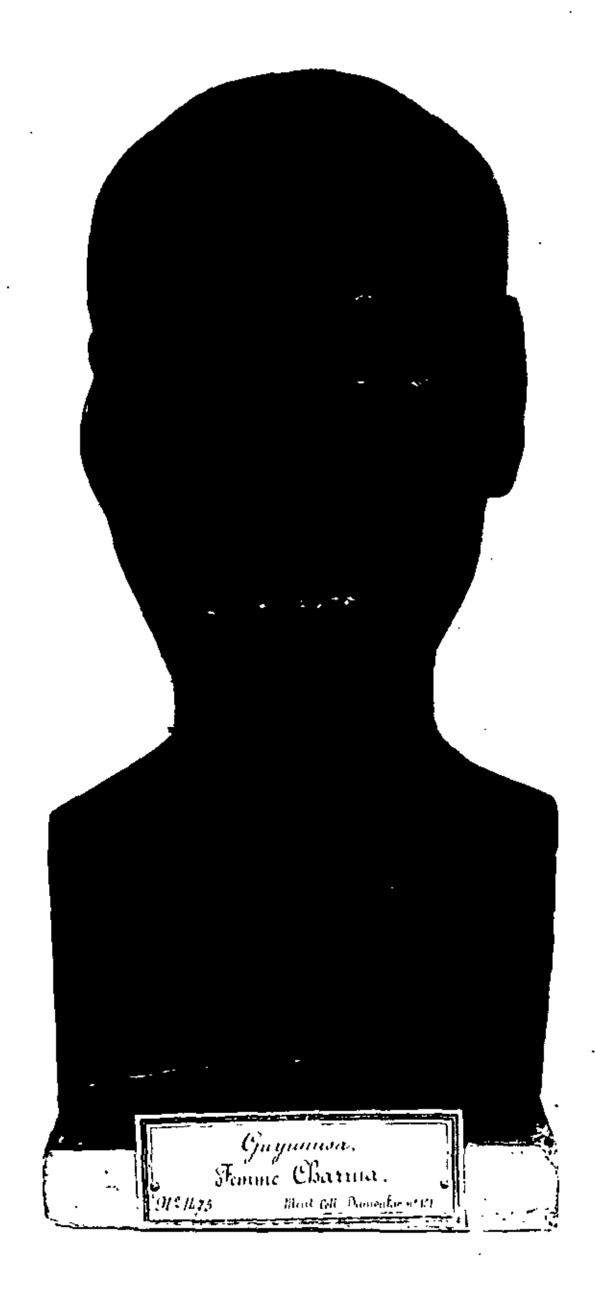


Fig. 11. — **Buste de Guyunusa.**
(Collection du Museum national d'Histoire naturelle de Paris, no 1475).

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS

ra, aussi distingué par son humanité que par sa bravoure, le prit sous sa protection, ainsi que quelques autres Charruas, menacés du même sort, et les fit conduire à la citadelle de Montevidéo.

Quelques jours après cette action, l'infortuné colonel Ribéra fut mal récompensé de sa générosité: tombé presque seul au milieu d'un parti de ces mêmes Indiens, il fut impitoyablement massacré. Aussi, lorsque le Président, après avoir terminé la guerre civile, vint visiter la citadelle de Montevideo, encore pénétré de douleur de la mort de son frère, il fit appeler Péru, avec l'intention de lui passer son épée au travers du corps; mais le cacique, prévoyant le sort que lui réservait cette entrevue, sut l'esquiver en se tenant caché. Depuis ce temps, cet Indien ne respire / que la vengeance p. 13
contre le général, et il dit qu'il ne sera content que lorsqu'il l'aura sacrifié aux mânes de ses compatriotes.

Le second Charrua est SÉNAQUÉ, guerrier cité pour sa bravoure. Celui-ci se mêle par fois de l'art de guérir; heureusement sa médecine est aussi innocente que peu dispendieuse, ne consistant que dans l'application de quelques topiques composés de simples, pour les cas de blessures ou de lésions extérieures, et dans des paroles et simagrées, quand il est question d'affections internes. Sénaqué a été le constant et fidèle compagnon de Péru dans toutes les vicissitudes de sa vie. Pendant la guerre contre le Brésil, il a été blessé d'un coup de lance dans la poitrine; son caractère est moins ouvert que celui de son chef, et il n'a jamais voulu se prêter aux usages créoles, ni apprendre leur langue; tandis que Péru entend et parle passablement l'Espagnol et le Portugais. Il pourra répondre à ceux qui l'interrogeront dans l'une ou l'autre de ces deux langues.

Le troisième s'appelle TACUABÉ, ils est né d'un Charrua qui s'était fixé dans la petite ville de Paysandu, sur les bords de l'Uruguay.

Elevé parmi les *Gauchos,* (1) il est devenu, quoique / très jeune, bon p. 14
dopmteur de chevaux, et il a acquis une connaissance pratique des localités, tellement extraordinaire, qu'on serait plus certain de ne point s'égarer, conduit par lui au milieu de la nuit, que par quelque autre guide que ce fût en plein jour. Le général Ribéra, charmé de son habileté, l'avait pris pour son guide de confiance. Mais Tacuabé, ayant eu connaissance du mouvement opéré par les autres indiens de sa tribu, s'était sauvé du quartier-général, et avait rejoint les Charruas, auxquels il rendit d'importants services, jusqu'au moment où fait prisonnier avec le reste des siens, il fut conduit enchaîné à

(1) Cette épithète de Gaucho (prononcez Ga-ou-cho), était appliquée autrefois à des vagabons qui vivaient dans la campagne, aux dépéns des habitants industrieux: aujourd'hui elle se donne indistinctement à tout ce qui habite au-dehors des villes.

Montevidéo, où il a été gardé, les fers aux pieds, jusqu'au jour de son embarquement pour l'Europe. On a prétendu qu'au moment de sa fuite, il avait résolu d'assassiner le Président, et que c'était là la cause de l'extrême sévérité qu'on a déployée à son égard; mais rien ne prouve que cette assertion soit fondée; elle a même été démentie par le Ministre, avec lequel nous avons eu un entrétien à ce sujet. Il paraît que la seule crainte de le voir employer contre les intérêts du pays le talent dont il est doué, avait motivé le surcroît de précautions prises à son égard.

Enfin, la femme qui accompagne ces trois Charruas, et qui est de la même tribu, se nomme GUYUNUSA; elle faisait partie du dernier ressemblement détruit par le général Ribéra; elle fut amenée prisonnière avec quel-
p. 15 ques-unes de ses / compagnes, en même temps que Péru et Sénaqué.

Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur ce qui la concerne personnellement; elle paraît s'être attachée au jeune Tacuabé. Du reste, ces Indiens n'observent aucune formalité dans leurs unions conjugales: chacun prend et quitte à volonté la femme qu'il a choisie, et celle-ci n'est pas plus scrupuleuse par rapport aux nouveaux liens qu'elle peut former; la liberté la plus illimitée règne à cet égard parmi ces peuplades sauvages.

Mais c'est sur-tout lorsque ces hommes pouvant être vus à cheval, et libres de se livrer aux exercices qui leur sont propres, tels que le jet des boules et du lacet, que leur physionomie prend un aspect curieux et intéressant; on aura péine à reconnaître dans l'Indien, atteignant à la course et se rendant maître avec ses boules, d'un cerf ou d'un chevreuil, ce même individu qui, dans d'autres moments, paraît frappé d'immobilité. Ce sera, sur-tout, en le voyant *lacer* de jeunes taureaux abandonnés à eux-mêmes dans une grande enceinte, et les renverser sur l'arène avec la plus grande facilité, qu'on sera étonné de l'adresse que ces sauvages déploient lorsqu'ils font usage de cette arme si dangereuse dans leurs mains.

Les lâcs et les boules sont devenus d'un usage si général, dans les campagnes de l'Amérique, qu'un indigène ne monte jamais à cheval, sans être
p. 16 muni de ces deux instruments. C'est par le / moyen des *boules* que fut pris le général Paz, commandant en chef l'armée unitaire; il fut *boulé* et fait prisonnier au milieu de son escorte, dans le courant de l'année 1830.

FIN

Pièce III

10 juin 1833 (au crayon d'une autre écriture que la lettre).

M. Virey.—*Observations sur les Charruas amenés en Francse par M. de Curel* (au crayon d'une autre écriture que la lettre).

(annotation à l'encre en marge):
M. Virey a déclaré qu'il ne désirait pas de commissaires.

A Monsieur le Président de l'Académie Royale
des Sciences de l'Institut.

Monsieur le Président,

Veuillez me permettre d'offrir à l'Académie des Sciences les observations que j'ai faites sur les quatre individus amenés en France, de l'Amérique méridionale, et des bords du Rio de la Plata, sous le nom de la tribu des *Charruas*, par M. de Curel.

Ces aborigènes dont les traits caractéristiques avaient été déjà décrits par plusieurs voyageurs, représentent sans doute la plupart des peuplades d'une race non mélangée, ou dans un état peu différent de son type primitif.

Il résulte de leur examen et des comparaisons que j'ai pu faire, soit avec les individus amenés sous le nom d'*Osages*, il y a quelques années, soit par d'autres recherches, des preuves.

1.º Que les Charruas ont, comme d'autres hommes non civilisés, un crane moins développé que chez la plupart des nations de race blanche, mais épais et solide.

Mesure de la circonférence de la tete du front à l'occiput, sur les cheveux,

de Vaimaca-Péru (chef)	20 pouces ou 53 centimètres.
Sénaqué (dit le médecin)	19 pouces ou 52,7.
Tacuabé (jeune homme)	19 pouces ou 52,8.
Guyunusa (femme)	18 p. 6 lignes ou 50,3.

2.º Leurs os maxillaires et surtout l'os malaire et l'arcade zygomatique ont plus d'étendue que chez les Européens, ce qui fait paraitre conique le sinciput. Leurs yeux sont placés obliquement, le grand angle est abaissé vers le nez; les paupières sont bridées et à demi ouvertes. Les os du nez étant larges et déprimés à leur origine sous le front, leurs sinus nasaux sont peu étendus; le nez est court et gros, l'os frontal abaissé et un peu applati.

3.º Tout l'ensemble de ces traits, avec la rareté naturelle des poils toujours noirs, soit de la barbe, soit des cheveux, durs, plats, clairsemés, etc., se rapporte évidemment à ceux de la race mongole.

4.º D'après la couleur de la peau, uniforme, quoique plus ou moins foncée sous des climats divers; d'après sa texture vue meme dans ses cicatrices; avec la taille trapue et carrée des individus, les mamelons noirs et la faible menstruation chez la femme et tous les autres caractères physiques de ces naturels américains, leur race est manifestement rapprochée de la grande famille des peuples mongols qui habitent les contrées de l'Asie boréale et orientale de l'ancien monde.

Il s'en suit qu'il ne parait aucunement exister dans toute l'Amérique *du sud, non plus que dans celle du nord, une race* d'*hommes particulière,* ni distincte, qu'on doive séparer des autres tiges connues, sous le nom d'*Américaine,* laquelle aurait été uniquement propre à ce nouveau continent.

5.º Ce grand fait anthropologique, dont les preuves existent sous nos yeux, peut encore etre confirmé soit par les attributs moraux et le tempérament, soit par le genre de vie et le mode de civilisation des aborigènes de l'Amérique (meme chez les mexicains et les péruviens). Tous offrent des rapports avec les dispositions naturelles des autres peuples mongols dans leurs divers états de société ou de barbarie.

La vaste race mongole comprenant différentes branches plus ou moins modifiées par les climats et les nourritures, et donc la plus étendue de toutes à la surface du globe.

Ne pouvant pas développer ici davantage nos observations, je vous prie,

Monsieur le Président,

de faire agréer à l'illustre assemblée, les respects de votre dévoué serviteur,

J. J. Virey.

Paris, le 10 juin 1833.

Pièce IV

VIREY (J. J.) — *Des Sauvages Charruas de l'Amérique méridionale.* ("L'Europe littéraire", 1ère année, N.º 48, mercredi, 19 juin 1833, ps. 115-118).

p. 115 On ne connait guère l'homme quand on n'étudie pas celui qui reste à l'état primitif, comme celui qui s'avance dans le long voyage de la civilisation. Amener à Paris les compatriotes des Omaguas et des Topinambous, c'est placer en opposition les deux extrémités de la chaine de la vie sociale. Déjà cet essai avait été tenté. Quatre Osages des rives du Missouri furent promenés en France en 1826; mais, il faut le dire, ils furent plus regardés qu'observés. Ils appartenaient à ces races fortes des Iroquois et des Hurons, qui paraissent avoir eu pour origine le sang tartare des régions orientales de la Haute-Asie. Les traits de leur physionomie sauvage se rapprochait du type de la grande famille des Mongols.

Les *Charruas,* comme les autres aborigènes de l'Amérique méridionale, appartiennent à ces petites tribus ou hordes, les unes sédentaires, les autres nomades et vagabondes, qui parcourent aujourd'hui, comme les Tartares à cheval, de vastes plaines déserts, les *pampas* et les *llanos;* dédaignant la culture et les fruits de la terre, ils ne subsistent que de chasse et de proie. Parmi ces peuplades éparses sur les rivages de l'Uruguay, du Rio-Negro, de l'Ibicuy, du rapide et fangeux Parana, vers l'embouchure du fleuve de la Plata (par le 35e degré de latitude sud), les Charruas avaient obtenu la plus horrible célébrité. "Quand on songe, dit d'Azara, que les Charruas ont fait répandre aux Espagnols plus de sang que les armées des Incas et de Montézuma, on croirait que ces sauvages forment une nation très-nombreuse. Eh bien! que l'on sache que ceux qui font une si cruelle guerre ne sont pas quatre cents guerriers; on a envoyé contre eux plusieurs milliers de véterans; on leur a porté des coups terribles, mais enfin ils subsistent, et nous ont tué beaucoup de monde".

Ces exterminateurs ayant été presque entièrement détruits en 1832, par D. Fructuoso Ribera, président de la république orientale de la Plata (Monte-Video), l'on doit savoir gré à M. de Curel, ancien officier français, de nous montrer des barbares de cette race échappés à leur ruine.

Trois hommes et une femme offrent bien les traits déjà indiqués par les voyageurs. Nous leur avons trouvé une stature moyenne, un corps trapu, carré, assez robuste, avec des membres faiblement musclés, des bras minces, des pieds larges et aplatis. Le teint de la peau est tanné ou marron, plutot que cuivré; il n'y a que des poils rares à la barbe, au pubis et aux aisselles; les cheveux, toujours noirs et lisses, ou plats, sont durs et clairsemés. La face est large; les os maxillaires, surtout ceux des pommettes, sont très saillans; et l'arcade zygomatique, plus étendue que dans les Européens, fait paraitre conique le sinciput. Les yeux sont placés obliquement, le grand angle est abaissé vers le nez; les paupières, demi-ouvertes, paraissent bridées. Les os du nez étant larges et déprimés à leur origine sous le front, leurs sinus nasaux sont peu développés; le nez court est gros et ouvert à son extrémité. L'os frontal est abaissé, un peu aplati; le crane arrondi parait epais, solide, mais moins étendu que chez la plupart des nations de race blanche.

Mesure de la circonférence de la tete, du front à l'occiput (sur les cheveux)

De Vaimaca-Pérou, chef, 20 pouces ou 53 centimètres;
Sénaqué, dit le médecin, 19 p., ou 52,7 cent.;
Tacuabé, jeune guerrier, 19 p., 52,8 cent.;
Guyunusa, femme, 18 p. et demi, ou 50,3 cent.

D'après la couleur uniforme de la peau, quoique plus ou moins foncée sous des climats divers, les mamelons noirs chez la femme, et tous les autres attributs physiques de ces naturels américains, leur race est manifestement rapprochée de la grande famille des peuples mongols qui habitent les centrées de l'Asie boréale et orientale de l'ancien monde, ou les vrais tartares.

Il s'ensuit qu'il ne parait aucunement exister dans toute l'Amérique du Sud, non plus que dans celle du Nord, une race d'hommes particulière ou
p. 116 distincte qu'on doive séparer des au / tres tiges connues, sous le nom d'*américaine*, laquelle serait uniquement propre à ce nouveau continent. Ce grand fait anthropologique, dont les preuves existent sous nos yeux, peut etre encore confirmé par les caractères moraux et le tempérament, comme par le genre de vie et meme le mode de civilisation des aborigènes de l'Amérique; tous offrent de nombreux rapport avec les memes dispositions naturelles des autres peuples mongols dans leurs divers états de société et de barbarie.

Cette vaste race, comprenant différentes branches ou variétés modifiées par les climats et les nourritures, est ainsi la plus étendue de toutes à la surface du globe.

L'habitude de vivre nu, exposé aux intempéries de l'air, brunit et endurcit la peau, rend peu sensibles au froid et aux variations atmosphériques les Charruas comme les autres sauvages, à tel point que les femmes memes se font des entailles, se percent, se découpent la peau des bras, soit en signe de deuil, soit pour se tatouer et s'embellir; celes-ci portent aussi trois raies bleues le long du nez et du front gravées dans la peau à l'époque de leur nubilité. Pour éviter l'humidité, les sauvages oignent leur peau quelquefois avec la graisse des caimans (dits crocodiles à lunettes, *Crocodilus sclerops*), ou des lèzards tupinambis. Ils se font des *quillapis* ou manteaux, avec des peaux de couia, sorte de grand rat (*mus coipus* de Molina), qu'ils cousent ensemble, à l'aide des boyaux desséchés du nandu, espèce d'autruche (*Struthio rhea*, L.), dont ces sauvages aiment beaucoup la chair et les oeufs: ils en ont amené avec eux. Les Charruas sont voraces; ils mangent, entre quatre personnes, chaque jour, dix livres de viande à demi-grillée et davantage encore, sans sel, sans pain, ni légumes qu'ils n'aiment pas. Mais, quoique pouvant dévorer énormément, ils sont sobres, et savent meme jeuner pendant quatre jours dans leurs déserts, lorsque la proie leur manque. Leurs dents très-blanches ne se gatent jamais, leurs cheveux ne blanchisssent meme pas dans un age avancé, leur vue est perçante, leur ouie très-subtile, mais l'odorat ni le gout ne sont guère developpés ni délicats. Le peu d'exercice qu'ils font, dans leur vie indolente, puisqu'ils restent d'ordinaire couchés ou accroupis sur la terre, explique le faible développement musculaire de leurs bras et de leurs jambes; quoique bien nourris de chair, ces sauva-

ges, faute d'habitude du travail, n'ont donc point la vigueur des Européens. On peut dire que le meme défaut d'exercice de la pensée, ou l'absence de toute instruction, laisse moins d'extension à leur organe cérébral qu'aux hommes civilisés; ce qui les étonne le plus est le travail ou la peine que nous nous donnons.

Cependant les Charruas ont acquis une grande adresse pour la chasse, pour dompter les chevaux sauvages et arrèter les taureaux les plus farouches, en lançant des longues courroies de cuir tressé, avec des boules de pierre, qui, comme les serpents de Laocoon, étreignent les membres des plus robustes quadrupèdes; tel est le *laço*. De plus petits lacets vont atteindre aussi les autruches dans leur course rapide. Avec cette seule arme, les Charrùas surent enlacer, au milieu des troupes de cavaliers espagnols, le général Paz, et, dans une bataille, Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buénos-Ayres; à l'aide de ces laços ils ont jeté des brandons allumés jusque dans cette ville et meme jusque sur des navires éloignés.

Leur tribu s'était rendue jadis formidable, ils avaient ou dévoré, ou exterminé les Yaros et les Bohanes; ils avaient trouvé les Minuanes, autre nation digne de s'unir à leur férocité et à leur haine implacable contre les Espagnols. Jamais ces héros des déserts n'avaient pu etre domptés; leur opiniatreté, depuis deux siècles, dans ces guerres perpétuelles à feu et à sang, les empèchait d'entendre aucune proposition de paix. Ils ont pris maintenant, comme les Tartares, l'habitude de vivre en chevaliers, depuis que les chevaux sauvages se sont multipliés en Amérique. Ils font une guerre d'incursions et d'embuscades, ou fondent à l'improviste, la lance à la main, avec une bravoure féroce, sur d'épais bataillons, comme les tigres-jaguars de leur pays. Ils sont devenus ainsi une nation équestre.

Le Charrua, le plus brute des sauvages de l'Amérique, ne se lave jamais. Toujours sale et puant, il ne connait ni danses, ni jeux, ni chanson, ni musique, ni société, disent d'Azara et le P. Dobrizhofer. Conservant un air grave, taciturne, il ne jette ni cri ni plainte lors meme qu'on le tue. C'est le plus arrièré ou le plus fier des mortels. Il ne conçoit ni n'adore aucune divinité, n'admet ni lois, ni coutumes obligatoires, ni récompenses, ni
cha / timens. Les caciques ou chefs, hors d'état de guerre, ne jouissent d'au- p. 117
cune autorité sur eux; nul ne peut prétendre de service, ni meme d'égards, de politesse, d'aucun autre. Ils vivent errans, prennent les premières femmes qui leur plaisent: celles-ci ne refusent pas, lorsqu'on les convie, fut-on vieux et laid; cependant elles habitent avec le meme homme de préférence, mais elles peuvent l'abandonner pour un plus jeune: ce qui est arrivé au chef amené en France. Son jeune rival possède à ses yeux sa conquête sans obstacle: tel est leur respect pour la liberté individuelle, que l'adultère y est à peine réprimé par quelques coups de poing.

Les Charruas ne restent jamais dans le célibat et s'unissent aussitot qu'ils deviennent pubères. La polygamie leur est permise; toutefois ils ne *s'allient point entre frères et sœurs, bien qu'aucune loi ne le défende; nulle* femme ne peut prendre plus d'un mari, car elle est libre de le quitter; cependant on ne se sépare guère lorsqu'il nait des enfans. Les femmes étant plus sédentàires que les hommes, prennent d'ordinaire beaucoup d'embonpoint, et ont des mamelles volumineuses. Quoique moins adonnées qu'eux aux boissons fortes, et ayant la seule coquetterie de la pudeur pour attrait, on ne leur trouve pas plus de propreté; on dit meme qu'elles détruisent leur vermine à la façon des singes, et que leurs unions conjugales sont exemptes de formalités.

La maladie syphilitique, dont on attribue l'origine au Nouveau-Monde, ne leur est pourtant pas connue; ces peuples ne sont meme sujets à aucune affection particulière, et leurs médecins emploient moins de remèdes que des paroles supertitieuses ou quelques grimaces.

Déjà les Charruas, avant de se passionner pour l'eau-de-vie des Européens, préparaient une boisson spiritueuse avec du miel sauvage fermenté; cette liqueur énivrante était la *chicha*. Ils boivent encore avec plaisir l'infusion du thé du Paraguay, ou l'herbe *maté* (*ilex. Paraguayensis* ou *gongonha*), et recherchent avec délices le tabac, tout ce qui flatte leur sensualité.

Il est facile de concevoir qu'en s'adonnant à cette existence croupissante, brute, indépendante, ces grands enfans, qui bivouaquent à terre, qui truandent et sommeillent, qui ignorent jusqu'à leur age, et que rien ne contraignit jamais, seront orgueilleux, opiniatres, adonnés à leurs affections tout animales. La moindre injure excite en eux une haine invétérés; on a pu remarquer qu'ils sont doués généralement d'une complexion plus bilieuse que lymphatique, comme toute la race jaune des Mongols. Quand ils ne possèdent pas la force, ils savent profondèment dissimuler, et n'en deviennent que plus sanguinaires le jour de la vengeance; ils apprennent à dresser long-temps des embuscades, à se coucher sur un cheval, en le montant à poil, pour assouvir leur férocité d'un moment avec autant d'audace que de persévérance.

Le langage des Charruas est guttural et difficile à rendre par nos lettres; il parait dérivé, dit-on, de la langue des Guaranis, plus douce et parlée par tant de nations de l'Amérique du Sud. Ils ont abandonné l'anthropophagie, qui est encore en usage, assure-t-on, chez les Tupis, les Botocudos et d'autres peuplades de l'intérieur de ce continent.

On ne peut se défendre de réflexions sur l'influence du régime de vie par rapport au caractère moral, en considérant combien le Guarani cultivateur, vivant de fruits, de miel et de végétaux, est doux, timide, craintif et soumis, converti à des opinions religieuses par les missionaires et les jé-

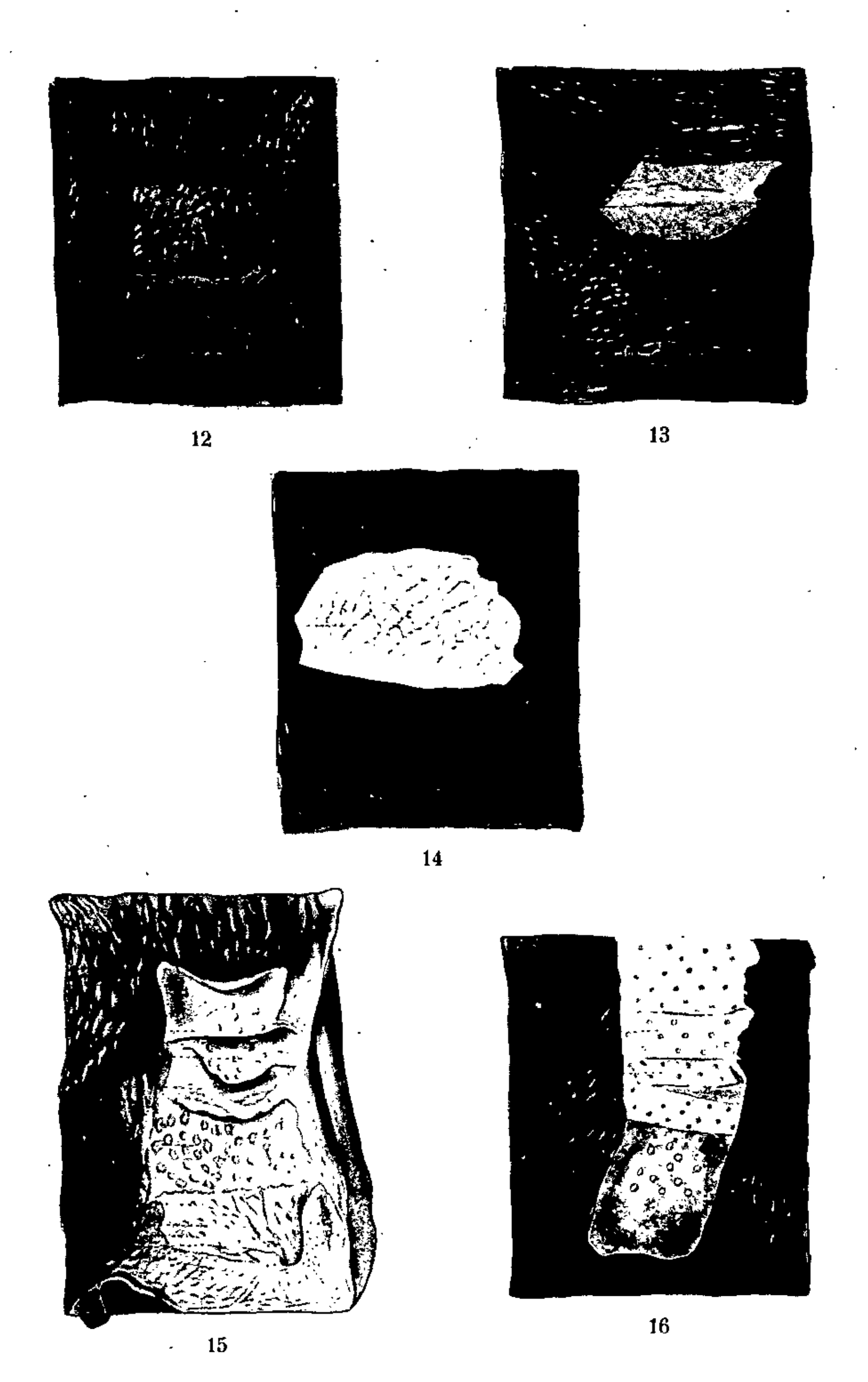


Fig. 12 à 16. — **Histologie macroscopique de la peau d'un Charrúa**
d'après FLOURENS.
Op. cit., Archives du Museum national d'Histoire naturelle de Paris.
T. III, 1843, Pl. XXIV, fig. 1-5.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS

suites; tandis que le Charrua, le Chiriguane, le Caagui, etc... mangeurs de chair, vaillans chasseurs, sont barbares et insensibles. Les Guaranis ont aussi une couleur moins tannée, des os et des chairs plus tendres, des affections plus humaines et meme un tempérament froid, apathique en amour. Le carnivore américain semble ne subsister que de matières animales; il se revet de la peau des tigres qu'il a vaincus; il teint les peaux de sang et de fiel; il couvre de cuir ses huttes ou *toldos*: ce Tartare du Nouveau monde vit aussi avec son cheval; il en boit le sang au besoin avec délices, comme il boucane la chair des taureaux sauvages et suce la moelle chaude et crue de leurs os. Au contraire, le doux brame de l'Inde, qui repousse avec horreur tout aliment de chair, toute substance animale, comme impure, de ses vetemens, de ses meubles, ne prive pas meme de la vie les races malfai / santes. Le sau- p. 118
vage se plait dans le sang; il aime tuer et détruire, même par passe-temps atroces; mettant sa glorie et son orgueil à la chasse, à la guerre, il dédaigne la politesse, la propreté, toute étude, tout art. Le Tartare méprise la civilisation, l'instruction, comme amollissant le courage; il brave les dieux memes et s'énivre pour s'élancer sans crainte au milieu des périls et des batailles. Combien sont différens les paisibles frugivores des deux Indes, religieux adorateurs de la divinité, studieux et pacifiques, fuyant les armes, se purifiant dans les eaux, assujétis à la glèbe de leurs guérets pour en faire fructifier de nouveaux produits sous le sceptre de leurs princes et le code de leurs législateurs! Sociables, sédentaires, ils cultivent les arts et déploient les fleurs de leur intelligence. L'homme tragique, conquérant et sauvage se détruit par la guerre; l'homme artiste, cultivateur et civilisé se multiplie par la paix et l'industrie; le premier ne possède qu'une meurtrière indépendance, le second trace les limites de ses droits pour assurer sa liberté.

J. J. Virey,
Membre titulaire de l'Académie de Médicine

Pièce V

L. P.—*Les Charruas.* ("Le National", 4ème année, N.º 185, jeudi, 4 juillet 1833. Paris).

On montre en ce moment à la curiosité publique, aux Champs-Elysées, allée d'Antin, N.º 19, quatre individus sauvages de l'Amérique du Sud. Cete colonie formée de trois hommes et d'une femme, est un échantillon remarquable d'une race d'hommes, assez différente physiquement et moralement de celles que nous connaissons, pour offrir quelque intéret aux observations du naturaliste et du philosophe. Elle a eu l'honneur d'etre visitée, il y a quelques jours, par une double députation de l'Académie des sciences

morales et politiques, et de l'Académie des sciences, présidées et dirigées par M. Geoffroy de Saint-Hilaire, et qui, sans doute, rédigeront sur ces sauvages un rapport en forme; mais en attendant que ces Messieurs aient fait un système, le public sera bien aise de trouver ici quelques faits. Je dois dire en outre que, toute vanité à part, j'ai plus de droits que toutes les académies ensemble, de parler sur ces braves gens. Depuis qu'ils sont venus s'asseoir à notre foyer hospitalier, j'ai eu occasion d'établir avec eux des relations qui me sont extrémement agréables; nous avons mangé et bu ensemble; j'ai fumé avec eux le cigaretto; je me suis mélé à leurs exercices militaires; je sais, comme ils me l'ont appris avec une bienveillance que je n'oublierai jamais, comment ils se servent de l'arc, des flèches et de la lance, comment ils lancent les boules et le lacet; je connais meme des détails d'intérieur qu'on ne peut pénétrer qu'en étant admis dans la famille. De tout ce que je sais pourtant je ne dirai qu'une partie dans cet article, car il faudrait trop de temps pour dire tout; le reste sera pour une autre fois. Après avoir ainsi établi ma compétence, très supérieure, je le répète, à celle des Académiciens, j'entre en matière.

Avant de parler des individus, disons quelques mots de la nation à laquelle ils appartiennent; elle le mérite, car elle est une des plus glorieuses du Nouveau-Monde.

A l'époque de la conquete, la grande tribu des Charruas habitait le cote septentrionale de la rivière de la Plata, depuis Maldonado jusqu'à la rivière Uragay, et s'étendait jusqu'à environ trente lieues dans le Nord, où un grand désert la séparait de quelques peuplades guaranis; à l'Ouest, ses frontières touchaient celles de la nation Yaro qui habitait vers l'embouchure de la rivière de San-Salvador. Dès l'arrivée des Européens dans ces contrées, les Charruas manifestèrent un indomptable esprit d'hostilité. Leur premier exploit fut de tuer Jean Diaz de Solis, qui le premier découvrit la Plata. Depuis, ils n'ont pas cessé de faire aux Espagnols una guerre d'extermination. Ceux-ci essayèrent en-vain de fonder quelques établissemens dans la colonie de Saint-Sacrement, à l'embouchure de la rivière San-Juan, et au confluent du St. Salvador et de l'Uragay; mais les Charruas les détruisirent successivement. Ce n'est qu'en 1724, qu'ils parvirent à les éloigner de la cote, après la fondation de la ville de Monte-Video; mais il leur fallut acheter ce résultat par un grand nombre de combats sanglans. Les Charruas, pour résister plus efficacement à ces conquérans, s'étaient ligués avec les *Minuanès*, autre nation de ces pays, et leur alliance politique fut si longue et si étroite que les deux nations n'en firent bientot plus qu'une. Les Espagnols cependant, dont le nombre augmentait sans cesse, et solidement établis à Monte-Video, gagnèrent continuellement du terrain vers le Nord, et y plaçèrent des postes pour protéger leurs troupeaux. Ils parvinrent meme, quoique très incomplètement à soumettre et à s'incorporer quelques dé-

tachemens de ces sauvages; mais le gros de la nation est toujours resté indépendant.

La tribu Charrua, bien que fort diminuée par tant de guerres meurtrières, était encore, il y a deux ans, assez nombreuse pour soutenir les hostilités et inquiéter les Espagnols. Elle habitait dans ces derniers temps à l'Est de l'Uragay, vers les 31 ou 32 degrès de latitude Sud. Ces redoutables voisins, fidèles aux traditions de leurs ancètres, ne laissaient ni paix ni trève aux habitants des frontières: ils brulaient les habitations, enlevaient les troupeaux et égorgeaient les propriètaires. Tous les moyens de pacification ayant échoué, le général don Fructuoso Ribéra, président de la république orientale de l'Uragay, résolut, en 1832, de tenter un coup décisif contre les Charruas, et de les exterminer. Il envoya contre eux des troupes, qui livrèrent de nombreux combats; la campagne dura quelques mois; le plus grand nombre des Indiens furent tués; quelques-uns se sont enfoncés dans les déserts, et une douzaine, hommes ou femmes, furent faits prisonniers et amenés à Monte-Video. On peut donc considérer la nation comme détruite et son histoire comme à jamais finie. Mais on peut dire qu'elle a succombé avec gloire, et que sa chute a couté cher à ses ennemis.

Les quatre individus qui sont à Paris faisaient partie des prisonniers. Ils ont été amenés en Europe, avec la permission du gouvernement montevidéen qui a autorisé leur extradition. Le plus agé, qui parait avoir environ 50 ans,[1] était un des chefs de sa nation. Son nom est VAIMACA; mais les Charruas l'appellent toujours PÉROU. Il a joué un grand role dans toutes les guerres. Il servit sous Artigas dans la guerre civile de 1814. L'insurrection ayant été vaincue, il fut pris et employé par le gouvernement buénosayrien dans la guerre contre le Brésil. Quand la paix fut conclue, en 1819, il se retira avec ses compagnons sur les bords de l'Ybicui, où il déposa les armes. Il ne les reprit qu'en 1832, pour soutenir le parti qui voulait renverser le président; il fut fait prisonnier, et sauvé de la mort comme par miracle. Il n'est sorti de son cachot que pour s'embarquer sur le vaisseau qui l'a amené en France. Pérou, parle assez couramment l'espagnol et entend meme le portugais; mais il est peu communicatif. Indolent comme tous ceux de sa race, quand ses passions ne sont pas en jeu, il dédaigne de répondre aux questions de pure curiosité. Etendu sur son lit de peaux, il dort ou sommeille les trois-quarts de la journée; ou bien, accroupi sur ses jambes croisées, il fume avec gravité son cigaretto, ou mache un savoureux mélange de tabac et de poudre d'os calciné. Immobile, étranger à tout ce qui se passe autour de lui, profondément indifférent aux regards de ses visiteurs, il ne sort jamais de sa dignité d'homme et de sauvage. Il semble toujours plongé dans une méditation profonde. On voit que sous une apparence végétative, sa tete roule de grandes pensées. C'est un sauvage, il est vrai, mais c'est un

soldat vaincu, un monarque dépossédé, un illustre proscrit qui a tout perdu, trone, armée, patrie et famille. Ceux qui, comme moi, ont pu pénétrer sous l'épaisse et noire écorce qui enveloppe son cerveau, savent qu'il n'est pas inactif. Il y nourrit, en effet, les plus hautes pensées. Il a désiré, par exemple, de voir le roi des Français. C'est le seul homme que son orgueil de prince ne juge pas indigne d'etre vu par lui sur la terre étrangère. Il se propose de lui demander un vaisseau et quelques cents hommes pour repasser en Amérique, couper la tete au président Ribéra, et venger sa nation. La politique est à peu près le seul sujet qui provoque de sa part quelque signe de vie.

Quant aux caractères physiques, Pérou ressemble assez à ses compagnons. Nous y reviendrons plus loin. Nous dirons seulement ici que sa peau est moins rougeatre et moins claire que celle du jeune Tacuabé et de l'intéressante Guyunusa; elle est beaucoup plus noiratre et se rapproche assez du ton des mulatres d'origine africaine; elle est en outre marquée en plusieurs endroits d'honorables et magnifiques cicatrices. Il porte quelques vestiges de barbe au menton et à la moustache; mais comme chez tous les Indiens, le système pileux est à peu près nul chez lui.

Un peu plus jeune que Pérou, SÉNAQUÉ, est, d'après le rapport de ses conducteurs, un guerrier célèbre par sa bravoure; il était en outre médecin de sa tribu. Il a servi Pérou dans toutes les vicissitudes de sa vie, et s'est montré toujours l'ami dévoué de son chef. Après en avoir partagé les honneurs, il en partage aujourd'hui la captivité. Mais nous craignons qu'il ne puisse long-temps consoler son roi: blessé d'un coup de lance dans la poitrine, dans la dernière guerre, il languit misérablement, miné par ses souffrances et par la fièvre. Il est toujours couché, ne répond à aucune question et souffre en silence avec l'impassibilité de sa race. Ce pauvre diable n'inspire que la pitié.

Il n'en est pas de meme du jeune TACUABÉ. Celui-ci est un vigoureux garçon de 18 à 19 ans, d'une florissante santé. Fils de Charrua, mais élevé parmi les *Gaouchos,* nom sous lequel on désigne les habitans des campagnes à Monte-Video et à Buenos-Ayres, il a reçu quelques élémens de civilisation. Il fut employé comme guide par le général Ribéra, et déploya dans ses fonctions une habilité extraordinaire; mais ayant appris que les Charruas s'étaient mis en campagne, il abandona, comme Chactas, les hommes blancs et fut rejoindre dans les déserts ses compatriotes. Il s'illustra dans leur dernière lutte, mais après s'ètre battu en héros, il fut pris et mis en prison. Soupçonné, mais sans preuves suffisantes, d'avoir voulu assassiner le président, à l'époque de sa désertion, il a été gardé, les fers aux pieds et aux mains, jusqu'au moment où il est parti pour la France. Quant à moi, je ne crois pas un mot de cette histoire. Je connais trop bien Tacuabé pour ajou-

ter foi à ces bruits que les partis accueillent si facilement quand ils peuvent jeter de l'odieux sur leurs adversaires. On a eu besoin d'un prétexte pour opprimier un ennemi vaincu, et légitimer des rigueurs inutiles, et voilà la seule source de cette calomnie.

Tacuabé est de ma taille, je veux dire qu'il a à peu près cinq pieds quatre pouces. Il a la tete ronde, le nez un peu épaté, la face large, les cheveux noirs, épais, longs et luisans, les mains et les pieds petits et bien faits, les bras, la poitrine, le cou et en général tout le torse, vigoureusement constitués; les membres inférieurs sont plus faibles et en disproportion avec le haut du corps. Ce défaut d'harmonie entre les deux moitiés du corps existe chez tous les habitans sauvages ou à demi-sauvages de la Plata; elle résulte du genre de vie de ces peuples qui ne marchent presque jamais, tout, dans ce pays, se faisant à cheval. Pour la guerre, les exercices, les amusemens, les voyages, la garde des bestiaux, etc... les Charruas comme les Gaouchos sont toujours à cheval; aussi sont-ils les premiers chevaliers du monde et ils réalisent complètement la fable du Centaure. Un Gaoucho à pied est un etre mutilé, il perd toutes ses facultés, comme chez nous un marin à cheval. Tacuabé a les yeux noirs, petits, coupés en amande et dirigés obliquement à la tartare. Ce sont là des caractères distinctifs de ces races américaines. La teinte noire de l'iris, comme celle des cheveux qui sont aussi du noir le plus prononcé, est surtout remarquable parce qu'elle est universelle et sans exceptions. Quant à l'obliquité de l'axe des yeux, elle est variable suivant les individus. Chez Pérou, par exemple, elle est très peu sensible; mais chez Tacuabé, elle est très marquée; cependant elle est loin d'etre difforme, ni trop étrange; beaucoup de parisiennes nous offrent cette coupe particulière des yeux plus prononcée encore, et n'en sont pas moins jolies. La peau de Tacuabé n'est pas noiratre comme celle de Pérou et de Sénaqué, elle tire davantage sur un rouge brun fort agréable, mais qui est indescriptible pour moi, car je ne trouve aucun objet de comparaison capable d'en donner une idée juste. Il faut ajouter à ces caractères physiques la disposition singulière du gros orteil qui est séparé du doigt voisin par un intervalle de près d'un demi-pouce. Cet écartement est produit par l'étrier charrua, qui ne ressemble nullement à l'étrier européen; il consiste chez eux en une espèce de ganse de cordes à boyaux fort étroite, dans laquelle ils ne peuvent passer que l'orteil. Malgré la faiblesse apparente de ce point d'appui, ils s'en servent pour les évolutions les plus fatigantes; l'orteil acquiert une très grande force et en meme temps beaucoup de flexibilité, car un Charrua saisit sans trop de difficultés une pierre avec son pied, comme nous avec la main. Tacuabé n'a que quelques rares rudimens de barbe.

Voilà quant au physique dont l'ensemble n'est nullement repoussant et qui offre des parties vraiment belles. Quant au moral, je n'ai que des

éloges à donner, et on voudra bien ne pas les attribuer à un sentiment de partialité que mes relations amicales avec Tacuabé pourraient faire soupçonner. En ceci, je ne dis que la vérité, comme sur tout le reste. Tacuabé a l'air ouvert et bon, son regard est vif, doux et intelligent. Il parle volontiers à quiconque s'approche de lui d'une manière convenable et en ami; il est vrai qu'il a fait d'assez laides grimaces à MM. les académiciens qui voulaient le regarder de trop près et le soumettre à l'analyse de leurs lorgnons; mais ce jour-là il m'a avoué qu'il avait bu un coup de trop, que d'ailleurs il n'aimait pas à etre examiné comme une bete rare, et que les curieux de ce genre l'*embetaient*, du moins c'était là le sens de son mauvais espagnol. Ce sentiment, tout humain, m'a paru extrèmement honorable pour lui. Mais abordez-le avec confiance, parlez-lui de sujets de ses études, tels que les armes, les chevaux; des objets de son gout, tels que les femmes et l'eau-de-vie, offrez-lui une pipe de tabac, une livre de cerises ou un verre de vin et vous trouverez en lui un etre communicatif, sympathique, bienveillant, un bon camarade enfin.

Voulez-vous avoir un tableau ravissant, tel que n'en ont pas fait Chateaubriand ni Bernardin de Saint-Pierre? observez Tacuabé assis à coté de la douce Michaela, nom chrétien que les Espagnols ont donné à Guyunusa. Livrés aux simples et naifs instincts de la nature, ils ne passent pas leur temps à dire de ce riens sentimentaux qui forment le fonds de nos conversations amoureuses; satisfaits l'un de l'autre, n'ayant rien à se dire, ni à se reprocher, ni à se prouver, ils se contentent de jeter l'un sur l'autre de temps en temps un regard mélé de sourire. Ils passent ainsi des heures entières en silence, fumant ensemble quelques cigares de papier que la tendre Michaela confectionne avec beaucoup de grace, ou se partageant un morceau de tabac à corde qu'ils chiquent pour tromper le temps. Ces deux etres semblent faits l'un pour l'autre, ils sont toujours ensemble et s'aiment tendrement. On pourrait comparer leurs amours à ceux de Chactas et d'Atala dans le désert, quoique Tacuabé ne soit pas un rhétoricien de la force du fils d'Outalissi, ni Michaela une métaphysicienne, comme la fille de Simaghan; mais, à part le langage poétique, tout le reste se passe entre eux à peu près de la memè manière. Je dois finir cette digression sur les amours de nos deux Charruas par une indiscretion que ne me pardonnerait jamais Michaela si elle la connaissait, mais j'espère que cet article ne lui tombera jamais entre les mains. J'annonce donc que cette aimable fille est grosse de deux mois. Cette nouvelle a fait beaucoup rire Tacuabé quand la jeune personne la lui a annoncée.

Michaela, fort jolie pour une Charrua, n'a d'autre particularité physique à noter que les traces de tatouage qu'elle porte sur le front et sur le

nez. Le tatouage, si commun dans les mers du Sud et ches les Américains du Nord, est peu répandu dans le midi. Chez les Charruas, il n'est pratiqué que sur les femmes et se borne à trois raies bleues s'étendant verticalement sur le front, depuis la naissance des cheveux jusque sur le bout du nez. La nature a dessiné un pareil ornement sur la face du singe mandrill. Cette peinture est la marque distinctive du sexe féminin. On la pratique chez les jeunes filles dès que sont arrivés les premiers signes de la puberté. Le chevalier d'Azara, autorité qui passe pour irréfragable en ce qui concerne le Paraguay, prétend que le sexe masculin, chez les Charruas, est distingué par un petit morceau de bois de quatre à cinq pouces de long, passé dans l'épaisseur de la lèvre inférieure, établi là à demeure dès l'enfance, et qu'ils n'otent jamais, meme pour dormir. Aucun de nos Charruas ne porte le *barbote*, et ils m'ont assuré que cet usage, répandu chez les Guaranis et autres nations de l'intérieur, n'a jamais été connu chez eux. Quant au tatouage du nez de Michaela, il est d'un effet assez agréable et ne lui ote rien de ses graces séduisantes. On pourrait lui reprocher seulement de ne pas entretenir assez soigneusement sa coifure, de ne pas laver les mains et de laisser trop croitre ses ongles, quoique les ongles crochus soient une mode parisienne; mais elle n'est pas sauvage pour rien. Enfin, ses deux bras sont parsemés et criblés de cicatrices. Ces entailles sont autant de marques de deuil. A chaque événement funeste, les femmes Charruas se font une blessure avec la pointe d'un couteau. S'il leur meurt un enfant, elles se coupent une phalange des doigts de la main. Michaela a tous ses doigts intacts, mais, dans son pays, il est très peu de femmes qui ne soient mutilées et il y en a à qui il manque tous les doigts d'une main.

Le costume des Charruas est extrèmement simple. Il est composé, pour les hommes comme pour les femmes: 1.º d'une espèce de grand manteau carré, en forme de chasuble de prètre, tombant presque jusqu'à terre, et qui s'agraffe sur la poitrine par ses deux angles supérieurs. Il est fait de peaux de betes fauvès, et cousu avec des fils de boyaux d'autruche; le poil est en dedans; le dehors est peint de figures irrégulières de diverses couleurs; 2.º d'une espèce de jupon de cuir ou de drap grossier, appelé le *chilipa*, retenu à l'entour des reins par une ceinture, et descendant jusqu'la cheville. Le manteau s'appelle le *guillapi*. Cette partie du costume n'est pas dénuée d'une certaine majesté, surtout quand le Charrua tient un des bras en dehors; il ressemble alors un peu à la toge romaine. Ce vètement leur sert aussi la nuit; ils y dorment dedans couchés sur la terre ou sur des peaux étendues. Jamais on n'a pu parvenir à les faire coucher dans un lit.

Leur cuisine est fort simple. Quelques tranches de boeuf, coupées fort minces, séchées au soleil, puis tournées pendant quelques minutes sur les

charbons, composent tout leur diner, déjeuner et souper; ils ne mangent pas de pain et très peu de fruits.

Leurs armes, dont ils ont ici une petite collection, sont la lance, les flèches, le couteau, le lacet et les boules. Tacuabé a eu l'obligeance de m'instruire de tous les détails de leurs exercises militaires; mais ils sont trop intéressans pour que je n'y consacre pas quelques développemens. J'y reviendrai dans un second article, où je me propose également de donner quelques renseignemens peu connus sur les Gaouchos de la Plata, dont les moeurs se rapprochent beaucoup de celles des Charruas, et je dirai sur ces dernières tout ce que je suis forcé d'omettre aujourd'hui.

En attendant, j'invite les philosophes et les désoeuvrés à aller voir les Charruas. S'ils se donnent la peine d'observer, ils se réconcilieront avec les sauvages; ils se convaincront que ce qu'on appelle un sauvage n'est ni un etre déchu, comme le veut M. De Maistre, proscrit de Dieu pour quelque grand crime, et comme tel privé à tout jamais des attributs essentiels de l'humanité, ni un etre avorté, incomplet, incapable par son organisation de s'élever jamais au dessus des instincts de l'animalité, comme le prétendent certains zoologistes. Ce n'est ni un Nabuchodonosor ni un Crétin, c'est un homme à qui il n'a manqué que des circonstances de lieu et de temps pour arriver à la civilisation. Le fonds commun et distinctif de toute ame humaine, c'est-à-dire le sentiment moral, le sentiment religieux, la liberté et la raisón existe chez les Charruas; c'est ce dont on pourra s'assurer en les pratiquant, bien mieux qu'en mesurant leur crane. A ce propos je dois dire que nos sauvages ne sont pas anthropophages. Je sais que cette circonstance leur ote beaucoup de leur prix, que le bourgeois de Paris et de la banlieue aurait eu beaucoup de plaisir à voir un cannibale, et qu'un sauvage qui n'est pas anthropophage est un etre fort ennuyeux; mais les Charruas n'ont pas cet honneur, bien que quelques-uns s'en vantent. Un Charrua amené avant ceux-ci en France sur la *Favorite*, et mort depuis à Toulon, a assuré à M. RouxMartin, chirurgien-major du batiment, qu'il avait taté six fois de la chair des blancs; mais tout porte à croire qu'il mentait et se vantait. Ce sentiment de vanité des sauvages ne prouve donc rien. Je puis certifier que tout bien considéré, ces Charruas sont de véritables hommes, qu'on peut leur appliquer, comme au plus orgueilleux d'entre nous, les vers d'Ovide: *Os homini sublime dedit*, etc.... et que ceux de nos physiologistes qui tiennent beaucoup à prouver, je ne sais pourquoi, que l'homme est une bete, n'auront pas trouvé, dans leur visite aux Charruas, les preuves de faits qui leur ont manqué jusqu'à présent.

Pièce VI

L. P.—*Les Charruas.*—*Les Gauchos* (2ème article). "Le National", 12 juillet 1833.

J'ai taché, dans un précédent article, de faire connaitre le personnel de la petite colonie *charrua* que nous avons le bonheur de posséder aux Champs-Elysées; j'ajouterais aujourd'hui à ce que j'en ai dit quelques détails généraux sur les moeurs des populations à demicivilisées de la république Argentine, avec lesquelles les Charruas, leurs plus proches voisins, ont de nombreux rapports.

On donne généralement le nom de *Gaucho* (prononcez en castillan *gaoutcho*) aux Espagnols qui habitent les campagnes dans les provinces de la Plata. Ils descendent, pour la plupart, des premiers colons qui vinrent s'établir dans ces contrées. Ce fut en 1535 que don Pedro de Mendoza fonda Buenos-Ayres, 20 ans après la découverte de la Plata par Juan Díaz de Solís, qui, comme nous l'avons vu, fut assassiné par les Charruas. Mais les guerres avec les naturels firent abandonner bientot cette colonie aux Espagnols qui passèrent au Paraguay, laissant pourtant dans les campagnes de Buenos-Alres une grande quantité de vaches et de jumens qu'ils avaient amenées d'Andalousie et de Sainte-Croix de Tenériffe. Buenos-Ayres fut rétabli de nouveau en 1580, par don Juan Ortiz de Zárate. Ses compagnons y trouvèrent une multitude de boeufs et de chevaux sauvages issus de ceux qu'y avaient laissés les premiers colons 45 ans auparavant, et qui se multiplièrent ensuite d'une manière prodigieuse. Telle est l'origine de l'innombrable quantité de chevaux et de boeufs répandus dans l'intérieur des terres sur les bords du rio de la Plata, et qui se sont propagés jusq'à Rio-Negro et meme dans la Patagonie. Ces bestiaux sont devenus la principale richesse des habitans, qui ont négligé presque entièrement l'agriculture, et cette circonstance a donné un caractère particulier et original à leurs habitudes, à leur vie intérieure, et meme à l'aspect du pays.

Les contrées qui environnent Buenos-Ayres et Monte-Vidéo consistent presque partout en de vastes plaines recouvertes par une vigoureuse prairie naturelle coupée par une infinité de ruisseaux, qui, après l'avoir arrosée, vont se jeter dans le grand fleuve de la Plata. Pendant l'hiver, le pays a un air de vie et de fécondité qui charme; mais pendant l'été, cette riante nature change de face. Les vertes savanes jaunissent et se dessèchent; les ruisseaux, à demi taris, deviennent des marais croupissans; l'athmosphère est brulante et à peine rafraichie par les vents du sud-ouest; les pluies sont très rares; l'eau manque partout, et les troupeaux abandonnent souvent les habitations pour se porter vers les rivières. L'air cependant est généralement sain et

n'occasionne jamais de maladies épidémiques. La terre est fertile, mais inculte; on ne rencontre quelques traces de culture qu'aux environs des villes. Toute la surface de ces régions n'est qu'une incommensurable plaine habitée seulement par d'innombrables essaims de boeufs et de chevaux, et par quelques Gauchos comme perdus dans ces solitudes.

Les Gauchos sont Espagnols d'origine; ils ont les caractères physiques de ce peuple, seulement leur genre de vie et l'influence du climat ont développé leur taille et noirci leur teint; leur langue est le castillan, mais plus altéré que dans aucune province de l'Espagne; leur prononciation est dure, énergique, rapide, saccadée; ils parlent avec feu et une grande facilité; ils ont de l'imagination, de la vivacité dans l'esprit et des sentiments passionnés. Mais en ceci c'est la nature qui a tout fait car l'éducation intellectuelle du Gaucho est nulle; il n'y a que les plus riches propriétaires qui envoient leurs enfans à l'école. Chez eux, quand un homme sait monter à cheval, bouler, lacer un boeuf, manier la lance et jouer du couteau, il est accompli. Comme tous les peuples sauvages, le principal caractère de leur moral est l'incuriosité et l'apathie; ils sont sans prévoyance du lendemain, vivant au jour le jour, aux dépens de leurs inépuisables troupeaux, dont la chair est la base de toute leur alimentation, comme chez le Charrua. A huit lieues des villes, on ne trouve plus de pain, et il se trouve des Gauchos qui non-seulement n'en ont jamais mangé, mais qui meme n'en ont jamais vu. Cette insouciance habituelle fait place quelquefois à une ardeur indomptable quand le feu de leurs passions s'allume, ce qui n'est pas rare. Le sentiment de l'indépendance et l'amour du pays, par exemple, ont en plus d'une occasion manifesté dans ces populations grossières des ames héroiques. Quand la guerre éclate, ce peuple paisible de pasteurs devient tout à coup une armée de guerriers terribles. Leur gout pour la danse et la musique montre également que leur sensibilité est susceptible d'une grande exaltation.

L'habitation des Gauchos est une hutte de terre, entremélée de joncs, construite avec toute la simplicité de l'architecture primitive. Elle est composée ordinairement d'une seule pièce, qui sert de salon et de chambre à coucher. Une table de bois, des bancs, quelques coffres, des harnois de chevaux et des ustensiles de chasse composent tout l'ameublement de la salle commune. Dans la chambre à coucher il n'y a souvent qu'un seul lit, assez misérablement garni, sur lequel couche toute la famille, pèle-mèle; des cordes tendues en travers, d'un mur à l'autre, servent à suspendre le linge sale. Quelque patriarchale que soit une pareille demeure, elle surpasse de beaucoup celle des véritables Charruas du désert. Ceux-ci sont des architectes plus expéditifs encore; ils coupent au premier arbre trois ou quatre longues branches vertes, puis les courbent de manière à enfoncer les deux bouts en terre. Sur les trois ou quatre arcs formés par ces branches, ils étendent une

peau de vache qui forme le toit. Dans moins d'une heure de temps un chef de famille batit ainsi une maison suffisante pour lui et sa famille. Ils y entrent, suivant l'expression de d'Azara, comme un lapin dans un trou. L'habitation du Gaucho est un palais en comparaison.

A coté du principal corps d'habitation du Gaucho, à la distance de huit à dix pieds, une seconde hutte, analogue à la première, sert de cuisine, de garde-manger et de basse-cour. Il n'y a pas de cheminée; le foyer se trouve au milieu de l'appartement; la fumée sort par où elle peut. Les ordures des animaux domestiques, les exhalaisons des viandes accrochées y entretiennent une puanteur tout-à-fait spécifique, et des myriades d'insectes y bourdonnent sans cesse.

Non loin de ces deux cabanes se trouve le *Rodeo,* espèce d'enclos entouré de pieux de douze à quinze pieds de hauteur, dans lequel on réunit, à certaines époques, les troupeaux, pour les visiter, les compter et les marquer. L'ensemble de la propriété s'appelle une *Estancia,* et le propriétaire un *Estanciero.* Les domestiques ou valets s'appellent *Peones* (pions). Ceux-ci, presque toujours à cheval, galoppent toute la journée dans l'estancia pour empècher les bestiaux de sortir de la propriété, et pour les ramener, s'il y a lieu, dans le Rodeo.

Le costume des Gauchos n'est pas noble. Il est loin d'avoir la majesté du *guillapi* charrua que j'ai décrit: un mouchoir enveloppant la tete et retenant les cheveux; par-dessus un chapeau noir à larges bords, maintenus par deux rubans attachés sous le menton; un gilet de couleur tranchante, une espèce de manteau, appellé *poncho,* taillé en rond, tout d'une pièce et percé dans le milieu d'une ouverture où passe la tete; un pantalon, mis sur un autre dont les bouts dépassent et sont frangés; une pièce carrée de drap rouge ou bleu, appelée *chilipa,* serrant les reins et tombant jusqu' au dessous du genou en forme de tunique; une ceinture où ils passent un grand couteau à poignard dans sa gaine, et une petite bourse de cuir contenant du tabac, du papier à cigarres et un briquet; des bottes fabriquées avec la peau de la jambe du cheval, de manière à laisser les orteils libres, de longs éperons avec d'immenses molettes; tel est l'ensemble des pièces du costume ordinaire des Gauchos, bien qu'il varie un peu suivant les saisons et certaines circonstances.

Pour décrire le Gaucho en entier, il faut décrire aussi son cheval; car ici le cheval et l'homme ne sont qu'un. L'harnachement du cheval est assez compliqué: il se compose de plusieurs pièces qui, en voyage ou à la guerre, servent de lit au cavalier. Une grande couverture de laine ployé en quatre, sur la couverture une pièce de cuir carrée, formant un premier coussin sur lequel se met la selle, qui est plate. Sur la selle se trouve une seconde pièce de peau plus souple que la première. Le tout est recouvert enfin par

une peau de mouton teinte en bleu, et assujéti par une, sangle, qu'on serre fortement. Le mors très massif a beaucoup d'analogie avec les mors des Maures de la cote de Barbarie. Les rènes de la bride sont en cuir; elles sont très longues, et le cavalier s'en sert comme d'un fouet. Les étriers sont très petits, car, ainsi que les Charruas, les Gauchos n'y passent que le gros orteil. Enfin, derrière la selle, se suspendent ordinairement le lacet et les boules, complèment indispensable du harnais. On peut voir tous ces objets aux Champs-Elysées.

Le lacet et les boules étant les armes ordinaires et favorites de ces peuples pour la chasse, et meme pour la guerre, nécessitent une mention particulière.

Le lacet (*lazo*) est une longue et forte courroie en cuir. L'un de ses bouts est attaché à la selle; l'autre, qui est libre, est terminé par un anneau de fer dans lequel on a passé le premier de manière à former un noeud coulant qui tend à se resserrer à mesure qu'on force sur l'extrémité fixe. Nous verrons bientot avec quelle adresse ils se servent de cette arme redoutable.

Les boules (*bolas*), sont formées de trois pierres rondes, grosses à peu près comme une orange, recouvertes et cousues solidement dans une enveloppe de cuir très fort. Elles sont suspendues à trois lanières de près de trois pieds de longueur, et réunies ensemble à leur extrémité supérieure comme une grappe de cerises.

Ces instrumens, auxquels il faut joindre aussi le couteau, sont d'une nécessité absolue au Gaucho, à la chasse, à la guerre et en voyage. Un cavalier isolé, poursuivi par eux, est perdu. Arrivé à la distance de trente ou quarante pieds, le Gaucho saisit ses boules par l'extrémité d'une des lanières, il les fait tourner quatre ou cinq fois au-dessus de sa tete comme une fronde, et les laisse échapper ensuite avec toute la force que la rotation leur a imprimée. Les lanières, en franchissant l'espace qui les sépare du but, restent étendues, et les boules vont en tournoyant s'entortiller aux jambes du cheval, qui est renversé sur-le-champ. Le cavalier, s'il échappe à la chute, est obligé de se rendre ou est égorgé sans défense. Les Gauchos ne manquent jamais leur but, et ils sont en état d'atteindre indifféremment les jambes du cheval, ou le col, ou l'homme. Tacuabé, qui est fort habile dans le maniement de cette arme, a répété plusieurs fois l'expérience devant moi. Le but était une espèce de poteau de bois qui se trouve dans le jardin habité par les Charruas. Il ne l'a jamais manqué. Cette manière de combattre est véritablement effrayante; il y a de quoi faire palir l'homme le plus déterminé et le mieux armé; car, soit qu'il veuille fuir ou résister, les boules s'enlaçant autour de lui comme un serpent, le livrent tout garotté à son ennemi.

L'emploi du lazo est plus difficile encore, mais tout aussi redoutable.

Il se lance à peu près de la meme manière que les boules. La difficulté consiste à maintenir le noeud coulant ouvert, pendant son trajet dans l'air. Tacuabé m'a lacé moi-meme plusieurs fois, à distance de vingt pas, sans jamais me manquer. Il roule d'abord en rond la plus grande partie de la longe dont il fait un paquet qu'il tient de la main gauche; il n'en laisse déployée qu'une longueur proportionnée à celle de l'espace à franchir, et c'est cette portion qu'il lance après l'avoir fait tourner sur sa tete. C'est au moyen du lacet qu'ils s'emparent le plus souvent des boeufs et des chevaux sauvages, et c'est leur arme ordinaire à la chasse. Les Gauchos ne chassent qu'à cheval. Ils boulent ou lacent les autruches, le jaguar, le cerf, et meme la perdrix.

Le lazo est plus utile au chasseur et au voyageur qu'au soldat; cependant les Gauchos en ont fait quelquefois à la guerre un usage admirable. Quand les Brésiliens occupaient Monte-Video, ils plaçaient des sentinelles sur les terrasses (appelées *azotéas*), dont toutes les maisons de ces pays sont surmontées. Ces terrasses sont très basses. Le soir, les Gauchos arrivant à l'improviste au galop des avant-postes espagnols, jettaient leur lacet sur les soldats de garde sur les terrasses, et rebroussant aussitot chemin avec toute la vitesse de leur cheval, entrainaient avec eux jusqu'au camp le cadavre de leur prisonnier. Ces traits d'audace et de dextérité incroyables ne sont pas rares. Ceci donne une idée des moeurs héroiques des guerriers d'Homère; et ni Diomède, ni les deux Ajax, tout impies et furieux qu'ils étaient, n'en auraient peut-etre fait autant. A la meme époque, les Gauchos, faisant entrer leurs chevaux jusqu'au cou dans le fleuve, allaient lacer dans les bateaux les soldats brésiliens qui tentaient le débarquement, et les ramenaient à terre noyés ou étranglés.

Les Gauchos, soldats par circonstance, ne sont assujétis à aucune tactique militaire. Ils se battent presque en sauvages comme leurs voisins les Charruas. Ils font la guerre en partisans. Dans le cas d'une invasion étrangère, ils commencent par se former en éventail, chassant devant eux tout le bétail dans l'intérieur des terres, de manière que les villes se trouvent tout à coup privées de vivres et de toutes ressources pour la guerre, car la guerre ne se fait qu'à cheval. Les Gauchos, outre les boules et le lacet, manient bien la lance et le sabre; après avoir mis leurs troupeaux à l'abri et affamé l'ennemi, ils reviennent harceler ses derrières, et évitent toujours les engagemens généraux. Ils sont toujours mieux montés que leurs adversaires, parce qu'ils peuvent changer souvent de chevaux. Ils en consomment à la guerre une quantité vraiment extraordinaire. Chaque homme en a toujours quatre en lesse. Un corps de mille cavaliers nécessite donc 4000 chevaux. Ces circonstances de localité rendront toujours une invasion de ce pays très difficile et très meurtrière aux conquérans. Les Brésiliens y ont échoué,

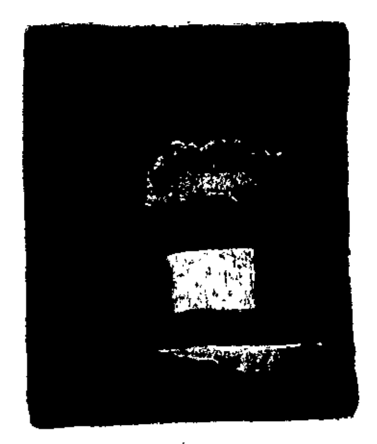
malgré la supériorité du nombre. Les Anglais ont été repoussés avec une énergie héroique; et dans les dernières guerres civiles, une superbe armée espagnole y a été détruite en moins d'un an. Les Gauchos appartenaient au parti, dit fédéral, dont le fameux Rosas était le chef. Rosas était lui-meme Gaucho par ses gouts et ses habitudes; jouissant d'une grande fortune, d'un caractère entreprenant, d'une force physique prodigieuse, habile dans tous les exercises équestres qui sont la passion de ces peuples, d'un accès facile, et d'une familiarité toute populaire; il devint le chef de ce parti fédéraliste qui a triomphé tant de fois de plusieurs armées disciplinées commandées par d'habiles généraux.

Le Gaucho est brave par tempérament; mais cette bravoure animale est ennoblie par la fierté originelle de la race espagnole. Ils sont en conséquence capables des plus beaux dévouemens, et de se sacrifier à la cause qu'ils embrassent. Ils ont prouvé, depuis la fondation de la république argentine, qu'on ne pourrait pas leur imposer facilement une tyrannie quelconque, soit étrangère, soit intérieure. Leur énergie, toutefois, n'est pas dépourvue de la férocité du sauvage. Accoutumés à la vue de sang, car ils sont aussi un peuple de bouchers, ils font peu de cas de la vie des hommes, et ne l'estiment guère plus que celle d'un boeuf ou d'un cheval. Si leur monture ne va pas à leur gré, un coup de couteau les en débarrasse, et ils en prennent une autre; ce qui est toujours facile dans un pays où un cheval ordinaire se vend 10 francs. S'agit-il d'écorcher un boeuf, ils n'attendent pas quelquefois qu'il soit mort, et le dépouillent à moitié vivant. Dans leurs querelles, dont le jeu est la source la plus ordinaire, ils sont toujours prèts à s'égorger. A la moindre contestation, les couteaux sont dégainés, et le sang coule. Comme les trastéverins de Rome, ils se servent de leur manteau (le *poncho*) comme d'un bouclier; le bras gauche les protège pendant qu'ils attaquent du bras droit armé du couteau.

Le Gaucho voyage toujours à cheval. Le meme cheval fait, dans les vingtquatre heures, jusqu'à soixante lieues, toujours au galop et sans manger. Le lendemain, on le renvoie aux champs pour qu'il s'y repose. On le ménage d'autant moins, qu'on en trouve presque pour rien. D'ailleurs la peau de l'animal mort vaut autant que l'animal en vie. Quand la route à faire est longue, le Gaucho mène un cheval en lesse en cas d'accidens, et accroche à la selle quelques quartiers de viande. Si sa provision s'épuise, il lace le premier boeuf sauvage qu'il rencontre, l'abbat, le tue avec son couteau, prend par-ci par-là les morceaux qui lui conviennent, et abandone le reste de l'animal aux oiseaux de proie. Lacer un boeuf et le tuer est une affaire d'un clin d'oeil pour le Gaucho. Le boeuf étant lacé par les cornes, le Gaucho, armé de son couteau, passe derrière lui, et, en deux coups, lui coupe les deux tendons d'Achille, dont la section produit un craquement



17



18



19

Fig. 17 à 19. — **Histologie macroscopique de la peau d'un Charrúa,** d'après trois dessins coloriés de la collection de vélins du Museum national d'Histoire naturelle de Paris.

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



les arcades dentaires, quoique armées de fortes et belles dents, n'offrent presque pas de saillie. La bouche est largement fendue, et les lèvres sont assez minces. Le nez a peu de saillie, les ailes en sont écartées et la pointe légérement courbée. Les oreilles sont petites, détachées de la tete et en rapport avec le nez. Le crane est sphérique, la région antérieure du frontal en est très élevée et légèrement bombée, tandis que celle occipitale est aplatie ou peu saillante. Les muscles masséter et les crotaphiles sont très forts et exubérants. La poitrine est évassée chez ces individus; les muscles du cou, des épaules et des bras sont très prononcés; ceux des cuisses et des jambes le sont moins dans les memes proportions, et au total, les membres inférieurs sont grèles et mal conformés. En jugeant d'après leur organisation, M. Larrey pense que ces individus doivent etre doués d'une assez grande intelligence, et par conséquent seraient susceptibles de recevoir une éducation fructueuse. / M. Larrey fait observer aussi qu'ils montrent beaucoup p. 106 d'adresse et d'industrie. Ils doivent etre peu passionnés pour le sexe. La conformation particulière de la machoire justifie ce qu'en dit la notice historique. Ils sont carnassiers, et on suppose meme qu'ils ont été anthropophages.

Pièce VIII

CAMUS, *interne à la Maison royale de Santé.—Les derniers momens de Sénaque le Charrua.* ("Revue de Paris", t. LII, 1833, ps. 136-140).

Au Directeur de la "Revue de Paris".

Paris, 3 aout 1833.

Monsieur,

Vous me demandez le récit des derniers momens d'un sauvage qui vient de mourir à Paris. Personne ne peut vous transmettre des renseignemens plus exacts; mais, personne, Monsieur, ne serait plus embarrassé que moi pour vous les donner; car j'ai peu l'habitude d'écrire; puis je pense que des détails trop spéciaux, trop médicaux, conviendraient mal à vos lecteurs, et je ne suis guère en mesure de vous en donner d'autres.

Sénaque, le charrua Sénaque, guerrier vaillant, médecin renommé, favori envié du grand chef de la tribu des Charruas, est mort à Paris, le 26 juillet, à la Maison royale de Santé, dans le service du professeur Duméril.

Je ne vous dirai point, Monsieur, ce qu'il y a de prodigieux dans la destiné de ce sauvage, échappé, lui quatrième, à la destruction de sa tribu, puis promené par les villes d'Europe, offert à leur curiosité comme un ani-



mal extraordinaire, visité par les désoeuvrés et par les savans, enfin traité aux frais de l'administration du Jardin des Plantes, et mourant dans un lit, lui qui n'en avait jamais eu d'autre que la terre; mourant à l'hopital, lui médecin charrua, entre les mains de médecins français.

Blessé d'un coup de lance à la région de l'estomac, dans la dernière guerre, Sénaque était depuis long-temps malade; quelques personnes rapportent à cet accident la fièvre de consomption qui l'a tué. Cette blessure avait développé une hernie très-prononcé à la région épigastrique; mais ce n'était point à cette cause qu'il semblait attribuer ses souffrances. Le désespoir, l'ennui, et surtout le mal du pays, ce mal rongeur, qui ne laisse ni trève ni repos, y étaient sans doute pour beaucoup.

MM. les administrateurs du Jardin des Plantes décidèrent que Sénaque serait transporté à la Maison royale de Santé; une partie des fonds destinés à l'achat des animaux rares fut affectée au paiement des frais devenus nécessaires (4 fr. par jour). Il fut conduit en fiacre; mais etre assis sur des cousssins lui sembla position peu commode; il préféra se coucher entre les deux banquettes.

Un manteau de grosse étoffe, retenu par une ceinture de drap rouge, ornée de plaques en cuivre, de forme ronde, couvrait à peu près la moitié de son corps.

Imaginez ce que dut éprouver cet homme lorsqu'il se vit enlever par un garçon infirmier, transporté sur ses bras, d'abord dans une salle commune, au milieu d'autres malades, puis dans une chambre particulière qui luit fit destinée. Une syncope prolongée qu'il éprouva aussitot qu'il fut couché, soit qu'elle eut pour cause la vivacité des émotions qu'il ressentait, ou plutot la fatigue et la faiblesse, permit de le soumettre à la règle, c'est-à-dire de lui mettre une chemise.

On lui adressa en espagnol quelques questions pour savoir quelles étaient les parties doulôureuses? Il répondit *la barrica, la cabesta;* le ventre et la tete, qu'il indiquait, en y portant les mains, semblaient lui faire éprouver de vives souffrances.

Insistait-on; il gardait un silence absolu, une expression d'impatience ou de mécontentement se peignait sur sa figure; souvent il se tournait la face contre le mur et semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui; les visites des curieux seulement lui arrachaient quelques murmures.

De toutes les boissons qui lui furent présentées, celle qu'il préférait était l'eau très-froide. *Agua fresca,* disait-il; quand il voulait boire, il prenait toujours deux verres de suite, et quelquefois il en demandait un troisième.

Il mangeait volontiers de la glace; des morceaux pesant une once étaient broyés sous ses dents avec la plus grande facilité; et, fait assez re-

marquable, pendant la mastication de cette glace, pas une seule goutte d'eau ne s'échappait de sa bouche.

Il se refusa absolument à prendre aucune boisson préparée: était-ce défiance du sauvage, était-ce la répugnance du médecin?

Cependant il s'affaiblissait chaque jour. On chercha à soutenir ses forces pas l'usage du lait; mais, quelques instants après, le lait était rendu caillé. Il ne serait peut-etre pas sans intéret de remarquer que le mécanisme à l'aide duquel s'opérait le vomissement différait sous quelques rapports de celui que l'on observe habituellement; les efforts des parois de l'abdomen et de l'estomac n'étaient pas visibles, la bouche se laissait distendre avant qu'un mouvement d'expultion volontaire chassat au loin et dirigeat avec force et à son gré le jet dont il inondait la chambre. Ce dernier mouvement simulait parfaitement ce qui se passe lorsqu'on se débarrasse d'un gargarisme; jamais nous ne pumes lui faire comprendre qu'il fallait vomir dans une cuvette.

Nous essayames de lui faire manger de la viande; il préférait celle qui n'était pas cuite, et il prit quelques morceaux de boeuf cru. Cependant les syncopes devenaient chaque jour plus fortes et plus prolongées. Le 26 juillet, jour de son décès, il refusait toute espèce de nourriture; j'eus la pensée de luir offrir un oeuf cru; ses yeux, que jusque-là rien n'avait pu fixer, se ranimèrent un instant. Il tendit la main gauche, prit l'oeuf et essaya, mais en vain, de le casser en enfonçant le pouce dans la coque: il ne put y parvenir. Je le lui remis cassé, une seule aspiration suffit pour transvaser le blanc dans la gorge: mais le jaune, dont l'enveloppe membraneuse n'était pas rompue, ne pouvait sortir; il me rendit l'oeuf, et lorsqu'avec la pointe d'un couteau j'eus divisé le jaune, il l'aspira en moins d'une seconde.

Aussitot il laissa retomber sa tete sur l'oreiller, et, tourné la face contre le mur, il resta immobile. Une dernière syncope servit de transition de la vie à la mort. Ses dernières heures ne furent annoncées par aucun symptome particulier.

Ainsi mourut Sénaque, le 26 juillet 1833, à sept heures du soir.

Aucune plainte ne fut proférée par lui pendant les quatre jours qu'il passa à la Maison royale de Santé. Calme et indifférent, il semblait étranger à tout ce qui l'entourait. Se refusant à tous les remèdes sans emportement, sans impatience, c'était seulement lorsqu'on cherchait à le découvrir, et qu'on outrageait ainsi sa pudeur, que sa figure ordinairement impassible, devenait inquiète et menaçante. Il gardait un silence absolu, qu'il ne rompit qu'une fois sans provocation. *Oh! Paris! Paris!* s'écria-t'il et pour ceux qui l'entendirent il y avait dans cette exclamation toute son histoire.

Après la mort de Sénaque, il fallut dresser son acte de décès. Ce fut un grand embarras pour l'employé qui est chargé de rédiger ces actes; car c'est

un homme d'une grande exactitude dans son travail, et beaucoup de renseignements lui manquaient, ou, pour mieux dire, il n'en avait d'autres que ceux que contient l'affiche placardée sur tous les murs de Paris. Voici cet acte:

" *Noms et prénoms,* Sénaque;—*pays,* Indien;—*age, présumé* cinquante-six à cinquante-sept ans;—*profession,* favori du chef de la tribu, médecin;—*lieu de naissance,* tribu des Charruas;—célibataire.

" Entré le 23 juillet matin.

" Mort le 26 juillet, à sept heures du soir.

" Resté quatre jours à la Maison royale de Santé. "

Le corps a été porté au Muséum d'histoire naturelle, MM. les administrateurs au Jardin des plantes l'ayant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, acquis en payant les frais de son séjour à la Maison de Santé.

Sa mort fut annoncé le 28 juillet à ses 3 compagnons. Vaimaca Peru, le chef qui l'avait tant aimé, déclara qu'il jeunerait en signe de deuil; mais sa résolution s'affaiblit à la vue de quelques prunes noires qu'il aime fort.

Pour Tacuabe et Guyunusa, ils allèrent voir la revue, assistèrent aux fêtes, et virent le feu d'artifice. La femme fut effrayée; mais le jeune homme y prit grand plaisir, et déclara qu'après Polichinelle, le commissaire et son chat, il n'avait rien vu d'aussi amusant qu'un feu d'artifice.

Camus,
Interne a la Maison royale de Santé

Pièce IX

DUMOUTIER. — *Considérations phrénologiques sur les tetes de quatre Charruas.* ("Journal de la Société Phrénologique de Paris", t. II, 1833,
p. 74 ps. 74-102). /

Plusieurs journaux ayant annoncé, il y a quelque temps, l'arrivée à Paris de quatre sauvages échappés, l'an dernier, au massacre de la belliqueuse tribu des Charruas, et les renseignemens qu'ils en ont donnés nous paraissant, sur certains rapports, en contradiction avec leur organisation cérébrale, nous allons examiner ces individus sous le point de vue phrénologique.

Lors de l'invasion des Européens dans cette partie de l'Amérique du Sud, la tribu dont il s'agit paraissait fort nombreuse; elle habitait, par le trente-cinquième degré de latitude sud, la cote septentrionale de la rivière de la Plata, depuis Maldonado jusqu'à la rivière Uragay. Elle s'étendait vers le nord, sur une superficie de trente lieues environ, jusqu'à un grand désert qui la séparait des Guaranis, et à l'ouest ses frontières étaient limithrophes

de celles des Yaros, / habitans des rives du San Salvador, près de son embouchure. p. 75

Doués d'une pénétration beaucoup plus grande qu'on ne le croit ordinairement, les Charruas comprirent tout d'abord les intentions des Européens. Ne trouvant aucun avantage à partager leur civilisation, ils ne virent en eux que des envahisseurs inhumains qui venaient leur ravir la liberté. Dès-lors, une haine implacable, nourrie par des provocations continuelles, fut la source des malheurs qui, depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à ce jour, désolèrent ces belles contrées. L'histoire écrite de ces peuples étant nécessairement postérieure à l'invasion européenne, ne nous apprend que fort peu de choses sur leurs moeurs primitives. Il parait cependant, qu'avant la première fondation de Buénos-Ayres, en 1535, ils ne vivaient que de la pèche ou de la chasse, et quoique le gibier fut très abondant, ils n'en faisaient aucun cas. Ils s'adressaient de préférence aux tigres jaguars, très nombreux dans ces contrées; ils les attendaient de pied ferme, et très souvent ils étaient forcés de lutter corps à corps avec cet ennemi redoutable. Faisant consister toute la gloire à vaincre et à se nourrir de la chair de leurs plus formidables adversaires, c'est par des motifs de ce genre qu'ils étaient alors anthropophages, et qu'ils sont parvenus à anéantir les tribus des Yaros et des Minuanes, leurs voisins. Lorsqu'en 1580, les Espagnols, sous la conduite de Juan Ortiz de Zárate, tentèrent de fonder de nouveau une colonie, ils trouvèrent de très grands changemens dans l'aspect que présentait ce pays, qui était couvert de nombreux essaims de chevaux sauvages, et ne furent pas moins surpris des nouvelles coutumes des Char / ruas. Ce n'était plus seulement ces hommes au regard farouche qu'ils p. 76
avaient encore à combattre, mais une nation de centaures, dont l'agilité plus que la cruauté semblait redoutable. Voici la cause à laquelle on s'accorde assez généralement à attribuer leur vie équestre. Don Pedro de Mendoza ayant tenté le premier de fonder Buenos-Ayres, les Espagnols qui, dans l'espoir de coloniser, avaient amené avec eux une très grande quantité de boeufs et de chevaux de l'Andalousie, ne tardèrent pas à etre contraints par les naturels d'abandonner le territoire et tout ce qu'ils y avaient apporté. Leurs troupeaux, qui furent dispersés, se répandirent dans l'intérieur où ils se propagèrent en quantité innombrable. En moins d'un demi-siècle, toute la vaste étendue comprise entre le Rio de la Plata et le Rio Negro, fut couverte de ces animaux, qui jusqu'alors n'y étaient pas connus, et qui pénétrèrent meme fort avant dans la Patagonie, et retournèrent à l'état sauvage. Depuis ce temps, dans toutes ces contrées, bien que leur destruction ait été opérée avec la plus grande prodigalité, ils sont encore tellement nombreux à présent, qu'ils y ont très peu de prix Pendant tout le temps que les batimens portugais étaient en croisière devant ces parages, les Euro-

péens ne pouvant en approcher pour y faire le commerce, un cheval de quatre ans se vendait 4 ou 5 francs de notre monnaie; depuis la paix, ils ont beaucoup augmenté de valeur, mais cependant, pour 50 à 60 francs on
p. 77 y achète encore un très beau cheval. (1) /

La multitude de ces bestiaux, et la grande facilité avec laquelle les Charruas *les volent dans les habitations des créoles, ont été les causes de* l'incurie de ces sauvages pour la culture des terres, d'autant plus qu'ils étaient ainsi pourvus d'une nourriture généreuse et abondante, et que tout ce qui n'était pas employé à leur alimentation, leur fournissait en grande partie les matériaux de leur industrie.

Selon quelques personnes qui ont habité pendant long-temps ces pays, et auxquelles je dois la plupart de ces renseignemens, ces anciens habitans des bords de l'Uragay étaient généralement d'une stature égale à celle des Européens. Les Charruas que l'on voit présentement à Paris, et que l'on s'est accordé à reconnaitre d'une petite stature, relativement à leurs compatriotes, sous tous les autres rapports fournissent exactement le type de la nation à laquelle ils appartiennent.

Ils paraissent etre d'un tempérament bilioso-sanguin. Les traits de leur physionomie sont bien prononcés et caractéristiques. Leurs yeux sont petits, vifs et brillans; ils doivent en partie cet aspect à la couleur noire de l'iris: (a) ils sont écartés l'un de l'autre, dirigés un peu obliquement en haut et en dehors, comme chez les *Tartares* ou chez les *Mongols*. L'ouverture des
p. 78 paupières est habituellement petite, disposition qui / donne à leur regard une expression de fausseté qui tient de celle de tous les animaux du genre chat. Si l'on fait une exception pour l'un d'eux (Sénaqué), chez les autres le nez est court et gros; large par la base, les ouvertures des narines sont grandes et béantes. Les cavités nasales et buccales paraissent spacieuses, à en juger par le grand développement des os de la face. Ceux des pommettes étant proéminens, ainsi que la saillie mentonnière, il en résulte que chez tous le visage est large et peu avancé au-dessous du crane. Le sommet de la tete est élevé, arrondi. Les rayons frontaux et sincipitaux sont les plus courts. De tous les diamètres transverses, ceux de la base du cerveau, et particuliè-

---

(1) Dans toutes les provinces de la Plata, la principale industrie des habitants *des campagnes* (gaouchos), *consiste dans la salaison et la disséca*tion des viandes de bœufs que l'on exporte à La Havane et dans presque toutes les Antilles, pour la nourriture des nègres. Près de Montevideo, et de Paysandu, il y a des **Matadéro** (tueries), ou **Saladero** (Saleries), dans lesquelles on emploie de 25 à 30 **Peones** (pions ou journaliers), qui dans une matinée tuent plus de deux cents bœufs; et pendant les six mois de la saison pour la **chargueadra** (préparation des chairs), on y tue de vingt-cinq à trente mille de ces animaux.

(a) Le manuscrit ajoute: ''La teinte de la sclerotique est un peu jaune comme s'ils avaient une ictere commençante''.

rement le bi-temporal, sont les plus grands. La région occipitale est aplatie dans sa partie supérieure. Leur nuque large et bombée est l'indice d'un grand développement du cervelet. Les régions temporales sont grandes, et par leur conformation, on peut reconnaitre que les lobes moyens du cerveau sont les plus développés. Le front est, relativement aux autres parties, dans des proportions moyennes, et non pas *aplati*, ni *abassé,* comme on l'a indiqué dans l'*Europe littéraire* du 19 juin, N.º 48, 1re. année, p. 115 et suiv. Je ne pense pas, ainsi qu'il est dit dans cet article, que le crane de ces peuples paraisse *plus épais, plus solide,* et *moins étendu* que celui dès nations de la race blanche. Il résulte de l'examen attentif que je fis de celui de l'un d'eux (Sénaqué), que la *densité* des os ne présente pas de différence. Il en est de meme de leur *épaisseur;* bien qu'elle varie un peu dans plusieurs endroits de la voute, les points les plus épais ont tout au plus deux lignes; et / p. 79
comme cette disposition se rencontre presque constamment dans la race blanche, chez les sujets de l'age de celui-ci, elle ne pourrait etre considérée comme propre à son type.

Quant à la détermination de l'*étendue* ou du *volume* de leur crane, par l'emploi des moyens ordinaires, mes évaluations ne se sont pas rencontrées avec celles du mémoire de M. Virey. La *circonférence* ayant été la seule mesure énoncée, il est impossible, par elle seule, de se faire une idée du volume. Cependant, comme il semble qu'on l'a donnée en preuve de l'assertion qui la précède, si l'on compare sa valeur à celle indiquée par M. Lelut [20 pouces 3 à 4 lignes, *moyenne, dans la race Caucasique* (1)], on verra que la circonférence moyenne des quatre Charruas, prise sur les memes points, est rigoureusement semblable. Lors meme qu'on aurait donné très minutieusement les quantités de toutes les autres dimensions, l'emploi de tels moyens généraux ne saurait etre suffisant pour préciser les caractères propres à chaque sujet ou à chaque race: car, en supposant que le volume absolu du crane ou du cerveau de deux individus ou de deux peuples soit absolument le meme, ils pourraient cependant présenter entre eux de très grandes différences dans leurs manifestations.

C'est en suivant cette méthode ordinaire de commensuration, que M. le docteur Lelut n'a pas trouvé de différence entre l'organisation des voleurs homicides, et celle des hommes de toutes les autres classes / de la so- p. 80
ciété. C'est ainsi que l'on commettra des erreurs du meme genre, tant qu'on n'aura pas *déterminé les proportions de chacune des parties constituantes du cerveau d'un individu, et que l'on ne comparera pas leur volume relatif.* Il est bien avéré aujourd'hui que dans chaque région de la masse cérébrale,

(1) Examen comparatif sur les dimensions du crane chez les voleurs homicides, etc... ("Journal hebdomadaire de Médécine et de Chirurgie pratique").

les organes qui y siègent correspondent à des facultés essentiellement différentes, et que les organes des facultés analogues sont groupés dans les memes régions. Il est également bien prouvé que, selon que le volume d'une région s'écarte de ses proportions ordinaires chez un individu, cette disposition est l'indice d'une différence analogue dans ses manifestations habituelles ou dans son caractère. Il suffit donc, pour apprécier ces rapports, d'user de la méthode que je viens d'indiquer. (1)

Vivant presque toujours nus, les Charruas supportent aisément les variations de *l'athmosphère. Leur peau parait généralement fine et luisante*, à cause de l'enduit cébacé qui la couvre. L'épiderme et les ongles sont fins; leur forme aux pieds et au mains est jolie. La matière colorante sous-épidermique est assez uniformément répandue, excepté à la plante des pieds et a la paume des mains, qui sont blanches et qui contrastent singulièrement avec la teinte brune générale qui se rapproche beaucoup du ton de la *sépia*. Leurs cheveux sont noirs, abondans, soyeux et lisses; ils les portent grands: ceux des femmes sont plus longs et tressés; chez quelques-unes, ils descen-
p. 81 dent jusqu'au milieu du dos. Les Charruas sont moins disposés que /. nous à la calvitie, et leurs cheveux blanchissent rarement chez les vieillards. Leur barbe est rare; elle ne forme pas de favoris, mais deux petites moustaches peu contournées, et un petit bouquet sous le menton. Ils sont dans l'usage de s'épiler par extraction.

Leur derme est épais et ferme; la transpiration cutanée est abondante. Pendant les plus grandes chaleurs d'aout, et après de grands exercices, je n'ai pas vu apparaitre une goutte de sueur sur la peau de l'un d'eux (Tacuabé); il est vrai de dire, qu'il était nu. La sensibilité y est aussi moindre que chez les peuples qui sont dans l'usage de se couvrir. Aussi le tatouage et les incisions qu'ils se pratiquent eux-memes volontairement, sont-ils beaucoup moins douloureux que nous ne le pensons; d'autant plus que, de bonne heure, ils accoutument leurs enfants à supporter et à braver la douleur physique.

Les sens les plus exercés chez eux sont ceux de *la vue*, de *l'ouie*, et de *l'odorat* dont l'activité est beaucoup plus grande que celle des peuples civilisés. Comme nous, en appliquant l'oreille contre la terre, ils distinguent la voix ou le moindre bruit à une distance plus considérable que celle à laquelle entendrait un Européen dont l'ouie serait très fine. Il en est de meme de la portée de leur vue, et de la justesse avec laquelle ils distinguent les traces du passage d'un homme ou d'un animal, et reconnaissent, dans un grand éloignement, l'objet pour lequel leur sens est en activité.

---

(1) Voir mon Mémoire sur l'état pathologique du crane et du cerveau de F. Benoît, ps. 244, 249 et 250, Tome 1.er, 3.me numéro du "Journal de la Société phrénologique".

Le gout est loin d'être chez eux aussi délicat; cependant ils aiment les fruits aigrelets et savoureux, et boivent avec plaisir l'infusion aromatique de l'herbe *Maté* (Ilex Paraguayensis ou Gongonha). Ils pa / raissent re- p. 82
chercher les liqueurs fortes et surtout l'eau-de-vie, à cause de l'ivresse furieuse qu'elle leur produit et dans laquelle ils se complaisent. La chair des animaux, qu'ils mangent à demi desséchée, sans assaisonnement et presque crue, leur semble préférable aux végétaux, en ce qu'elle se trouve partout et en tout temps, et parce qu'elle leur procure une alimentation plus succulente et plus durable.

L'olfaction n'est pas moins active chez eux que la vue ou l'ouie; ce qui aura peut-être fait penser le contraire à M. Virey, c'est que ces sauvages ne se montrent pas agréablement impressionnés par l'odeur d'une rose; néanmoins, dans bien des circonstances leurs coutumes nous apprennent que ce sens est bien exercé. Ainsi, par exemple, entre autres moyens qu'ils emploient pour s'orienter dans leurs vastes solitudes et surtout dans leurs épaisses forets, ils ont l'habitude *d'odorer* et de *gouter* la terre, ou les herbes. C'est ainsi qu'ils reconnaissent et distinguent les lieux, qu'ils apprennent à connaitre le gite des animaux, meme la place où ils ne font que s'arrèter un moment.

Leur *tact*, quoique moins exercé que celui des hommes civilisés, est pourtant assez délicat et le serait beaucoup plus, s'ils eussent reconnu les avantages des arts mécaniques; mais ne voulant pas s'astreindre et se créer les besoins qu'entraine avec elle la civilisation partout où elle pénètre, ils la dédaignent, et s'étonnent de nous voir prendre tant de peine à des travaux qu'ils considèrent comme inutiles. Aussi toute leur industrie se borne-t-elle à faire les objets de nécessité première et quelques autres en petit nombre et de pur agrément.

Les formes de leur corps sont athlétiques; leur poi / trine est large et
sonore. Leurs bras, quoiqu'un peu longs, sont peu musclés; leurs jambes sont, p. 83
relativement au tronc, un peu arquées, courtes et grèles, disposition qui tient à leur invincible habitude de l'équitation. Leurs mains sont petites et bien faites; il en est de meme de leurs pieds qui sont peu voutés, et dont le gros orteil n'a pas été luxé comme le notre par une chaussure. Il est presque opposable, (1) et d'une grande mobilité par suite de l'habitude qu'ils contractent dès l'enfance de s'en servir comme du pouce.

On sait que par une longue pratique, nombre d'individus sont parvenus à rendre leurs pieds préhensibles et à s'en servir comme de mains: le

(1) On entendait par **opposition** du pouce, l'action de le porter en dedans vers le petit doigt, de les faire se toucher par leur extrémité, et d'en faire autant avec les autres. C'est une des propriétés qui rend la main de l'homme si supérieure à celle des singes.

jeune Ducornet, privé de ses bras depuis sa naissance, est porté tous les soirs à l'académie de peinture par son père. Avec un de ses pieds il tient la palette, et avec l'autre il conduit le pinceau. J'ai vu Tacuabé, ne voulant pas se baisser, saisir à terre entre le gros orteil et les autres doigts du pied une petite pierre qu'il porta à la main pour la lancer. On remarque aussi que leur gros orteil est très écarté, et que les muscles du bord interne du pied ont acquis un grand développement, à cause de l'usage qu'ils en font pour se tenir à cheval. (L'on verra plus loin comment ils se servent de leurs étriers).

Généralement très robustes, bien qu'excessivement paresseux, les Charruas sont d'une agilité extraordinaire. Dès l'enfance ils pratiquent la gym-
p. 84 nastique et la nécessité les rend habiles à dompter les chevaux / sauvages. Pour la chasse comme dans toutes les occasions possibles, et surtout pour la guerre, ils en font un usage continuel, de telle sorte qu'ils passent à cheval la plus grande partie de leur existence. Liant ainsi toutes leurs destinées à ce puissant auxiliaire, la vie du cheval et celle de l'homme ne font qu'une, comme s'ils eussent voulu réaliser la fable du Centaure. Leurs habitations sont faites selon les localités, soit avec de grands roseaux ou des branches d'arbres. Près des rivières ils se servent de trois ou quatre grandes cannes dont ils enfoncent en terre la plus grosse extrémité, on les faisant converger, et pas l'autre ils les attachent. Quelquefois au lieu d'avoir une forme conique, leur cabane est carrée, ses parois sont formées par des joncs tressés, ou le plus souvent par des peaux qui en forment aussi la toiture. Dans ces huttes on trouve parfois douze individus des deux sexes et de tout age. L'enfant, qui ne connait ordinairement que sa mère, s'en sépare aussitot qu'il peut seul pourvoir à ses besoins.

La puberté s'annonce ordinairement chez les filles vers leur dixième année; alors pour insignes de leur nubilité, on leur pratique un tatouage qui consiste en trois lignes coloriées de bleu, qui sont parallèles et verticalement amenées de la racine des cheveux au bout du nez. Les femmes ont généralement de grosses mamelles et sont affectées d'obésité dans un age peu avancé. Libres dans leurs choix, il leur est facultatif de changer d'époux quand cela leur plait, toutefois elles observent de n'en avoir qu'un pendant la durée de leur union; mais elles peuvent quitter un homme vieux pour un
p. 85 plus jeune. C'est ce qui est arrivé à l'un / de ceux-ci (le cacique Péru). Tacuabé, le moins agé, est devenu le possesseur de Michaela qui était l'épouse du cacique.

C'est à tort, il me semble, qu'on a avancé que *l'adultère* n'est pas réprimé chez les Charruas; car bien qu'ils n'y attachent pas le sens moral que nous lui accordons, extrémement vindicatifs, ils s'offensent de cet acte ou seulement des intentions de le commettre, et frappent de leur couteau l'homme qui a excité leur jalousie.

Les unions conjugales sont précoces et se contractent sans autre formalité que le consentement des époux; cependant l'initiative n'appartient pas aux femmes. Lorsqu'elles deviennent mères, et tant que leur état ne les empèche pas de se livrer à leurs habitudes, comme de porter un fardeau, etc., les hommes n'ont pas d'égards pour elles. J'ai vu Michaela, durant sa grossesse, chaque jour fendre le bois et préparer le feu pour le repas, pendant que les hommes étaient couchés ou assis à la manière orientale, et ne faisaient que fumer, ou chiquer du tabac; lorsque le moment d'accoucher approche elles font elles-memes quelques petits préparatifs et au moment des douleurs elles sont assistées par leur mari dans ce pénible travail; immédiatement après l'accouchement, elles se lévent, et vont à la rivière la plus proche se baigner ainsi que leur enfant. J'entrerai dans plus de détails à ce sujet en parlant spécialement de Michaela.

Lorsque les femmes Charruas perdent un enfant ou une personne qu'elles affectionnaient beaucoup, elles sont dans l'usage de se pratiquer elles-memes, en signe de deuil, l'amputation d'une phalange de la main, et de se faire à la peau des bras de petites in / cisions dont le nombre s'accroit p. 86
à chaque souvenir. Ces incisions sont disposées régulièrement de manière à former des rangs dont les lignes sont parallèles, et constituent une sorte de tatouage que la *vanité* commande souvent plus encore que le *deuil;* car les femmes des Charruas ont aussi leur genre de coquetterie. On en a vu qui s'étaient tellement mutilées, qu'il ne leur restait que deux ou trois doigts à chaque main, encore étaient-ils incomplets. Les hommes ne se pratiquent pas ces sortes d'ablations, mais il y en a dont le corps est couvert de ces petites cicatrices qui n'étaient devenues pour eux qu'un simple ornement.

Ils sont si peu accesibles à la douleur physique et font si peu de cas de la vie, qu'ils n'ont aucun scrupule de l'arracher à leurs ennemis, en leur faisant subir les tortures les plus atroces. Lorsque les femmes n'ont pu prendre une part active au combat, en raison des soins qu'elles ont du prendre de leur enfans ou de leurs bestiaux, elles semblent s'en dédommager sur les prisonniers qu'on leur amène, en se montrant aussi sanguinaires que les hommes et en raffinant leurs cruautés. S'il arrive à l'un d'eux d'être vaincu, c'est froidement et sans se plaindre qu'il voit préparer son supplice; regardant tout avec mépris, rien ne peut abaisser sa fierté ni lui faire demander grace; quelques soient les souffrances qu'il endure (car c'est un honneur qu'on lui fait de ne pas le tuer d'un seul coup), c'est toujours sans avoir proféré le moindre cri qu'il expire sous la main de son bourreau.

Bien que l'on ait avancé que les Charruas n'ont pas de lois, ni de coutumes obligatoires, ni de récompenses, ni de chatimens, cependant ils reconnaissent un chef suprême, ou cacique, qui ne doit ordi / nairement son p. 87
titre qu'à sa bravoure. Seul arbitre des diférens de ses sujets, sur lesquels il

exerce le droit de vie et de mort, son pouvoir est absolu. Pendant la paix, il est sans aucune suite, et se distingue à peine par ses insignes de ses concitoyens. Le seul grade qu'ils observent après le cacique est celui des chefs de guerre, sorte de capitaines dont les fonctions cessent avec les hostilités. Ces deux faits et toutes les conséquences qui en découlent, prouvent, sans qu'il soit nécessaire d'énumérer toutes les coutumes de ce peuple, que s'il n'a pas une loi écrite, comme en ont les nations civilisées, cependant il s'est imposé des coutumes obligatoires, et sait récompenser la vertu.

Devient-il nécessaire de repousser des ennemis ou d'entreprendre une expédition? à la voix de son chef, toute la tribu se rassemble et le suit à la guerre; des émissaires sont envoyés meme à très grandes distances pour convoquer lès tribus alliées. Les lieux du ralliement sont indiqués, et la rapidité des communications est presque incroyable: en moins de trois jours, on en a vu parcourir un espace de plus de cent lieues, à travers les forets et malgré des obstacles de tous genres. Tous les soirs les chefs de famille se réunissent en cercle pour nommer ceux qui doivent passer la nuit en sentinelle. Ils ont tant de ruse et de prévoyance, qu'en temps de guerre ils ne manquent jamais d'observer cette précaution. Comme les Arabes, ils font la guerre d'embuscades: leur armée se compose d'un corps de cavalerie, qu'ils partagent en plusieurs détachemens, ayant chacun un chef à sa tete. Quand ils sont forcés de livrer le combat en rase campagne, ils s'élancent en masse,
p. 88 avec une inexprimable intrépidité, sur le feu le plus formidable, et / souvent ils ont culbuté d'épais bataillons de troupes réglèes et bien disciplinées.

On se fera une idée de leur ardeur guerrière par ce qu'en disent le chevalier d'Azara et le père Dobrizhofer dans leur *Histoire du Paraguay.*

"Quand on pense que les Charruas ont fait répandre aux Espagnols plus de sang que les armées des Incas et de Montézuma, on crorait que ces sauvages forment une nation très nombreuse. Eh bien! que l'on sache que ceux qui font une si cruelle guerre ne sont pas quatre cents combattans! On a envoyé contre eux plusieurs milliers de vétérans, on leur a porté des coups terribles; mais enfin ils subsistent, et nous ont tué beaucoup de monde."

Dans la dernière guerre que les Buénos-Ayriens eurent à soutenir contre les Brésiliens, en 1828, ce ne fut pas un spectacle peu curieux pour l'armée orientale (dit M. Curel, pág. 11 de sa "Notice sur les quatre Charruas") "de voir le cacique Péru, chargeant à la tete de sa horde de sauvages, nus et montés à poil, n'ayant pour toutes armes que leurs terribles lances, mettre en déroute les bataillons brésiliens, à moitiè vaincus d'avance par la terreur que leur inspiraient ces formidables adversaires".

Ils sont tellement habitués à se battre à cheval, que quand ils viennent à perdre leur monture, ils sont absolument incapables d'aucune action et perdent à l'instant toute leur énergie. Il en est de meme dans toute autre

circonstance qu'à la guerre: il semble que toute leur activité dépend de celle de ce puissant auxiliaire.

En voyant un Charrua poursuivre ou arrèter dans sa course un taureau sauvage, on ne pourrait pres / que pas dire comment il se tient sur son coursier, tant est simple la composition de son harnais: la bride et le mors ne font qu'un; ils consistent en une longue courroie de cuir, terminée à l'une de ses extrémités par un anneau dans lequel on engage l'autre bout pour former une sorte de noeud coulant; l'anse qui en résulte est engagée dans la bouche du cheval et placée derrière ses crochets; l'anneau qui sert de coulant est au-dessous du menton, et ne peut s'en écarter sans qu'on défasse un noeud fixe. p. 89

Une large bande de cuir, terminée par des lanières à une de ses extrémités et par des boutonnières à l'autre, sert de sangle; chaque lanière étant engagée dans la boutonnière correspondante, après avoir serré suffisamment, est arrètée par un noeud; après la sangle sont attachées les courroies des étriers. Ceux-ci diffèrent singulièrement des notres, ils sont formés par une petite lame de bois flexible, ployée de manière à former un triangle équilatéral de deux pouces de coté et à laisser un espace vide, afin d'y placer le gros orteil, seulement pour monter à cheval. Aussitot qu'ils l'ont enjambé, ils saisissent la courroie de l'étrier entre le gros orteil et les autres doigts, qu'ils ferment, et, ainsi cramponnés, il est presque impossible de les démonter. Pour se diriger, c'est avec la main qu'ils frappent une petite tape sur le còl ou près des oreilles du cheval, et pour le lancer, il leur suffit de lui presser un peu les flancs. Ces animaux, originaires de l'Andalousie, ont conservé tous les caractères physiques et les allures de leur race; et, bien que leur pied ne soit pas chargé par un fer, cependant le meme cheval peut, en moins de vingt-quatre heures, parcourir un espace de soixante lieues toujours au galop / et sans manger. Quand la route est longue, le Charrua se pourvoit de quelques tranches de viande et de son *quillapi* (V. à la page 92). Dès que sa provision est épuisée, il *lace* le premier boeuf sauvage qu'il rencontre, l'abat, le tue, prend par-ci- par-là les morceaux qui lui conviennent, et abandonne le reste aux animaux de proie. Lacer un boeuf, le bouler et le tuer, c'est une affaire de quelques instans: dès qu'il est abattu, un lace est passé autour de ses cornes et sert à lui fixer la tete après les pieds; en deux coups, les deux tendons d'Achille sont coupés; leur section produit un bruit semblable à un coup de fouet; les pieds obéissant à leurs fléchisseurs, qui n'ont plus d'antagonistes, se portent en avant, et l'animal se trouve ainsi acculé. Immédiatement après, l'homme lui bondit sur le dos, comme le ferait un singe, coupe le ligament cervical, et ainsi maitre de l'animal, il le saigne à la gorge et le dépouille vivant. p. 90

Bien que les armes à feu soient connues des Charruas, cependant ils en

font peu de cas, à cause de l'entretien qu'elles exigent et de la poudre qu'elles nécessitent. Ils se servent plus volontiers du sabre; mais leurs armes de prédilection sont *le couteau, la lance, les flèches, les boules* et *le lazo.* Ces deux dernières étant peu connues en Europe, j'en dirai seulemente quelques mots.

Les boules sont trois pierres rondes, dont une est d'un moindre volume que les autres qui ont celui d'une orange; elles sont recouvertes chacune d'une enveloppe de cuir, et cousues très solidement après une tresse de cuir longue de quatre pieds pour les grosses, et de trois seulement pour la petite.
p. 91 Ces trois tresses sont fortement réunies par leur autre extré / mité, où elles
sont nouées et cousues. Pour s'en servir, ils tiennent la plus petite boule dans une main et impriment aux autres un mouvement de rotation horizontalement au-dessus de leur tete; après qu'elles ont acquis une assez grande force d'impulsion, ils les lachent, et elles vont, en tournoyant comme un boulet ramé ou enchainé, s'entortiller après les jambes de celui qu'ils poursuivent. Renversé et garroté, un homme ou un animal leur est ainsi livré sans défense. Ils sont tellement exercés au maniement de cette arme et tellement adroits, qu'à une distance de trente ou quarante pieds ils sont surs d'atteindre les jambes d'un cheval ou seulement le cavalier qui le monte. Ils se servent de plus petites pour la chasse des autruches et d'autres oiseaux qui ne sont pas plus gros qu'une perdrix.

Le lacet (ou lazo) est une tresse en cuir grosse comme un doigt et longue de vingt à trente pieds. L'une de ses extrémités est terminée par un anneau de fer, dans lequel l'autre est engagée, pour en faire une sorte de noeud coulant; le tout est roulé en grands cercles de trois à quatre pieds et attachés ensemble par deux petites lanières. Pour s'en servir, le Charrua tient l'extrémité pourvue des petites lanières dans la main gauche; de la droite il fait tourner au-dessus de sa tete les cercles, comme il fait avec les boules, et après un nombre suffisant de tours, il les lache. Une des difficultés de l'emploi de cet instrument consiste à ce que le noeud coulant du dernier cercle se maintienne ouvert, pendant que les autres se déroulent en franchissant l'espace; il suffit pour celà d'imprimer le mouvement de rotation en sens inverse de la direction suivie pour enrouler le lazo. Lorsqu'il
p. 92 atteint son but, / il tombe sur la proie comme un épervier ou comme le fi-
let du meme nom. Si le sauvage chasse à la course, ce qui a lieu presque toujours et à cheval, à l'instant où le lazo tombe, il se retourne brusquement en revenant sur ses pas; alors le noeud coulant se serre, et l'animal ou l'homme sont entrainés par cette terrible longe avec toute la force et la vitesse du galop. (1)

---

(1) C'est avec cette arme redoutable, en usage ainsi que les boules dans toutes les provinces civilisées de la Plata, que, dans la dernière guerre, lorsque Monte-Video était occupé par les Brésiliens, plusieurs de leurs soldats qui

Le costume des Charruas est très simple: la plupart sont complètement nus, meme les femmes, pendant l'été; quelquefois seulement ils se couvrent les parties génitales avec des peaux du *couia* cousues ensemble, dont ils se servent toujours aussi pour faire le *quillapi,* sorte de manteau carré de quatre ou cinq pieds, qu'ils ne portent qu'en hiver; ils sont dans l'usage d'en appliquer contre eux le poil, et de faire de l'autre coté de ces peaux une quantité de dessins plus ou moins / bizarres, mais toujours symétriques et réguliers. Le pelage de cette espèce de grand rat leur fournit une fourrure trè douce et très jolie, et leur sert aussi de tapis pour se reposer à terre, et pour se garantir des insectes pendant le sommeil. (a) p. 93

Leur *ceinture* est ordinairement faite avec une bande de cuir large de trois ou quatre travers de doigts, et s'attache par une boucle. Celles des chefs de guerre et du cacique sont garnies de petites plaques de cuivre et de deux bandes de drap rouge ou de tout autre objet pouvant servir d'insignes de leur grade; elles leur servent aussi à porter les petites boules ainsi que le *couteau* et sa gaine. Les hommes et les femmes en sont habituellement pourvus: il est pour eux un ustensile et une arme; sa forme est celle de nos grands couteaux de cuisine. Lorsqu'un Charrua se met en route, comme un soldat il porte tout son équipement. Le *lazo* roulé est passé en bandouillière et croisé par les grandes boules, qui sont aussi roulées. Il en est de meme de l'arc et du carquois, qu'ils portent aussi sur l'épaule. Le *quillapi* roulé, ainsi que la provision de viande, sont attachés sur la croupe du cheval. Pendant le mauvais temps, ou quand il fait froid, ils portent le *quillapi* sur l'épaule, à-peu-près comme la toge romaine.

A leur grande énergie pour la chasse, la guerre ou le pillage, succède bien souvent une sorte d'apathie ou d'insouciance; il semble qu'ils sont insensibles à tout ce qui les environne: on en a vu assis sur une pointe de rocher, la tete appuyée sur leurs poings, rester complètement immobiles et dans la meme attitude pendant quatre jours sans boire ni manger; bien

---

étaient en faction pendant la nuit sur les terrasses des maisons isolées, en furent arrachés et amenés morts par les Gauches dans le camp des assiégès. C'est presque de la même manière, que le général Paz, commandant de l'armée unitaire qui se trouvait à vingt-deux lieues environ de Cordova, fut **boulé** par un Gaucho (et non par un Charrua, comme le dit M. Virey), en allant reconnâitre un détachement que commandait le colonel Reinafé. Cet événement décida le sort du parti unitaire: l'armée ayant perdu son chef, les ambitieux se disputèrent le commandement; la démoralisation se répandit parmi les soldats, et la plupart désertèrent. Le reste du parti des libéraux unitaires, ayant mis à sa tête le général Lamadrid, se retira à Tucuman; mais il fut bientot mis en déroute par Quiroga, et forcé de se retirer à Bolivia.

(a) Le manuscrit ajoute: "Pendant toute la belle saison, ces sauvages ne portent que le **chilippá** qu'ils fixent sur les hanches avec une ceinture.

p. 94 qu'ils fussent exposés à l'ardeur du soleil comme à la / fraicheur des nuits, ils paraissaient plongés dans une sorte d'extase méditative.

Très industrieux quand la nécessité les domine, les Charruas font eux-memes la plupart des objets qui leur sont nécessaires, et utilisent à beaucoup d'objets le petit nombre de matériaux qu'ils ont l'habitude d'employer. Avec les peaux desséchées des boeufs ou des vaches, ils couvrent leurs *toldos* (tentes); ils en font des gaines, des carquois, des courroies, des nattes, des tresses, qui leur tiennent lieu de cordes. Les tendons de ces animaux sont aussi des liens très resistans avec lesquels ils fixent très solidement les fers de leurs lances, de leurs flèches. A défaut de fers, ils se servent de dents de poissons, d'os rendus pointus. Le *nandu* (espèce d'autruche) leur fournit, par ses intestins, des fils très durables, qu'ils préparent comme nos cordes de boyaux. Les peaux du *couia* (mus coipus), dont la fourrure est chaude et abondante, leur servent de vètemens, de tapis, de coussins, etc. Veulent-ils en couvrir de peintures l'extérieur? avec quelques poils attachés à un petit baton, ils font un pinceau; et prenant les terres colorées de diverses contrées de leur voisinage, telles que des ocres rouges et jaunes, ainsi que d'autres, ils les détrempent avec du sang ou avec du fiel pour les fixer.

Qui leur apprit, avant l'arrivée des Européens, à préparer la *chicha* en faisant macérer jusqu'à la fermentation des cannes à sucre ou du miel sauvage, dont ils obtenaient une liqueur enivrante, et à se servir par infusion du gongonha (*Ilex Paraguayensis*) ou *maté*, dont ils font une boisson désaltérante ou qu'ils prennent comme un passe-temps?

p. 95 Bien qu'ils ne fassent que les objets qui sont pour / eux de première nécessité, cependant on leur en trouve aussi quelques-uns de pur agrément: telle est l'espèce de violon monocorde dont je les ai vus tirer des sons très doux et assez harmonieux.

Une petite branche d'arbre ayant assez de raideur, est celle qu'ils préfèrent: après en avoir enlevé l'écorce ils font près d'une de ses extrémités une petite entaille circulaire, à dix pouces ou un pied de distance ils en font une autre semblable, et coupent la baguette à cinq pouces environ audessous de la seconde entaille: cette partie est le manche de l'instrument. Quinze à vingt crins de queue de cheval sont fortement attachés de manière à former une boucle, qui est traversée par le baton, et que l'on fait monter jusqu'à deux pouces environ de l'entaille inférieure; l'autre extrémité des crins est fixée après l'entaille supérieure, d'où elle ne doit pas pouvoir se séparer.

Pour jouer de cette espèce de violon, ils font ployer le baton, pour que l'anse de crins descende dans l'entaille inférieure, et qu'ils y demeurent tendus comme la corde d'un arc; ils prennent le manche de la main gauche, de manière à ce que trois de leurs doigts puissent servir de touches pour va-

rier les sons, et fixent entre les dents l'autre extrémité du violon; une petite baguette droite et lisse qu'ils mouillent de salive est l'archet qui fait vibrer les crins; et l'ouverture des lèvres, qu'ils agrandissent ou resserrent, comme pour jouer de la guimbarde, leur sert à moduler et varier le ton.

Sur un tel instrument, on peut bien penser que le nombre de notes que l'on peut obtenir est assez limité; cependant il donne presque un octave,
et / les airs qu'il permet de jouer sont monotones et peu variés; leur mesu- p. 96
re est ordinairement en trois temps.

Il est très présumable qu'ils ont quelques chants, mais je n'en ai pas entendu. L'un des quatre qui sont à Paris, siffle assez juste, lorsque la fantaisie lui en prend.

Il résulte de ces faits que l'assertion d'Azara, reproduite par M. Virey, relativement à leur musique, ou à leurs amusemens, n'est pas exacte; il y est dit: "Ils n'ont ni chansons, ni danse, ni musique, ni société; toujours graves et taciturnes, etc." C'est précisément le contraire; on a été induit en erreur par leur excessive réserve, tant ils mettent de soin à se cacher et à dissimuler devant les étrangers toutes leurs sensations. Pour moi, je les ai vus et entendus rire aux éclats, rarement, il est vrai, mais néanmoins cette manifestation a lieu chez eux comme chez nous. Ils ont meme quelques jeux d'adresse, tels que celui du couteau et les osselets: ils jouent au couteau à-peu-près comme nous jouons au bouchon, et en place d'osselets, ils se servent de petites pierres.

Relativement à l'intelligence de ces sauvages, que l'on a ravalée, je ne pense pas non plus, avec M. Virey, qu'il y ait chez eux *défaut d'exercice de la pensée, et que l'absence de toute instruction laisse moins d'extension à leur organe cérébral.* Il me semble que tous les faits qu'il cite sur les coutumes de ce peuple, réfutent complètement la première partie de sa proposition, qui serait tout au plus applicable aux idiots de la Nouvelle-Hollande; et que la seconde partie est en opposition avec les faits; car le cerveau d'un Charrua n'est pas moins volumineux ni moins pesant que celui d'un
Européen. Il ne faut / qu'étudier et analyser toutes leurs manifestations, p. 97
pour reconnaitre les nombreuses preuves d'une assez grande sagacité. Si l'on attend pour s'éclairer qu'ils répondent aux questions qu'on leur adresse, maints motifs les retiennent; ils se taisent: prendra-t-on leur silence pour de l'idiotisme? ce serait une erreur que leurs actions démontrent. Leur orgueil est offensé de savoir qu'on les montre comme des animaux de ménagerie. Ce sentiment tout humain, que nous manifesterions nous-memes, si prisonniers de guerre, comme eux, on mettait l'un de nous en spectacle, n'est-il pas une preuve qu'ils ont plus de noblesse de caractère qu'on ne croit ordinairement.

On sait que ces sauvages connaissent par les traces quel est l'animal de

leur foret qui a passé dans un lieu, et s'il y a séjourné ou non. S'ils reconnaissent, par exemple, que c'est un cheval, ils savent s'il a passé au trot ou au galop, s'il était fatigué ou non, etc. Interrogés sur ces détails, c'est avec la plus grande peine que j'ai pu savoir que quand ils voient la terre rejetée au loin derrière l'empreinte, c'est que le cheval était au galop; lorsque l'empreinte est profondément marquée, c'est qu'il est fatigué ou qu'il porte un cavalier, etc.

Qui ne reconnaitrait dans ces observations comme dans un nombre immense d'autres, que les bornes de cette notice ne me permettent pas de développer, que ces hommes, qui ne sortent de leurs forets que pour faire la guerre à ceux qui sont civilisés, savent et peuvent diriger leur attention comme eux; que souvent meme ils savent mieux épier, car leur vigilance
p. 98 est continuelle; et qu'ils font les memes / raisonnemens et les memes inductions que la plupart des habitans de nos campagnes.

Contens de peu, satisfaits du présent, les Charruas ne portent pas loin leur vue dans l'avenir; il m'a paru qu'ils ont quelques idées d'un etre immatériel analogue à l'ame, sur lequel ils n'ont pu me donner d'explications. Cependant, lorsque l'un d'eux fut mort (Senaqué), je demandai à Péru ce qu'il pensait de la mort de son compagnon: "Ah! il est retourné dans le pays, me dit-il, il reviendra encore"; et je ne pus en obtenir d'autres réflexions. Je ne doute pas, à en juger par leur organisation cérébrale, qu'ils manifestent la vénération ou la superstition de quelque manière, et qu'ils observent entre eux quelques cérémonies pieuses; mais je ne les ai pas vus faire la moindre démonstration, pendant que j'étais auprès d'eux, qui put justifier ces suppositions. Il est vrai que je ne les ai observés que pendant le jour, et non pas aussi souvent que je l'eusse désiré, si mes autres occupations me l'eussent permis.

Depuis que les Européens sont venus s'établir dans ces parages, les Charruas ayant eu de fréquentes occasions d'entrer en relations avec eux, il en est résulté quelques croisemens de races, qui ont été l'origine d'un nouveau peuple, demi-sauvage et demi-civilisé, qui habite aux environs des villes et que l'on nomme *Gauchos*. Plusieurs de ces métis entendent le langage des Charruas, soit que, pendant leur enfance, ils aient été forcés de vivre parmi eux, ou que, nés Charruas eux-memes, ils aient été faits prisonniers dans leur basage; néanmoins, ce sont eux qui servent d'interprètes pour tout ce que l'on peut avoir affaire avec les sauvages. A certaines époques
p. 99 de l'an / née, ils apportent dans un meme endroit les objets dont ils n'ont pas besoin, tels que des cuirs de boeuf et autres, des peaux, des plumes, des tresses, des lazo, des boules, etc., etc., qu'ils échangent contre du tabac, de l'eau-de-vie, des harnais, des fers de flèche et de lance, des couteaux, des boucles, des anneaux, ou tous autres objets à leur convenance.

Bien que le plus souvent ils ne sachent et ne veuillent pas se servir des choses dont les hommes civilisés font usage, ils tiennent à se les procurer, soit par voie de trafic ou par le vol; mais dès qu'ils en sont possesseurs, étant peu soigneux, ils ne tardent pas à les perdre.

L'astuce, le vol et le meurtre, sont tellement dominans chez eux, qu'ils ne peuvent s'empêcher de les manifester les uns envers les autres. Ainsi, par exemple, lorsque plusieurs Charruas se réunissent pour passer en compagnie quelques instans, selon leur usage le plus habituel, ils s'asseyent à terre, croisent les jambes à la manière orientale ou comme nos tailleurs, et forment un cercle. Celui qui, dans le nombre, a pu se procurer de l'eau-de-vie ou autre liqueur forte, se gardant bien d'en donner à ses voisins, boit avec la plus grande gloutonnerie et ne tarde pas à s'enivrer; alors cédant à toutes ses impulsions, la réunion ne se termine presque jamais sans quelques coups de couteau; ou bien, sans cette cause, le meme résultat arrive aussi fréquemment. S'ils sont en train de jouer aux osselets ou au couteau, ils ne peuvent s'empècher de tricher; d'abord ces petites tromperies provoquent l'hilarité, et bientot après occasionnent les rixes les plus dégoûtantes; leur perfidie s'exerce de la manière la plus noire, le sang coule, et presque toujours il y en a quelqu'un de tué. / p. 100

C'est ordinairement aussi dans ces sortes de réunions qu'ils nourrissent de génération en génération la haine et l'envie: ils se racontent toujours les persécutions des *Castillans* (ils désignent de ce nom tout étranger, de quelque pays qu'il soit); ils se disent toutes les cruautés et les représailles dont ils ont usé envers eux, et ne manquent jamais de grossir leur récit de la plus vaniteuse forfanterie. J'eus occasion d'en juger moi-meme par les conversations qui ont eu lieu de temps en temps avec les Charruas qui sont ici, et dans lesquelles chacun d'eux se vantait d'avoir donné la mort à plusieurs centaines de créoles, soit dans des combats, soit dans leurs incursions sur des habitations isolées. L'un d'eux, Péru, répète souvent qu'il ne sera content que lorsqu'il aura fait payer au président Ribéra, par sa vie, le sang de tous ses compatriotes.

Naturellement peu consciencieux, n'observant entre eux ni foi ni clémence; ils ne pouvaient en agir autrement avec des étrangers, d'autant plus qu'ils n'en ont jamais éprouvé que des persécutions; aussi fut-il impossible de contrater avec eux aucun traité durable. Perfides et vindicatifs héritiers de la haine de leurs ancètres, les Charruas s'opposaient opiniatrement à l'envahissement de leur territoire, qu'ils défendaient pied à pied. Pendant les nuits éclairées par la lune, ils fondaient à l'improviste sur les habitations isolées, ils y semaient la dévastation et la mort. Quel que fut leur age, tous les hommes étaient impitoyablement massacrés, et après avoir incendié tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, ils entrainaient dans leurs retraites les femmes, les enfans et les bestiaux.

p. 101 C'est ainsi qu'ils trouvaient, depuis l'installation / des Européens, les moyens de satisfaire à tous leurs appétits. Bien que l'appat d'un riche butin les eut attirés vers la civilisation, cependant, comme il leur fournissait continuellement l'occasion de développer les penchans de *la haine*, de *la ruse*, de *la propriété*, du *courage*, de *la destruction*, etc., sans éveiller l'action d'aucun de leurs sentimens, il en résultait que toute leur intelligence assistait leurs facultés dominantes, et les rendait plus redoutables que les animaux de leurs forets. C'est ainsi qu'une sorte de nécessité contraire à leur progression vers la vie pastorale, qui les eut conduits à la civilisation, en fit un peuple de vagabonds et de pillards intraitables, de l'amélioration duquel on crut devoir désespérer.

Vers la fin du dernier siècle, cette tribu avait été considérablement affaiblie par les excursions continuelles des Espagnols qui les traquaient comme des betes fauves et les repoussaient dans l'intérieur; de telle sorte que ces sauvages habitaient, il y a deux ans, dans les riches vallées qu'arrosent l'Arerugua, le Mataoco, l'*Arapéi* et l'Ibicui. Enfin, en 1830, le général Ribéra, président de la république de l'Uraguay, résolut de leur faire une guerre d'extermination pour assurer à son pays un repos durable dont il n'avait pu jouir jusqu'alors, et qu'il désespérait d'obtenir de toute autre manière; d'autant plus que c'était la dernière tribu sauvage existant dans ces contrées. Après quelques mois de combats isolés qui n'avaient rien pro-
p. 102 duit de décisif, le général Ribéra, sous le prétexte de leur proposer un traité de paix, les attira dans le Queguay, endroit où il avait fait cacher mille à douze cents hommes de troupes réglées; là, sous la conduite de leurs caciques, les / Charruas, pour la plupart sans armes, étaient venus avec leurs femmes et leurs enfans. En quelques instans, ayant été cernés, on dirigea sur ces malheureux, et presque à bout portant des feux croisés de mousqueterie et d'artillerie. Ceux d'entre eux qui étaient armés, quoique en petit nombre, causérent de grands ravages dans les rangs de leurs assassins, sur lesquels ils se précipitèrent avec une rare intrépidité; mais bientot accablés par le plomb et la mitraille, presque tout ce qui restait de ces habitans primitifs fut impitoyablement massacré. La plupart préférant la mort à la fuite, se ruaient sur la foudre qui les écraisait; tandis que d'autres, qui s'efforçaient de regagner les déserts, n'attendaient leur salut que de leur adresse et de la rapidité de leur course. Les plus agiles échappèrent; mais douze ou quinze ayant été atteints par la cavalerie, qui les harcelait, furent ramenés prisonniers, et allaient etre fusillés lorsque quelques personnes s'intéressèrent à eux auprès du colonel Ribéra, frère du président. Celui-ci ayant reconnu le cacique Péru, déjà blessé d'un énorme coup de sabre, lui sauva la vie par égard pour des services militaires qu'il avait précédemment rendus à la république dans la guerre contre les Brésiliens; il le

prit sous sa protection ainsi que sa famille et ses compagnons d'infortune, et les fit tous conduire au fort de Monte-Video.

C'est à cette circonstance inattendue qu'ils durent la conservation de leur existence, qu'ils eussent préféré perdre, sans doute, plutot que de trainer une vie malheureuse dans une continuelle captivité. Dans cette triste situation, l'espoir d'un meilleur sort soutient leur courage héroique. Bien qu'ils paraissent complètement insoucians et résignés, cependant ils / p. 103
révent sans cesse à leur patrie; ce n'est qu'avec mépris et par des expressions injurieuses qu'ils parlent de la France ou de tout autre pays. Leur soleil, leurs forets, leurs *toldos*, sont pour eux préférables à nos brillantes cités; tous leurs voeux sont d'y être reconduits; et cédant parfois aux inspirations de leur organisation sanguinaire, ils se repaissent des idées de recouvrer leur liberté première, et d'assouvir, par les cruautés les plus atroces, leur insatiable vengeance.

S'il est vrai de dire que pendant plus de deux siècles les Charruas n'ont cessé de se montrer indomptables et cruels, il est juste de convenir qu'ils ont défendu leurs droits avec le courage du désespoir; et que s'ils ont été vaincus par la discipline et par le nombre, ils ont su, comme les peuples civilisés, mourir en héros. Dignes d'une plus haute considération que celle qui leur est généralement accordée, c'est au phrénologiste qu'il appartient plus qu'à tout autre peut-être, de les justifier, et de prouver combien l'organisation cérébrale de ces hommes est supérieure à celle des brutes, au rang desquelles on n'a cessé de les ravaler.

Depuis que cette Notice a été lue à la séance annuelle, le cacique Péru étant mort, et Michaela étant accouchée d'une petite fille, j'ai cru qu'il serait intéressant de joindre aux renseignemens que nous possèdons sur leurs coutumes celles relatives à l'accouchement qui eut presque lieu sous nos yeux, et de relater aussi ce que j'ai pu apprendre sur l'autopsie de Sénaqué et de Péru.

Ces détails ayant un peu augmenté les limites de ce Mémoire, et les bornes de notre Journal ne permettant pas de l'insérer entièrement, la suite paraitra dans un prochain numéro.



MEMORIA DE LA EXCURSIÓN CIENTÍFICA A NUEVA PALMIRA

POR EL INGENIERO

MARIO A. FONTANA

(Abril de 1927).

Dedicada a los palmirenses

ANTECEDENTES:

"Excursión de estudio a Nueva Palmira"

El Museo Nacional realizará investigaciones en el Uruguay, en unión con estudiosos de Montevideo

Hace tiempo que el Museo Nacional de Historia Natural "Bernardino Rivadavia" recibió del ingeniero Mario A. Fontana varios ejemplares de mamíferos y moluscos fósiles para

su clasificación. Habiéndose realizado esta tarea en las secciones de vertebrados e invertebrados fósiles, respectivamente, se advirtieron entre ellos algunos restos sumamente interesantes, en particular de representantes de los grandes gravígrados pampeanos, manifestándose la conveniencia de efectuar una visita a los lugares donde habían sido hallados aquellos fósiles, en el departamento de Colonia. Posteriormente se recibieron noticias de nuevos hallazgos de otros mamíferos fósiles en localidades próximas.

Las nuevas noticias provocaron interés en los estudiosos de Montevideo, sobre todo en los que, con objeto de practicar estudios y recolección de antigüedades geológicas y arqueológicas, se han constituído en la Sociedad "Amigos de la Arqueología", bajo la presidencia del doctor Alejandro Gallinal. En consecuencia, se convino en realizar una exploración preliminar de aquellos lugares, habiendo la dirección del Museo de Buenos Aires expresado la satisfacción que tendría en que dicha exploración se hiciera conjuntamente entre comisionados uruguayos y argentinos. Por su parte, la citada sociedad, con el auspicio del gobierno uruguayo, resolvió enviar sus delegados para que se reunieran con los de Buenos Aires, aprovechando el feriado de Semana Santa.

Con tal motivo, partieron ayer en el vapor "París", el Director del Museo Nacional de Buenos Aires, profesor Martín Doello Jurado; el encargado de Paleontología, don Lucas Kraglievich y el naturalista preparador don Angel Zotta. En el mismo vapor vinieron de Montevideo el doctor Ergasto H. Cordero y el ingeniero Mario A. Fontana, siguiendo todos para Nueva Palmira. Desde allí recorrerán la costa hasta Carmelo, por el Sur, y hasta Soriano y Río Negro, por el Norte, ocupándose, no sólo de los fósiles, sino de las antigüedades indígenas de esa región, ya exploradas hace varios años por arqueólogos uruguayos. A la vez se harán colecciones zoológicas o botánicas, según el tiempo de que dispongan.

Los diarios de Montevideo informan de la simpatía e interés con que ha sido recibida, tanto por los estudiosos como por las autoridades, la presente iniciativa, así como la idea de organizar una exposición o museo de antigüedades indígenas y de fósiles, para lo cual el ingeniero Fontana ha donado la mayor parte de los ejemplares a que antes se ha hecho referencia.

("La Nación". Buenos Aires, 11 de abril de 1927).

1. — Consideraciones generales (1)

El descubrimiento, en 1923, de un hueso en estado fósil, en la jurisdicción de Nueva Palmira y su reciente determinación, según la cual resultó ser un húmero de un formidable gravígrado de la subfamilia "Megalonychae", y cuya clasificación fué realizada por el mejor paleontólogo de Sud América, señor Lucas Kraglievich (palabras textuales del geólogo don Enrique de Carles), llamó poderosamente la atención del Director del Museo de Historia Natural de Buenos Aires, profesor don Martín Doello Jurado, hasta llegarse a realizar, para bien de nuestro país y de las relaciones científicas entre los pueblos del Plata, la interesante y concienzuda excursión científica desde la Calera de Camacho (Colonia) por el Sur, y por el extremo Norte, hasta el arroyo Arachichú (Soriano), por un lado, y las islas del Vizcaíno y del Naranjo, en el río Negro, por el otro.

---

(1) La presente Memoria, conjuntamente con la del profesor Teisseire, fué aprobada en la sesión de la Directiva de nuestra Sociedad, con fecha 7 de junio de 1927 (acta núm. 26), resolviéndose entonces la publicación de ambos trabajos en nuestra Revista.

Ahora bien: solamente deseo dejar constancia, en atención a la honradez científica, que a pesar de haberse publicado con anterioridad en nuestra Revista los trabajos de los señores Teisseire ("Expedición a los departamentos de Colonia y Soriano", tomo I, 15 págs. 2 figs. y 1 plano, 1927), y

El entusiasmo de los hombres de ciencia, Doello Jurado y Kraglievich, comunicado constantemente por correspondencia con nosotros y la loable acogida dispensada por la meritoria Sociedad "Amigos de la Arqueología", de digna presidencia y de no menos digna directiva, así como el apoyo dispensado por el señor Ministro de Instrucción Pública, don Enrique Rodríguez Fabregat, hicieron que durante la Semana de Turismo se realizara la citada excursión científica, tomando como centro de operaciones el puerto y villa de Nueva Palmira (Colonia).

Con el fin de dejar cierta constancia de los detalles de la excursión científica, creemos necesario, para historiar, sin pre-

---

Kraglievich ("Apuntes para la Geología y Paleontología de la República Oriental del Uruguay", tomo II, 57 págs. con 23 figs.), el texto de la presente Memoria ha permanecido inédito y sin modificación alguna. Pero, ante las dos publicaciones citadas, me veo obligado a hacer varias observaciones, que son las que corresponden a los entreparéntesis que figuran al pie de la Memoria y los párrafos señalados con asteriscos dentro del texto.

Por estas mismas razones, para evitar repeticiones y conjeturas, he suprimido la publicación de los planos de los cortes geológicos de las barrancas exploradas, porque los publicados por Kraglievich y Teisseire llenan ampliamente esta necesidad; pero, en cambio, he resuelto acompañar esta Memoria con dos planos generales del itinerario realizado, marcando con letras mayúsculas los puntos visitados y presentando únicamente un corte simple de las barrancas comprendidas dentro de la Zona Franca de Nueva Palmira, utilizando los planos topográficos de la Dirección de Hidrografía; además, irán las fotografías de algunos de los lugares que tratamos y de algunas novedades etnográficas inéditas.

Por igual motivo, respecto a la malacología, al enumerar el hallazgo de moluscos fósiles, he suprimido intencionalmente la enumeración de la especie, dejando únicamente la del género correspondiente.

En cuanto a las noticias sobre etnografía para la designación de paraderos, cementerios y túmulos, adopto en los planos, por el momento, los signos utilizados por el doctor don Luis María Torres, en su "Carta Arqueológica Esquemática del delta del Paraná".

Finalmente, por lo demás, estoy gratamente impresionado de la exactitud con que, tanto el paleontólogo Kraglievich, como el profesor Teisseire, relatan la verdad de los hechos, explicándolos con base rigurosamente científica, para llegar a conclusiones que son verdaderamente de gran importancia para la geopaleontología del Uruguay.

tensiones de ninguna clase, entrar en las siguientes descripciones fundamentales:

2.—Constitución de la Comisión científica

Por indicación del señor Doello Jurado, esta Comisión quedó constituída con carácter argentino-uruguayo, y con ello, es posiblemente la primera vez que en el Uruguay una excursión científica extranjera fuera apoyada e integrada con elementos nacionales, realizándola con arduo empeño en ambas partes, con un afán de estudio generoso digno de destacarse, no solamente por la completa armonía que existió entre las personas integrantes, desde el primer momento hasta el final, sino por las vastas proporciones que adquirirá dicha excursión, como se verá cuando más adelante se publiquen los variados estudios a que ha dado ocasión y a los que actualmente los técnicos están dando forma.

En resumen, la Comisión científica estaba constituída de la siguiente manera:

Por la República Argentina y por el Museo "Bernardino Rivadavia" de Buenos Aires:

Profesor don Martín Doello Jurado, Director. (Jefe de la Comisión).

Profesor don Lucas Kraglievich, Jefe de la Sección de Paleontología.

Don Angel Zotta, Naturalista preparador.

Don Emilio Ribas, Ayudante.

Por el Uruguay y como delegados de la Sociedad "Amigos de la Arqueología":

Profesor de Parasitología, doctor Ergasto H. Cordero.

Profesor don Augusto Teisseire, Director del Liceo de Colonia.

Naturalista don Alejandro C. Berro, residente en Mercedes.

Ingeniero Mario A. Fontana. (Secretario-Administrador de la Comisión).

3.—Distribución del tiempo.

Domingo 10 de abril.—Por la mañana, reunión en Buenos Aires de dos delegados de nuestra Sociedad, con las personas que componían la Comisión científica argentina.—Por la tarde: llegada a Nueva Palmira, e inmediatamente salida de los excursionistas para Punta Gorda.—Noche: encuentro en Nueva Palmira con nuestro delegado de Colonia, señor Teisseire.

Lunes 11.—A las 8 y 30, excursión a la barranca de la Necrópolis y al Puerto Franco en construcción.—Continuación de la excursión a pie a la barranca de los Loros.—Almuerzo criollo en Punta Gorda.—Nuevas exploraciones en Punta Gorda y Las Baterías.

Martes 12.—De mañana, división de las Comisiones: una (Cordero, Teisseire, Zotta y Ribas), al arroyo Higueritas y barranca de la Zona Franca, y la otra (Doello Jurado, Kraglievich y Fontana), de reconocimiento e investigación precisa de la barranca de los Loros.—Hallazgo de moluscos fósiles. —Formación de una colección botánica.

Miércoles 13.—Exploración de las canteras de la calera de Belgrano. — Almuerzo criollo en Camacho, ofrecido por los señores P. Fabio Arrieta y Oscar Otero Roca, a los excursionistas, y sobremesa ofrecida por don Emo C. Fontana en su casa.—Visita al arroyo de las Víboras y exploración a la barranca del cerro Bautista.—Reconocimiento de la cantera en que fué hallado el "Megalonychops", que, como llegóse al obscurecer, fué necesario abandonar los trabajos para el día siguiente.—Regreso nocturno a Nueva Palmira.

Jueves 14. — División de las Comisiones: una (Kraglievich, Teisseire y Fontana) a Camacho, y la otra en dirección al arroyo del Chileno (Doello Jurado, Cordero, Zotta y Ribas). La primera exploró antes de todo, la cantera en que fué exhumado el "Megalonychops", y de ahí se exploraron dos

canteras más en la explotación cerca de la estancia "La Concepción".—Al mediodía, encuentro de ambas Comisiones en el camino de Nueva Palmira a "La Palma", en el lugar donde aflora el terreno guaranítico.—Reconocimiento del mismo.—Almuerzo con fiambres en el paso del arroyo del Chileno (camino a "La Palma").—División de las Comisiones: una (Doello Jurado, Cordero, Zotta y Ribas), que exploró el arroyo aguas arriba, y la otra (Kraglievich, Teisseire y Fontana), que siguió a pie aguas abajo, por espacio de diez kilómetros, hasta el puente del camino de Dolores a Carmelo.—Regreso nocturno de ambas Comisiones a Nueva Palmira.

Viernes 15.—De mañana, por razones de movilidad, parten dos comisiones para Santo Domingo de Soriano; una (Kraglievich, Teisseire y Fontana), después del almuerzo en Dolores y previa exploración de varios arroyos barrancosos del camino a Nueva Palmira.—Villa Alejandrina.—Dolores a villa de Soriano; se reconoció un corte "querandinense" próximo a esta villa y sobre el camino que pasa al Norte de la Laguna Grande.—A las 14 y 30 horas esta Comisión llegó a Soriano, y de ahí se trasladó a explorar el túmulo de la estancia "La Blanqueada".—Visita a la casa colonial del señor Marfetán.

La otra Comisión (Doello Jurado, Cordero, Zotta y Ribas), siguió nuestro itinerario hasta Soriano, en donde se encontraron las comisiones antes de la puesta del sol.—Al obscurecer, la primera Comisión hizo viaje nocturno hasta la ciudad de Mercedes, donde pernoctó, recibiendo antes la visita de Florentino Guimaraens, Alejandro C. Berro y Héctor Scavino, en nombre de las autoridades, pasándose a visitar la colección particular del señor Berro, quien hizo un donativo de objetos etnográficos a nuestra Sociedad.—La segunda Comisión pernoctó en Soriano.—Se hicieron en el día más de 120 kilómetros de camino.

Sábado 16.—A las 9 nuestra Comisión (Kraglievich, Teis-

seire y Fontana), integrada con el naturalista señor Berro y acompañada por los distinguidos señores Florentino Guimaraens y Héctor Scavino, parte de Mercedes pasando por el puente sobre el Bequeló, para tomar un callejón hasta las puntas del arroyo Corto y realizar después la exploración de las barrancas del arroyo Arachichú, afluente del Cololó. — Almuerzo en la casa de comercio de don Eduardo Arrón, ofrecido gentilmente por el señor Berro.

Una subcomisión especial (Berro, Teisseire y Scavino), se desplazó al Este hasta la estancia "San Francisco", en procura de huesos fósiles, de los que tenía noticias.—Otra subcomisión (Kraglievich, Guimaraens y Fontana), siguió por el camino anterior hasta el Paso de las Piedras, para retornar y juntarse ambas subcomisiones, cambiando de rumbo (*c d*), se entró a los potreros de Ibarburo Hnos. y Antonio Mela, para salir al callejón que conduce al arroyo Corto, en cuyo paso se hizo un breve reconocimiento de sus márgenes; luego se emprendió el regreso para tomar en (*e*), el camino que desde el Paso de las Piedras conduce a Mercedes.—Se tuvo la cooperación eficiente del jefe de ruta señor Berro.

Al oscurecer se inició el regreso a Nueva Palmira, cenándose en Dolores, en donde nos encontramos con la segunda Comisión que regresaba de la villa de Soriano después de haber inspeccionado durante el día los túmulos chanás de las islas del Vizcaíno y del Naranjo.—A media noche llegamos a Nueva Palmira, después de haber andado más de 250 kilómetros de camino.

Domingo 17.—De mañana una Comisión especial (Doello Jurado, Kraglievich, Zotta y Ribas), exploró las altas barancas de Punta Chaparro.—Nosotros descubrimos un yacimiento "querandinense" a orillas del arroyo del Sauce.—Almuerzo criollo de despedida ofrecido por el señor P. Fabio Arrieta a orillas del Sauce.—De tarde: reconocimiento del citado depósito querandino, por Doello Jurado y Kraglievich.—

Luego se realizó el trabajo de embalaje del material recogido en ocho días de labor.—Mientras tanto, el doctor Cordero se dedicaba a sus investigaciones microscópicas.—De noche, visitamos la interesante colección particular del contador don Julio B. Pérez. (2)

Lunes 18.—Regreso de la Comisión científica a Buenos Aires.—Al mediodía, almuerzo de confraternidad ofrecido en el "Hotel París", por el Director del Museo "Bernardino Rivadavia", señor Doello Jurado, con asistencia, además de los señores Kraglievich, arqueólogo Greslebin, Cordero, Teisseire y Fontana.—De tarde: visita a las construcciones modernas para el futuro Museo en el Parque del Centenario y a la Dirección del Museo.—De noche: despedida a bordo, de los delegados uruguayos por el señor Kraglievich, en representación del Museo "Bernardino Rivadavia".

4.—Observaciones compendiosas durante la excursión científica

Hemos dicho que fué tomada la villa de Nueva Palmira como centro de operaciones para las excursiones diarias. Cúpole a esta villa el honor de ver explorada toda la costa de su jurisdicción, desde la boca del arroyo del Sauce hasta el de las Víboras, y para lo cual la Comisión le dedicó el mayor tiempo posible, esto es, cuatro días.

Desde el puerto viejo o de cabotaje de Nueva Palmira, aguas abajo del río Uruguay, se presentan una serie de elevaciones sucesivas que forman verdaderas puntas salientes o acantilados sobre la costa, tales como las formadas por las barrancas de la Necrópolis, o sea de la Zona Franca, de Punta Verde, de los Loros, de Punta Gorda (con la saliente de Solís y Gaboto y la saliente de La Batería), de la cantera de Belgrano y del cerro Bautista, en Camacho.

(2) La misma que el profesor Teisseire en su Memoria (pág. 59 § 8.º), menciona como de pertenencia del señor Julio Fontana.

Cuando se remontan las aguas del río Uruguay, se perfilan sucesivamente estas barrancas, como centinelas aislados y avanzados sobre la costa uruguaya, principalmente desde Punta Gorda hacia Punta Chaparro.

Todas estas barrancas entre sí presentan un aspecto de aislamiento y solamente la sucesión de los médanos, que rellenan las hondonadas, unen entre sí sus flancos. Se trata de una altiplanicie, cuya superficie ha sufrido denudaciones que separan actualmente sus alturas, las que presentan su superficie buzando hacia el interior del país.

Como fueron explorados en el siguiente orden cronológico: Punta Gorda, barrancas de la Zona Franca y de Cominges, ídem de los Loros, calera de Belgrano y cerro Bautista, conservaremos este orden para su descripción.

5.—Punta Gorda

Admirable altiplanicie de la costa uruguaya, que avanza hacia el río Uruguay y a cuyo pie las aguas de este río viran hacia el SE., después de recibir el potente empuje del caudaloso río Bravo, esto es, del brazo ultramarino más importante del delta paranaense y que desemboca un poco al Sur del nuevo puerto de la Zona Franca palmirense. A su vista están las islas de Juntal y Martín García, disfrutándose de un magnífico panorama.

La constitución geológica de sus barrancas es, en realidad, una revelación para los técnicos argentinos; sabemos por ellos, que en la otra orilla, del lado argentino, barrancas semejantes existen a muchas leguas de distancia y aun tenemos entendido que las capas de los horizontes geológicos aparecen en Punta Gorda de una manera tan clara y determinante, como no se presentan en la provincia de Entre Ríos.

Punta Gorda es admirable en diversos órdenes de nuestra historia: desde la prehistórica hasta la historia de la conquista y de la independencia y, desde este año, ha de figurar en los

órdenes de la arqueología y paleontología. En efecto: hace siglos que los indios charrúas dominaban sus alturas como dueños y señores del suelo nativo. Hace más de cuatro siglos, que Solís y Gaboto llegaron hasta su vista en nombre de la conquistadora y civilizadora Madre Patria y, para recuerdo de sus descubridores, se ha erigido sobre la barranca la actual pirámide conmemorativa de Solís, Gaboto y Alvarez Ramón.

En 1827, hace un siglo, a su vista se desarrolló el memorable combate del Juncal entre las escuadras brasileña y argentina. En esos días de las luchas bravías por la independencia, de su saliente Norte (llamada hoy La Batería), (C), Brown retiró la batería antes del combate, pasándola a Martín García (ver "Campañas Navales de la República Argentina", por A. J. Carranza, tomo IV, página 197).

Hablando de La Batería, podemos decir que a pesar de sus cien años de existencia, se encuentra en perfecto estado de conservación. Ella se compone de tres troneras construídas en piedra calcárea, al borde de una barranca de más de 25 metros de altura sobre el nivel del río. En su centro, hacia la pendiente, existe todavía una piedra tallada en forma de paralelepípedo, cuyo centro posee un agujero que servía para colocar el mástil de la bandera.

Corresponde a nuestra Sociedad velar por la conservación de esta reliquia histórica, evitando que fuertes malezas muevan sus muros, declarándola como reliquia nacional y también aclarando el punto histórico, de si corresponde a una de las que mandara levantar Belgrano cuando creó la bandera argentina.

Actualmente, a unos diez metros de sus muros, se acaba de levantar el nuevo Resguardo de represión al contrabando, y está en manos del guarda que lo ocupa, velar por nuestra reliquia, o acelerar su destrucción.

Siguiendo sus muros, al extremo Norte, ofrece el terreno una pequeña ondulación "nivelada" y cubierta de gramíneas, que indica claramente ser recuerdo palpable de una trinchera.

En esta batería hace poco fué muerta una *Elaps*, o serpiente de coral, de las que suelen aparecer en las barrancas de la costa palmirense, así como la *Lachesis*, o víbora de la cruz.

Volviendo al tema geológico de Punta Gorda, podemos decir que la parte más interesante está en un trayecto de unos 200 metros de frente, teniendo como centro el lugar en que se levanta la pirámide de Solís, pues, ya hacia el Norte, aparece una pequeña entrada de las aguas en la costa, a la manera de ensenada, y en ese trayecto de costa, comprendido entre *A* y *C*, la barranca no está a pique, sino que ofrece su ladera cubierta, en parte, de árboles y arbustos y rellenos de arenas.

En esa ladera existe un rancherío de familias de pescadores que viven de la pesca, vendiendo sus productos al mercado bonaerense, por intermedio de rápidas lanchas a motor, que hacen de exprofeso el servicio regular desde Buenos Aires, aguas arriba del río Uruguay, hasta más o menos la altura de Punta Chaparro.

En cambio, la otra saliente de Punta Gorda, la de La Batería, ya no ofrece el interesante aspecto geológico que presenta la saliente de Solís, como veremos enseguida.

En esta saliente barrancosa, podemos decir en forma sucinta, que el todo se eleva sobre una plataforma de terreno que a primera vista parecería pertenecer a la "formación pampeana" de D'Orbigny, o sea el "limo pampeano" de Darwin, o sea la "formación diluviana", de Burmeister, plataforma que se interna en el mismo río, formando lo que llamamos vulgarmente "la tosca", como resultado actual del efecto de erosión de las aguas fluviales.

Ese basamento se presenta así con el aspecto característico de contener diseminados en forma de nódulos, más blanquizcos que el conjunto, lo que llamamos "tosca" y que evidencia la presencia abundante de carbonato cálcico que se ha infiltrado de las capas superiores para formarlas.

Esta plataforma se eleva a su vez unos tres o cuatro me-

tros sobre el río, constituyendo la primera capa gruesa de la barranca. Al pie de ésta, suelen encontrarse sueltas algunas *Ostreas patagonicas* de tamaño grande y de forma ovalada, que a simple vista parecen haber caído de las capas superiores.

Ameghino, en su obra clásica "La antigüedad del hombre en el Plata" (tomo II, pág. 13, 1918), localiza el terreno "patagónico" como apareciendo en nuestra República sobre la margen izquierda del río Uruguay, desde Punta Gorda hacia el Norte y Noreste. Vaya enseguida para los estudiosos la siguiente prevención: el que llegara a guiarse por la citada obra del año 80, se encontraría en un verdadero caos para la determinación de los diversos horizontes de nuestro suelo; en cambio, encontraría la luz verdadera en las obras posteriores de Ameghino, aclarando y rectificando su obra primitiva.

Según nos lo ha hecho saber Kraglievich, ya no se trata, en las costas palmirenses y en las entrerrianas, de la formación "patagónica", sino de la formación "araucana" característica. Además nos ha dicho: ese depósito de aspecto loéssico, es equivalente a nuestro "hermosense" y quizá también al "chapadmalense" de la costa atlántica de Monte Hermoso y Chapadmalal respectivamente, en la provincia de Buenos Aires.

He aquí una observación al respecto: En cierta parte de la barranca, a más de un metro del nivel de las aguas, hay un estrato como de medio metro de altura, que parece se trata de una marga muy fina, de color verde aceituna, pegajosa al tacto, sumamente moldeable, que conserva mucha humedad, pero que al aire se endurece y se resquebraja. Esta capa aparece en otros parajes de la barranca, más o menos a igual altura, con un espesor de cerca de diez centímetros, y es precisamente esta marga verde y fina que nos recuerda la citación análoga que hace Ameghino sobre la formación "patagónica" al Oeste de la ciudad de Paraná y sosteniendo ser de origen marino, puesto que, entre otras razones, Bravard recogió en esa capa un cráneo de delfín.

Veamos con más detalles las porciones entre verticales de los estratos de la barranca de Punta Gorda.

En la saliente al Oeste de la pirámide de Solís, está el corte geológico más fácil de estudiar. Aparece en él una gruesa capa de piedra calcárea, de cerca de dos metros de altura, que descansa sobre una gruesa capa de arenas blancas, la que a su vez se apoya en el terreno "araucano", de más de cinco metros de altura, desde el nivel del río.

La citada capa calcárea es la que pertenece a la formación llamada "entrerriana", y que por su ubicación constituye toda una revelación a los efectos de determinar la antigüedad de las capas y relacionarlas así con las análogas de Entre Ríos.

Esa capa "entrerriana" está constituída por una masa calcárea mezclada con arena gruesa y fina, que conserva en toda su masa los moldes de los moluscos fósiles que ha encerrado: se observan los moldes de la especie *Venus,* que es abundantísima, la *Ostrea patagonica* que abunda, algunos *Cardium,* etc.

Además, en esta misma capa, existen porciones mucho más compactas, en donde la masa calcárea es más densa, desapareciendo casi la arena y teniendo un aspecto más azulado, en vez del blanco y blanco amarillento y hasta grisáceo del conjunto. Los moldes aparecen en esa parte con sus superficies mejor determinadas.

Arriba de esta capa calcárea aparece un yacimiento fosilífero, ocupando un espacio lenticular y cuyos moluscos tienen sus valvas sumamente alargadas en forma de larga vaina; son abundantísimos y se encuentran mezclados con una tierra arcillosa que se desmenuza a la intemperie; el todo forma una masa en la cual los moluscos son fáciles de retirar. Entre ellos hay también otros de igual género, muy cortos; todos recuerdan al tipo *Ostrea.*

Esta capa en algunos lugares, tiene más de metro y medio y arriba de ella solamente hay una capa de tierra vegetal de un

cuarto de metro sobre la cual crece un césped abundante, árboles, arbustos, mucha chilca negra y algunas tunas. Casi todos estos moluscos conservan sus dos valvas y en su interior la misma clase de la roca que las rodea.

Entre los huecos de la barranca casi a pique, y a pique en algunos lugares, crece una variedad de árboles corpulentos dignos de estudiarse (de los que se sacaron muestras), algunos helechos, hongos y una variedad de hormigas, avispas, mangangases, mariposas, etc.

Ahora bien: en la parte de la barranca que intentamos describir, hay una porción, que llamamos *A*, inmediatamente al Norte de la que hemos llamado *B*, mucho más interesante, porque sus perfiles aparecen cortados verticalmente y entre las capas que hemos nombrado como "araucana" y "entrerriana", aparece otra intermedia de arena sumamente fina, suave y blanca, con un espesor, en parte, de metro y medio, que ofrece a su vez, las siguientes características: una sucesión de estratos de arena de unos diez centímetros de espesor, alternados con estratos de la tierra arcillosa ya citada, de color verde aceituna oscuro, de gran plasticidad, y en la separación inferior de esta capa aparece la arena manchada con un tinte ferruginoso. Además, hacia la parte inferior, hay una capa fina de piedritas de fondo de río, dispuestas en una capa de una sola hilera.

Además, esta capa arenosa aparece inmediatamente al Sur de la zona *B*, con todas las características de la zona *A* Aparece así en un trecho regular que llamamos *D*, hasta que la barranca deja de ser a pique al Sur, ofreciendo pendiente y grandes árboles que ocultan el corte interno.

En la zona *B* no se observa este estrato arenoso, porque grandes bloques calcáreos se han desmoronado, y al caer uno sobre el otro, sobre el escarpe y sobre la costa firme, forman una pared que oculta el corte geológico.

Al pie de esos bloques también se encuentra, de vez en

cuando, la *Ostrea patagonica* que ha caído de las capas superiores. Y a este respecto, en un pozo de balde sito en la chacra del señor Artigas Laguna, excavado en una cuchilla que dista como un kilómetro del lugar que describimos, a medio de la costa y a trece metros de profundidad, se han encontrado grandes *Ostreas patagonicas* con *Balanus* adheridos exteriormente a su costra.

Ese bloque calcáreo que en la zona *B* aparece de gran potencia, se adelgaza a medida que se marcha al Norte por la costa, queda invisible en el trecho de la ensenada *AC*, para reaparecer, afinada su capa, como de un metro de espesor, en la barranca de la saliente de La Batería, como a diez metros arriba del nivel de la costa, sobre el terreno "araucano", reapareciendo en esa misma Batería, y después, hacia el Norte, ya no se observa más en la costa.

En cambio, esta formación "entrerriana" hacia el Sur de la zona *D*, en las pocas barrancas que permiten su observación, sigue cobrando espesor hasta obtener el máximo en el cerro Bautista, de Camacho, que es el lugar en donde terminó el estudio de las costas en la jurisdicción palmirense.

Y ya que hemos hablado con soltura respecto a la constitución del terreno "araucano" que forma el basamento de toda esta sucesión de barrancas, podemos adelantar que el paleontólogo Kraglievich buscó empeñosamente huesos fósiles, obteniendo, por el momento, una esperanza, porque al final, al piquetear un trozo de arcilla, encontró en su interior una astillita de hueso. Llama desde luego la atención la carencia, a simple vista, de huesos fósiles en este horizonte geológico.

Por otra parte, al visitar la barranca de La Batería, nos produjo cierta tristeza al recordar que hace unos veinte años toda la superficie de Punta Gorda estaba cubierta por un monte espeso de grandes árboles, entre los cuales el higuerón era el rey soberano de la flora uruguaya. Era aquello un verdadero paraíso terrenal, que hubiera dignificado al país en el orden de

las ciencias naturales, si desde entonces se hubiesen decretado leyes que hubieran amparado su destrucción; ese lugar podría haber llegado a ser hoy un "Parque Nacional de Reserva", por varias razones que sería largo enumerar.

Hoy solamente existen unas pocas cuadras sobre la saliente de La Batería, donde todavía se está a tiempo de formar una reserva, si se estudia y se hace factible expropiar toda la superficie de Punta Gorda, porque en el orden de las ciencias naturales, ya es un monumento, y en el orden histórico lo es también.

Y aun yendo más lejos, ya que hemos hablado de los parques de reserva, y ya que sabemos que en el delta paranaense los argentinos han reservado amplias extensiones de monte nativo; nosotros seríamos aún previsores, si aparte de lo dicho, al pie de Punta Chaparro, a orillas del río Uruguay, a pocas cuadras del obelisco conmemorativo de la inmortal cruzada redentora de los bravos "Treinta y Tres" orientales, si ahí, con este obelisco, el famoso higuerón centenario, el túmulo charrúa (?) y con el monte nativo que aun se conserva, se formase el segundo "Parque Nacional de Reserva", que, con el de Punta Gorda, serían dos monumentos nacionales que harían honor al país. (3)

En nuestras manos está llevar adelante esta medida de previsión, porque, de lo contrario, años más tarde, no podríamos satisfactoriamente reparar lo destruído.

---

(3) En 1928 el Gobierno Argentino votó la suma de $ 3.119,017, para la adquisición de 74,996 hectáreas de tierras a lo largo del río Iguazú (Misiones), para la formación de un parque municipal, etc.

En España existe la ley de 7 de diciembre de 1916, del Ministerio de Fomento, que creó la "*Junta de Parques Nacionales*", y que, por real decreto de 26 de julio de 1929, se reorganiza y se complementa con la creación de los llamados "*Sitios y monumentos naturales de interés nacional*".

6.—Barranca de la Zona Franca

Sobre esta barranca *J*, descansa actualmente la necrópolis palmirense, la que próximamente se trasladará hacia el Norte y hacia el interior, por estar ubicada dentro de las cien hectáreas de terreno que por ley nacional el Gobierno Nacional debe expropiar cuanto antes para el servicio de la Zona Franca de Nueva Palmira.

La parte más elevada de esta barranca alcanza a quince metros de altura y han sido bien determinadas sus curvas de nivel por la Dirección de Hidrografía. Esa barranca siempre presentó su corte casi a pique frente a la costa, y ese perfil en 1926, se ha corrido algunos metros hacia el interior, por cuanto la empresa holandesa Van Haaren la ha excavado para obtener el material necesario para formar una plataforma de cinco metros de altura, de la cual debe arrancar el muelle de cemento armado actualmente en construcción para el nuevo puerto de ultramar. (4)

Esa barranca y su relación con el lecho del río Uruguay, está perfectamente determinada y un corte cualquiera transversal a la costa, con planos oficiales a la vista, nos indica que el río Uruguay alcanza, a esa altura, una profundidad de 10 y de 19 metros, solamente a 175 y 340 metros respectivamente de la costa.

No es, pues, en balde que técnicos especializados hayan llamado desde antaño, al puerto de Nueva Palmira, como el "primer puerto natural de ultramar de la República", y su ubicación frente al caudaloso río Bravo que pone en comuni-

(4) Rectifico que la barranca de la Zona Franca (barranca del Cementerio), tiene una altura de 15 metros y no de 7 a 10 metros, como expresa el profesor Teisseire en su obra "*Contribución al estudio de la Geología y de la Paleontología de la República Oriental del Uruguay*" (pág. 56, § 5.º), 1928, si bien en su Memoria de 1927 (pág. 49, § 3.º), le asigna 15 metros.

cación con todos los puertos del río Paraná, ha hecho que se le denominara "la llave de los tres ríos". Ese río Bravo es una vía de ultramarinos, dado que tiene quince metros de profundidad.

Por eso es, atento a varios factores, que el escudo que se ha ideado para Nueva Palmira, consta de una palmera con una llave horizontal que atraviesa su tronco; al fondo un río bifurcado, a la derecha una colmena y a la izquierda una gavilla de trigo. (Proyecto de don Sixto Perea y Alonso).

Por el flanco Sur de esta barranca está proyectado por el ingeniero Storm, la línea férrea que con sus 92 kilómetros de recorrido deberá unir la estación La Lata con el puerto de ultramar de la Zona Franca palmirense, obra sin la cual actualmente no se concibe el funcionamiento regular y eficiente de dicha Zona Franca, ni se justifica ampliamente la inversión de tanto dinero.

En la parte hacia el Norte de la barranca que ha excavado la empresa Van Haaren, fué encontrado, como a seis metros de altura, un gran hueso fósil, tal vez un fémur o una tibia, según descripción de los peones que lo vieron, pero que manos profanas arrojaron al relleno. Esta noticia justifica también el empeño de Kraglievich, de buscar insistentemente huesos fósiles en el terreno "araucano", dado que esta barranca está formada por este horizonte geológico hasta pocos metros de su cima.

A la altura en que fué encontrado el hueso fósil citado, arriba de la formación "araucana" aparece un yacimiento de variadas conchillas fósiles, mezcladas con algunos caracolitos a clasificarse. Este yacimiento, que recuerda a la formación "querandinense", por la presencia, en gran cantidad, de la *Corbula mactroide,* tiene muy pocos metros de extensión horizontal y frontal y su capa tal vez tenga como medio metro de potencia.

7.—Barranca de Cominges

Esta barranca *I*, se encuentra un poco más al Sur de la que acabamos de describir y se caracteriza por ser mucho más extensa y bastante más elevada, pues alcanza en su cima a veinte metros de altura, presentando, además, hacia la costa, un frente de más de doscientos metros.

En su cima se eleva la "Escuela de Agricultura", construída en otra época por el Estado, previa inversión de más de 20,000 pesos, y cuya edificación desde hace muchos años se encuentra abandonada, y hasta se ha efectuado ya el saqueo de sus numerosas rejas de hierro, a pesar de que hoy resultaría de gran utilidad, desde el momento que en sus cercanías se construye el nuevo puerto de la Zona Franca, y está, además, incluído dentro de la zona citada a expropiarse. Se trata de una vergüenza nacional que aun tiene remedio.

La constitución arcillosa de la formación "araucana" se eleva en todo el frente de esta barranca hasta donde empieza la tierra vegetal que forma la parte superior de ella. Esta barranca es, en general escalonada hacia la costa, y árboles y arbustos disimulan en parte el color de su corte geológico.

Como a ciento cincuenta metros más al SE. del flanco Sur de esta barranca, existía un pequeño montículo arcilloso, hoy cubierto por los médanos, que presentaba, como a un par de metros de altura sobre la costa, un estrato compuesto de moluscos fósiles, y hace algunos años recogimos algunas muestras, las que están en poder del señor Doello Jurado para su buena clasificación, y entre ellas, podemos destacar, como comprobante de que se trata de un fondo marino, un ejemplar de *Fissuridea.*

8.—Barranca de Punta Verde

Esta denominación le ha sido dada actualmente por la Dirección de Hidrografía cuando confeccionó los planos de la

Zona Franca. Se trata de una pequeña barranca, *H*, que tiene una elevación máxima de 10 metros sobre el cero del río, presentando solamente un frente de unos 30 metros. A 200 metros de su costa, el río Uruguay tiene 22 metros de profundidad.

Es de análoga constitución geológica que la barranca de Cominges, y como en ésta, no aparecen por ahora fósiles en su estructura. Presenta algunos arbustos, sobre todo en su corte hacia el río; su cima es árida y su tierra vegetal desaparece enseguida hacia el interior del territorio, para dejar ver al descubierto su tierra colorada y después proseguir las arenas finas de los médanos. Es una barranca que parece surgir entre médanos. Sus flancos desaparecen por una sucesión de médanos sobre los cuales es corriente encontrar objetos de los indios charrúas, tales como: alfarería, restos de la fabricación de flechas, cantos rodados, piedras destrozadas, boleadoras, huesos, posiblemente de animales, ostras, etc., todo lo que indica que se trata de sitios que fueron "paraderos", o talleres de los aborígenes del país.

Es precisamente de estos médanos de los cuales hemos coleccionado una regular cantidad de alfarería charrúa, durante un cuarto de siglo de visitas continuadas. Es muy poco lo que se puede obtener en una sola excursión por estos médanos.

Además, sobre éstos es precisamente donde hemos recogido en cantidad esos tubos vitrificados de color blanco grisáceos citados por Darwin y llamados "fulguritas" y que, según se afirma, han sido fundidos de las propias arenas por el efecto de las descargas eléctricas de los rayos. Se les encuentra también mezcladas con la alfarería indígena y hemos tenido ocasión de desenterrar a mano, en la cima de uno de esos médanos, un tubo de "fulgurita", que en dirección oblicua al suelo, pudimos seguirlo en un trayecto de un metro, pero quebrándose en varios pedazos, y aun seguía internándose en las arenas. Esta circunstancia parece comprobar el origen que hemos anotado.

9.—Barrancas de los Loros

Estas barrancas, de 20 a 25 metros de altura, presentan un frente cerrado de varios cientos de metros de extensión con frente *al río Uruguay, avanzando en parte en pleno río*, sobre todo en su saliente Norte. También en su frente medio, siguen la línea ondulada de una pequeña ensenada, lugar abrigado elegido por los pescadores. Son barrancas que presentan un corte completamente a pique, caracterizadas por sus tierras coloradas de la formación "araucana" a la vista, que constituyen su masa hasta como a dos metros y medio antes de llegar a la superficie del terreno. Innumerables cuevas circulares en su frente, son las que dieron su nombre en otro tiempo.

En el frente que mira al Sur sobre la ensenada, la pared de la barranca, debido a la humedad, está cubierta de vegetación abundante y variada, y entre ella aparecen algunos helechos. Se herborizaron sus hierbas y plantas.

La porción más hacia el Sur de estas barrancas se caracteriza por presentar un frente vertical, de vez en cuando interrumpido por los conos que forman las arenas que se han desmoronado desde la cima de la barranca por entre las denudaciones del terreno.

Al pie de estas barrancas aparecen también sueltas la *Ostrea patagonica* y una serie de piedras realmente caprichosas de color amarillento, que los vecinos de la zona y los pescadores utilizan como piedras de afilar; éstas han caído de las capas superiores.

Vistas todas estas barrancas desde su cima, presentan el aspecto de una regular altiplanicie con relación al río, cuyo borde está festoneado por alguna vegetación para enseguida buzonar hacia el interior del territorio con una sucesión de grandes médanos que la ocultan.

Examinemos ahora la parte Norte de estas barrancas, que llamamos *F*: Seguidos por nosotros, los señores Doello Jurado

y Kraglievich, con peligro de sus vidas descendieron, desde la cima, unos dos metros y medio para estudiar esta capa, que resultó pertenecer a la formación "entrerriana", y cuya presencia no se notaba desde el pie de la barranca. Esta capa resultó ser muy interesante, pues inmediatamente arriba del terreno "araucano". existe un grueso estrato de arena que en parte es muy blanca, y en otras tiene un aspecto ceniciento; a su vez, este estrato, antes de llegar a la tierra vegetal, ofrece otro de moluscos fósiles mezclados con arena. Ellos nos recuerdan las pequeñas *Ostreas* y a los moluscos abundantísimos y sueltos que hemos mencionado en la sección *A* descripta, de Punta Gorda.

Se recogieron también pequeños cantos rodados, y de entre las malezas, los moluscos terrestres de la actualidad.

Ya a esta altura de la costa palmirense, no aparece la capa calcárea y compacta de la formación "entrerriana" de Punta Gorda, pero en la sección Sur de estas barrancas, que llamamos *E,* hay algo interesante.

De igual manera y con igual peligro, fué examinada detenidamente la capa de la formación "entrerriana", que en la sección *E* aparece arriba de la "araucana", en un espesor de unos tres metros.

Más o menos presenta todos los aspectos de la sección *F*, pero se completa con las siguientes características: cerca de la tierra vegetal, aparece una capa calcárea, blanca y dura, que a manera de techo, descansa sobre una capa de arenas blancas y compactas. Ese techo aparece desde un espesor de dos centímetros hasta más de veinte en algunos lugares; a la intemperie esa capa parece tomar el color amarillento de las piedras que, de igual procedencia, hemos indicado como aptas para afilar herramientas y que tienen el aspecto del asperón.

Además, en la masa arenosa blanca que hemos citado, aparece una serie de conglomerados, que a la manera arborescente parecen tener dirección de arriba hacia abajo, debido, sin duda, a las filtraciones de las capas calcáreas superiores, que han consolidado la parte de arena que abrazaron.

Fué más rico el hallazgo de moluscos fósiles que en la sección *E*, y el descubrimiento de algunas *Monophora* fué una revelación que el señor Doello Jurado se encargará de clasificar, teniendo la suerte, el que suscribe, de haber recogido el primer ejemplar.

10.—El tómbolo (?) de Solís

Siguiendo al señor Orestes Cendrero que describió los tómbolos de Santander (España), y recordando con él que en Geografía Física se da el nombre de tómbolo a los cordones litorales de la época cuaternaria o de la moderna que, uniendo una isla a la costa más próxima, termina con la formación de una península; hemos de referir ese estudio marítimo a nuestras actuales formaciones fluviales, porque en pequeño, se efectúa también algo semejante.

Como se ve, estas penínsulas quedan caracterizadas por tener el istmo constituído por material de arrastre, pero en el caso que vamos a describir, tanto la isla como su istmo, son de material de arrastre fluvial, de modo que si no correspondiera la denominación de tómbolo, ha de admitir otra que la determine para los casos semejantes.

Entre las barrancas de los Loros y Punta Gorda, existe una pequeña entrada de la costa, que a manera de arco de ensenada, *Q*, debe tener unos mil metros de desarrollo, y en cuya cuerda se encuentra en formación un islote, cuyo lento desarrollo hemos observado, desde hace más de doce años. Posiblemente se trata ya de una isla, dado que aun no aflora su superficie firme sobre el nivel de las aguas, que indique su verdadera extensión, faltándole poco relleno para que aparezca sobre las aguas, pero, por ahora, está a la vista, casi permanente, en un largo de unos 150 metros, con su vegetación juncácea que cada vez se espesa más, y ya empiezan a aparecer otras plantas distintas.

En cambio, la faja de relleno que se está formando entre

la isla y la tierra firme, deja verse por transparencia de las aguas, pero su vegetación recién se está desarrollando con juncos más aislados.

En la forma lenta que se está formando el sistema, pasará mucho tiempo antes de que el tómbolo tome las características de tal, pues subsistirá, sin duda, por mucho tiempo la isla bien formada, antes de que quede bien determinada su unión a la costa firme.

La formación de este sistema es obra principal de los arrastres del caudaloso río Bravo, que atravesando el delta paranaense lleva los materiales en suspensión (limo, arena fina y sustancias orgánicas), hasta encontrar el "talweg" del río Uruguay, cuya corriente toma a su vez las aportaciones de dicho río, depositándolas, en parte, en ambas márgenes y ostensiblemente hacia la costa uruguaya, en donde las aguas están tranquilas.

Para expresar el génesis y morfología de la clase de tómbolo que consideramos, de acuerdo con el autor citado, diremos que se trata de un futuro "tómbolo frontal", porque los avances se realizan según el radio medio del arco de la ensenada.

Pero, no obstante, debemos aclarar lo siguiente: como todo hace suponer que lo primero que aparecerá dentro de pocos años será una isla bien formada y cuyo istmo está en formación retardada con relación a la misma, no cabe duda de que para entonces aparecerá el sistema como formando un "penitómbolo", cuyo istmo quedará bajo las aguas durante las crecientes; tiempo después el todo pasará a tener la edad adulta de un "tómbolo frontal".

Por otra parte, el hecho sugestivo de que actualmente el sistema se delinea perfectamente en su conjunto, por los juncos que asoman sobre las aguas fluviales, nos induce a pronosticar la existencia futura de un "tómbolo", si es que el régimen de las aguas o grandes avenidas no llega a modificar la actual obra constructora.

¡Quién sabe si al final de toda esta formación, la ensenada de la referencia quede ocupada por una regular laguna, que a su vez, con el tiempo, llegue a rellenarse completamente con cierto arrastre de las aguas pluviales y la acción de los vientos sobre los médanos, y principalmente con el aporte de las grandes avenidas del sistema fluvial Paraná-Uruguay.

Además, frente a la zona considerada, hacia la costa argentina, también ya aparece un terreno juncoso, bajo la forma de un islote de altos juncos, pero que progresa más lentamente que la formación uruguaya.

11.—La Calera de Belgrano

Entre Punta Gorda y Camacho aparece una serie de colinas elevadas, cubiertas de vegetación y sin tener cortes a pique que permitan conocer fácilmente su constitución geológica; pero, felizmente, la explotación en otro tiempo, de las canteras de la calera de Belgrano, situada en Colonia Belgrano, *M*, como a más de un kilómetro de la costa, permite observar sus horizontes geológicos con mucha más amplitud que Punta Gorda, pues ofrecen su capa calcárea de la formación "entrerriana", con más espesor, pero con las mismas características que sería obvio repetirlas.

En cambio, el estrato superior que sigue al estrato calcáreo, compuesto por un gran yacimiento de moluscos fósiles sueltos, no es tan abundante o espeso como el de la sección *A* de Punta Gorda.

Una laguna profunda al pie de las colinas, permite una caza abundante al costado de los juncos.

12.—El cerro Bautista, de Camacho

Es la elevación más alta estudiada, *R*, arriba de 30 metros, y se presenta como un gran banco compacto, imponente, de corte a pique hacia la costa del río Uruguay, con más de 200

metros de frente; su flanco Sur también se interrumpe a pique. (5)

Se eleva sobre una gran plataforma de terreno "araucano", la que penetra paulatinamente en el río, formando, con los trabajos de erosión de sus aguas, lo que llamamos las "toscas" de la playa.

Entre esas "toscas" abundan los moluscos actuales dejados por las bajantes, así como algunos cangrejos. No se encontró en ellas ningún hueso fósil, a pesar de nuestro despliegue de fuerzas.

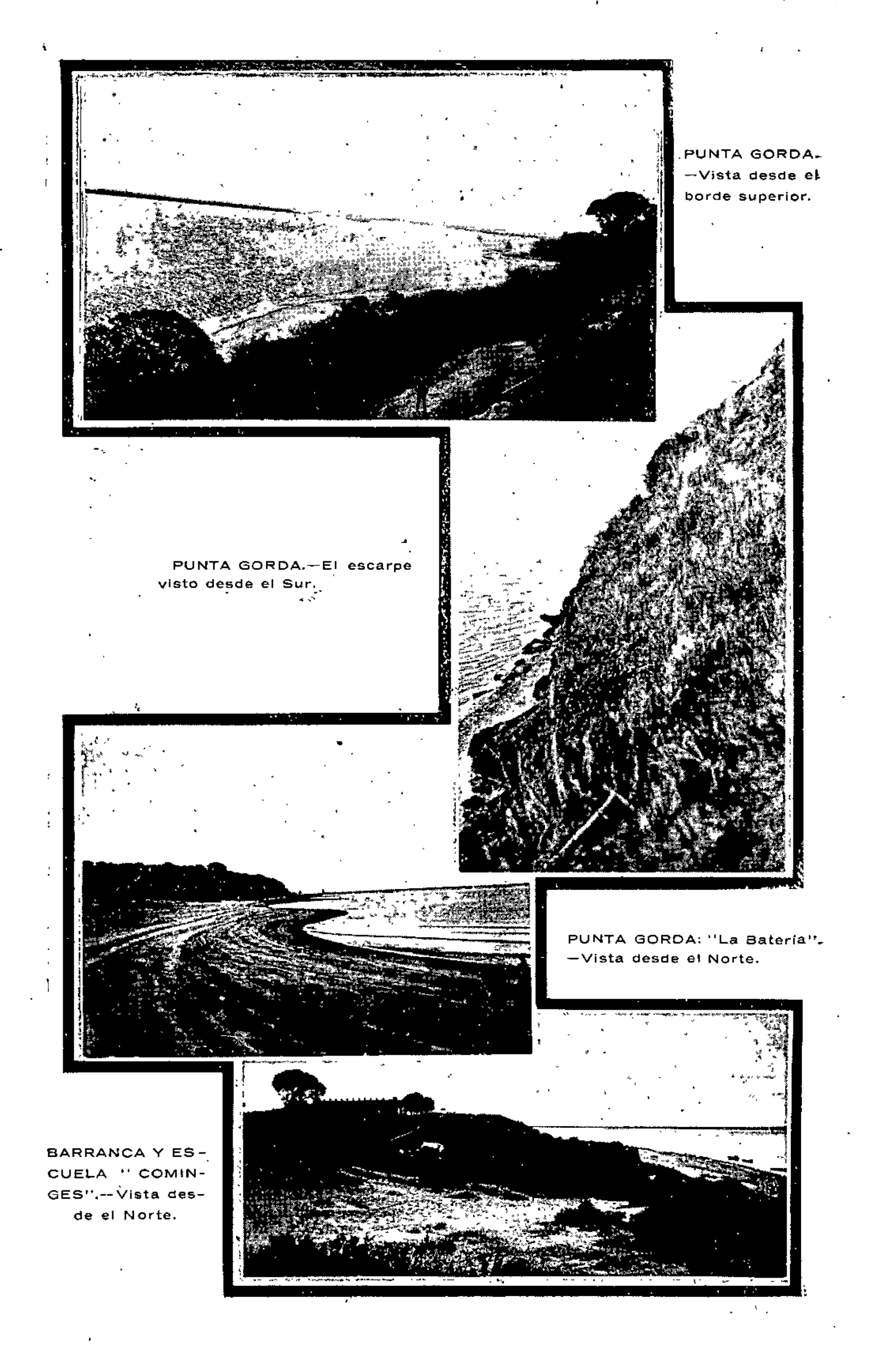
En el cerro Bautista observamos el horizonte calcáreo "entrerriano", con más de 15 metros de potencia, con las mismas características de moluscos fósiles que el análogo observado en Punta Gorda y Calera de Belgrano. Arriba de esa capa aparece la de las arenas blancas con moluscos fósiles, con la característica de que aquí se encontraron otras especies de moluscos fósiles que han de servir para el estudio, que nos indicará lo que son en definitiva las diversas capas de lo que se llama la formación "entrerriana".

Este cerro culmina en una escasa capa arenovegetal, en donde se extienden escasas gramíneas.

En mayo de 1915 el señor Doello Jurado había ya visitado este cerro y de las capas superiores había recogido entonces una valva aislada de la *Bouchardia trasplatina* del doctor von Ihering, como menciona en su estudio "Braquiópodos fósiles de la Argentina referidos al género Bouchardia", refiriéndola así con certeza al horizonte marino de la formación "entrerriana".

Ese mismo molusco fósil fué hallado a 80 metros de pro-

(5) Debo hacer presente que el cerro Bautista a que me refiero en esta Memoria, es el mismo que el profesor Teisseire en su Memoria (págs, 50, § 4.º; 53, § 2.º; 54, § 7.º), cita con otro nombre, diciendo: "El nombre del cerro parece ser el de San Francisco". Por otra parte, Kraglievich, en sus últimas obras, y el profesor Doello Jurado desde 1915 (en su trabajo: "Algunos moluscos marinos terciarios, etc.", en "Physis", tomo I, páginas 592-598, Buenos Aires, 1915), emplean el nombre de cerro Bautista.

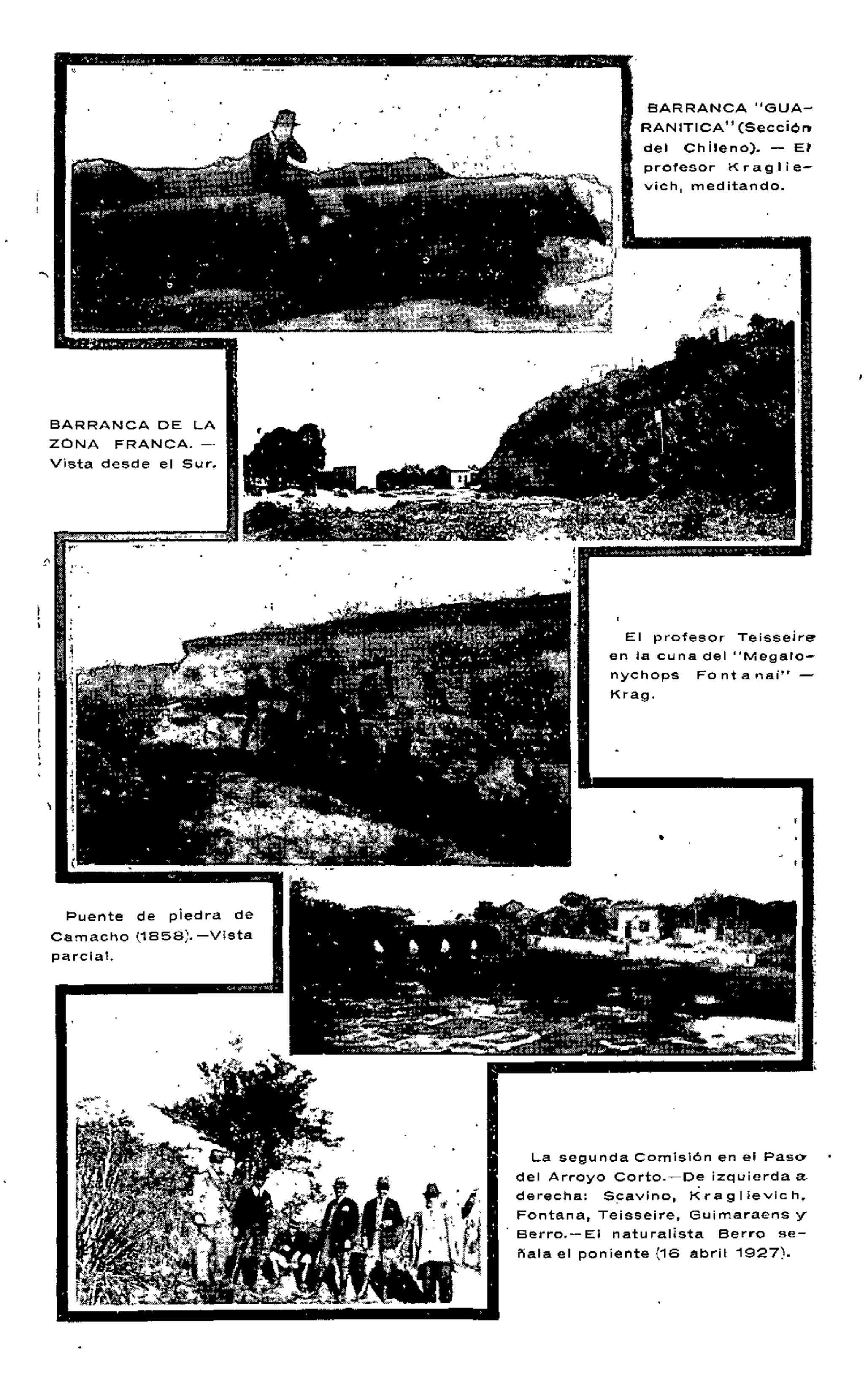


PUNTA GORDA.—Vista desde el borde superior.

PUNTA GORDA.—El escarpe visto desde el Sur.

PUNTA GORDA: "La Batería".—Vista desde el Norte.

BARRANCA Y ESCUELA "COMINGES".—Vista desde el Norte.



BARRANCA "GUARANITICA" (Sección del Chileno). — El profesor Kraglievich, meditando.

BARRANCA DE LA ZONA FRANCA. — Vista desde el Sur.

El profesor Teisseire en la cuna del "Megalonychops Fontanai" — Krag.

Puente de piedra de Camacho (1858). —Vista parcial.

La segunda Comisión en el Paso del Arroyo Corto.—De izquierda a derecha: Scavino, Kraglievich, Fontana, Teisseire, Guimaraens y Berro.—El naturalista Berro señala el poniente (16 abril 1927).

fundidad en las perforaciones, cerca de Buenos Aires y La Plata, que atravesando la formación "pampeana" alcanzaron las capas marinas de la formación "entrerriana".

13.—La cuna del "Megalonychops"

Como habíamos dicho al principio de esta Memoria, un nuevo descubrimiento interesantísimo en el orden de los mamíferos fósiles lo constituyó en Camacho el encuentro, en 1923, de un trozo casi completo de húmero fósil (de unos 15 kilogramos de peso) de *Megalonychops*, clasificado por el paleontólogo Kraglievich en 1926 como ramal filético exclusivamente sudamericano de la subfamilia *Megalonichinae*.

Para nosotros, por el momento, como noticia informativa adelantada, suministrada por Kraglievich, nos basta con saber que hasta entonces existían conocidos solamente tres húmeros de la especie *Megalónice*: uno en el Museo de Nueva York, clasificado como *Megalonyx Jeffersoni;* otro en el de La Plata, encontrado por F. Ameghino y clasificado como *Megalonyx Cuvier,* y últimamente otro encontrado en las barrancas del Paraná y clasificado por Kraglievich como *Megalonychops primigenius.*

La importancia de este hallazgo es, en realidad, de alto valor científico, y con ello el Uruguay ha agregado a la clasificación paleontológica su *Megalonychops,* pero, por si todo esto no fuese interesante, agregaremos que según Kraglievich, el húmero fósil de Camacho, comparativamente, es más grande y más fornido que los demás citados; le lleva al *Megalonyx Jeffersoni,* unas trescientas unidades de largo.

El señor Kraglievich ha preparado ya un estudio científico sobre nuestro *Megalonychops* que ha de darse en breve a conocer en la "Revista del Museo de La Plata". (6)

---

(6) Ya ha sido publicado este importante estudio en el tomo XXXII de la citada revista, bajo el título de: "Nuevos megalonícidos gigantescos de los géneros Megalonychops Krag. y Diheterocnus Krag.", en agosto 28 de 1929.

Continuando, diremos que después de explorarse el cerro Bautista, pasamos a reconocer la cantera *N*, en que fué encontrado este gravígrado, cantera abierta en la cima de otro cerro distante de la costa, en la dirección del primero, más de un kilómetro y medio y de elevación mucho más importante.

El corte geológico de esta cantera está formado por una serie de capas calcáreas que llegan hasta la tierra vegetal y que contienen abundantísimos moldes de moluscos fósiles de la especie *Venus* y algunas escasas *Volutas.*

La formación calcárea se hace cada vez más compacta y dura hacia las capas más profundas, adquiriendo un tinte azulado que las caracteriza, en la calera, por dar mejor cal apagada para la fabricación de morteros con destino a la construcción en general.

En este corte geológico, ya no aparecen los moluscos fósiles sueltos que caracterizan a las barrancas desde el cerro Bautista hasta la de los Loros.

En la capa del terreno "entrerriano", que en la cantera está al descubierto en unos seis metros de altura y sigue su estructura bajo el suelo, como a metro y medio hacia abajo de la parte superior de la costra calcárea, entre las capas calcáreas ya nombradas, aparece un estrato compacto de arenas blancas, en un espesor, término medio, de unos 20 centímetros. En ese estrato de arena suele encontrarse intercalado como un piso o techo fino, de menos de un centímetro, en general, de espesor, compuesto de conglomerados muy endurecidos, algo semejante a los que se citaron para la sección *F* de las barrancas de los Loros.

En ese estrato de arena, comprendido entre capas de la formación "entrerriana", fué hallado precisamente el húmero de nuestro *Megalonychops.*

Ahora bien; con la clasificación del *Megalonychops primigenius* Kraglievich exhumado de las arenas ferruginosas de las barrancas del río Paraná en la localidad Curtiembre (Entre

Ríos) en las capas de la formación "entrerriana" y la de nuestro *Megalonychops* Kraglievich encontrado en Camacho en medio de la formación también "entrerriana", que tienta hacia la consideración de las analogías que debe existir entre las capas de nuestra costa y la de enfrente, con ello, por analogía, nos viene al recuerdo la observación teórica de Ameghino cuando, al referirse al *Megalonyx,* dice textualmente: "Nada ha venido a confirmar hasta ahora la existencia de este género en el terreno "pampeano" de Buenos Aires, de manera que ha sido sin fundamento que se ha dado este animal como característico del "pampeano inferior". Pero, como el género *Megalonychops* ha sido creado recientemente por el eminente profesor Kraglievich, no habiendo podido, desde luego, Ameghino, emitir opinión, creemos interesantísimo transcribir aquí la opinión textual del mismo Kraglievich: "La verdad es, sin embargo, que *Megalonychops* (parecido a *Megalonix,* pero más grande), vivió en la época de la formación entrerriana y también en la época del pampeano inferior, pues *Megalonychops Carlei* Krag., parece ser de esa época."

Por otra parte, siguiendo nuestros estudios, fueron después exploradas dos canteras más en explotación en la proximidad del edificio de la estancia "La Concepción", S, como a kilómetro y medio de la del *Megalonychops,* encontrándose en todas ellas las mismas capas de endurecimiento calcáreo casi aflorando sobre la tierra vegetal; con presencia de las arenas blancas características en su parte superior, y finalmente, constatándose que fácilmente el banco calcáreo debe tener más de veinte metros de potencia.

Camacho será elegido, sin duda alguna, por la cinematografía nacional y, en general, cuando se busquen parajes de admirable panorama con presencia de ríos, islas, arroyos, cerros, ciudad, bañados, montes, canteras, puentes, cascadas, agricultura, ganadería, médanos que recuerdan al Sahara, etc.

14.—La formación guaranítica

Primeramente diremos que la formación "guaranítica" designada por D'Orbigny, es la más antigua de las formaciones sedimentarias, pues descansa sobre las rocas metamórficas que indudablemente forman la base de nuestro suelo y de la llanura argentina.

A esta formación marina se le calcula más de cien metros de potencia y se caracteriza en paleontología por carecer hasta ahora de fósiles. No diremos lo mismo sobre las areniscas claras de Soriano, en donde el naturalista Berro tuvo la suerte de exhumar restos de dinosaurio.

Sabido es que en las barrancas del río Paraná, en las provincias de Corrientes y Entre Ríos, esta formación aflora presentando su parte superior compuesta de estratos de arcilla roja mezclada a menudo con carbonatos o sulfatos de cal; siguiendo un banco calcáreo con arena y óxido de hierro; luego, una arena roja con guijarros de calcedonia y porciones de arcilla plástica roja.

Burmeister, al estudiar la formación "guaranítica" cerca de Mercedes, a orillas del río Negro, anuncia que su parte superior presenta capas de calcáreo y la inferior, capas de arenas más o menos rojizas, pareciendo así la más inferior, una arcilla compacta ferruginosa.

Nosotros hemos encontrado este horizonte de la época terciaria, como a doscientos metros a la izquierda del camino que conduce de Nueva Palmira a "La Palma", como a 10 kilómetros antes de llegar a la calzada sobre el arroyo del Chileno, en el lugar *T* del plano.

En efecto: aflora este terreno en ese sitio, con un frente de colina de unos 150 metros, pero hemos observado de otra manera que Burmeister en esta zona, puesto que la superficie está compuesta de regulares bloques de arcilla completamente roja, dura y pesada, de aspecto ferruginoso, debajo de los cua-

les, como a un metro o más, sigue una capa de metro y medio de altura, a la vista, compuesta de tierra arcillosa de aspecto amarillento grisáceo, de igual constitución aparente que la superficie.

En algunos perfiles se ven porciones de transición, en que a la manera de mármoles o de "jabón de España", la masa ha sido coloreada por las filtraciones rojas de arriba.

Además, en la superficie, a la intemperie y sueltas, se encuentran en abundancia grandes y pequeñas esferas de tierra roja, muy dura y pesada, siempre de aspecto ferruginoso, como resultados de la denudación.

Este horizonte "guaranítico", que se presenta descubierto en esta zona, se interrumpe para volver a encontrarlo bastante más lejos, en el Paso de Gómez, *V*, principalmente sobre la margen derecha del arroyo del Chileno, con los variados aspectos citados y con otra característica curiosa, por la cual, en cierto trayecto, la masa blanca tiene incrustada, a la manera de grandes quesos de tierra roja compacta de más de un metro de diámetro con un alto de un cuarto de metro, más o menos. Así lo hemos observado sobre un piso, a la manera de un interesante mosaico de dibujos circulares y regulares y en su corte correspondiente.

El terreno "guaranítico", característicamente rojo, aparece después, por el lado Norte, en Dolores, a 60 kilómetros de Nueva Palmira y en Mercedes. En Dolores se emplean sus materiales para el suelo de sus calles, con resultado halagador, lo mismo en las largas carreteras que parten de la ciudad de Mercedes.

15.—El arroyo del Chileno

Fué explorado como 10 kilómetros de su curso, aguas abajo, desde el paso del camino citado a "La Palma", *U*, a 35 kilómetros de Nueva Palmira, hasta encontrar el puente del camino de Dolores a Carmelo.

Sería largo enumerar lo interesante del curso de este arroyo con sus variados accidentes; bástenos con recordar que en ese trayecto sigue regularmente encajonado por altas barrancas de más de 10 metros de altura, que van disminuyendo paulatinamente hasta tener unos 5 metros hasta el lugar del puente citado.

Esas altas y hasta imponentes barrancas de la formación "pampeana", parecen denunciar a voces la presencia de huesos fósiles contemporáneos a la misma. Sabido es que la formación "pampeana" se caracteriza por la homogeneidad de su limo arenoarcilloso, y que dadas las estratificaciones que ha observado Ameghino en su masa, se trata de una formación sedimentaria originada por la acción de las aguas dulces combinada con la de los agentes atmosféricos y terrestres.

Se encontró un trozo de coraza de *Glyptodon* y se recogieron algunos moluscos fósiles, formándose una colección interesante de moluscos actuales. En el paso citado, por el año 1923 fueron hallados un molar y una vértebra de *Mastodon*. Sobre un banco de aluvión recogimos ejemplares de *Littorinida*. (7)

En cierta parte del arroyo, una docena de paisanos estaban dedicados con entusiasmo a la pesca con red de arrastre.

Aguas abajo, la vegetación espesa impidió reconocer las costas dificultando la marcha, lo mismo que los cursos de los pequeños afluentes encajonados.

Tres gigantescos álamos, en pleno monte, sobre la margen izquierda, nos sorprendieron con sus enormes nidos, donde bandadas de loros, con gritos infernales, acababan de posarse en

(7) La muela y restos del *Mastodon humboldti* Cuvier, a que se refiere el profesor Teisseire en su importante obra "Contribución al estudio de la Geología y de la Paleontología de la República Oriental del Uruguay. Región de Colonia" (pág. 46, § 2.º), han sido clasificados por Kraglievich, así: (a) Porciones de un molar de *Mastodon* sp. (b) Vértebra dorsal incompleta de *Toxodon*. (c) Cavidad cotyloides peloica de *Glyptodon*. Con procedencia todos del arroyo del Chileno y que fueron donados por el que suscribe al Museo de nuestra Sociedad.

ellos. Toda clase de aves cantaban en los árboles, y de vez en cuando un apereá, una perdiz o una liebre distraían nuestra penosa marcha sobre la margen derecha; en cambio, el tercer compañero, el señor Teisseire, que marchaba por la izquierda, se encontraba más fatigado por haber tenido que luchar con mayores malezas.

Se atravesaron montes con toda clase de árboles e innurables potreros con toda clase de pastos, chilcales, rastrojos, etc.

La exploración no tuvo el éxito práctico e inmediato que se esperaba, si bien se constató la excelencia del terreno "pampeano superior", para la búsqueda periódica de fósiles; tal vez hubiera sido más fructífera la exploración si se hubiera llevado a cabo aguas arriba del paso del camino a "La Palma" y por largo trayecto.

Por otra parte, este horizonte "pampeano" lo encontramos después en casi todos los arroyos encajonados que se exploraron a los costados del camino interdepartamental desde Nueva Palmira hasta la villa de Soriano, y luego, en el arroyo Arachichú.

16.—Los depósitos querandinenses

Como a 5 kilómetros antes de llegar a la villa de Santo Domingo de Soriano, W, a la derecha del camino y a pocos metros de éste, encontramos grandes excavaciones en un frente de más de cien metros, hechas por los peones camineros, y desde lejos ya se conoció la presencia de un yacimiento conchífero, recogiéndose varias conchillas de moluscos fósiles para su clasificación, notándose la presencia abundante de la *Azara labiata* d'Orbigny.

Este yacimiento tenía más de un metro de espesor y su banco de conchillas casi afloraba, pues estaba debajo de una pequeña capa de tierra vegetal. Sobre esta superficie se recogieron algunos trozos de alfarería chaná y trozos de piedras rotas por dichos indígenas.

Frente a este yacimiento, del otro lado del camino, existe una regular laguna de aguas al parecer profundas, llamada "Laguna Grande". (8)

Otro horizonte "querandino", *K*, aparte del que citamos en la barranca de la Zona Franca, fué el que descubrimos en la margen izquierda del arroyo del Sauce, que sirve de límites en su curso a los departamentos de Colonia y Soriano.

Dicho yacimiento está como a 300 metros de la desembocadura del Sauce en el río Uruguay, en una barranca de médano de unos 10 metros de altura, formando una capa de cerca de un metro de espesor, a medio metro debajo de la superficie del médano y con un frente de unos 40 metros.

Recogimos aquí, además, otros moluscos cuya clasificación será, sin duda, muy interesante. Los restos fósiles de este banco, son precisamente los que llegan hasta las costas del puerto de Nueva Palmira, cuando el Sauce, en sus grandes avenidas, socava esta barranca entregando sus aportes al río Uruguay. (9)

Otro horizonte "querandino", *G*, muy conocido desde tiempo atrás, lo localizamos como a más de cien metros de la

---

(8) Este yacimiento es el mismo a que se refiere Kraglievich en su estudio citado (pág. 25, § 1.º) y Teisseire en su Memoria (pág. 56, §§ 7.º y 8.º).

(9) En junio de 1929, realicé una nueva exploración a este yacimiento, constatando entonces que este estrato se extiende como 50 metros más hacia el poniente, en dirección a la desembocadura del Sauce; *L*. Entonces pude anotar la existencia de tres capas conchíferas, la primera, formando una masa de valvas de moluscos, en los que predominaba la *Azara labiata* d'Orbigny, coloreado el todo con un tinte ferruginoso y con una potencia de unos 15 centímetros; le seguía otro estrato de valvas más desarrolladas, sin el tinte citado, con algunas tosquillas y con bastantes ejemplares de *Littorinida*, teniendo el todo, una potencia de unos 40 centímetros; la tercera capa, infrapuesta a las indicadas, con una potencia de unos 10 centímetros, se compone, casi exclusivamente y en abundancia, del conocido *Tagelus gibbus* Spengler, conservando sus dos valvas completas en una capa de arena sedimentaria muy blanca. Debajo de este estrato, pude recoger varias vértebras de pescado, las que tenían un tinte anaranjado claro.

costa entre las barrancas de los Loros y Punta Verde, y a unos 5 metros de altura sobre el nivel del río. (10)

17.—El arroyo Arachichú

Se tenía conocimiento de la existencia de huesos fósiles en las costas barrancosas de este arroyo, *P*, y se historiaba que había sido ya visitado con éxito, en otra época, por el naturalista Carlos Darwin.

Se exploraron primeramente como 400 metros de costa, aguas arriba, sobre el costado derecho del camino que se extiende de Mercedes hacia Cololó y luego otros tantos al otro lado.

La existencia del terreno "pampeano" (cuaternario inferior), salta a la vista y fué precisamente entre medio metro y dos metros del pie de estas barrancas, que tienen una altura de 6 a 10 metros, en donde se desenterraron varios huesos fósiles, que según Kraglievich resultaron ser: una placa de *Panochtus*, una vértebra de *Megatherium*, un trozo de húmero de *Toxodon*, una pelvis de *Cervus megaceros*, un húmero y placas de la coraza ósea de *Glyptodon*.

El *Panochtus* es un animal característico de la formación "pampeana" de la provincia de Buenos Aires.

El *Toxodon* es curiosísimo: según Kraglievich participa de la configuración del elefante, rinoceronte, hipopótamo y los roedores, sin ser ninguno de ellos. El *Megatherium* y el *Glyptodon* se les encuentra por casi toda la América del Sur.

De nuestra parte, creyendo por ahora en la teoría de Ameghino sobre el origen de la formación "pampeana" juzgamos es de sostenerse, en consecuencia, que los esqueletos de estas especies extinguidas pertenecen a animales que vivieron en los puntos donde dejaron sus restos.

---

(10) En 1928 y 1929 realicé exploraciones a este yacimiento, habiendo obtenido, además de los géneros que cita el profesor Teisseire, abundantes ejemplares de moluscos subfósiles del género *Littorinida*, después de haber examinado como media bolsa de material.

Todos estos huesos fósiles son característicos por abundar más en el terreno "pampeano superior" y "pampeano lacustre" que en el "pampeano inferior".

Por otra parte, el *Milodon*, el *Toxodon* y el *Mastodon*, fueron los tres mamíferos que parecen, según Ameghino, acercarse más a los tiempos actuales.

Como se ve, a pesar del escaso tiempo para poder efectuar una exploración en forma, fué fructífero el resultado y nos abre nuevos y amplios horizontes para poder proseguirlas periódicamente hasta llegar a recogerse una colección variada de especies de mamíferos fósiles que haga honor a nuestro Museo Nacional de Historia Natural.

Kraglievich nos dijo, en medio de su entusiasmo: "denme medio día de trabajo y les lleno un carro de fósiles del Arachichú".

* De paso conviene hacer presente que, en un trayecto de más de veinte cuadras desde el camino del Bequeló hasta cerca del Arachichú, tuvimos a la vista extensos afloramientos del terreno "araucanense" con *Borus Globosus* y que el naturalista Berro, al referirse a este gasterópodo, dice, que, por varias razones y por su longevidad extraordinaria, merecería una monografía especial, y que a menudo lo encuentra en sus investigaciones, desde el "araucanense" hasta el "postpampeano", no estando de acuerdo con los que aseguran que sea solamente un molusco actual. También supimos por el mismo naturalista, que en (+), existe un soberbio ejemplar de *Prosopus nigra*, conocido con el nombre de "El algarrobo del Arachichú", situado en el campo de "La Sirena" de Alejandro Hounié; y que el arroyo del Arachichú tiene un recorrido de unos diez kilómetros.

Más amplios horizontes aún, a colegir por los datos que recogimos de los mercedarios, ofrecen las costas del río Negro, pero no tuvimos la satisfacción de poder iniciar su explora-

ción. Se impone visitarlas porque, además, se dice que existen corazas completas de *Glyptodon*.

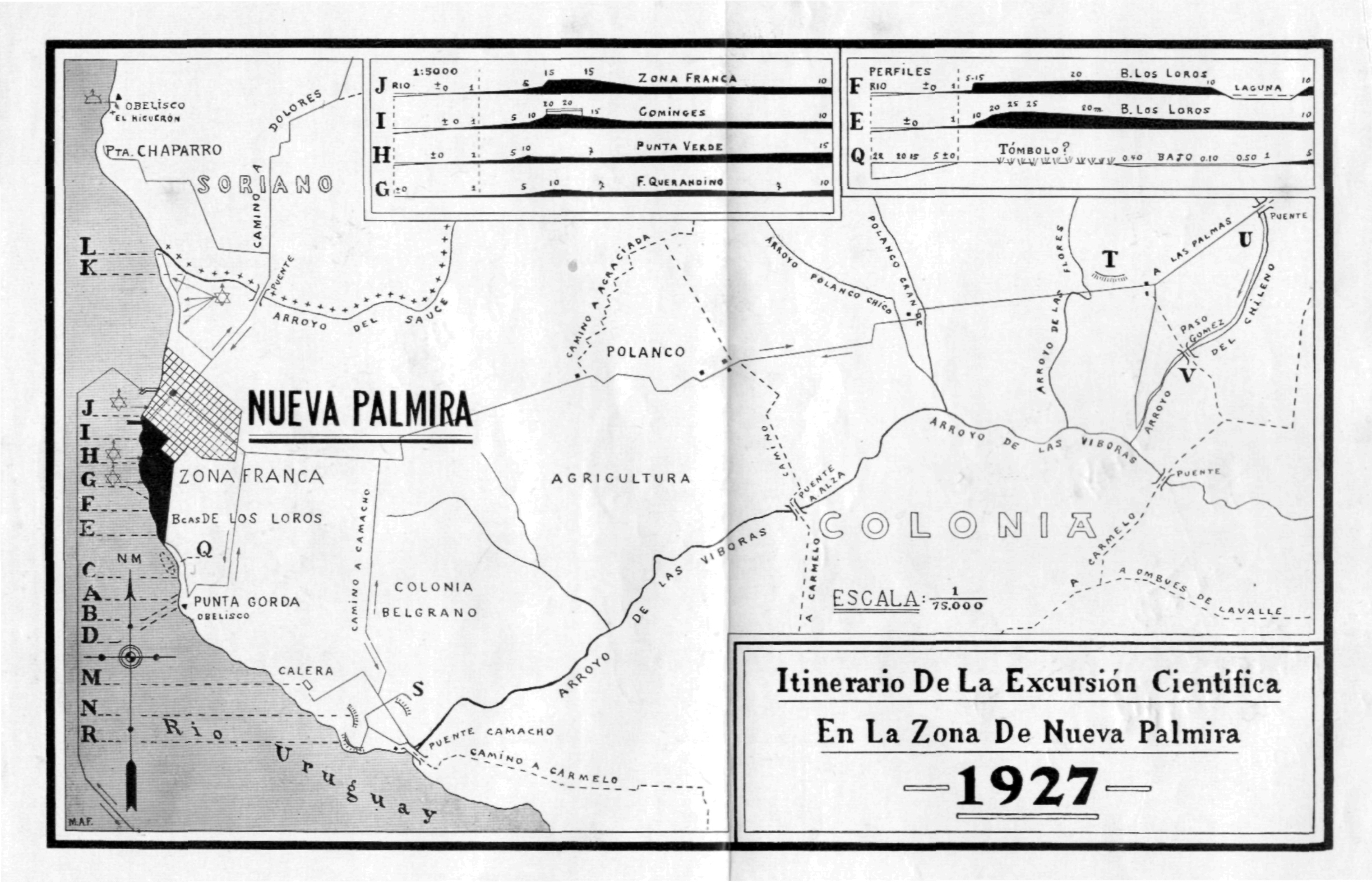
Como dato interesantísimo que revela la riqueza fosilífera de las costas del Arachichú, mencionaremos la existencia de un fémur de *Megatherium* que pesa 29,750 kilogramos, encontrado hace 21 años en ese arroyo por Carlos María Martínez.

Y para este caso singular, conviene que nuestra Sociedad consiga se haga un calco de esa hermosa pieza (advertimos: tiene una gran falla que ha sido cementada con portland), para nuestro país, donándolo a nuestro Museo, antes que el oro extranjero en juego exporte ese ejemplar.

Una vez más se ve la necesidad inmediata que existe, en salvaguardia de la arqueología uruguaya, de que nuestra Sociedad obtenga cuanto antes la sanción de leyes previsoras y prohibitivas, que inspiradas en cierto patriotismo y en el culto por las ciencias naturales, hagan imposible la salida del país, de lo que constituyen reliquias de nuestro pasado prehistórico e histórico, así como la conservación definitiva de todo lo que sea, en realidad, un monumento nacional de cualquier orden que fuese, ya sea artístico, como científico o simplemente histórico.

Estas leyes hasta deberán tener el carácter de extradición de acuerdo mutuo con las naciones limítrofes, dado que el interés defensivo, en estos casos, es propio de cada país. (11)

(11) En la actualidad,—1930—tanto nuestra Sociedad como el Director del Museo de Historia Natural, doctor Garibaldi Devincenzi, activan en el Parlamento la sanción de leyes protectoras. Además, tenemos a la vista el proyecto que concienzudamente ha escrito el señor don Aquiles B. Oribe con el título de: "Proyecto de Ley para la adquisición y conservación de Monumentos Históricos", estudio que abarca 59 páginas en formato de oficio, al que nuestra Sociedad acaba de dispensarle preferente atención.



Itinerario De La Excursión Científica
En La Zona De Nueva Palmira
—1927—

18.—Nuevos hallazgos de arte chaná

La visita sucesiva de las islas del Vizcaíno y del Naranjo, en el río Negro, así como a la estancia "La Blanqueada" del teniente general Pablo Galarza, situada en la orilla izquierda del mismo río, dieron ocasión para hacer nuevos hallazgos, principalmente de alfarería chaná.

Los trozos recogidos sobre el terreno de los túmulos indígenas, así como los huesos humanos y los restos de la industria lítica, se hallan hoy en posesión transitoria del Museo de Historia Natural de Buenos Aires, en donde, una vez que sean sacados algunos calcos de las piezas interesantes de alfarería, serán trasladados al Museo de nuestra Sociedad.

El túmulo de "La Blanqueada" debe tener unos 200 metros de largo, por unos 20 de ancho y pocos de altura, y como resulta ser la parte más alta de esa costa, ha sido elegido para levantar el actual edificio de la estancia citada.

Hay un hallazgo importante, que no debe pasar inadvertido, porque se trata de dos regulares colmillos humanos, recogidos de ese túmulo por el capataz de dicha estancia, llamado Mentaste, quien tuvo la gentileza de enseñárnoslos. Es obra de nuestra Sociedad gestionar su adquisición.

Nuestra Comisión recibió pequeños donativos de algunas personas de la villa de Soriano, consistentes, principalmente, en una serie interesante de alfarería, y cuyos nombres mencionaremos con justicia más adelante.

También fueron recogidas en cantidad, una serie de ostras desgastadas por la acción del tiempo, cuyo estudio y clasificación, de parte del señor Doello Jurado, nos han de revelar los géneros y las especies a que pertenecen, y que fueron contemporáneas de los indígenas.

Esos túmulos que parecen estar en un constante conticinio, han de recibir muy pronto los golpes de la piqueta, que en nombre de la arqueología uruguaya ha de extraer de las en-

trañas de su recubrimiento, las piezas arqueológicas que nos darán, sin duda, en conjunto, una rica colección etnográfica indicadora del estado de civilización entre los chanás.

El mérito de nuestra excursión científica, en este caso, ha sido el de comprobar, con buen criterio, la existencia y ubicación de los túmulos y la indicación de la posibilidad de obtener una fructífera explotación de los mismos. Solamente queda echar mano a la obra con constancia y valentía.

También diremos que estos túmulos ya han sido visitados varias veces por distintas personas y comisiones, lo que, en general se ha traducido en un verdadero saqueo de piezas, sin que hayamos visto publicados sus estudios correspondientes. (12) Felizmente, las excavaciones no tuvieron la amplitud extraordinaria que merecen los túmulos, dado que hay que removerlos en su totalidad, si es que se quiere explotarlos científicamente.

He aquí, repetimos una vez más, la necesidad de crear leyes protectoras para estos casos en que intervienen manos profanas.

---

(12) En el segundo semestre de 1927 aparecieron publicados en el tomo I de la Revista de nuestra Sociedad los siguientes estudios:

"Informe preliminar sobre la arqueología de la boca del río Negro", por Horacio Arredondo (hijo). (Dibujos-calcos de Alfredo Sollazzo). Compuesto de 39 páginas y VII planchas con 2 planos, 2 fotogs., 46 hermosos calcos-dibujos y 5 grabados.

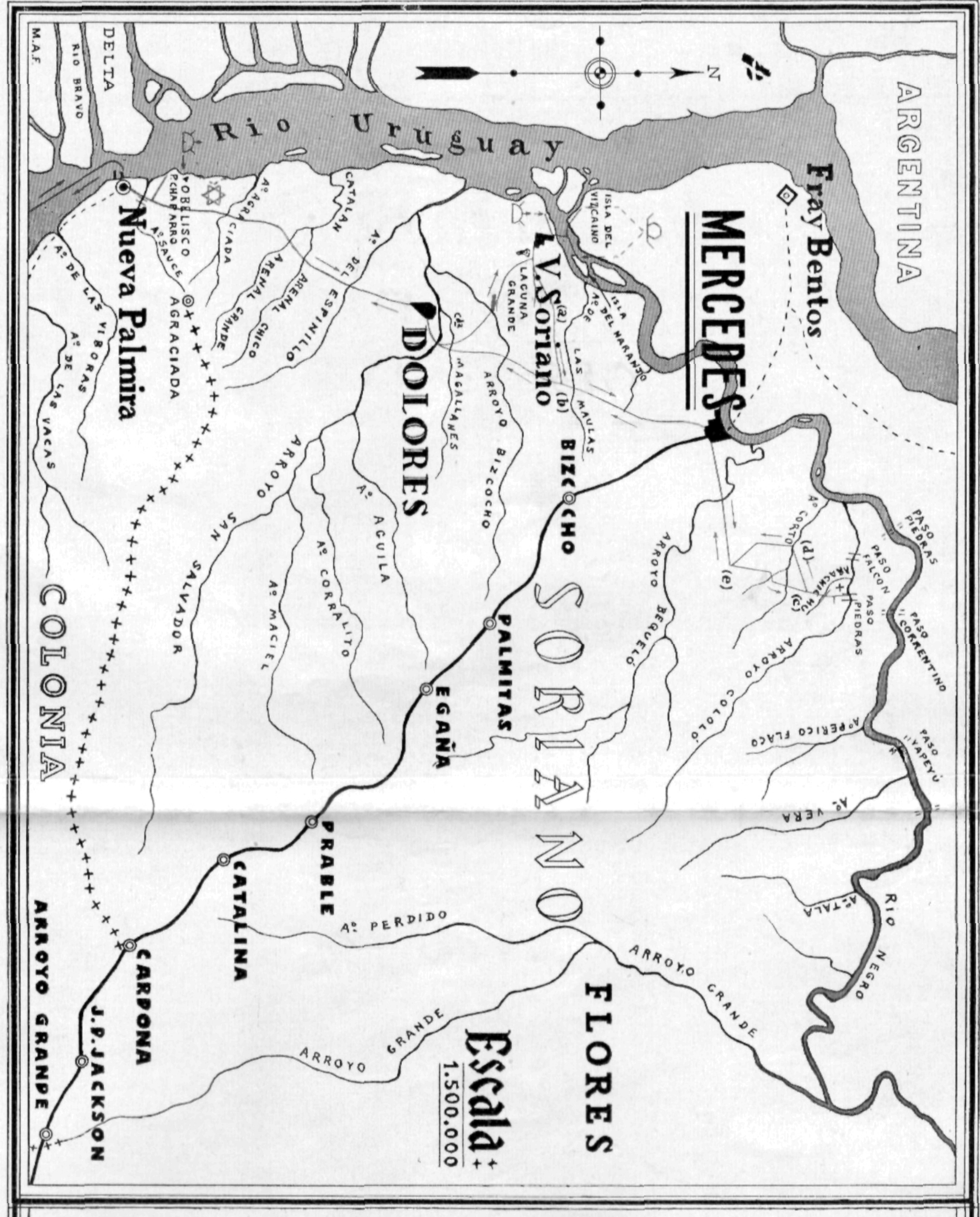
Estudio que principalmente dilucida muchos puntos obscuros sobre el origen y la historia de las costumbres de las tribus chanás.

—"El paradero charrúa del Puerto de las Tunas y su alfarería", por Raúl Penino y Alfredo F. Sollazzo. (Calcos-dibujos de Sollazzo). Compuesto de 10 págs. y VIII planchas con 70 hermosos calcos-dibujos fuera de texto.

Estudio muy interesante y meritorio que, ¡ojalá! sirva de ejemplo para que nuestros asociados, poseedores de importantes colecciones etnográficas, hagan lo mismo, dispensando con ello incalculables servicios al caudal científico del país.

—"Los "Terremotos de los indios"", por Carlos Ferrés. Compuesto de 11 págs. y 2 fotogs. fuera de texto.

Estudio que con criterio magistral resuelve un tema bastante obscuro sobre el departamento de Rocha en su protohistoria.



ITINERARIO

DE LA EXCURSION CIENTIFICA

EN LA ZONA DE SORIANO

—1927—

* Antes de emprender la exploración sistemática de los diversos túmulos indígenas existentes en nuestro país, es indispensable conocer a fondo el resultado de las diversas exploraciones realizadas por los arqueólogos argentinos en el delta paranense, etc., a fin de tomar las precauciones indicadas por la experiencia de ellos y de que sepamos *a priori,* qué es lo que posiblemente encontraremos en el interior de los túmulos.

* Además, es fundamental conocer bien la geología de la zona a explorar, para apoyarnos, sobre todo, en su rama de la Estratigrafía, con el propósito de llegar a determinar, con cierta certeza, la cronología o edad probable de cada túmulo, pues, de lo contrario, nada adelantaremos en el problema arqueológico, habiendo, en cambio, la posibilidad de malograr todos los datos que, como fieles testimonios, nos brindan los numerosos túmulos que felizmente, hasta el presente, permanecen sin explotar.

* Al iniciar la exploración y explotación de cada túmulo, es indispensable confeccionar simultáneamente el plano arqueológico del mismo, con el propósito de transportar al dibujo todas las medidas tomadas sobre el terreno, cosa de que los planos sean la expresión real de todo lo que se haya removido en el interior del túmulo; con el fin, después, de deducir las consecuencias exactas sobre los usos y costumbres de los pueblos indígenas constructores de túmulos, y poder compararlos con los análogos explotados del litoral argentino.

* Los numerosos "arqueólogos" que hasta ahora han "explorado" los túmulos indígenas de la boca del río Negro, solamente se han concretado a "arañar" la superficie de los mismos ante la codicia de aumentar sus colecciones etnográficas particulares o, cuando más, correr a la prensa para hacer una monografía sobre los objetos recogidos. Todos ellos, en nombre de la ciencia, han simplemente profanado esas reliquias de la arqueología nacional. A ellos, cuando nuestra Sociedad o el *Museo de Historia Natural de nuestra capital, encomienden a*

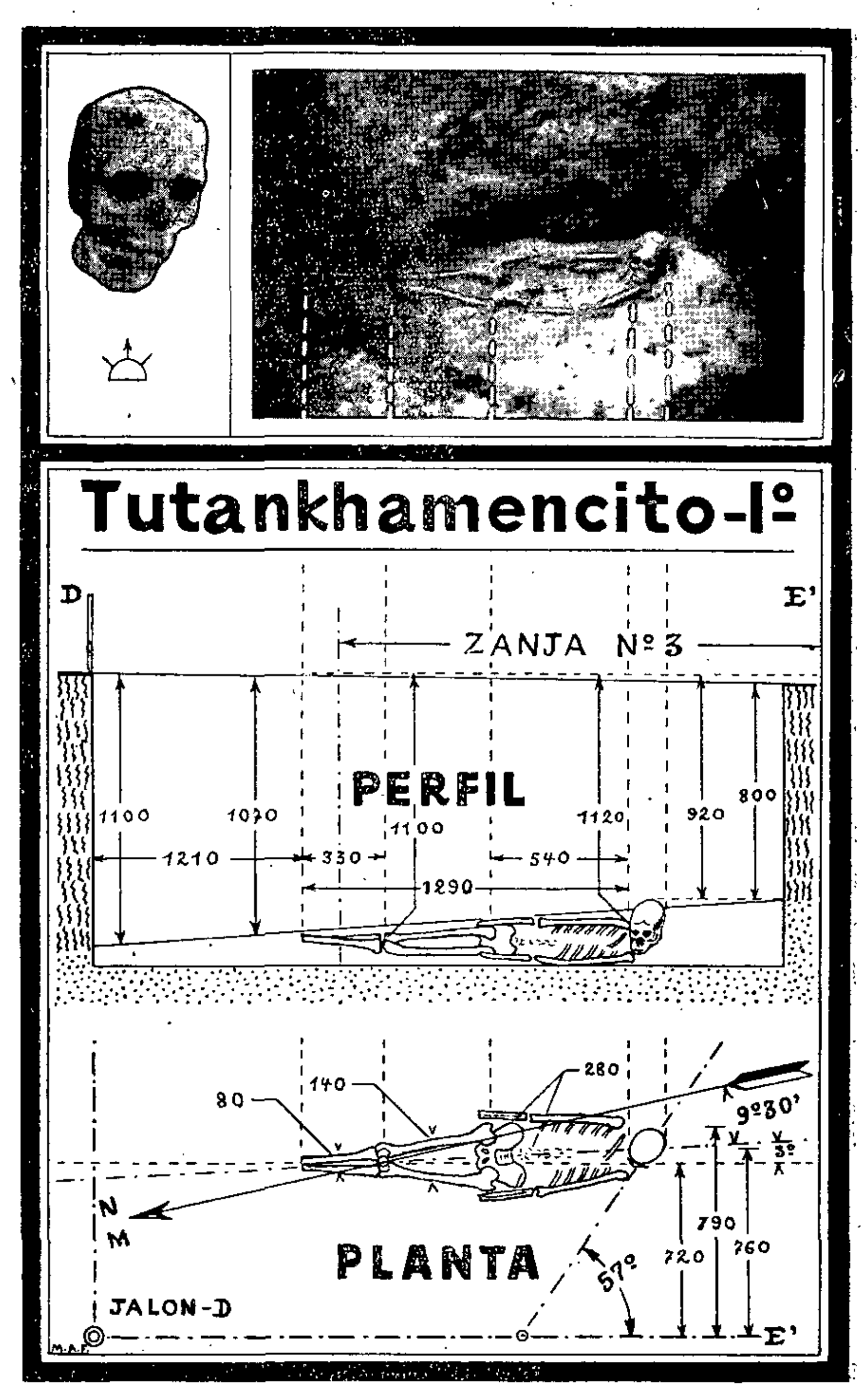
personas autorizadas la exploración definitiva de los túmulos del Vizcaíno y del Naranjo, será indispensable solicitarles la enumeración y hasta la descripción de los objetos que han recogido para incorporarlos al caudal científico que dé la exploración final; habiéndose perdido, desgraciademente, desde luego, todos los datos indicadores de la forma cómo dichos objetos estaban colocados en el interior de esos túmulos.

* El naturalista Berro, que por diversas razones estaría autorizado para haberlos explotado, no se ha atrevido a "arañarlos", puesto que nos ha dicho sinceramente: "... *jamás he cometido el sacrilegio de excavarlos y sólo he levantado objetos que afloraban en ellos*". Son, pues, hombres preparados y de conciencia los que necesitamos para iniciar las exploraciones científicas y definitivas de los túmulos indígenas diseminados en nuestro país.

* Y en cuanto a la exploración de los "paraderos", guiándonos por la experiencia ajena, es también fundamental tomar una serie de precauciones para que den el mayor rendimiento en las observaciones y su máxima utilidad, empezándose, desde luego, con la enumeración de los mismos y la preparación del plano parcial arquelógico o regional, es decir, en la misma forma como acertadamente lo viene realizando el profesor Teisseire en la zona de Colonia; y para conocer, al final de los estudios locales y generales, el área de dispersión de los diversos objetos que se hayan coleccionado y poder deducir con certeza las conclusiones antropológicas y etnográficas correspondientes.

19.— La alfarería de arte charrúa

Con mejor conocimiento de causa que en el arte chaná, porque poseemos una interesante colección de alfarería charrúa que ha sido formada durante el transcurso de más de 25 años con sucesivas excursiones a las barrancas de la costa de Nueva Palmira, desde Punta Gorda hasta la boca del Sauce; por este motivo, vamos a decir algo en defensa del arte charrúa,



Aunque se trata de un esqueleto, y no de una momia, recordamos el nombre que le dió el peón excavador señor Calleros, en el momento de exhumarlo.

aprovechando esta feliz ocasión para plantar un jalón a favor de la memoria de esos indomables aborígenes de la Banda Oriental, tan calumniados en su estado mental.

Solamente diremos en esta ocasión, que, en cuanto podamos, hemos de publicar un estudio consciente de toda la alfarería charrúa de nuestra colección, poniendo en evidencia, con sus innumerables dibujos, la existencia de un arte, ya pertenezca éste a los charrúas o a otra raza que en nuestra prehistoria ocupó las costas en donde se fundara después el pueblo de Higueritas, hoy reemplazado por la villa de Nueva Palmira.

La revelación de ese arte echará por tierra aquel casi estribillo de los viejos autores: "*han sido hallados pedazos de una alfarería grosera y mal cocida*".

Empezaremos diciendo, con Ameghino, que en casi todas partes de América en general, el arte de trabajar los tiestos de barro había llegado a un grado de perfección que jamás alcanzaron los hombres de la edad de piedra en Europa.

Los objetos charrúas de la zona palmirense, siempre los hemos encontrado en los montes de arena más cercanos al río Uruguay y a sus arroyos afluentes: Sauce e Higueritas y cañadones. Más hacia el interior, hasta ahora no los hemos localizado.

Los restos de alfarería charrúa los hemos recogido en los llamados "paraderos", sobre la superficie de los médanos o en sus entrañas, a poca profundidad, o bien en la falda o al pie de los mismos. En el túmulo, claro está, se encuentran en las entrañas de la tierra acumulada por los propios indios.

Hemos dicho "en el túmulo", porque hasta ahora solamente hemos podido localizar uno que reune los detalles y características que revelan la presencia de un cementerio indígena (en Punta Chaparro, a 3 kilómetros del puerto de Nueva Palmira).

Podemos decir que en las barrancas de esta costa hemos recogido siempre trozos de alfarería indígena en los médanos que descansan sobre el terreno de arcilla que, como éste, corresponde a la formación "araucana", y que demuestran que son posteriores a esta formación (lo que es evidente). Pero, como entre Punta Verde y las barrancas de los Loros, como a cien metros de la costa, los encontramos arriba de una capa de arena mezclada con algo de tierra vegetal, debajo de la cual aparecía en el corte la formación "querandinense", lo que viene a comprobar que esta alfarería es aún posterior a la época de esta formación y aun a los estratos modernos de los terrenos sedimentarios.

Atentos a estas observaciones y al hecho de que los objetos de piedra (sílex, cuarzo, calcedonia, granitos y otros minerales), que acompañan, en general, a la alfarería indígena, están bastante bien pulidos, podemos decir que los trabajos de los charrúas, geológicamente, pertenecen a la época *moderna,* y arqueológicamente, a la *neolítica,* vale decir, a la misma clasificación afirmada por Ameghino para los hallazgos que hiciera hace más de 40 años en las cercanías del Cerro de Montevideo.

Además de los hallazgos de cerámica y de la piedra trabajada, debemos tener presente algo que hemos sabido por tradición, y es la circunstancia de que algunos palmirenses afirman que, hasta hace cierto tiempo, solían encontrarse sobre los médanos, en bastante abundancia, discos de cobre que parecían monedas, atribuyéndolos a medios de adorno de los indios.

Lo que hemos dicho hasta ahora reza únicamente para los paraderos o antiguos campamentos o talleres indígenas que se distinguen de los "túmulos" o cementerios por la escasez de huesos humanos.

En cuanto al túmulo que existe en Punta Chaparro, entre el pie de la barranca y la ribera, que recién se localizó hace pocos años, se presenta como un gran montículo formado por distintas tierras acumuladas por la mano del hombre, sobre las

arenas de un albardón, que a su vez descansan sobre la capa de arcilla de la playa. Esta es sencillamente una particularidad especial que no comprueba, por el momento, que el túmulo no sea contemporáneo de los paraderos.

Llama poderosamente la atención, precisamente, el sitio elegido para cementerio, al pie de una barranca de arcilla colorada de más de 15 metros de altura, al abrigo de los fuertes vientos, en medio de una exuberante vegetación aborigen que hoy todavía se conserva en la playa, esto es, en un paraje de cierta imponencia hasta el cual llegó, siglos más tarde, el grito de "Libertad o Muerte" de nuestros bravos cruzados, los "Treinta y Tres" orientales, y a 40 metros del higuerón histórico y centenario.

Se impone, pues, que nuestra Sociedad realice cuanto antes las exploraciones científicas sobre el túmulo de Punta Chaparro para obtener los planos exactos de su constitución, etc., así como para tener un acopio de materiales etnográficos de gran valor por su procedencia bien determinada. (13)

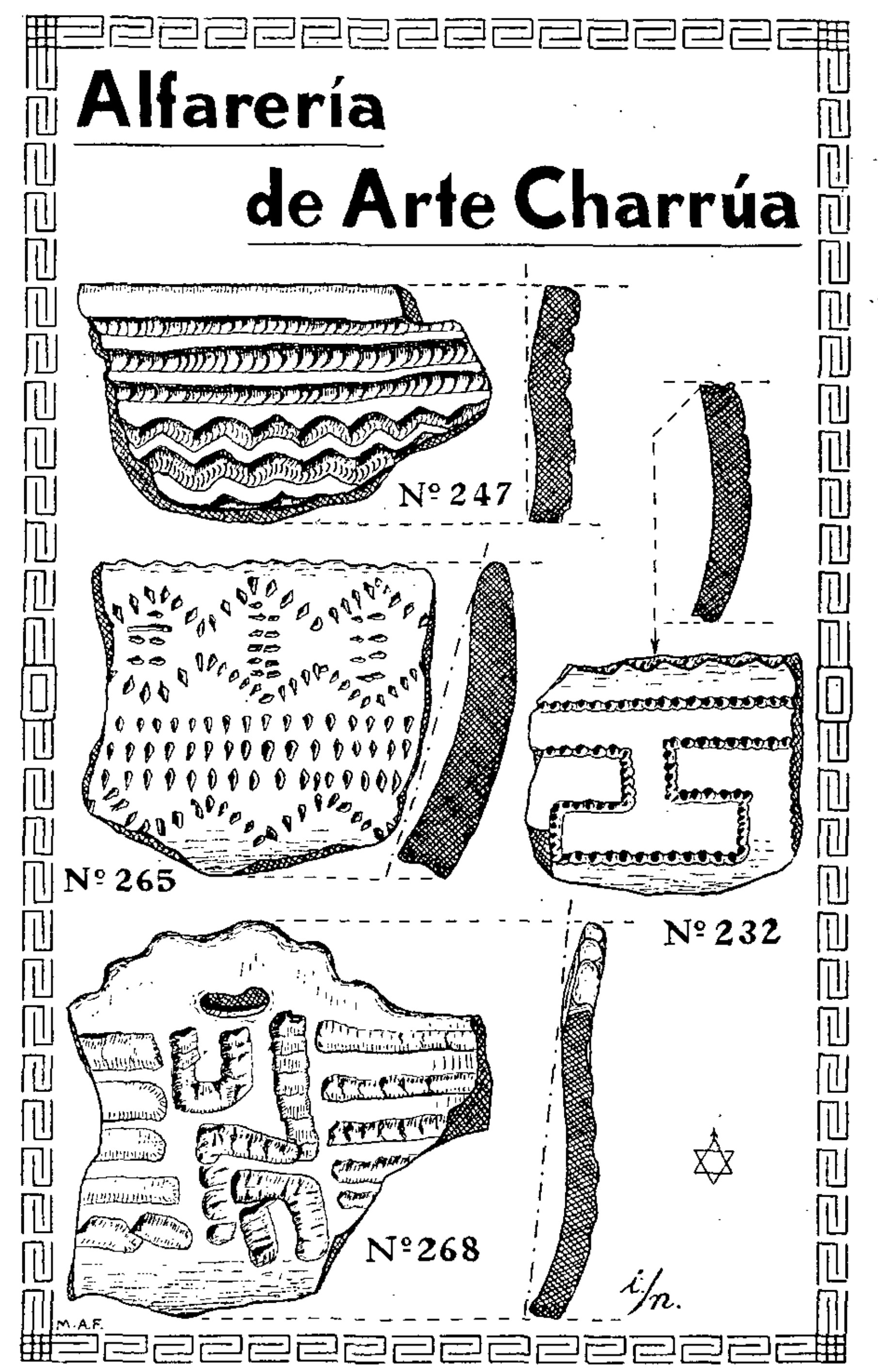
Finalmente, he aquí una vieja observación nuestra, que después de revisar los libros, la hemos visto explicada y confirmada por los estudios de F. Ameghino.

En efecto: desde hace más de 25 años nos había llamado poderosamente la atención el que los restos de utensilios y de

---

(13) Durante los diez primeros días del mes de setiembre de 1928, realizamos, con nuestro distinguido consocio, el contador don Julio B. Pérez, de Nueva Palmira, la feliz exploración de este túmulo indígena después de haber estudiado, durante dos años consecutivos, toda la bibliografía rioplatense sobre los métodos empleados para estas exploraciones y con especialidad los del Director del Museo Nacional de La Plata, doctor don Luis María Torres, en el delta argentino.

Las primeras noticias aparecieron publicadas en 1928 en el Tomo II de la Revista de nuestra Sociedad, con el título: "Etnografía uruguaya. Informe sobre la exploración de un túmulo indígena en Punta Chaparro (Soriano, río Uruguay")", por Mario A. Fontana. Compuesto de 19 páginas. Esta publicación, desgraciadamente, adolece de varios errores, pues fué transcripta del periódico "Civismo" sin nuestro conocimiento y sin las notas gráficas obtenidas.



Las piezas más notables de alfarería decorada recogidas al Norte de Nueva Palmira en los dominios que fueron de los charrúas.

trabajos en piedra de los charrúas que se encuentran en los "paraderos" de la costa palmirense, apareciesen regularmente en pleno médano.

Parecería que, para el caso, la parte superior de esos médanos hubiera presentado en su época ciertas ventajas para que las tribus de indios establecieran sus campamentos y sus talleres. Esto parecería inexplicable, si no observásemos bien a fondo el corte geológico del terreno.

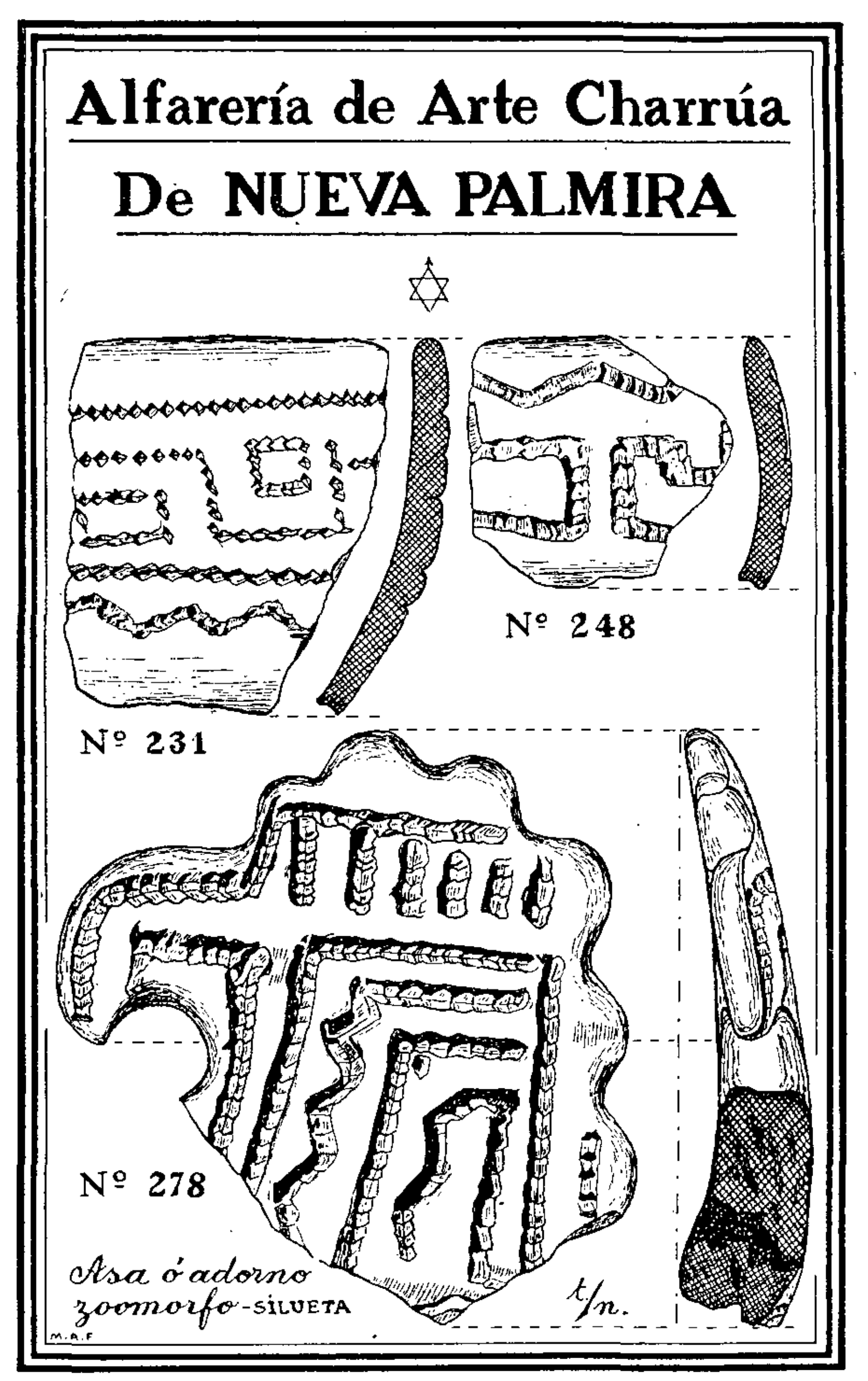
En primer lugar, ya hemos dicho que las extensiones de costa comprendidas sucesivamente entre los accidentes del terreno que se llaman Punta Gorda, barranca de los Loros, Punta Verde, barranca de la Zona Franca, arroyo Higueritas, puerto de Nueva Palmira, arroyo del Sauce y Punta Chaparro, están ocupadas actualmente por montes continuos de arenas que tienen, por lo menos, de 5 a 10 metros y más de altura y que han quedado a distancias variables de 50 a 150 metros de la costa, por efecto de las socavaciones.

Ahora bien: es precisamente arriba de esa capa de arena pura, donde aparece una capa escasa compuesta de una mezcla de arena y tierra vegetal para terminar con otra bastante fina de tierra negruzca sobre la que consolida la superficie del terreno las clásicas gramíneas.

Esto viene a explicar nuestra sospecha, de que hace siglos la parte superior de nuestros médanos debía tener una superficie en condiciones de ser buen suelo para servir de campamento a los indios. (14)

---

(14) A juzgar por las observaciones que llevo realizadas sobre los médanos sedimentarios situados al Norte de Nueva Palmira, sobre los cuales *en otra época abundaban los montes primitivos,* hay un hecho que no debo dejar pasar por alto. En efecto: como he recogido muchos restos de alfarería indígena sobre la pendiente de los médanos, la que se dirige hacia el río Uruguay, he tenido ocasión de observar que su procedencia tiene origen en una capa, como a un metro de profundidad, compuesta de una mezcla de arena con escasa tierra vegetal coloreada con partículas de cierto limo; el todo nos hace pensar en que tal vez estemos en presencia de un hecho sen-



Las piezas más notables de alfarería decorada recogidas al Norte de Nueva Palmira en los dominios que fueron de los charrúas.

Hay todavía más: al Sur de Punta Verde, existe un monte de arena en que a cierta altura aparece intercalado un banco de arcilla de unos 40 centímetros de espesor. Si este banco, según parece, no es la obra constructora de los indios a la manera de piso de taller, claro está que tiene explicación científica como resultado del efecto de sedimentación al formarse las últimas capas de la Tierra.

Pero con todo, aunque teníamos muy presente la opinión del vulgo, de que esos médanos debían ser la obra de los vientos actuantes sobre las arenas de arrastre del río Uruguay, al depositarlas sobre la costa uruguaya, nos extrañaba ver tantos montes de médanos, en aparente estado de inmovilidad, que fuesen solamente obra de los vientos actuales, por así decirlo.

Las atentas observaciones que hemos mencionado, nos conducen a deducir que esos montes de base de arena, sobre los cuales se establecieron los "paraderos", pertenecen a la formación "postpampeana", debiendo su origen a las causas que brillantemente explica Ameghino, con el mismo Bravard. Y el descubrimiento en abril de este año, de un trozo de hueso fósil exhumado de los médanos cerca del arroyo del Sauce, corrobora lo que hemos afirmado.

Hay otro hecho que corrobora más aún nuestra observación: tanto las barrancas de los médanos situados a ambos flancos de Punta Verde, como las que aparecen al Norte de Nueva Palmira, antes de la boca del Sauce,—desde hace un cuarto de siglo que las venimos observando,—han sufrido una gran disminución en su volumen; ha habido un desmoronamiento y escurrimiento hacia las aguas del río Uruguay y algunas barrancas han desaparecido completamente hasta dejar en descubierto su base de arcilla colorada, sin que, por lo contrario,

---

sacional, esto es: la existencia de restos de utensilios del hombre aborigen, en las capas lacustres de la formación "postpampeana" superior (época neolítica antigua?, de Ameghino). Hecho que debemos estudiarlo con sumo cuidado para poder determinarlo con exactitud y compararlo, en ese caso, con los hallazgos análogos realizados en la provincia de Buenos Aires.

se note el citado efecto del viento arrastrando demasiado las arenas más hacia el interior del territorio.

Ahora bien: como consecuencia de esas denudaciones y erosiones, regulares extensiones han perdido su escasa capa vegetal, quedando la arena pura a la intemperie, y es precisamente en esta situación cuando actúan los vientos, dando al conjunto el aspecto de un mar de arena de elevado oleaje. (15)

Y en este estado, son precisamente los vientos los que en su mayor parte han llevado un exceso de arena sobre las formaciones de las barrancas de los Loros y Punta Verde, pero arena principalmente de los montes desmoronados. Esto es, los vientos obran según el eje de las hondonadas ocupadas por los médanos de sedimentación y tratan de depositar las arenas sobre los flancos de las barrancas que encierran cada hondonada.

Bien entendido que lo dicho reza solamente para la zona indicada, puesto que si quisiéramos referirlo también a Camacho, a la margen izquierda del arroyo de las Víboras, en donde existe algo así como un Sahara, no podríamos sostener lo dicho por falta de larga observación en ese paraje.

20.—Resultados prácticos de la excursión científica

Ocuparía un extenso capítulo si detallásemos aquí todos los aspectos que movilizó y conquistó, como resultados prácticos, la excursión científica a Nueva Palmira, por lo que, ante los ojos de nuestra Directiva, preferimos enumerarlos en la siguiente forma:

a) Destacada armonía y laboriosidad entre la Comisión argentina y los delegados uruguayos.

b) Demostración cabal de que el resultado de la expedición colmó cien veces más el valor de los quinientos pesos que

(15) Estoy muy de acuerdo con las consideraciones del profesor Teisseire en su obra citada (pág. 73), referente a los médanos y muy especialmente en el contenido del párrafo 1.º.

se le solicitaron al Gobierno Nacional para contribuir en una obra científica y de confraternidad rioplatense.

c) Gran acopio de materiales para el Museo de nuestra Sociedad y para el Museo de Historia Natural (sección Ornitológica). (16)

d) Revelación de una gran riqueza de la fauna y flora uruguaya, desde el río Negro hasta el arroyo de las Víboras.

e) Revelación de una gran riqueza, como elemento de estudio estratigráfico, en los cortes geológicos de las barrancas del río Uruguay y los arroyos afluentes.

f) Revelación de una gran riqueza paleontológica

g) Revelación de una gran fuente de estudio malacológico, tanto en los moluscos actuales como en los fósiles.

h) Revelación de una gran riqueza etnográfica para la formación de colecciones de arte chaná, yaro y charrúa.

i) Localización de los lugares de gran riqueza paleontológica, etnográfica y arqueológica, para las futuras excursiones científicas, y evidente necesidad de fomentarlas periódicamente y cuanto antes, con la ayuda oficial y particular.

j) Según F. Ameghino, las pampas de Buenos Aires, en su época, eran la región de la tierra que poseía una mayor variedad de géneros y especies de mamíferos extintos de proporciones gigantescas; pero ahora resulta que el suelo de nuestra República no le va en zaga, dado que podemos citar los ejemplares recogidos en una simple semana de labor. A Kraglievich le queda la misión de clasificar y enumerar toda nuestra rique-

(16) En la sesión de nuestra Sociedad, de fecha 5 de agosto de 1927 (acta núm. 31), el señor H. Arredondo (hijo), hizo entrega del material etnográfico recogido en nuestra excursión científica y que había sido enviado por el Museo "Bernardino Rivadavia". El material paleontológico que recogimos, figura enumerado y clasificado en las páginas 269 a 272 del tomo I, 1927, de nuestra Revista, así como los fósiles y moluscos donados por el citado Museo.

za paleontológica obtenida hasta ahora y especialmente la sensacional colección de don Alejandro C. Berro. (17)

k) Como complemento de nuestras observaciones y los estudios que realice el personal técnico del Museo "Bernardino Rivadavia" de Buenos Aires sobre las costas de Nueva Palmira, es necesario que nuestra Sociedad requiera de la Dirección de Hidrografía todos los datos estratigráficos de las numerosas perforaciones realizadas por ella para el reciente estudio del nuevo puerto de la Zona Franca palmirense, datos que el señor Doello Jurado nos ha solicitado verbalmente, porque darán, sin duda, mucha luz sobre los horizontes geológicos que se trata de determinar definitivamente.

l) Revelación, por otra parte, de una zona laboriosa de gran riqueza agropecuaria y de industrialización harinera; de una campaña eminentemente civilizada, hermosa, de tierras feraces, de clima excelente y de inmenso porvenir, que necesita el apoyo oficial para la construcción de grandes obras públicas de fomento, tales como las carreteras entre los pueblos. la fabricación del azúcar de la remolacha, la sala de primeros auxilios, y el ferrocarril al puerto de ultramar de la Zona Franca de Nueva Palmira.

m) Necesidad de convertir cuanto antes en monumentos nacionales, varias reliquias históricas y prehistóricas de la región y de adquirir Parques de Reserva. (18)

---

(17) En setiembre de 1927 el paleontólogo Kraglievich volvió a Mercedes y, con la colaboración de don A. C. Berro, realizaron ambos la clasificación correspondiente y cuyo importante trabajo se publicó en el tomo I, 1927, de nuestra Revista, con el título de: "Contribución al conocimiento de los fósiles de la República Oriental del Uruguay", por Alejandro C. Berro.

Además, con actividad encomiástica, el señor A. C. Berro, publicó, en mayo de 1929, un folleto interesante sobre "Catálogos de cuatro pequeñas colecciones paleontológicas del Uruguay. (Formación pampeana)".

(18) En mayo de 1930, la "Sociedad Forestal Uruguaya" resolvió patrocinar la conservación del "Higuerón histórico" de la playa de La Agra-

n) Confirmación de la necesidad urgente de dictar leyes protectoras y de fomento de la arqueología uruguaya.

o) Se ha dado el toque de llamada a nuestro paso, acudiendo las personas entusiastas y aficionados por las colecciones etnográficas, obteniéndose voluntariamente de ellas su franca cooperación y hasta donativos de los ejemplares que poseían, para que nuestra Sociedad llenase su cometido al respecto.

Hemos levantado así el espíritu en el sentido de que se interesaran por nuestras cosas, y hoy, en la región visitada, el nombre de nuestra Sociedad es conocido con prestigio y algunas personas ya han solicitado el ingreso a la misma.

p) Destacada acción cooperadora de las policías de la zona, de las Subprefecturas y de los Concejos, lo que hace que nuestra Sociedad requiera de los Ministerios correspondientes y de los Concejos de Administración, el apoyo necesario en toda la República para las futuras excursiones, y para la donación y cooperación eficiente de los particulares.

q) Como la policía de Mercedes ha recomendado particularmente a todas las comisarías de su jurisdicción, que cuando haya denuncia de hallazgos de huesos fósiles, material indígena, piezas históricas, etc., de parte de los capataces y peones camineros y de los particulares, traten de recogerlos, con el nombre del donante y con detalles de los lugares en que fueron encontrados, se impone que nuestra Sociedad solicite del Ministerio del Interior, su patriótica cooperación, a semejanza de las policías de Soriano, para todos los departamentos, con la colocación de cartulinas en todas las comisarías, explicando nuestra campaña en ese sentido y dando las instrucciones del caso.

De más está decir, que una campaña de cooperación en

---

ciada (Soriano), con la cooperación de nuestra Sociedad; y en julio, ésta, resolvió también cooperar a la reconstrucción de la Capilla de la Calera de las Huérfanas (Carmelo).

esta forma, nos dará sorprendentes e incalculables resultados y de la manera más noble y económica. (19)

r) * Como resultados positivos de estas investigaciones, en lo que respecta a las jurisdicciones de Nueva Padmira, podemos hablar formalmente, hasta el momento, *cronológicamente*, así, sobre Eras y Períodos:

Cuaternaria (o *Antropozoica*) superior. ("Formación postpampeana"). Período Holoceno.

—Cuaternaria (o *Antropozoica*) inferior. ("Formación pampeana"). Período Pleistoceno.

—Terciaria o *Cainozoica*. ("Formación araucana"). Períodos Mioceno y Plioceno??

—Terciaria o *Cainozoica*. ("Formación entrerriana"). Período Plioceno.

—Secundaria o *Mesozoica*. ("Formación guaranítica") y *estratigráficamente* así: sobre Series y Pisos:

—"Formación postpampeana". Piso "Aimarense" (en el sentido de actual) y "Querandino".

—"Formación pampeana superior". Piso "Bonaerense" ?.

—"Formación araucana". Piso "Hermosense" ?.

—"Formación entrerriana". Piso "Paranaense".

—"Formación guaranítica".

Sobre Edades:

La de la *piedra*, en su período de la *piedra pulida* o NEOLÍTICO: posiblemente *antiguo* y *moderno* (de la clasificación de F. Ameghino).

s) * Para los que se han tomado el trabajo de leer y releer las obras de Florentino Ameghino, sabido es que, gracias a las mismas, la geopaleontología sudamericana ha dado el paso grandioso que la separaba de las tinieblas en que vivió desde el principio. Y que fué tan sabio el sabio Ameghino, que en sus estudios previó el futuro, anunciando, con toda modestia, la mo-

(19) Nuestra Comisión Directiva, con fecha 7 de junio de 1928, al considerar esta Memoria, acogió esta idea, dándole de inmediato andamiento en la forma que consta en el acta correspondiente.

dificación de sus teorías por sus precursores. Ningún sudamericano puede negar la importancia de dichas teorías y hasta es dado decir (fuera de algunas salvedades, sobre la teoría del hombre fósil diluviano), que ellas significaban certeza para su época y para el estado de las investigaciones científicas de entonces. Nadie puede negar que tales obras abrieron los ojos a los estudiosos y que para nosotros, con esa enorme base científica, nos es muy fácil darnos cuenta de la geopaleontología rioplatense, y así, ampliar, modificar y criticar seriamente los resultados de sus conclusiones. No pasarán, pues, muchos años, si los investigadores siguen intensificando sus exploraciones y sus estudios, en que veamos aparecer nuevas teorías y, sobre todo, se obtenga una clasificación más completa y definida de cada uno de los estratos del suelo sedimentario.

Y, en efecto, bastó que en 1927 el paleontólogo don Lucas Kraglievich hiciera una detenida visita a nuestros departamentos de Colonia, Soriano, Río Negro y Flores, para que de un solo plumazo quedasen fundamentalmente modificadas las conclusiones de dos sabios sobre el terreno "loessoide" de Punta Gorda y las areniscas rojas de la gruta del Palacio. Ese terreno "loessoide" dejó de ser la primitiva formación "patagónica" de Ameghino, para pertenecer a la formación "araucana", y las areniscas rojas del sabio geólogo doctor Carlos Walter, dejaron de ser suprapuestas al citado terreno, para ser infrapuestas a la formación "araucana loessoide". Y así tenía que suceder al ser examinados detenidamente por Kraglievich, los testimonios geológicos que presentan admirablemente en los cortes actuales y respectivos de los acantilados palmirenses y fraybentinos.

Igualmente, la ingresión marina terciaria "entrerriana" de F. Ameghino, que se admite sea miopliocena, el señor Kraglievich cree sea pliocena basándose, entre otros testimonios, en la presencia del *Megalonychops sp. Fontanai* Krag., descubierto en Camacho (Nueva Palmira).

f) Nuestra República pasó felizmente por el tiempo en

que, una vez constituída, se daba un interés absoluto a las conquistas militares. Hoy, que estamos en plena conquista social en pro del bienestar general, entraremos indudablemente en la era en que daremos singular impulso a las cuestiones científicas en el orden de la arqueología y paleontología: a este respecto, cumple tal honor a nuestra novel Sociedad "Amigos de la Arqueología".

21.—La cooperación particular y la cortesía de nuestra sociedad

Como ya hemos dicho, la cooperación de los particulares en nuestra obra fué destacada y eficiente, por lo que nuestra Sociedad, por diversas razones, se ha creado deberes de cortesía que concretaremos, por ejemplo, de la siguiente manera:

En primer lugar, se han hecho acreedores a la designación de "Miembros Correspondientes" de nuestra Sociedad los señores: profesor Martín Doello Jurado (Buenos Aires), paleontólogo Lucas Kraglievich (Buenos Aires), arqueólogo Héctor Greslebín (Buenos Aires) y Alejandro C. Berro (Mercedes), con sus notas correspondientes de agradecimiento, y, a este último, por sus generosos donativos a nuestra Sociedad, y por la cooperación que nos dispensara en Mercedes.

De igual manera y por diversas razones se han hecho acreedores a recibir notas de agradecimiento de nuestra Sociedad los señores: Augusto Teisseire (Colonia), doctor Ergasto H. Cordero (Montevideo), preparador Angel Zotta (Buenos Aires), ayudante Emilio Ribas (Buenos Aires), Florentino Guimaraens (Mercedes); Enrique Rodríguez Fabregat, Ministro de Instrucción Pública; Héctor Scavino (Mercedes); Lorenzo Angel Ruiz, Presidente del Consejo de Administración de Mercedes; Julio Alvarez Lista, Director de "El Día" de Mercedes; P. Fabio Arrieta (Nueva Palmira), Oscar Otero Roca (Nueva Palmira), Emo C. Fontana (Camacho), capitán Araújo

(comisario de Soriano), Juan Carlos Avila (subcomisario de Dolores). Idem a los vecinos de la villa de Soriano, que donaron piezas de arte chaná.

22.—Exégesis

Podemos decir, con entera libertad, que han sido coronados con excelentes resultados los nobles esfuerzos de esos hombres de estudio, de ambas márgenes del Plata, que han cooperado con todo desinterés y entusiasmo al conocimiento mejor del suelo uruguayo, y a la adquisición de valiosos elementos para la futura arqueología nacional en todos sus alcances.

A la Sociedad "Amigos de la Arqueología" le cupo el honor de patrocinar y de contribuir a la realización de la primera excursión científica rioplatense, debutando así, antes del primer aniversario de su fundación, con una contribución de resultados valiosos e incalculables para el tesoro de la cultura uruguaya, simbolizada por los museos y hecha práctica con sus propias colecciones.

Mario A. Fontana Company.

Montevideo, 24 de mayo de 1927.

Del señor M. DOELLO JURADO

Consideramos de interés agregar a la narración del señor Mario A. Fontana, los siguientes párrafos que sobre el mismo viaje escribe el señor Doello Jurado, en carta a uno de nuestros redactores.

Dicen así:

. . . .

La comprobación de que el hueso del curioso gravígrado que el señor Kraglievich ha denominado *Megalonychops Fon-*

tanai, procede, según los datos recogidos en el terreno mismo, de la formación marina de Camacho, que por sus invertebrados fósiles, es igual a la de Paraná (Entre Ríos), es, sin duda alguna, del mayor interés paleontológico. Ahora quedarían por ver las relaciones de estos gravígrados con el verdadero "*Megalonyx*" típico, del Pleistoceno (¿y Plioceno?) de Estados Unidos.

Yo había visitado esa región en 1915, (1) y pude comprobar la observación ya hecha por Darwin, de que *debajo* de aquellas capas marinas había *loess* semejante al pampeano, que en todas partes está *encima* de ellas. Queda por ver a cuál de los horizontes, que necesariamente deben ser más o menos sincrónicos, de esta parte del Plata, corresponde aquel de Punta Gorda y ribera del Uruguay hasta Chaparro. El aspecto, textura física y color del terreno, me habían recordado siempre al de la costa atlántica de la provincia de Buenos Aires, entre Mar del Plata y Miramar, esto es, las clásicas barrancas de Chapadmalal, para cuya parte inferior Ameghino estableció su piso "cha-

(1) A este viaje se refiere la siguiente nota de mi trabajo "Nota preliminar sobre los braquiópodos fósiles de la Argentina, referidos al género Bouchardia y sobre la posición del Horizonte Salamanquense" ("Anales de la Sociedad Científica Argentina", tomo XCIV, página 197 y siguientes). "Los tres ejemplares de Bouchardia transplatina que hasta ahora se conocían, proceden de perforaciones cerca de Buenos Aires y La Plata, que han atravesado las capas marinas de la formación pampeana y alcanzado a unos 80 metros de profundidad las capas marinas de la formación entrerriana. Los ejemplares de Ihering fueron obtenidos en la perforación de Puente Alsina. La única excepción es una valva aislada que hallé en mayo de 1915, en la parte superior del pequeño "cerro de Bautista", un poco al Norte de la desembocadura del arroyo de las Víboras, próximo al río Uruguay, en la República Oriental del Uruguay, donde aflora la misma formación; pero el estado de conservación del ejemplar es bastante deficiente."

En la excursión de 1927 volvimos, viniendo desde Nueva Palmira a ese mismo cerro, al cual yo había llegado antes desde Carmelo. El nombre de "Bautista", que algunos pobladores me indicaron en 1915, no parece generalizado. Volvimos a encontrar allí, en compañía del profesor Teisseire, varios ejemplares bien conservados, del interesante braquiópodo mencionado.

padmalense", muy vecino, estratigráfica y paleontológicamente, al "hermosense" de Monte Hermoso. En la época de aquel viaje al Carmelo y Punta Gorda, yo acababa de visitar (1913 y 1914) aquella costa bonaerense en compañía de Carlos Ameghino (fué mi primera excursión como naturalista de este Museo), y tenía su recuerdo bien fresco. Ahora el señor Kraglievich encuentra también esta semejanza y se inclinaría a sincronizar esos horizontes, es claro que sin considerarlo como opinión definitiva. La cosa tiene su pro y su contra, y sería un poco largo exponerla; pero la cuestión es que no se encuentran fósiles (de mamíferos u otros animales terrestres). Nosotros encontramos sólo trozos, que no arrojan mayor luz (aunque algunos no han sido todavía detenidamente comparados). En cambio, en las capas de la transgresión marina terciaria, hallamos un cierto número y, entre ellos, dos braquiópodos interesantes, en regular cantidad de ejemplares, que describiré en cuanto pueda y de los cuales les enviaré duplicados.

Hemos seleccionado un pequeño número de las especies iguales a las que se hallan o pueden hallarse en los terrenos uruguayos. Llámoles la atención sobre el Paquiruco y el *Dicoelophorus*, de Chapadmalal. Del primero va un lindo ejemplar de cráneo casi completo: es una "joya paleontológica", como decía Ameghino, ese curioso animalito de un grupo completamente extinguido, del que nadie diría que es un ungulado, pues parece un roedor, como lo es el *Dicoelophorus*, muy afín del Ctenomys actual o tuco tuco. (Consígnase un cráneo de este último para comparar).

Nuestro objeto al remitirles esos ejemplares, es facilitar la comparación a los investigadores y coleccionistas de ese país. Si esos géneros se encontrasen allí, sería un gran paso dado para la solución del interesante problema estratigráfico que se plantea. En cuanto a los invertebrados marinos, yo mismo he encontrado varias de esas especies de Paraná, que les remito, en la barranca de San Juan (estancia de Anchorena), en mi viaje

de 1919; pero es probable que en las capas uruguayas se hallen otras especies no conocidas en la Argentina y seguramente nuevas. El braquiópodo del género *Lingula,* del que hallamos varias valvas en Punta Gorda, es desconocido, pero aquí ya teníamos unos ejemplares iguales de Paraná, de la antigua colección Bravard, y por eso lo tengo designado como *Lingula Bravardi,* n. sp.

¡Con cuánto placer veríamos que surgieran allí algunos jóvenes que se encaminasen en estos asuntos geopaleontológicos, tan interesantes y útiles, así como hay ya algunos en las ciencias biológicas! De esto hablábamos días pasados, con el señor Ministro Rodríguez Fabregat, a quien tuve el placer de hacer una breve visita. Aquí, lo mismo que en la Facultad de Ciencias Naturales, acogeríamos con los brazos abiertos a los que desean concurrir para completar estudios o hacer investigaciones. Nuestros países necesitan imprescindiblamente de varias docenas de naturalistas verdaderos, con capacidad, preparación y entusiasmo (con amor a la ciencia y a su tierra).

M. Doello Jurado.





CRANEO CON FRAGMENTOS DE UN COLLAR

POR

CARLOS SEIJO

I

Fué encontrado últimamente en Punta del Este por Maximiliano Seijo, en el desmonte hecho con motivo de la apertura de una calle.

Al pasar por allí, como notara que un pequeño fragmento de aspecto óseo, sobresaliera del corte vertical del barranco, desmenuzado por el azote de las lluvias y del viento, ocurriósele escarbar a su alrededor, constatando que se trataba de un cráneo humano.

Descansaba debajo de una capa superficial de 0.10 de arena voladora, y a más, de un conglomerado conteniendo huesos de lobo, detritus de conchillas y tierra vegetal arenosa, bien negra, de medio metro de espesor. La misma estratificación se continuaba 0.70 más abajo, hasta llegar a la greda (fig. 1).

Por consiguiente, con poca dificultad pudo ser retirado en la forma de un bloc, y fué así como llegó a mi poder.

Su orientación era de E. a O. y en cuanto a las demás partes del cuerpo, debieron ser destruídas al hacerse la excavación, puesto que nada más apareció; y lo raro es que su posición fuera vertical.

Al quitarle el *humus* que lo recubría, observé su lamentable estado (figs. 2 y 3) y que había pertenecido a un niño de unos 8 a 9 años de edad, según lo demuestran algunos dien-

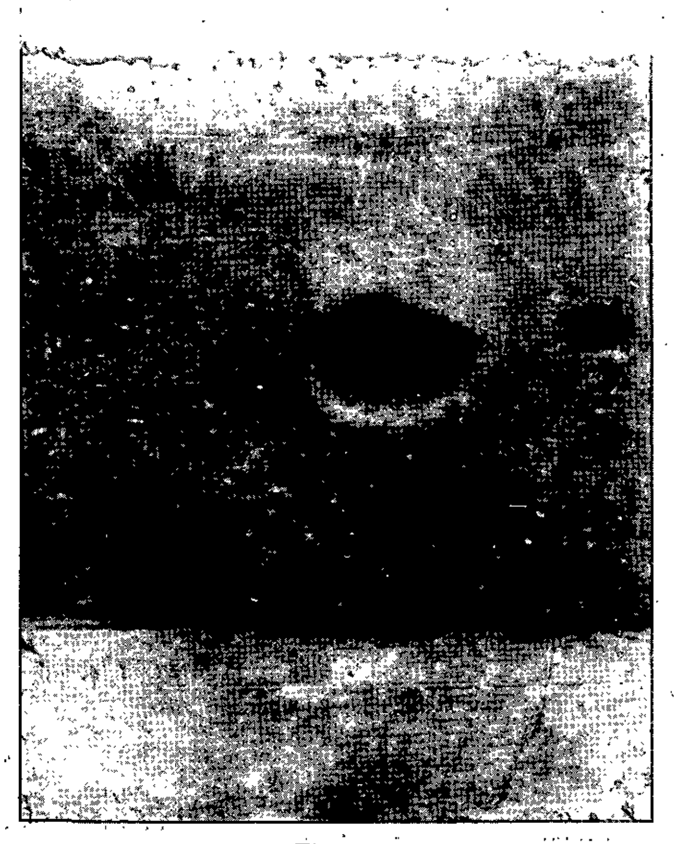


Fig. 1

tes que estaban por renovarse. Estos quedaron visibles en sus alvéolos, por haberse destruído la parte anterior de la bóveda palatina (figs. 4 y 5).

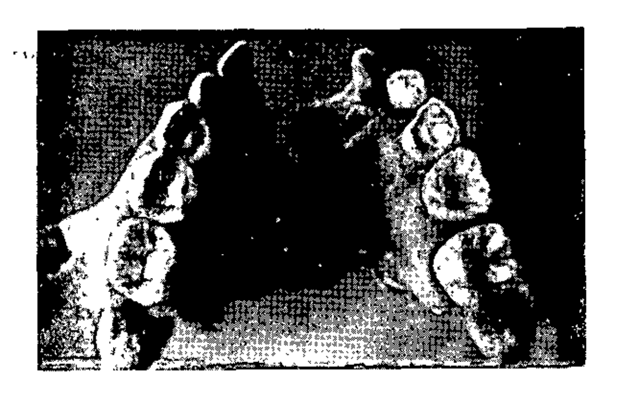


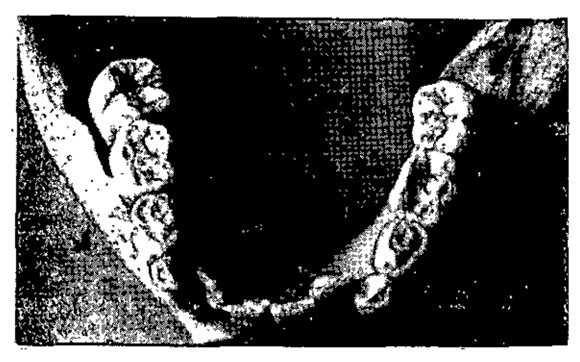
Fig. 2 — Norma lateral izquierda



Fig. 3 — Norma lateral derecha

Sus primeros dientes, al no tener un mayor desgaste, no coincidían con los de otro cráneo (1) de muy poca más edad, que algunos años antes había exhumado en la misma península, debajo de una capa de medio metro de arena y a ocho hectómetros distante del primero.





Figs. 4-5

Por encontrarse saturado del agua de las lluvias y ser tan poco consistente su tejido óseo, al desecarse la bóveda craneana, debido a su gran contracción, me fué imposible poderlo completar.

Este detalle puede observarse en dicha reproducción, así como su dentadura; pues, fuera de los incisivos medios supe-

(1) Hállase en mi colección donada al Museo Histórico Nacional.

riores e inferiores y los molares permanentes, todo lo demás debió encontrarse desgastado, (2) hasta la superficie de las encías (figs. 6 y 7).

Deseando conocer el sitio del último hallazgo, lleguéme hasta él y noté que en la misma concavidad dejada, había un pequeño disco que me llamó la atención por su forma regular y hallarse perforado en su mismo centro.

Suponiendo fuera de hueso, lo examiné detenidamente, resultando, en cambio, estar constituído por una fracción de la valva de un molusco. Pensé que podría ser alguna semejante a las que pueden verse en todas las playas donde ellas abundan, desgastadas por el continuo arrastre de las olas; pero cuando al día siguiente empecé a retirar del cráneo la tierra arenosa que en parte lo recubría, vi aparecer con sorpresa, otro igual al anterior. Fué entonces que pude constatar que ellos debieron haber sido ejecutados por la mano del hombre.

Vino a justificarse mayormente esta mi opinión, cuando, adheridos al hueso, próximo al occipucio, hallé dos más sobrepuestos y que más tarde se desprendieron por el roce de mis manos, mientras procuraba reconstruir el cráneo.

Este simple detalle y la región en que situábanse, concluyó por convencerme de que no había más duda, que correspondían a los fragmentos de un collar de moluscos, que debieron ser anacarados y por la acción del tiempo habían perdido todo su brillo.

No sería difícil, pues, que como en las costas del Este no hay a este respecto cosa que valga, fueran fabricados con las valvas de las variedades que cítanse: "Entre los moluscos abundaban en los arroyos y ríos, las almejas, de los géneros *Unio* y *Anodonta*, que tanto gustaban los chanás". (3)

---

(2) Fué por este motivo que hice la referencia en mi réplica, contra lo que opinaba el profesor Arechavaleta sobre este particular. De Prehistoria: "Revista Histórica", 1923, núm. 33, pág. 1505.

(3) José H. Figueira: "Los primitivos habitantes del Uruguay", 1892.

De estas últimas he solido hallar en las inmediaciones de San Carlos, y todavía conservo un buen ejemplar procedente del arroyo de los Perros, en el departamento del Durazno.

II

Volví a efectuar una segunda visita, con la esperanza de encontrar mayor número de discos y sólo conseguí ocho más, conservándose aún dos de ellos adaptados el uno contra el otro.

Noté también, que los agujeros de estos últimos, a pesar de haberse destruído su sostén, continuaban permaneciendo en su primitiva alineación. El más grande de todos mide 18 milímetros de diámetro y el más pequeño 13 (fig. 8).

Miré bien por si se descubrían vestigios de la sustancia en que pudieron ser enhebrados, y nada apareció; demostrando que ello debió consistir en alguna fibra vegetal, como ser la de envira, (4) alguna tirilla del cuero de un animal pequeño, o el nervio de las patas del ñandú.

Al ser observadas sus aberturas con una lupa, por sus formas más bien irregulares, parecerían hechas tal vez con la punta de algún sílex.

Al continuar la extracción de la tierra negra arenosa del interior del cráneo, (5) por su delgadez ósea y mal estado de conservación, se fué convirtiendo en numerosos fragmentos, que después reduje a cuatro solamente.

Vista la dificultad de poder unir a éstos de firme, los hice adaptar sobre una superficie de arcilla plástica, y así logré, aunque no perfectamente, restablecer la forma verdadera del cráneo, para ser reproducido (figs. 9 y 10).

Según mi parecer, como lo demuestran las figuras 2 y 3, fué destrozado cuando no existía la piel facial y el cuero cabelludo; ya por tener ambos maxilares partidos, como por faltarle parte de la bóveda craneana, los exígomas y las apófisis

(4) *Xylopia frutescens. Ibira.*
(5) Dos kilogramos.



Fig. 6 — Norma lateral



Fig. 7

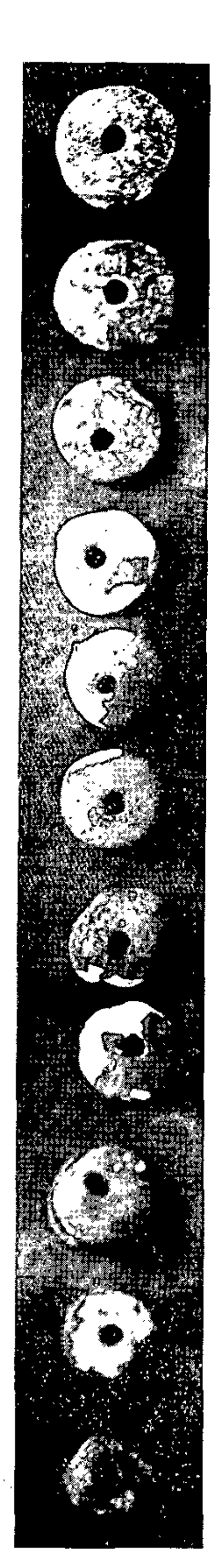


Fig. 8

mastoideas. A no haber sido así, se habrían encontrado al menos estas últimas, dentro del mismo conjunto compacto, y además denótase en todos ellos, que su fractura es primitiva. El frontal es pequeño y en cambio exagerado su desarrolló posterior, como sucede entre los niños.

A pesar de que los españoles distribuían abalorios, (6) se ve que, en su gran mayoría, las tribus indígenas de nuestro país, no los usaban. (7) A no ser así, los habrían extraviado continuamente en el trajín de su vida errante y turbulenta, y se encontrarían en los paraderos o en los túmulos; pero nada semejante aparece, y eso que hasta los últimos años del período colonial aun continuábanse repartiendo, desde Montevideo, dichos regalos.

Menos mal que entre los objetos de relumbrón solían agregar otros artículos de diversa índole y de más provecho, como se expresa en este mismo documento: "Conduce de quenta de la R.l H.a á entregar al S.r Com.te Militar de Puerto Deseado D.n Benito Lagos (8) para regalar á los Indios los efectos siguientes:

Tres tercios de yerva mate con peso neto de 23 a.s 23 l.s.

Un barril de ag.te de España.

Media a. (arroba) de abalorios.

Y de haber verificado su fiel entrega traerá docum.to que lo acredite.

Mont.o En.o 24 de 1805." (9)

---

(6) "... abalorios que obtuvieron los naturales de los españoles, en una época posterior a la conquista". Atilio Cassinelli: "Maldonado en el siglo XVIII". ("Revista Histórica", 1925).

(7) Cítase tan sólo a la de los chanás, distribuídos en el departamento de Soriano, que "usaban collares de vidrio que obtenían de los europeos y otros que hacían de barro cocido". "Los primitivos habitantes del Uruguay", 1892, por José H. Figueira.

(8) Comandante del bergantín "Arrogante".

(9) Archivo General Administrativo.

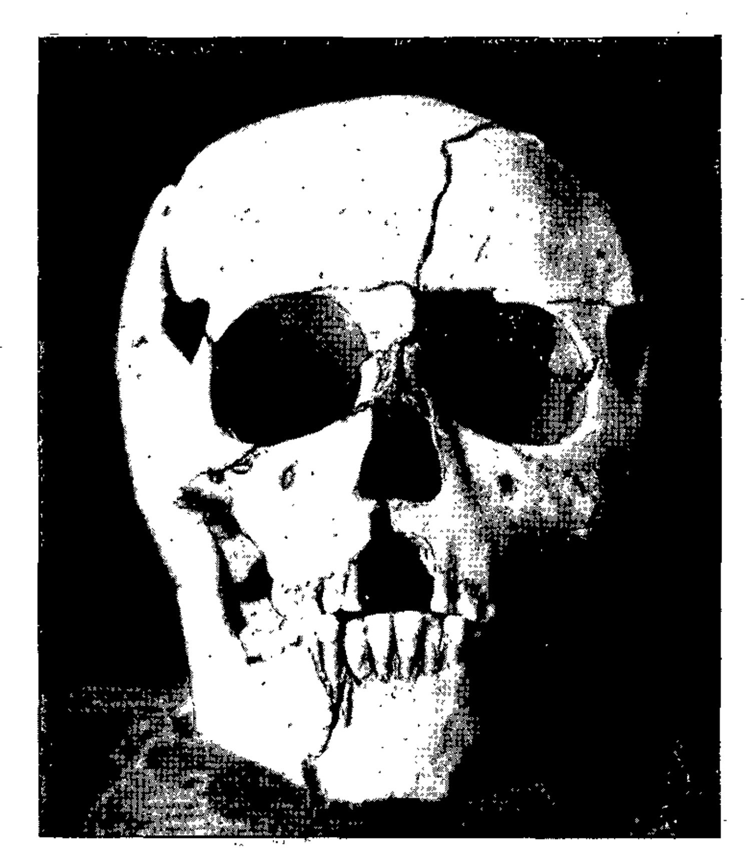


Fig. 9 — Norma frontal

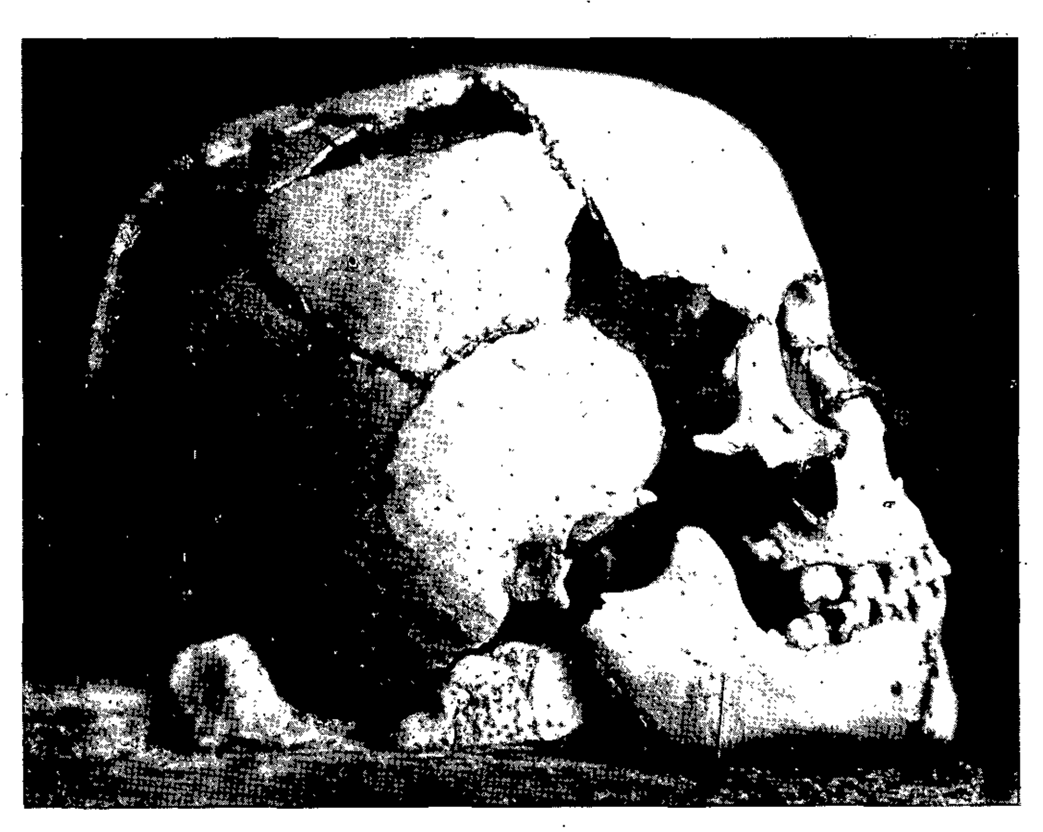


Fig. 10 — Norma lateral

III

Cuentas, tan sólo han aparecido en dos o tres determinados sitios, (10) tales como ser, los cerros del mismo nombre, en Treinta y Tres, Cerro Largo y Aiguá, en el departamento de Maldonado, que es de donde proceden las que forman el collar (11) en que fueron reunidas (fig. 11).

Ellas son de tres colores: blancas, celestes y amarillentas; teniendo las primeras la consistencia de la porcelana y las otras son vítreas.

Darwin, en su viaje en el año 1833, cuando estuvo en el

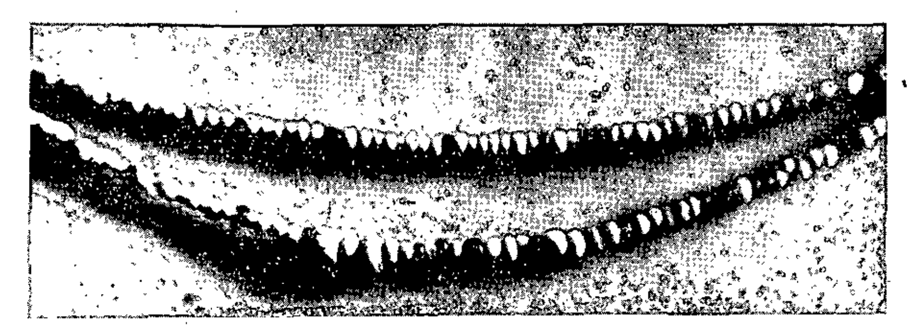


Fig. 11

cerro Perico Flaco, dice: "Durante mi permanencia en este sitio, he oído hablar a menudo de la sierra de las Cuentas, colina situada varias millas al Norte. Me han asegurado que, en efecto, se encuentran allí a montones, piedrecitas redondas de diferentes colores, atravesadas todas ellas por un agujerito ci-

(10) "Obsérvanse también en varios departamentos, cerros llamados de las Cuentas, por encontrarse en ellos abalorios o cuentas de vidrio..., pero no faltan autores que dicen que estos cerros de las Cuentas son cementerios indígenas y que los abalorios que en ellos se hallan, pertenecen a los primitivos habitantes del Uruguay, quienes los hubieron por cambio de los españoles"... (a) (O. Araújo: "Historia de los Charrúas", 1911).

(11) Hállase en mi colección donada al Museo Histórico Nacional.

(a) Pedro Stagnero. Cerro de las Cuentas. 1885.

líndrico. Los indios tenían en otro tiempo la costumbre de recogerlas para hacer collares y brazaletes"... (12)

Según lo explica en seguida, suponía que fueran fragmentos de "cristales de cuarzo, cuyos ángulos se habían desgastado con el roce y que estaban mezclados con guijarros en la orilla del mar", como los que se encontraban en la costa oriental del Africa Meridional. ¿Estas, no serían semejantes a las que fueron descubiertas en el cerro Morado, provincia de Salta, en la Argentina? Según la descripción hecha por uno de los excursionistas, además de otros objetos, consiguieron: "30 cuentas de collar de piedra". Y agrega: "En cuanto a las cuentas... estima que son semejantes a las halladas en la quebrada de Humahuaca y sitios vecinos". (13)

Por lo tanto, Darwin al no haber visto las primeras, no pudo darse cuenta de que se trataba de verdaderos abalorios fabricados por los españoles, tal como los representa el collar antes citado (fig. 11).

Los discos, reproducidos en la figura 8, desde los tiempos primitivos siguieron usándose como adorno, y más tarde como moneda. "Mientras no penetró el comercio extranjero en las costas africanas del Oeste, hasta hace una generación, se estuvo usando como tal", (14) y agrégase que "aun perdura esa misma costumbre en las islas Salomón; siendo las mujeres que reducen las valvas en fragmentos y las perforan con un taladro, para que después los hombres se ocupen en desgastarlas, reduciéndolas al tamaño adecuado".

Naturalmente, nuestros aborígenes, por su gran atraso, no llegaron a emplear dicho material con ese objeto y rarísimamente como adorno, visto aquí este único hallazgo; pues sien-

---

(12) Darwin: "Mi viaje alrededor del Mundo". Valencia.

(13) Eduardo Casanova: "Excursión arqueológica al Cerro Morado, departamento de Iruya, provincia de Salta. XXV expedición".

(14) The Geography of money, by William Atherton du Puy. "The National Geographic Magazine". Wáshington. Vol. LII, N.º 6, 1927.

do tan fácil de fabricar, ya se habrían encontrado discos semejantes en los paraderos, túmulos y otros parajes en que descubriéronse restos indígenas.

Al Sur de Bahía Blanca, en la República Argentina, también aparecieron algunos de ellos en un cementerio de indios puelches, solamente que no eran de forma bien regular. (15)

En su exploración del túmulo en Punta Chaparro, el señor Mario A. Fontana (16) dice: "Recogimos diversas valvas de moluscos dispuestas en la masa de la tierra vegetal, y muchas arriba de la capa inferior arenosa". Como no se hace mayor mención, probablemente no tuvieron aplicación ninguna, o hicieron parte de los que sirviéronles como alimento.

Collares de esa misma especie son usados todavía como adorno, por las mujeres indígenas de la costa E. del puerto Moresby, en la Nueva Guinea; (17) sólo que las valvas son menos redondeadas y su perforación está hecha cerca de uno de sus bordes.

También en Pueblo Bonito, Nuevo Méjico, fué descubierto por una expedición de la Sociedad Geográfica Nacional de Wáshington en 1924, "bajo una capa de arena de 15

---

(15) "En los talleres y cementerios de la Pirámide y Punta Rubia, como en el de los Indios, se han encontrado muchísimos fragmentos de valvas de moluscos. Entre los restos, aparecen innumerables fragmentos de discos perforados, y aun ejemplares completos, de tamaños diferentes, y en muchos casos, casi regulares.

En esta colección figuran 29, con diámetros entre 10 y 20 milímetros... Las valvas corresponden al género *Pectunculus*."

"Arqueología de la península San Blas" (provincia de Buenos Aires), por Luis María Torres, 1922. (De la "Revista del Museo de La Plata", tomo XXVI, págs. 473 a 532).

(16) Informe sobre la exploración de un túmulo indígena en Punta Chaparro. Colonia. REVISTA DE LA SOCIEDAD AMIGOS DE LA ARQUEOLOGÍA, 1928.

(17) Into primeval Papua by seaplane, by E. W. Brandes, Ph. D. "The National Geographic Magazine". Wáshington. Vol. LVI, N.º 3, 1929.

pies de espesor, junto con otros restos", un collar; no de simples abalorios, sino fabricado por los mismos indios. Consistía en uno de gran lujo, conteniendo un total de "2.500 pequeñas cuentas hechas con turquesas". (18)



(18) Every day Life in Pueblo Bonito by Neil m. Judd. "The National Geographic Magazine". Wáshington. Vol. XLVIII, N.º 3, 1925.



HALLAZGO DE UN PROTEROTÉRIDO EN LA REPÚBLICA DEL URUGUAY

(PROTEROTHERIUM BERROI n. sp.).

POR

LUCAS KRAGLIEVICH

Entre los órdenes de mamíferos sudamericanos extinguidos, el de los litopternos (*Litopterna*) creado por el ilustre Ameghino, fué uno de los más singulares, como que comprende los macroquénidos y los proterotéridos que paralelizaron en estas comarcas a los perisodáctilos del continente boreal, hasta el punto de que uno de los géneros, el pequeño *Thoatherium*, era algo así como un liliputiense caballito, más perfectamente monodáctilo que nuestros equinos, debido a la total atrofia de sus dedos laterales.

El grupo de los macroquénidos incluye el típico género pampeano *Macrauchenia* Owen, que habitó la mitad austral de Sud América, incluso el territorio uruguayo, y varios géneros terciarios como *Pseudomacrauchenia* Kragl., *Promacrauchenia* Amegh., *Scalabrinitherium* Amegh., *Theosodon* Amegh., etc., conocidos solamente en la Argentina.

Sobre estos ungulados diré aquí únicamente, que tenían cuello y piernas largos y pies tridáctilos, caracterizándose por la forma de sus dientes y su disposición en serie continua, sin espacio entre los incisivos y caninos, ni entre éstos y los premolares, pero sobre todo por la anómala situación de los orifi-

cios nasales anteriores, que se abrían cerca de la frente, de un modo parecido a lo que ocurre en los cetáceos. Tal vez esta migración frontal de los orificios nasales respondió al progresivo desarrollo de una trompa movible y extensible, algo más larga que la del tapir, y es probable que los macroquénidos viviesen preferentemente a orillas de los grandes esteros y arroyos, nutriéndose de hierbas acuáticas. El tamaño de algunas especies sobrepasaba el de un gran caballo actual.

El segundo grupo de litopternos, el de los proterotéridos, nos interesa especialmente, pues a él se refiere la especie uruguaya que pasaré a describir más adelante. Comprendía ungulados esbeltos y ágiles de mediana talla, con los pies funcionalmente monodáctilos, aunque la mayoría conservaba dos pequeños dedos completos que no tocaban el suelo durante la marcha, dispuestos a uno y otro costado del fuerte dedo mediano funcional de cada pie; es decir, que los dedos guardaban iguales proporciones mutuas que en los primitivos équidos (*Hipparion, Mesohippus*, etc.).

Pero como uno de los géneros, el *Thoatherium* Amegh., llegó a perder totalmente los dedos laterales, de los que apenas quedaron vestigios de sus metapodiales, resulta que los proterotéridos aventajaron a este respecto a los caballos, dado que estos perisodáctilos han conservado más desarrollados los metacarpianos y metatarsianos de los dedos atrofiados. Sin duda el proceso de atrofia de estos dedos se debió, en los caballos y proterotéridos, al uso predominante del dedo mediano en la impulsión de la marcha y la carrera, y, sin embargo, uno y otro grupo difieren notablemente por la estructura del carpo y del tarso, pues mientras los proteroterios mantuvieron casi inalterada la estructura primitiva en serie lineal de los huesecillos de las dos filas del carpo y tarso, los caballos y perisodáctilos en general, sufrieron una alteración de esos elementos, destinada a reforzar la estructura del conjunto. Por eso se ha dicho, de acuerdo con las definiciones del gran sabio ruso Kowalevsky,

que el método de reducción digital de los proterotéridos fué "inadaptivo", en tanto que el de los caballos y perisodáctilos, ha sido "adaptivo". Pero estas definiciones, que desde el punto de vista teórico parecen inobjetables, no se avienen con la realidad de los hechos, puesto que si los proteroterios aventajaron a los caballos en la simplificación de los dedos, ello significa que la estructura de su carpo y tarso no fué tan "inadaptiva" que impidiese el cumplimiento acabado del proceso de reducción digital.

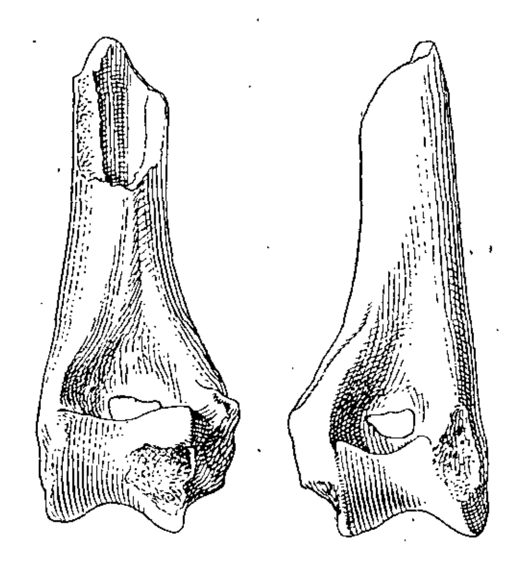
El cráneo de los proteroterios se alejaba menos del tipo normal que el de los macroquénidos, y su dentadura había experimentado una notable modificación numérica y morfológica en la parte anterior de la boca. El cráneo carecía, en efecto, de caninos y poseía un solo par de incisivos hipertrofiados y caniniformes, distanciados de los premolares por un diastema corto; la mandíbula conservaba dos pares de incisivos, el lateral más fuerte que el medial, y un pequeño canino algo espaciado de los incisivos y premolares.

El pescuezo era corto; los dos huesos del antebrazo igualmente fuertes y no tan largos como los de los macroquénidos, y la cola debió ser relativamente breve y delgada.

Pertenecen a este grupo los géneros *Proterotherium, Brachytherium, Diadiaphorus, Licaphrium, Thoatherium* y otros creados por Ameghino, todos ellos considerados hasta ahora exclusivos de la Argentina.

Por esta causa no fué poca mi sorpresa cuando hace algunos meses mi apreciado amigo, don Alejandro C. Berro, el infatigable naturalista de Mercedes, a quien el Uruguay le deberá perpetuo reconocimiento por sus valiosos hallazgos paleontológicos realizados en estos últimos cuatro años, me visitó en Buenos Aires y puso en mis manos, entre otros importantes objetos fósiles, la mitad distal de un húmero de proterotérido recogido personalmente en la región de Perico Flaco del departamento de Soriano.

Debo manifestar, empero, que este descubrimiento no me asombró tanto como el del húmero del gigantesco tardígrado *Megalonychops Fontanai* Kragl., realizado hace varios años, por mi amigo el ingeniero Mario A. Fontana en los depósitos marinos terciarios de Calera Camacho, cerca del arroyo Las Víboras en el departamento de Colonia, o el de la mandíbula del gran astrapoterio que llamé *Uruguaytherium Beaulieui,* conservada en la colección de la señorita *Catalina Beaulieu,* del departamento de Río Negro; pues tales precedentes ya me ha-



Proterotherium Berroi n. sp. Vistas anterior y posterior del fragmento humeral tipo (n.º 1554, colec. Berro). Tamaño natural

bían insinuado la sospecha de que también los proterotéridos y otros mamíferos terciarios que se creían exclusivos de la Argentina, pudieron habitar el territorio uruguayo.

El fragmento humeral fué encontrado por el señor Berro fuera de su yacimiento originario, en el que, sin duda, debió quedar empotrada la otra mitad del hueso, o, por lo menos, una parte de ella, por cuanto la superficie de la rotura parece fresca. El color amarillento del hueso y su grado de fosilización,

dejan presumir que el yacimiento pudo ser el terreno loesoide terciario que forma muchas de las cuchillas del departamento de Soriano, alternando allí con otras constituídas por areniscas y conglomerados mesozoicos, o más antiguos. A mi juicio el terreno loesoide de dichas cuchillas, es el mismo que aparece en Punta Gorda, al Sur de Nueva Palmira, sobre la costa del río Uruguay, infrapuesto a la formación marina entrerriana, y en Caracoles, al Norte de la desembocadura del río Negro, cubre la arenisca roja cretácea del Palacio. Su antigüedad puede ser plioceno inferior o mioceno superior, pero no hay todavía suficientes datos paleontológicos para apreciarla exactamente. De cualquier modo, creo que el fósil hallado por el señor Berro no procede del terreno pampeano, pues mi experiencia respecto a la fosilización de los huesos que se descubren en la formación pampeana del departamento de Soriano y otros limítrofes, me induce a rechazar esta sospecha.

El fragmento consiste en la mitad distal de un húmero izquierdo, que se conserva casi intacta, salvo una pequeña deficiencia en el borde externo anterior de la articulación para el antebrazo y la rotura de la apófisis posteromedial, que en los proteroterios se destaca al costado de la fosa olecraneana. La polea articular del antebrazo es perpendicular al eje longitudinal del hueso, y su forma se parece tanto a la que ofrece en los proterotéridos, que no deja lugar a dudas sobre la posición sistemática del angulado a que perteneció este húmero. Es una polea simple, sin crestas intermedias, subdividida en dos partes por una garganta mediana regularmente amplia; la parte externa, correspondiente al radio, es transversalmente algo convexa; la porción interna es rectilínea en dirección transversal, y más levantada que la otra, de manera que su borde libre es más comprimido y saliente que el de la porción externa. Además, el labio interno de la polea se encuentra situado en el plano de la respectiva cara del hueso, debido a la ausencia casi absoluta de la epitroclea, mientras que el labio externo se halla

alejado del contorno lateral externo, a causa de que allí se destaca un epicóndilo regularmente voluminoso.

La fosa coronoidea es más bien amplia y profunda en su parte distal, dónde está un poco recubierta por el margen libre de la polea articular; pero en dirección proximal, la profundidad disminuye gradualmente, a medida que la fosa decrece en anchura por la convergencia de las crestas laterales que la limitan.

La fosa olecraneana es más extensa y profunda, pero también disminuye gradualmente de profundidad y anchura en dirección proximal, hasta que desaparece sin una delimitación bien aparente. La cresta que la limita externamente se prolonga algo más arriba que la opuesta y hacia la mitad de su recorrido se une con la débil cresta supinatoria desprendida del epicóndilo. La falta de limitación proximal de la fosa olecraneana es poco frecuente en los litopternos y por lo que he podido observar parece exclusiva del género *Proterotherium*.

Las dos fosas supratrocleares que acabo de describir, se comunican por intermedio de un agujero bastante grande e irregularmente cuadrilátero, un poco más ancho que alto.

La diáfisis del hueso es redondeada y bastante delgada. Su cara anterior está recorrida por una cresta longitudinal mediana áspera, que asciende desde la fosa coronoidea; la cara posterior es transversalmente convexa, sin aplanamiento alguno encima de la fosa olecraneana, como el que suele existir en los húmeros de muchos proterotéridos. El costado medial o interno es aplanado distalmente y redondeado más arriba, donde existe un agujero nutricio, distante 48 milímetros del borde distal. El costado lateral o externo, presenta en su parte distal, la prominencia epicondiloidea, limitada inferiormente por un pozo ligamentario que la separa del respectivo margen articular del hueso; de su vértice superior se desprende la débil cresta supinatoria que se dirige oblicuamente atrás, hasta con-

fluir con la cresta externa de la fosa olecraneana; encima del epicóndilo, la cara externa converge hacia la interna formando una corta concavidad longitudinal y luego se orienta paralelamente a dicha cara.

Suponiendo que este húmero haya pertenecido efectivamente a una especie del género *Proterotherium*, la especie ha sido una de las más pequeñas. Su tamaño es comparable con el del *Proterotherium Dodgei* Scott, (1) descubierta en la formación santacruceana del lago Pueyrredón (territorio de Santa Cruz), pero el húmero de *Dodgei* es un poco más ancho sobre el epicóndilo, y, por el contrario, un poco más angosto sobre la polea articular.

He revisado todo el material de proterotéridos conservado en la colección Ameghino y en los museos de Buenos Aires y La Plata, y he consultado la gran obra de Scott referente a los litopternos santacruceanos, sin encontrar ningún húmero que concuerde exactamente con el del Uruguay. Por eso me decido a crear sobre él una nueva especie que atribuyo provisoriamente al género *Proterotherium*, denominándola *P. Berroi*, en homenaje a su descubridor, don Alejandro C. Berro.

Doy aquí las principales dimensiones del fósil: longitud del fragmento, 66 milímetros; ancho máximo distal, sobre el epicóndilo, 27; ancho de la polea articular, 20; espesor distal en el costado externo, 20; espesor de la polea sobre la garganta, 11.5; extensión próximo-distal de la fosa olecraneana, 25; ancho transverso de la diáfisis sobre el agujero nutricio, 12.5; espesor anteroposterior en dicho lugar, 15; longitud probable del hueso, desde el *caput*, 120.

Diciembre 2 de 1930.

---

(1) William B. Scott, *Litopterna of the Santa Cruz Beds*, en *Reports of the Princeton University Expeditions to Patagonia*, 1896-1899, vol. VII, *Palaeontology*, Parte I, página 78, Princeton-Stuttgart, 1910.



UN NUEVO TIPO DE INSTRUMENTO DE PIEDRA DEL LITORAL ARGENTINO

POR

ANTONIO SERRANO

(Paraná-Argentina)

Hernandarias es una pequeña villa ubicada unas veinte leguas al Norte de la ciudad de Paraná, sobre el río de este mismo nombre. Hacia el Norte de ella y desembocando en el Paraná, corre el arroyo Hernandarias, que fué límite de las tierras acordadas a principios del siglo XVII al gobernador Hernandarias de Saavedra, y hoy límite divisorio entre los departamentos de Paraná y La Paz. La villa Hernandarias fué fundada en mayo de 1872.

De las inmediaciones de Hernandarias proceden los curiosos objetos líticos motivo de esta publicación, y también — de distintos lugares — dos buenas piezas enteras de alfarería, que ya hemos descripto en otra oportunidad. (1)

En distintas ocasiones se han descubierto piezas arqueológicas: cacharros enteros, bolas, fragmentos de alfarería, etc., que desgraciadamente no han llegado a manos de estudiosos.

---

(1) Antonio Serrano: "Sobre algunas piezas de alfarería indígena de la provincia de Entre Ríos, conservadas en el Museo de Paraná", en Physis, tomo IX, pág. 117, Buenos Aires, 1928.

La calidad del material descubierto, indica que la zona de Hernandarias es interesante y merecedora de exploraciones metódicas por parte de nuestros arqueólogos.

Las tres piezas que hoy describimos — tipológicamente iguales — fueron descubiertas al arar un campo; estaban juntas, a muy poca profundidad de la superficie. Dos fueron rotas por el tractor, y el peón que lo manejaba no tuvo el tino de recoger todos los pedazos: dejó en el suelo el fragmento superior del ejemplar *C*, que al sembrar y rastrillar se cubrió de tierra. Con el propietario del campo, señor Alejandro Scattini, esperamos la recolección de la cosecha para remover la tierra y ver si con el fragmento perdido, aparecen nuevos objetos. (2)

Piezas como las presentes, sólo se han descrito dos para el territorio argentino. Provienen de la región de los indios diaguitas, Andalgalá y valle Calchaquí, respectivamente. Boman, (3) que es quien las describe bajo el nombre de "barras de piedra", nos dice:

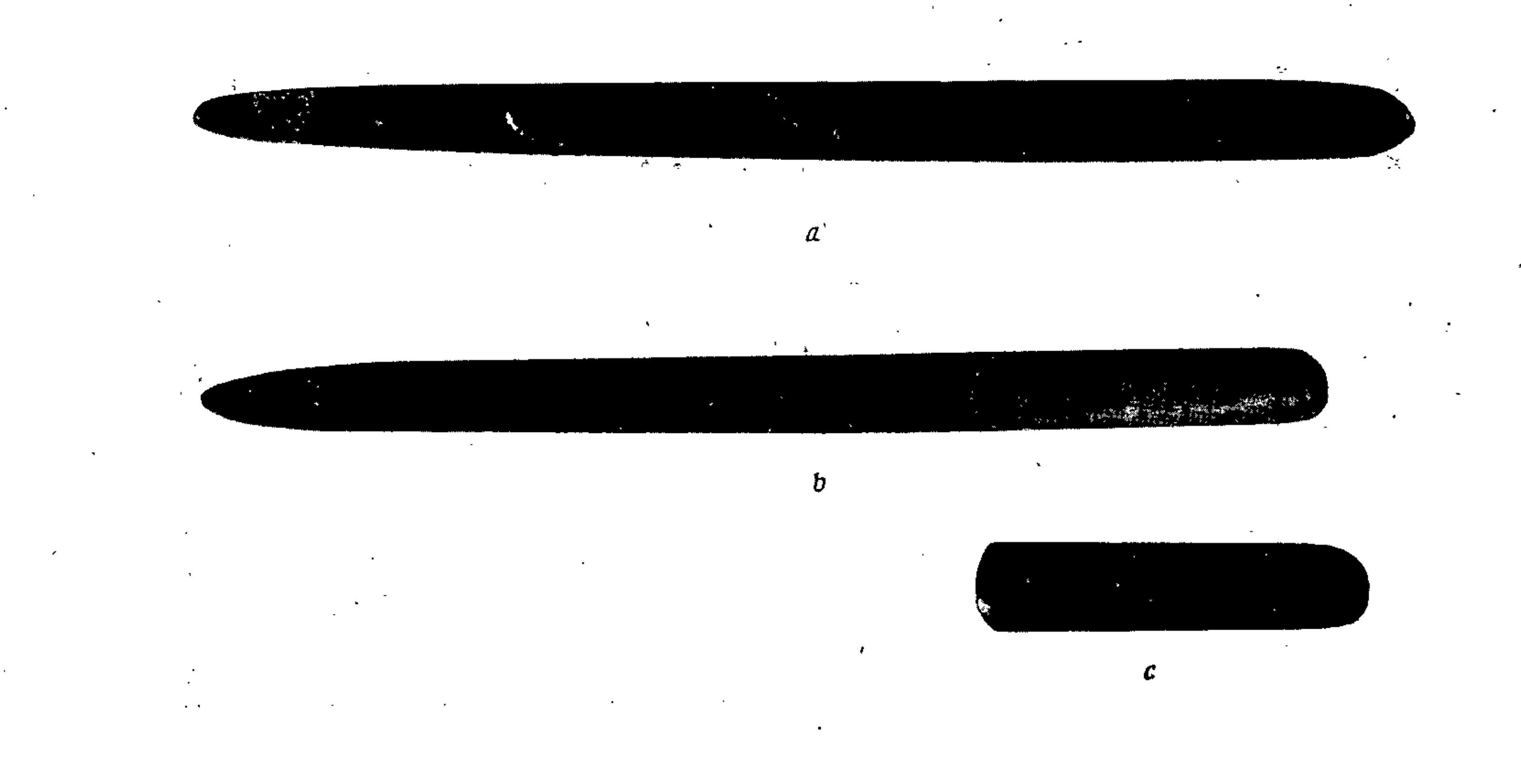
" En la colección de la Misión Francesa se encuentran dos " especímenes de una especie de barras en piedra, casi cilín- " dricas, que yo reproduzco, fig. 4 (Pl. II), pues ninguna de " estas piezas ha sido nunca publicada. La primera de estas " barras tiene 0 m. 354 de largo y 0 m. 046 a 0 m. 035 de diá- " metro; la segunda tiene 0 m. 615 de largo y 0 m. 042 a 0 m. " 037 de diámetro.

" Yo he oído decir a personas que conocen bien la re- " gión diaguita, que estas piezas se encuentran siempre en las " antiguas minas.

" Es muy probable que estos instrumentos fueran emplea- " dos en las minas prehispánicas, aunque es difícil imaginar

(2) De este mismo sitio proceden varios fragmentos de alfarería y una bola de piedra, de cintura, conservada, conjuntamente con los objetos que aquí se describen, en el Museo de Paraná.

(3) Eric Boman: "Antiquités de la région andine de la République Argentine et du désert d'Atacama", tomo I, pág. 133, y Plancha II, París, 1908.


a
b
c

" con qué objeto. Estos bastones en piedra son casi demasiado " frágiles para haber servido de palancas. . .".

La suposición de Boman de que "es muy probable que estos instrumentos fueran empleados en las minas prehispánicas", se explica por la sugestión que produjo en él la circunstancia de que siempre se encontraban en las antiguas minas, según los datos que pudo recoger. En cambio, en las regiones no mineras, nadie titubea en considerarlos "manos de morteros". Así sucede con el Brasil, donde ejemplares de este tipo abundan, especialmente en los Estados de Minas Geraes, Bahía, Espíritu Santo, San Paulo, Santa Catharina y Río Grande do Sul. (4)

Como "manos de morteros" han sido considerados generalmente, y de ahí el poco interés que ha despertado su estudio. Simoens da Silva dió a conocer al XX Congreso Internacional de Americanistas, reunido en Río de Janeiro en 1922, la pieza más grande de las conocidas de este tipo. (5) Mide 1 m. 39 de largo y pesa 6.640 gramos. Es de diabasa y fué encontrada en las proximidades de San Salvador (Estado de Bahía). Por lo general, el largo de los ejemplares brasileños oscilan entre 0.50 y 0.70 metros.

El conocido investigador brasileño nos dice en su monografía: (6) "O typo desse artefacto, embora caracteristico de " mó (mão de pilão) não deixa de intrigar, até certo ponto, o " espirito do observador, que ben o póde reputar, como um " "bastão de comando", ou melhor ainda, como uma "mages- " tatica insignia de chefe". "

Por nuestra parte, el estudio de los ejemplares de Hernandarias nos lleva a la convicción de que no son manos de morteros,

(4) Simoens da Silva: Correspondencia epistolar de Antonio Serrano, Río de Janeiro, 10 de setiembre de 1930.

(5) Doctor Simoens da Silva: "Uma rarissima mó indigena. Prehistoria do Brasil". Saparata de los Anales del XX Congreso Internacional de Americanistas. Río de Janeiro, 1924.

(6) Ibidem, pág. 5.

inclinándonos, por otra parte, a suponerlos símbolos de autoridad, política o religiosa.

Esperamos poder ocuparnos nuevamente de este tipo de instrumento lítico y reservamos para entonces la determinación de su área dentro del continente y de posibles vinculaciones con culturas de fuera de él.

Ejemplar a. — El ejemplar *a* es el más largo de los dos enteros y el mejor trabajado de los tres que describimos. Mide 68 ½ centímetros de largo y su diámetro, en la parte media, es de 46 mms. Su peso es de 2.800 gramos. La roca empleada parece ser una pizarra. El ejemplar ha sido perfectamente pulido y presenta algo así como una pátina de color marrón ocráceo en su casi total extensión.

La base de este ejemplar no es esférica, como la del *b* y *c*, sino en punta, cosa que la hace inapta para servir de mano de mortero.

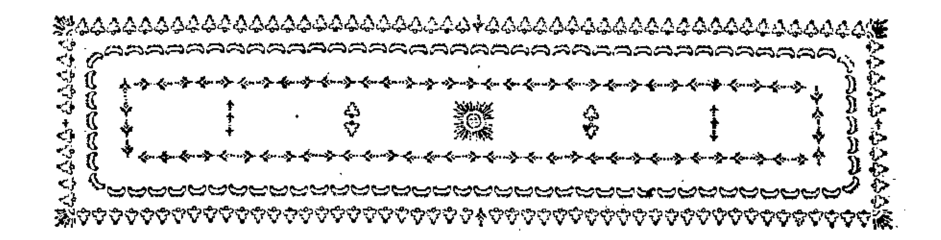
Exceptuando la pequeña porción de la base, la pieza es circular en todas sus secciones.

Ejemplar b.—Es algo más corto que el anterior, pues sólo mide 64 centimetros. No es esférico en todas sus secciones transversales, pues en gran parte se han mantenido los planos de esquistocidad de la roca, y aquéllas se presentan más o menos ovaladas. Los diámetros en la parte media son 50 y 45 mms. Su peso es de 2.700 gramos. La roca empleada es gneis.

Ejemplar c. — Sólo se recogió la porción inferior de la pieza, dejando abandonada en el yacimiento la otra porción. La roca empleada es un gneis semejante al del ejemplar *b*. La factura es buena, pero no se cuidó de darle un pulido tan perfecto como el que presenta el ejemplar *a*. El diámetro en la sección de fractura es de 50 mms.

El material lítico empleado en la fabricación de estos instrumentos, no es de la región. La procedencia más verosímil sería el territorio brasileño.

Paraná, octubre de 1930.



OBSERVACIONES ETNOGRÁFICAS Y LINGÜÍSTICAS SOBRE LOS INDIOS TAPIETE

POR

ENRIQUE PALAVECINO

(Encargado de las Colecciones Etnográficas del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos Aires)

Durante un viaje al Chaco salteño realizado por encargo del Director del Museo Nacional de Historia Natural, profesor Martín Doello Jurado, tuve oportunidad de observar, de cerca, un grupo de indios Tapiete, compuesto por unos treinta individuos entre hombres y mujeres. Aproveché esos momentos para obtener de ellos un breve vocabulario y unos pocos materiales cuya descripción, unida a la de otra pieza anteriormente existente en el Museo, constituyen el contenido principal de esta nota.

Los indios Tapiete, conocidos también con el nombre de Tapui o Tapii o Yanaigua viven entre los ríos Pilcomayo y Parapití; hacia el E. no se sabe hasta dónde entran en el Chaco. Su distribución en el vasto territorio que ocupan, es muy rala, a causa de la falta de agua.

Según Nordenskiold es una tribu cuya cultura originaria es de tipo Mataco, que habrían tomado de los Chiriguano el

idioma guaraní y algunos hábitos característicos de esta tribu, como ser el uso del tembeta o botón labial. (1)

Los Tapiete viven del cultivo del maíz, patata dulce, sandía, zapallo, porotos, calabacera y algodón; recogen miel y frutos silvestres, y los que viven sobre el Pilcomayo pescan. Entre los Tapiete del Parapití y los del Pilcomayo, Norsdenskiold ha notado algunas diferencias de orden cultural. En el Parapití, las chozas son circulares, del tipo Chorote, mientras que en

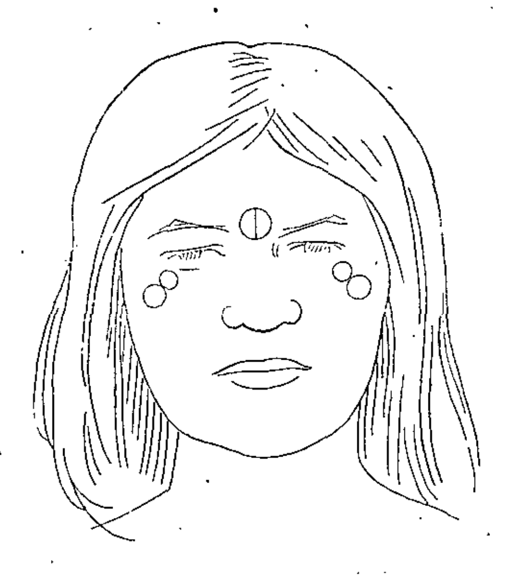


Fig. 1.—Tatuaje de una mujer Tapiete: compárese con los tatuajes Chorote y Ashlushlai publicados por mi. (Vide E Palavecino. «Observaciones etnográficas sobre las tribus aborigenes del Chaco Occidental», en «Gaea», vol. III, Láminas VIII, IX y X. Buenos Aires, 1928).

el Pilcomayo son rectangulares, con techo a dos vertientes, como entre los Chiriguano; en la forma de llevar el peinado, nótanse también diferencias: en el Norte lo usan a la Chorote, mientras en el Sur se lleva trenzado y atado en corona a la Chiriguana. El vestido de los Tapiete varones, es un simple tapa-

(1) Nordenskiold, Erland. Sind Tapiete ein guaranisierter Chacostamm? "Globus", XCVIII, p. 181, Braunschweig, 1910.

rrabo; usan tembetas de madera y las mujeres se tatúan el rostro a la manera Chorote. Por muchos elementos de la cultura material (instrumentos de pesca, tejidos de fibras vegetales, manera de conservar la miel, botijos de barro, agujas y leznas de hueso, pipas, etc.), se parecen mucho más a los Chorote y Mataco que a los Chiriguano. Los Chorote admiran a los Chiriguano y les prestan servicios que son retribuídos en maíz.

Los Tapiete que yo vi, procedían del Pilcomayo y se didigían a Tabacal, cerca de Orán, para trabajar en la cosecha de la caña de azúcar. Por su apariencia personal, me impresionaron más bien como Chiriguano sucios y descuidados que como chaqueños. Contribuía a esta impresión la analogía del vestido; las mujeres llevaban el "tipoi", y algunos hombres, peinados a la chiriguana y con tembetas, vestían trajes europeos; algunas mujeres estaban tatuadas (fig. 1). En mi breve contacto con ellos obtuve una pequeña serie de objetos etnográficos, cuda descripción va a continuación, y un pequeño vocabulario inserto al final.

Arcos y flechas.—En el Museo Nacional existen dos arcos de los indios Tapiete con sus dotaciones de flechas. Uno, perteneciente a los Yanaigua o Tapiete del Parapití, fué traído a Buenos Aires por el ingeniero E. Vollenveider; está catalogado con el número 26-449, parece de madera de "chonta", es de sección planoconvexa, con la convexidad hacia el lado de la cuerda; en los extremos tiene entalladuras para asegurar la cuerda, que es de fibra vegetal retorcida; la longitud total del arco, es de mts. 1.60. El ástil de las flechas es de caña hueca; en uno de los extremos se inserta la punta, que es una varilla aguzada de madera del mismo tipo que la del arco, y cuya longitud oscila entre un cuarto y un tercio del largo total de la flecha, la cual es de mts. 1.40 a 1.30; la sección de esta varilla es circular en el extremo que se inserta en el ástil de caña, pero, a pocos centímetros, la sección se torna triangular formando tres aristas, dos de las cuales son rebarbadas. Las plumas tienen una longitud de 15 centímetros, están hendidas a lo largo y se fijan en

el ástil por medio de ligaduras de hilo de algodón en ambos extremos.

El segundo ejemplar de arco fué obtenido por mí del grupo de Tapietes de Tabacal; lleva el número 27-220; es más corto que el anteriormente descripto; mide sólo mts. 1.40; su sección es también planoconvexa, pero esta última parte mira hacia el lado de la cuerda; tiene, asimismo, estribos para la cuerda, pero ésta es de cuero, como en los arcos de tipo Chorote y Mataco. Las flechas son de la misma forma que las del paquete 26-449, pero su emplumado, por las huellas que ha dejado, parece haber sido del tipo Chaqueño.



Fig. 2.—Cuero, el lenguaraz Tapiete

Pipas. — Las dos pipas de fumar que obtuve son de madera, del tipo tubular, tan corriente entre las tribus Toba, Chorote y Mataco. El ejemplar número 27-201 es de madera dura de color oscuro, con embocadura dilatada en forma de triángulo. El ejemplar 27-202 es de madera clara, más bien blanda y con embocadura circular; ambas tienen adornos de latón en forma de anillos.

Calabazas. — Pude también conseguir dos calabazas de las que estos indios usan para el transporte del agua. Son las dos de forma globular y tienen redes de suspensión de fibra vegetal en el número 27-204 y tientos de cuero en el número 27-378, de tres y dos litros de capacidad aproximadamente. Una de ellas, la primera, tiene grabada a cuchillo una sumaria decoración, consistente en dos pequeños registros verticales y paralelos, de cuatro triángulos cada uno, con su interior reticulado. Son estas dos piezas del

mismo tipo que las figuradas por Métraux, en su obra sobre la civilización de los Chiriguano. (1)

Bolsa de transporte.—Es una bolsa de tipo Chaqueño, tejida con fibra de caraguatá teñida de rojo, negro y de color natural para obtener efectos decorativos; tiene la forma de una hamaca con abertura estrechada mediante una atadura para asegurar mejor la carga; esta pieza es análoga a la que usan las mujeres Chorote y Mataco para la recolección de frutos silvestres y el transporte del ajuar doméstico durante los cambios de residencia.

Conclusión.—Exceptuando los arcos y las flechas, que poseen características que denotan la influencia de los Chiriguano y quizás de otras tribus del Oriente boliviano, los restantes elementos de la cultura por mí obtenidos son de tipo Chaqueño.

Vocabulario Tapiete

Nada sabemos del idioma que los Tapiete hablaban antes de la adopción del Chiriguano; según referencias de indios Chiriguano, el doctor Métraux, Nordenskiold y yo mismo hemos podido saber que algunos Tapiete parecen comunicarse entre ellos algunas veces en un idioma que no es el Chiriguano, pero es posible que esta lengua sea Chorote o alguna otra lengua conocida.

Yo los he oído hablar solamente el Chiriguano, detestablemente según juicio de indios de esa nación. He aquí el corto vocabulario por mí anotado:

Cuerpo humano

		Pelo	Yanánkahe
		Mano	Yandepo
Hombre	Cuimbá (?)	Pie	Yanentüma
Mujer	Tapipé (?)	Dedos	Siepo
Cabeza	Yanca	Ojos	Yanderesa
Brazo	Yanyigua	Nariz	Yinti

(1) Métraux, A. "Etudes sur la civilisation des indiens Chiriguano". ("Revista del Instituto de Etnología de la Universidad de Tucumán", tomo I, pág. 375, Tucumán, 1930).

Boca	Yandiyuro
Oreja	Yanimbi
Diente	Yaninay
Lengua	Yneu
Uñas	Yanepampe
Labios	Yanerembe
Cejas	Sapinkará
Vientre	Sirié

Nombres de animales

Perro	Iemba
Cerdo	Taiteto
Corzuela	Uanú
Avetruz	Ñandú
Tigre	Yagua
León	Yaguapunta
Tapir	Orebi
Pez	Pira
Palometa	Tinda
Dorado	Pirayu
Bagre	Mandu
Surubí	Surubí
Ave	Huraní

Vegetales

Maíz	Oatí
Zapallo	Huandaka
Ancu	Andai
Mistol	Yú'á

Comida y varios

Comida	Tembuí
Chicha	Cángüí
Aloja	Aloja
Fuego	Tata
Agua	Eu (pron. franc.)
Tierra	Íui
Cielo	Ara
Sol	Crafu
Luna	Yafu
Estrella	Yafu tata
Venus	Yafutatauasu
Cruz del Sur	Yandohacuere (1)
Tres Marías	Kepuirahauata (2)
Amarillo	Ii'ó
Negro	H'u

Verbos

Dormir	Akepotá'j
Comer	Akarupotá
Beber	Siühe
Bailar	Yapirai

Etnográfica

Casa	Oó
Puerta	Onkena
Vestido de mujer	Tipoi
Faja	Tapuaha
Adorno para los tobillos	Tumará
Bolsa de caraguatá	Ai'ú
Botijo	Iromí
Arco	Enirapá
Flecha	Endiruí
Lanza	Enuní
Cuchillo	Kisé
Collar	Tipo'i (?)

Numerales

1	Penté
2	Monké
3	Maap
4	Irundí
5	Pandepo

Gentilicios

Chunupí	Ashlushlai
Mataco	Oteni
Chiriguano	Aba
Chorote	Chorote
Toba	Toba

(1) Significa: huella del avestruz.

(2) Significa: lleva una hermana al cielo; está relacionado el nombre con un relato mítico.

El vocabulario precedente ha sido tomado del lenguaraz Cuero (fig. 2), perteneciente al grupo observado, Para su lectura debe emplearse la pronunciación castellana, salvo la letra "h", que suena aspirada, como en inglés, y la "u" con diéresis, que suena como en alemán.





DESCRIPCIÓN DE UN INTERESANTE ROEDOR EUMEGÁMIDO DESCUBIERTO EN EL URUGUAY: GYRIABRUS TEISSEIREI N. SP.

POR

LUCAS KRAGLIEVICH

Desde hace muchos años, el profesor don Augusto Teisseire, Director del Liceo Departamental de Colonia, se dedica con verdadero éxito al estudio de la geología y paleontología del citado departamento, con lo que ha llegado a destacarse como uno de los distinguidos cultores de las ciencias naturales en el país.

Sus pacientes investigaciones le han permitido formar una importante colección de invertebrados y vertebrados fósiles, pampeanos y prepampeanos, de la que ya se ha ocupado en varios trabajos, especialmente en su libro del año 1928 titulado "Contribución al estudio de la geología y de la paleontología de la República Oriental del Uruguay (región de la Colonia)".

Entre los vertebrados fósiles prepampeanos descubiertos por el profesor Teisseire, se cuenta el paladar, con la dentadura, de una nueva especie de roedor eumegámido, de mediana talla, que la describo aquí, dedicándosela a su descubridor con el nombre de *Gyriabrus Teisseirei* n. sp.

El fósil procede, sin duda, de la formación entrerriana (mioceno superior, o plioceno inferior), que aflora, según Teisseire, en muchos puntos de la costa del Río de la Plata, desde Colonia hacia el Norte, y prosigue por la ribera del río Uru-

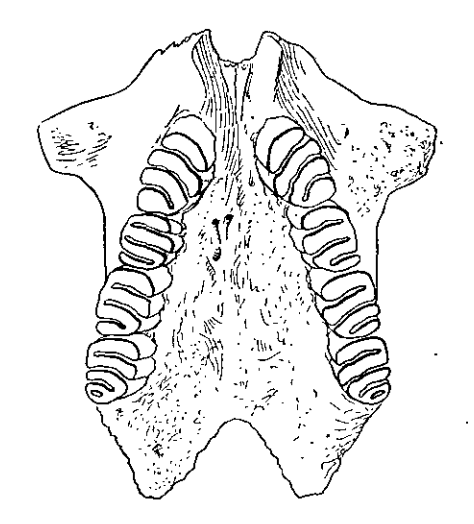
guay hasta la vecindad de Nueva Palmira, elevándose gradualmente sobre el nivel de las aguas de este río. Los depósitos de esta formación se componen casi totalmente de restos de moluscos y otros invertebrados marinos, pero en ellos suele encontrarse uno que otro hueso aislado de mamíferos terrestres, contemporáneos de los animales que vivieron en el mar, de la mencionada transgresión entrerriana. De tales depósitos se ha obtenido el paladar de *G. Teisseirei,* como se obtuvo también el fragmento humeral del gigantesco tardígrado *Megalonychops Fontanai* Kragl., hallado por el ingeniero Mario A. Fontana en Calera Camacho, al Norte del arroyo Las Víboras.

El género *Gyriabrus* fué primeramente hallado en los depósitos de la formación entrerriana argentina, que aparecen en las barrancas del río Paraná, sobre la provincia de Entre Ríos. Hasta ahora se le conocía muy imperfectamente, y en parte ha sido confundido con los llamados "*Megamys*" de la fauna entrerriana de la Argentina, que comprenden varios géneros, casi todos ellos de tamaño gigantesco, como ser: *Eumegamys* Kragl., *Carlesia* Kragl., *Phoberomys* Kragl. y otros. El nombre *Megamys,* debe reservarse para el mamífero ungulado litopterno, al que perteneció la tibia y la rótula descubiertas por D'Orbigny, cerca de la boca del río Negro (Argentina), que motivaron la creación del género por Laurillárd, en la creencia de que los huesos procedían de un enorme roedor.

Gyriabrus era un eumegámido algo diferente de los típicos miembros de la familia, y por eso propongo apartarlo en una subfamilia propia que se denominará *Gyriabrinae,* fundándome especialmente en el carácter de que la estructura morfológica de sus muelas se modificaba aún en el estado adulto del animal, por cuya causa este grupo de roedores es muy difícil de diagnosticar genéricamente y se presta a confusiones casi insalvables. El tamaño de las especies conocidas era mayor que el del coipo o el de la vizcacha actuales y, sin embargo, cabe decir que eran muy pequeños eumegánidos si se les compara

con ciertas especies gigantescas de los géneros ya mencionados, algunas de las cuales sobrepasan la corpulencia del tapir, acercándose al tamaño de un rinoceronte.

El género *Gyriabrus* con la especie *G. glutinatus*, fué creado por Ameghino en 1891 ("Rev. Arg. de Hist. Natural", I, pág. 246), sobre un molar inferior aislado, de corona muy larga en proporción a su grosor, constituído por cuatro láminas transversales de dentina, envueltas por esmalte, con un débil espesor de cemento interpuesto entre ellas, y de tal manera



Gyriabrus Teisseirei n. sp., tipo (2c-60. colec. Teisseire), en tamaño natural

coligadas, que la forma del diente en la base resulta distinta que en la corona. "Sobre el borde interno, dice Ameghino, las dos " láminas anteriores están separadas en todo su largo, y las dos " posteriores separadas en su mitad superior y soldadas en la " inferior. Sobre el lado externo, las dos primeras láminas es- " tán reunidas en todo su largo, la tercera está separada de las " precedentes sólo en su mitad superior, y la cuarta está sepa- " rada en todo su largo. Base completamente abierta. Diáme- " tro de la corona de un diente inferior: anteroposterior, 8 mi-

" límetros; transverso, 7 milímetros; longitud en línea recta " de la raíz a la corona, 27 milímetros." El molar tipo fué ilustrado posteriormente por el doctor Ameghino en el "Segundo censo de la República Argentina", tomo I, 1898, figura 45 i.

De la descripción dada por Ameghino, se deduce claramente (conforme con lo que he observado en el ejemplar original que se conserva en la Colección Ameghino), que la cara masticatoria muestra dos láminas anteriores unidas en el lado externo y separadas en el interno, de modo que constituyen una U transversal, las que son seguidas por dos láminas libres; en tanto que en la base, las tres primeras láminas están unidas en el costado externo y la tercera aparece unida con la cuarta en el lado interno. Indudablemente la conformación basal se presentaba ya cuando el desgaste masticatorio llegaba un poco abajo de la mitad del largo de la corona, y como no existe diferencia de tamaño en toda la longitud del diente, se infiere que éste perteneció a un ejemplar adulto y que la variabilidad morfológica de los molares, continuaba hasta cierto límite en el estado bien desarrollado del animal, mientras que en los típicos eumegámidos, la dentadura presentaba, desde bastante joven, una estructura morfológica invariable. Probablemente el molar de *G. glutinatus,* debió tener cinco láminas en estado juvenil, una de las cuales era producida por una hendidura lateral que se disipó con el desgaste masticatorio y produjo de este modo un molar únicamente cuadrilaminado.

A mi juicio la especie llamada por Ameghino, "*Megamys*" *Holmbergi,* de la que este sabio ilustró un paladar con molares en el "Segundo censo de la República Argentina", I, 1898, fig. 45 c, pertenece a un ejemplar adulto joven de *Gyriabrus,* que requiere llamarse *Gyriabrus Holmbergi* (Amegh.) Kragl. Sus molares constan, en efecto, de cinco láminas, excepto el m^1, que tiene cuatro elementos.

Todos los molares implantados en el maxilar descubierto por Teisseire, constan de cuatro láminas, pero la última lámina

del m^3, lleva incluído un pequeño pozo revestido de esmalte, que no es otra cosa que un residuo de una hendidura lateral externa, que subdividía dicha lámina antes de que el molar tuviese su desgaste actual, es decir, que por lo menos, ese molar fué quinquelaminado.

El m^1 y el m^2 del lado derecho, presentan la misma conformación que ofrece en su base el molar tipo de *G. glutinatus* y por tal motivo creo justificada la asignación de este paladar al género *Gyriabrus*, pero la especie *G. Teisseirei* es más robusta que la especie argentina creada por Ameghino.

El p^4 se compone de dos láminas anteriores libres y dos posteriores, unidas en el costado lingual. El m^1 comprende tres láminas unidas en el lado externo y una lámina posterior unida con la tercera en el lado interno. El m^2 del maxilar derecho tiene igual forma que el precedente, mientras el del lado izquierdo presenta dos láminas anteriores unidas en el lado externo y dos posteriores unidas en el interno, pero es seguro que con mayor desgaste, la segunda lámina del primer conjunto se habría unido del lado externo con la primera del segundo conjunto, y en esta condición el molar habría adquirido igual conformación que el correspondiente del otro maxilar. El m^3 ofrece la misma forma que el m^2 izquierdo, con la diferencia de que la lámina posterior presenta incluído el pozo esmaltado a que me referí precedentemente. El p^4 es el más extenso en dirección anteroposterior; m^1 y m^3 son del mismo tamaño, y m^2 algo mayor que éstos.

El paladar es amplio y excavado y se extiende en la línea media hasta la terminación posterior del m^3; delante del p^4 se levanta en declive y presenta una excavación longitudinal mediana, limitada por bordes elevados y divergentes. El costado lateral de los maxilares es algo abultado y muestra encima de la apófisis cigomática, un surco ancho ascendente hacia atrás, limitado por una cresta gruesa del maxilar. La apófisis cigomática es bastante ancha y espesa en la base y se orienta casi per-

pendicularmente al maxilar; su borde anterior se destaca delante del p^4, muy cerca de la sutura maxilopremaxilar, formando una línea convexa, y sobre dicho borde existe un pequeño tubérculo a nivel de la parte anterior del indicado diente. El margen posterior de dicha apófisis, se inicia más o menos en la terminación del premolar. La fosa masetérica subcigomática del maxilar, es bastante pronunciada. Los incisivos se prolongaban en los maxilares hasta la proximidad de los premolares, y éstos se inclinan por su base fuertemente adelante.

Principales dimensiones: longitud de los cuatro molares sobre la corona, 38.5 milímetros; diámetros anteroposterior y transverso del p^1, 12.5 y 9; diámetro anteroposterior del m^1 y m^3, 9; diámetro anteroposterior del m^2, 10; ancho transverso del m^3, 7.8; longitud del m^1 y m^2, 26; longitud del m^3, 24; distancia mínima entre ambos premolares, derecho e izquierdo, 4 milímetros; ancho del paladar en la parte anterior de los últimos molares, 22; espesor dorsoventral de la apófisis cigomática del maxilar, sobre el tubérculo de su borde anterior, 7.5.

Buenos Aires, 4 de diciembre de 1930.





LA LLAMADA CASA DEL GOBERNADOR EN MALDONADO, Y SU POZO MISTERIOSO

POR

CARLOS SEIJO

I

La llamada Casa del Gobernador (fig. 1), hallábase ubicada en la hoy calle Sarandí, manzana núm. 1, y a unos 18 metros de la esquina NE. de la plaza principal.

Su aspecto exterior era bien sencillo, tanto que ni sus rejas tenían el adorno clásico de la época; subsistiendo hoy tan sólo algunas paredes y dos puertas pequeñas que han sido adaptadas allí a una construcción moderna.

La fachada, (1) de 25.50 era de revoque, tenía techos de azotea, espaciosas piezas a lo largo de su frente y un gran patio en su centro.

Una vez terminado el período colonial, la casa y su huerto del fondo, fueron subdivididos para alquilar o venderse.

La totalidad del terreno que ocupaba, y cuya área era de "2.961 ms. cds.", según he podido constatar por un plano del año 1870, (2) y en el que se ve que los dos propietarios que la

(1) Fotografía del año 1896, que me fué cedida por el señor Silvio S. Geranio.

(2) Plano de gran formato, levantado por el agrimensor Alberto N. Calamet y perteneciente al señor Alfredo Olivera Calamet.

habitaron y se sucedieron entre 1824 y 1833, tan sólo le agregaron nuevas piezas e hicieron mejoras en los jardines.

Después de fallecer el último de ellos, permaneciendo descuidada, transformóse en ruina, hasta que hace poco tiempo fué todo fraccionado por segunda vez, puesto en venta, y el edificio derribado para formar otros nuevos.

Yo creo que el primitivo dueño fuera Andrés Benito Fajardo, pues figuraba en el año 1792 como comprador del solar anexo, situado en la esquina de la plaza, y en el que edificó su casa.

A la muerte de éste, su mujer, Francisca Otermin, las heredó, según ella misma lo expresa en un documento (3) de marzo de 1825: "Vendo y traspaso a mi hermano político D.ⁿ Francisco Acuña de Figueroa, una casa de mi propiedad al costado del Norte de la mía antigua... con el objeto de pagar la herencia q.ᵉ sobre mis fincas tenía D.ⁿ Manuel Fajardo por disposic.ⁿ de su tío mi difunto marido... Linda por el costado del Norte con otra casa nueva que el año pasado me compró el mismo"... (4) Como eran una sola (fig. 2), comprendiendo en total: "29 varas de frente por 50 de fondo", había sido levantada todo a lo largo, una pared de ladrillo para independizarlas y poderlas alquilar. De ahí que tuvieran que transformar en puerta de calle una de las ventanas, como así lo demuestran sus medidas correspondientes.

Siendo en esa fecha, Francisco Acuña de Figueroa, Ministro de Real Hacienda y Administrador de Aduana de aquella ciudad, casado con una hermana de la vendedora, la adquirió para habitarla; pero al terminarse la dominación brasileña, tal vez por quedar cesante y haber fallecido su compañera, se retiró a Montevideo, donde en 1833 figura vendiéndola.

---

(3) De propiedad del señor Angel Ugarte.

(4) Felipe Alvarez Bengochea fué el escribano que actuó, figurando entre los testigos Carlos Anaya.

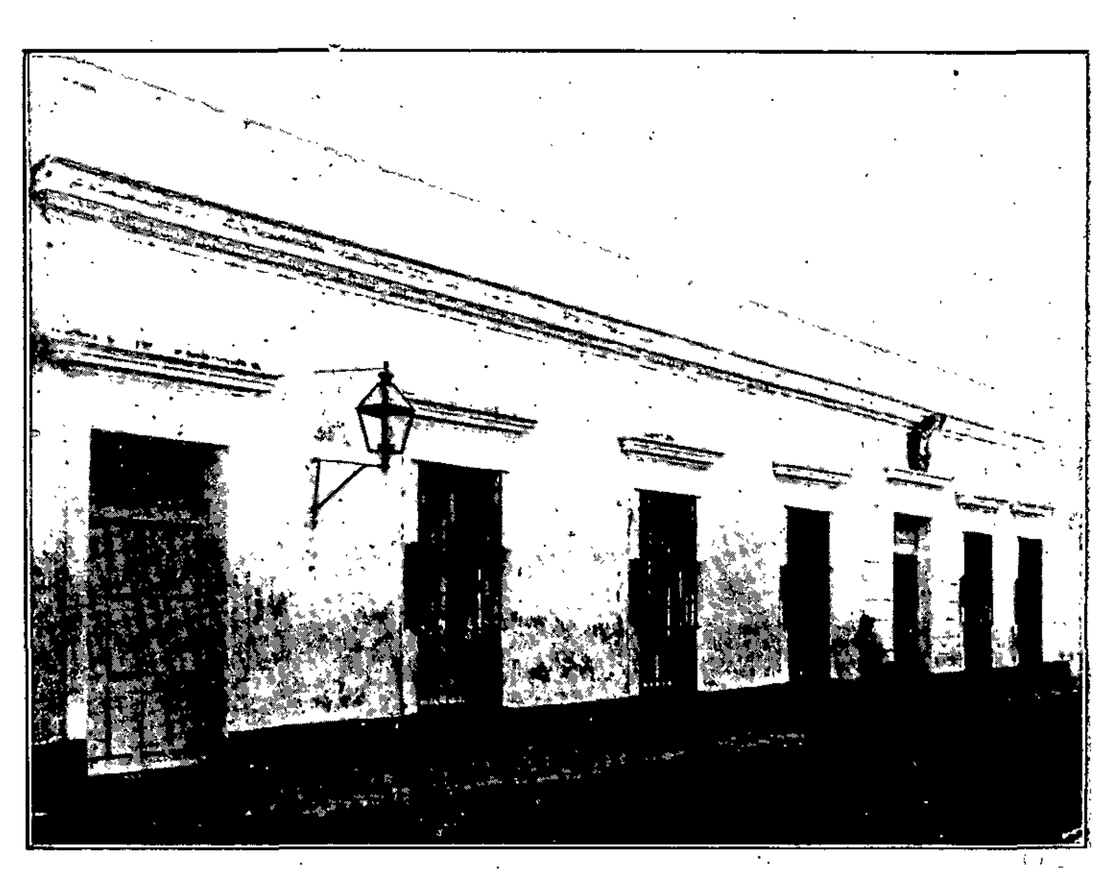


Fig. 1

La llamada Casa del Gobernador

Volviendo a la primera que éste compró, lindaba con la de otro personaje, Juan Manuel Plá, Alguacil Mayor en tiempos de la invasión inglesa; constaba "de una Sala, un zaguán, una Cocina grande en el Patio, y además la mitad del pozo de Balde que es servible para ambas casas". (5) Respecto a la segunda, al hacerse el detalle de su ubicación, se agregaba igualmente que su linde era por "el Sud con una casa nueba de la vendedora... y que contiene: zaguán con puerta a la calle y puerta al patio; sala con puerta al zaguán y dos ventanas a la calle; aposento con puerta a la sala y ventana al patio y una cocinita provisoria..., ítem más la mitad del pozo de valde".

Antes de llevarse a cabo estas ventas, el primitivo fondo de dichas propiedades, como lo indica el plano (fig. 6), quedaba limitado por una calle hacia el Este, conteniendo una pared de piedra de 34 mts. de largo y 2.60 de alto; y por la otra un "cerco al Sud, de piedra de 8 ½ v.s de largo, 2 de alto y cerco de ladrillo de 42 v.s de largo y alto 2 ½ v.s". Al correr de la primera se añadía una gran pieza de techo de azotea "de 10 v.s por 5 de ancho", que debió ser muy antigua, puesto que en el año 1832 encontrábase "inhabitable por el estado peligroso y de ruina"...

Así que no presentándose comprador, Francisco Aguilar se quedó con ella y la parte del solar, a cambio de "41.000 ladrillos cocidos y entregados en su horno". (6)

Por lo tanto, según lo indican los datos antes citados, Andrés Benito Fajardo debió haber sido el propietario de toda el área descrita desde un principio (fig. 6), y en la que se comprendía el "sólido edificio", construído, sin duda, al empezar

---

(5) "Por una puertilla de madera y el colocarla para dividir el pozo, 2 ps.".

(6) Para eso, antes había sido tasado todo el material que contenía, y de él, tan sólo citaré lo siguiente: 13 tirantes de "palmas neg.s del Paraguay de 5 v.s de largo cada uno a 5 r.s v.a. La puerta de la sala con su marco y herraje y 2 cargaderas que tiene, 13 p.s. Por el portón a la calle, con su marco y herraje, 4 p.s."

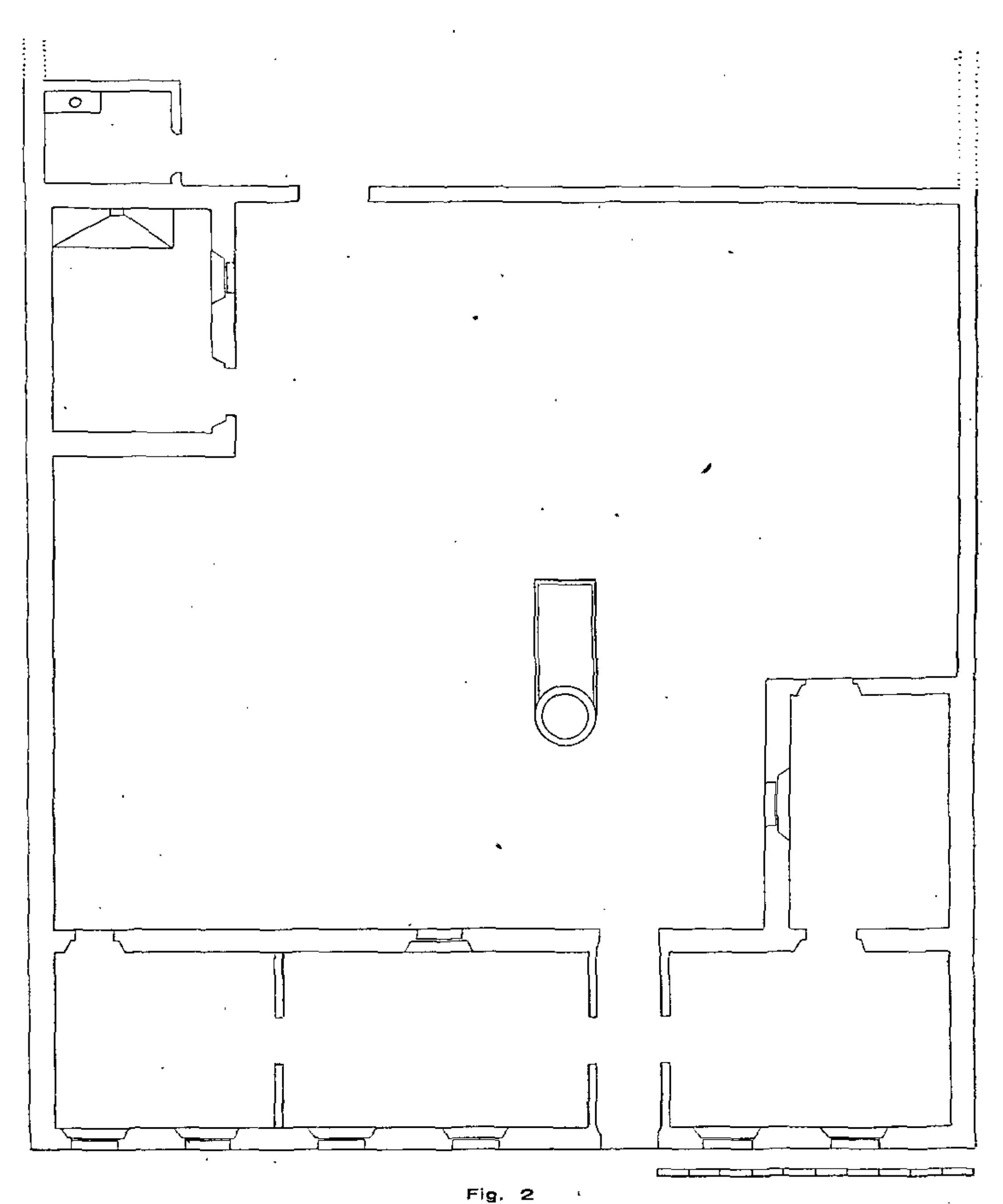


Fig. 2

Plano de la llamada Casa del Gobernador

el siglo pasado y donde habrán vivido algunos de los gobernadores. (7)

En cuanto al detalle que la vendedora especificaba en ambas ventas, ser una "casa nueva", ¿no sería porque la comparaba con la que ella vivía y titulaba "la mía antigua"? (8)

Hoy una propiedad moderna ocupa la mitad del antiguo edificio, y en la otra su dueño actual, utilizando algunas de sus vetustas paredes, (9) la reformó completamente; tanto que debiendo cambiarle de ubicación al zaguán, la portada colonial fué reemplazada por otra moderna, y las rejas, por balcones. Los herrajes pertenecientes a las aberturas antes citadas, así como el picaporte de la puerta de calle, son los únicos existentes (figs. 3 y 4).

II

El pozo

Desde hacía largo tiempo yo conocía bien dicha finca, tal como se conservaba primitivamente, por haber estado en ella innumerables ocasiones, cuando era habitada por un descendiente del que la había adquirido en 1833; quien refería, que según la tradición, en su patio estaba el pozo que daba comunicación con un subterráneo. Para eso señalaba una loza de mayor tamaño que las demás y junto a la cual hallábase una bomba de mano.

De ahí que, perdurando como una obsesión en mi mente

(7) "Maldonado (a) y la Colonia, cuyos gobernadores eran oficiales de graduación al mando de sus guarniciones respectivas, y cuyos sólidos edificios y población más culta, les daban una apariencia agradable" (a dichas ciudades).

(8) De esta última ha sido retirada una reja del patio, cuyo florón central no lo he visto figurar en las de la Colonia, publicadas por Fernando Capurro en el tomo II de la REVISTA DE LA SOCIEDAD AMIGOS DE LA ARQUEOLOGÍA.

(9) 0.60 de espesor.

(a) El Comandante Militar en 1802, era Rodríguez Arellano (F. Bauzá).

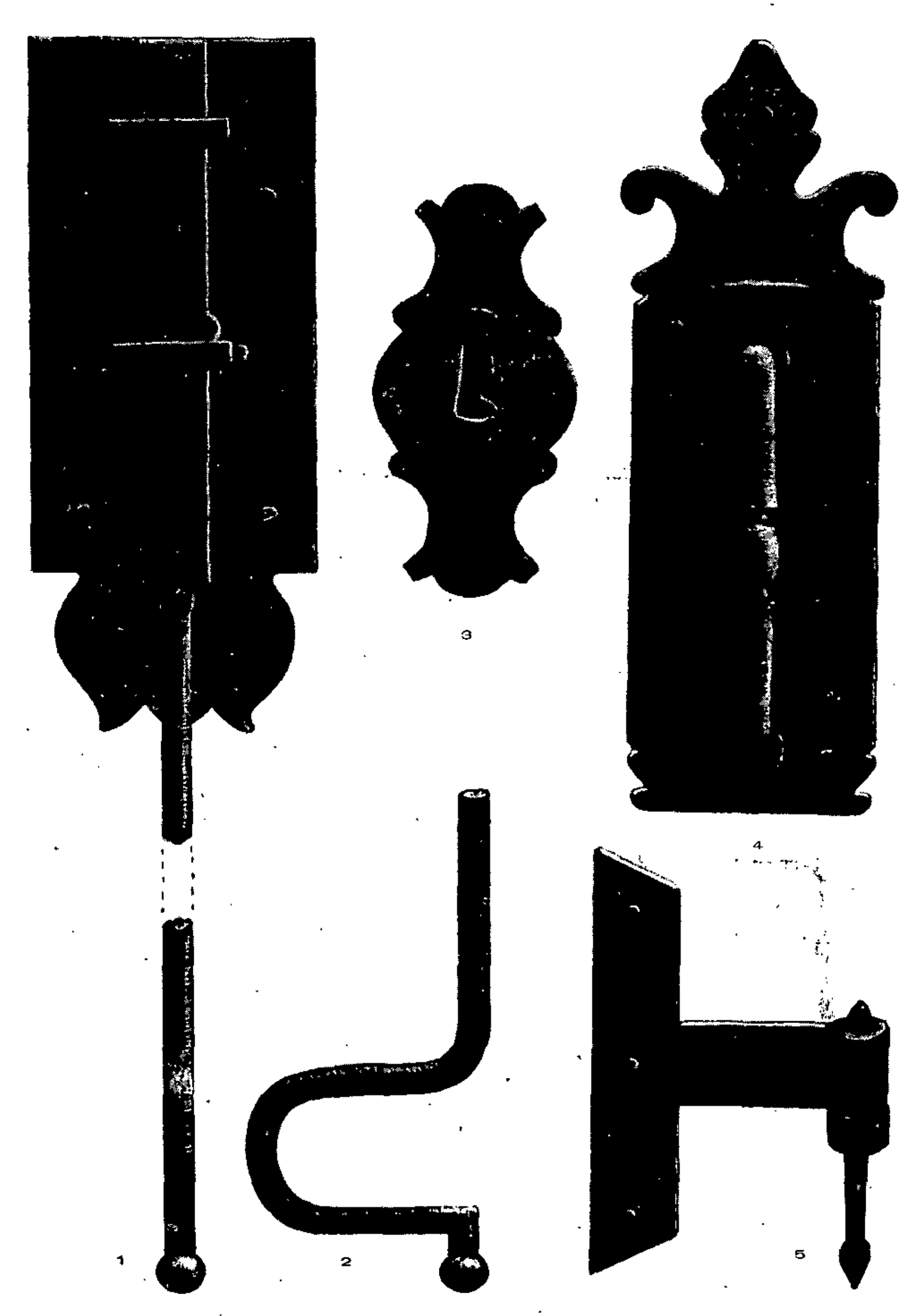


Fig. 3. — HERRAJES

1. Frente, 0.71 cms.—2. Perfil.—3. Bocallave, 0.10 cms.—4. Manija con pestillo, 0.19 cms.
5. Gozne de postigo, 0.11 cms.

aquel detalle misterioso, al encontrarme en la misma localidad y viendo, al pasar por allí, que una parte del edificio estaba medio en ruinas, penetré por sus desmantelados fondos. Mas no precisé decir como Aladino: "sésamo ábrete", puesto que la piedra de marras ya había desaparecido; presentándose, en cambio, a mi vista, un brocal de poco más de medio metro de altura rodeando la entrada de un pequeño y estrecho pozo. Al mirar con detención en su interior, noté que existía en realidad una puerta, pero tapiada con ladrillos colocados de canto, y que el nivel del agua que contenía, llegaba apenas encima del umbral.

Sabiendo que ella no provenía de la azotea, me di cuenta de que debía ser de algún manantial.

Recientemente, deseando visitarlo de nuevo, volví para hacer en él una prolija inspección, y me encontré con que el actual propietario, como tuviera que construir en aquel perímetro un galpón, había deshecho el brocal, y levantando el terreno aplicóle a la abertura una tapa de cemento armado.

Pudiendo ser retirada ésta, después de bajar por medio de una escalera de mano y provisto de una linterna eléctrica, conseguí tomar algunas medidas, pero con dificultad; ya que a causa del excepcional período de lluvias experimentado, había hecho manar mucha más cantidad de agua que la primera vez que lo visité, tal como puede verse en la figura 5. (10)

Ahora bien: observando las líneas del pozo, no es lógico que se construyera desde un principio con ese detalle anormal en su interior (es decir, con una saliente de 0.15), puesto que tenía que entorpecer sobremanera el manejo del balde; tanto que posteriormente le fué retirado el brocal y colocada una bomba de mano. Parecería que dicho reborde circular fuera más bien sostén de alguna tapa, como seguridad, la que tendría

(10) Como no pudiera darme cuenta del verdadero espesor del revestimiento de piedra, puse, *a piacere*, 40 centímetros.

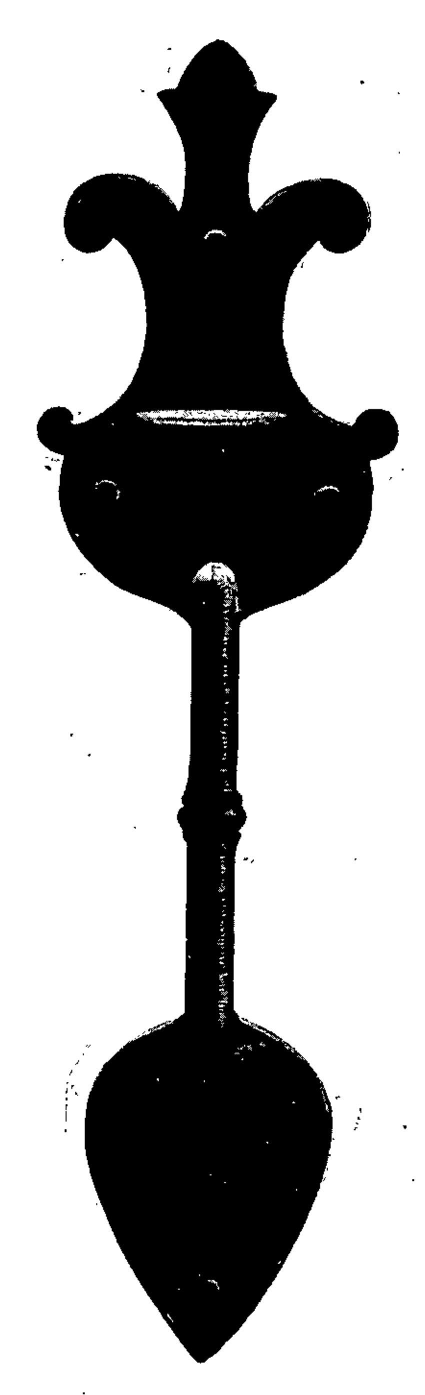


Fig. 4

Picaporte de puerta de calle

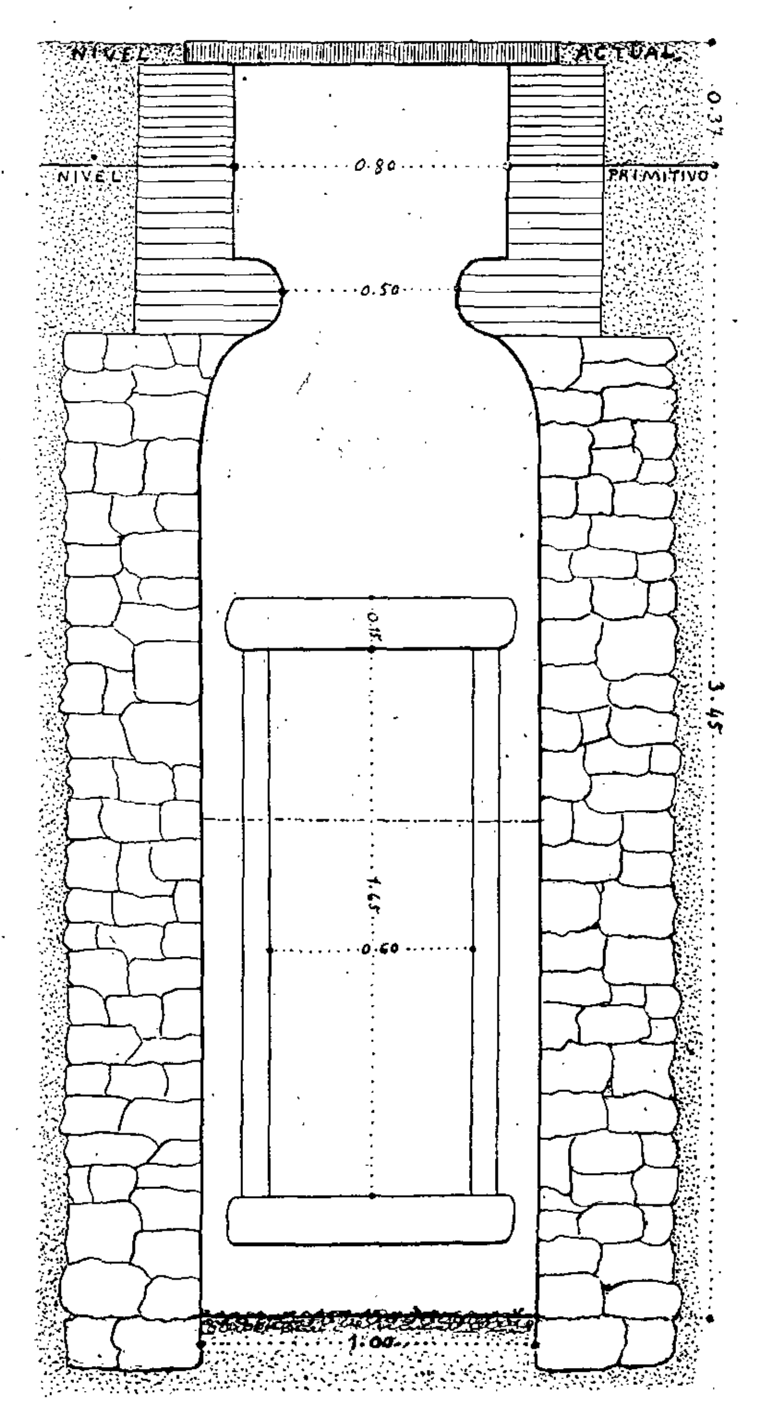


Fig. 5

Sección del pozo

solamente 0.80 de diámetro por 0.27 de espesor y ser fácil de levantar.

Las piedras de talla que forman el armazón de la puerta son monolíticas.

No es raro que se encontrara un manantial allí, dado que a poca distancia situábanse en la plaza (11) las cachimbas que anteriormente usara la población. Más tarde las cegaron, habilitando, en cambio, la llamada "del Rey", que aun subsiste y es la que se utiliza.

El umbral, al hallarse a poco más de tres metros de profundidad de la superficie del suelo, con una escalera de mano, con facilidad, toda persona que no fuera demasiado robusta, podía bajar hasta él; mas, dada la estrechez de la abertura (que resulta de 0.50 al nivel del reborde que acabo de citar), no debió ser por ésta que tendría que penetrarse.

Creo más bien que desde un principio se pensó darle entrada lateralmente, mediante una pequeña escalinata; y esto se me ocurre por haber observado en el plano de 1870, que todavía existía una franja de terreno de 3.50 de largo, hacia el Este, contra la misma boca del pozo y libre de la pavimentación que lo circundaba. Por consiguiente, no se explica el por qué de ese cantero, sirviendo de estorbo en medio del patio, mientras se tenía sitio de sobra para el cultivo de las plantas (véase fig. 2). Ello vendría a ser corroborado por este dato: "La entrada a los polvorines y subterráneos, marcada hasta hace poco con una pesada loza, levantando la cual se bajaba por una escalera de material, ha sido cegada, como lo fueron los polvorines ubicados en la manzana de en frente, donde existe la iglesia parroquial". (12)

---

(11) "En la plaza hay unas cachimbas que dan agua en abundancia, muy gustosa, clara y saludable". (Datos de un oficial español que cruzó por Maldonado en 1781, publicados por Américo Pintos Márquez. "Diario del Plata", 21 de febrero de 1929).

(12) Julián O. Miranda: "Maldonado Antiguo". "Revista Histórica", 1913.

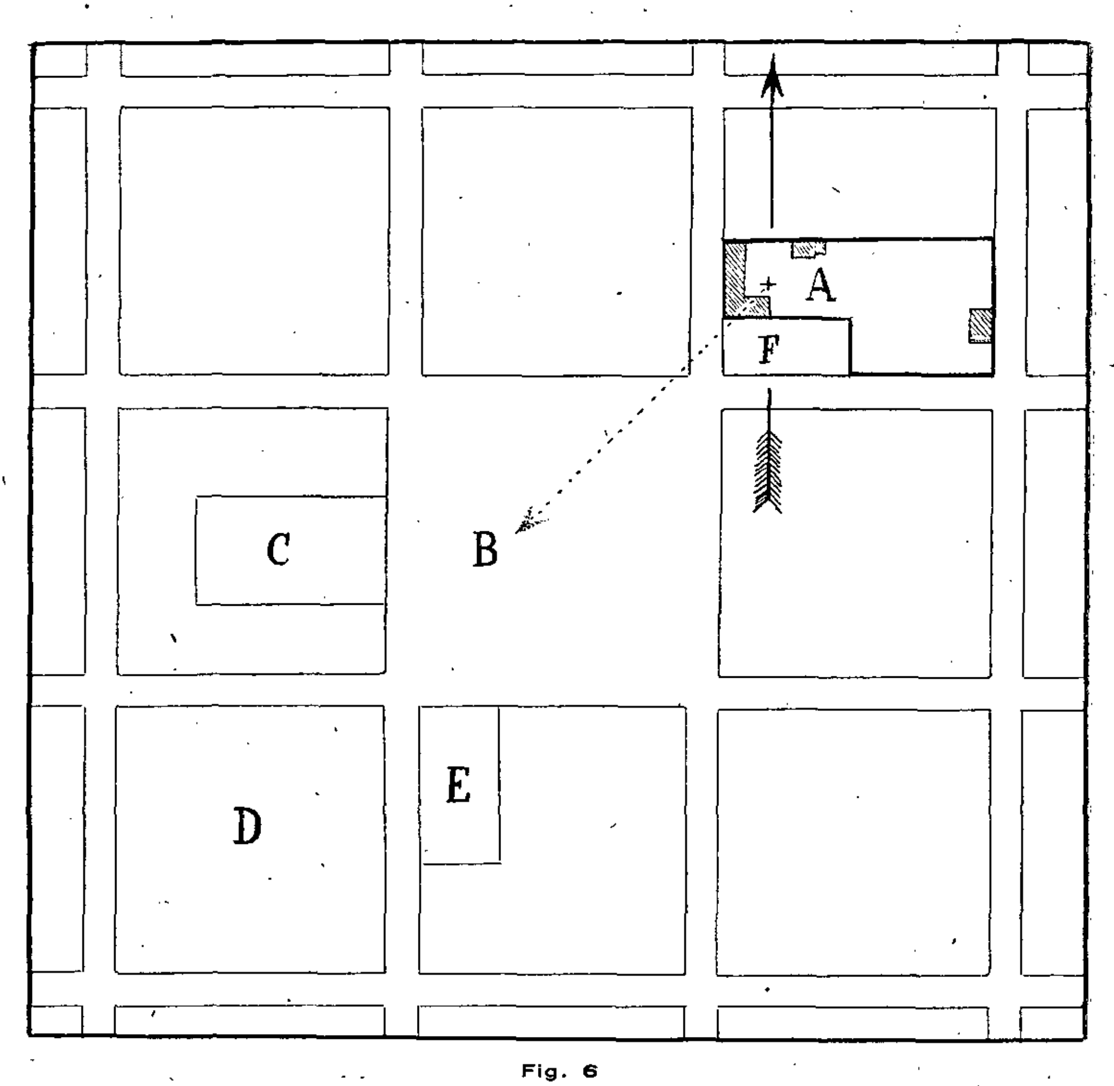


Fig. 6

A. Casa y solar llamados del Gobernador.—B. Dirección de la puerta del pozo.—C. La iglesia.—D. El cuartel de Dragones.—E. La Comandancia.—+ El pozo.

III

Más investigaciones

Contóme el mismo propietario antes mencionado, que hará tres años, llevado por la curiosidad y deseando saber de qué se trataba, empezó por desagotarlo y extraer la greda compacta que tapiaba la entrada, pues los ladrillos ya habían desaparecido. Consiguió retirar una superficie uniforme y vertical de 0.70 de espesor, pero, viendo que ésta se continuaba y el manantial seguía brotando con abundancia, desistió de ello, sin poder realizar su deseo, ni descubrir parte alguna de muro ni de bóveda.

En cuanto a esto podría ser que no aparecieran, por tener la arcada una envergadura mayor y ser más elevada.

La colocación de la entrada, siendo en dirección al SO., demuestra que ese era bien el rumbo de la Comandancia y la iglesia, según lo indica en el plano (fig. 6).

Como se verá a continuación, en un artículo que escribí hace más de cinco años, (13) yo también era uno de los que estaba en la creencia que de los pozos, (14) descubiertos en ambos lados del cuartel de Dragones, alguno de ellos fuera una parte del camino subterráneo que debía continuarse hasta la casa llamada del Gobernador. De ahí que entonces expresara lo siguiente: Pasajes como éste... en Chile hace poco descubrie-

(13) Publicado en "La Tribuna Popular" el 17 de junio de 1925.

(14) "Como detalle corroborante de lo dicho, debe recordarse que en el plano 12 se proyectan pozos negros fuera de los muros del cuartel. Al efectuarse los trabajos indispensables para el moderno arreglo de las calles que actualmente las marginan, los fernandinos de hoy han encontrado más de uno de esos depósitos y los han atribuído a entradas secretas del subterráneo"... (Horacio Arredondo (hijo), "Maldonado y sus fortificaciones", REVISTA DE LA SOCIEDAD AMIGOS DE LA ARQUEOLOGÍA, vol. III, 1929).

ron uno, según decía el relato. (15) "En esa dirección (del túnel), estaba también el vasto edificio del Vivac, donde en la época colonial residían los gobernadores y algún capitán general. La comunicación subterránea permitía un fácil acceso a la casa de los gobernadores y la iglesia".

Además, llevado en alas de mi fantasía, agregaba: A esta curiosidad histórica fernandina nadie ha tratado de explorarla en debida forma. En otros países... ya le hubieran hecho las debidas reparaciones, y mismo en el trayecto... habrían buscado darle ventilación mediante algunas aberturas.

Iluminado con lamparillas eléctricas hasta daría facilidad para que los turistas que llegan a esas playas, pudieran visitarlo.

En fin, hace poco habiendo tenido conocimiento del plano del cuartel de Dragones y sus detalles, me convencí del error en que estaba; más aún, al comprobar con sus correspondientes medidas la verdadera posición de uno de los pozos negros citados, y que aun conserva la loza primitiva que lo recubría. Éste, como se sabe, hállase en la vereda de una casa lindera con la escuela pública y debe ser muy espacioso, ya que recibe las aguas pluviales de una gran extensión de la calle, que penetran por una abertura que ha quedado al descubierto y no se ha desbordado todavía.

Como no ha aparecido plano de ningún subterráneo, si es que, en realidad, se proyectó construir, esto debió ser mucho después que Maldonado "recibió el título de ciudad en el año 1786". (16)

---

(15) Relato de un diario de Chile publicado por "La Tribuna Popular".

—En otro, publicado en Buenos Aires, se decía: "Ayer se ha descubierto en el Mercado Viejo, por ocasión de abrir los cimientos para la obra que se está ejecutando, un ancho canal con bóveda de material, que se cree va a pasar por bajo de la casa del Gobierno Provisional. Al bajar a él se han encontrado algunos cráneos humanos... trozos de madera quemados y otros objetos." ("Eco del Comercio". "La Reforma Pacífica", Montevideo, 7 de junio de 1865).

(16). Azara, "Historia del Paraguay".

Así, que no es aventurado presumir que al empezarse la obra de la iglesia, (17) trataran de poner en comunicación con ésta y la Comandancia, la llamada Casa del Gobernador.



(17) "... se ha determinado la formación de Iglesia q.^{e} debe tener d.^{ho} Pueblo, bajo el Plano, Presupuesto y otras circunstanc.^{s} que han sido aprobados, y constan del respectivo Exped.^{te} girado con presencia de las Leyes de estos Reynos... lo que aviso á V. S. para su inteligencia, y para q.^{e} por su parte... contribuya quanto combenga á que la indicada obra, como de tan visible necesidad, tenga los posibles adelantos...

Dios g.^{e} á V. S. muchos años.

Maldonado, 1.^{o} de Septiembre de 1801.

Rafael Pérez del Puerto.

S.^{rs} del C. I. y R. de esta Ciudad."

Archivo General Administrativo.



EL P. PEDRO LOZANO, S. J.

Su personalidad y su obra

BIOBIBLIOGRAFÍA

POR

GUILLERMO FURLONG, S. J.

El Padre Pedro Lozano es bien conocido y justamente apreciado por nuestros historiadores nacionales. El es para los historiógrafos argentinos, uruguayos y paraguayos, lo que Tácito es para los ingleses, César para los franceses y Tito Livio para los italianos. Es Lozano nuestro historiador por antonomasia, aunque en la actualidad no sea ni el más completo, ni el más exacto, y mucho menos el más elegante de nuestros analistas.

La gloria de Lozano estriba principalmente en el hecho de haber sido el primero que penetró en el boscaje chaqueño de nuestros anales, el primero que abrió una picada a través de la tupida y enmarañada selva de los sucesos, facilitando así a la posteridad, la instructiva y placentera oportunidad de recorrer el camino por él esbozado y afirmado con tanto acierto y con tan halagüeño resultado.

No puede negarse que la obra de Lozano es deficiente, manca e incompleta en algunas de sus partes, en algunos de los hechos que narra y aun en algunos de los juicios que emite, pero tomada en conjunto es de un valor inapreciable y de una importancia sin rival. Es, sin duda alguna, la obra fundamental de la historiografía argentina, la producción histórica más valiosa que poseen los pueblos rioplatenses. Guevara le plagió;

Azara, aunque a remolque, se vió precisado a copiarle sin cesar; Funes apenas se aparta de su lado; López, Madero, Larrouy, Toscano, Quiroga, Lafone Quevedo, Carbia, Hernández y cuantos han escrito y escriben sobre temas históricos argentinos, han tenido que acudir a los voluminosos infolios del benemérito jesuíta madrileño. Aun el señor Paul Groussac se ha visto obligado a afirmar que los trabajos del P. Lozano "resumen todos los anteriores y, con todos sus errores y deficiencias, tienen para nosotros valor inestimable". ("Anales de la Biblioteca", t. V, p. XII). (1)

Los libros del P. Lozano son bien conocidos y justamente apreciados; no así los datos y noticias de su larga y fructífera existencia. En 1873 se quejaba, y con razón, el señor Andrés Lamas, de que "ninguno de sus contemporáneos hubiese escrito su biografía, y, lo que era más lamentable, ninguno nos hubiera dejado noticia alguna sobre su persona, ni sobre las ocurrencias de su vida". (2) Así era cuando Lamas emprendió la tarea de llenar este vacío, y es justo reconocer que fué él el primero en esbozar la biografía de Lozano, como fué también el primero en establecer el número y calidad de sus escritos impresos e inéditos. Mucho hizo el señor Lamas y holgamos poder tributar al egregio historiador argentino-uruguayo nuestra gratitud y reconocimiento. Somervogel transcribió los datos pro-

---

(1) Como nota el Padre Leonhardt: "En la "Introducción a la Historia de la conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán", edición de Andrés Lamas (Buenos Aires, Imprenta Popular, 1873), se lee una larga lista de autores que han citado a Lozano. Hoy día es posible alargar muchísimo más esa lista. Al pie de esa nómina, Lamas ha escrito: "D. Félix de Azara, a pesar de la poca benevolencia con que trata a Lozano, confiesa que lo consultó y lo utilizó. Hablando de Lozano y de Guevara, dice: Aunque yo conozco los defectos de los citados autores, *he tenido que valerme de ellos*". ("Descrip. hist. del Paraguay y Río de la Plata". Madrid, 1847, tomo I, pp. 8 y 9 del prólogo del autor). Asimismo el doctor don Julián de Leiva recurre a Lozano en sus anotaciones de Azara, y el célebre deán don Gregorio Funes declara que sigue *principalmente* al P. Lozano ("Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos Aires y Tucumán". Ed. de 1816, tomo I, p. VI)."

(2) Op. cit. p. 4.

porcionados por Lamas, a los que agregó algunos nuevos y hasta entonces desconocidos.

Mucho más hizo el gran historiógrafo chileno señor José Toribio Medina, quien repetidas veces se ocupó de Lozano en las páginas de su magna "Biblioteca Hispano-Americana". Algunos hechos biográficos de Lozano fueron magistralmente estudiados por el señor Pablo Hernández en dos eruditos artículos publicados en la "Revista Eclesiástica de Buenos Aires" (IV, 457; V, 589) y por los señores Samuel Lafone Quevedo y Enrique Peña, quienes, recogiendo y sintetizando cuanto habían aportado Lamas, Somervogel, Medina y Hernández, publicaron en 1905 la más completa y mejor informada reseña biobibliográfica que hasta entonces se había dado a luz.

Magnífico era este trabajo de los señores Lafone y Peña, pero quedó eclipsado por otro que publicó en 1909 el señor Daniel García Acevedo en la "Revista Histórica de la Universidad" (ts. 1 y 2) y al frente del volumen de "Documentos inéditos de Lozano" (Montevideo, 1909). El señor García Acevedo dió relativamente poca importancia a los hechos bibliográficos de Lozano, pero contribuyó notablemente al mejor conocimiento de su biografía con la publicación de tres escritos inéditos del mismo. Las deficiencias del investigador uruguayo han sido plenamente llenadas por el P. Carlos Leonhardt, quien últimamente ha ofrecido a los estudiosos la monografía más completa que hasta el presente tenemos acerca de Lozano y de sus escritos. Muy meritorio es el excelente trabajo de este insigne investigador de nuestro pasado nacional, y muy agradecidos le estamos cuantos nos ocupamos en estudios análogos.

No obstante los trabajos de Lamas, Sommervogel, Medina, Hernández, Lafone, Leonhardt, A. Quiroga, Uriarte, Astrain, etc., estamos aún muy lejos de tener una biografía completa de Lozano y una bibliografía esmerada de sus escritos. Mucho se ha investigado sobre una y otra, pero mucho es aún lo que resta por investigar.

Bibliografía

I. EN EUROPA

Las "*Paraquariae Litterae Annuae*" de 1750 a 1756, escritas por el P. José Barreda, consignan en folios 76-78, la noticia necrológica del P. Lozano, y la importancia de este documento es tal que la transcribimos a continuación, traducida del latín. Dice así:

"Pedro Lozano. Nació en Madrid el 16 de junio de 1697. Tenía catorce años cuando ingresó en la Compañía. Siendo de edad tierna y de excelente índole, prendió en él con facilidad, durante el tiempo de noviciado, la virtud y el amor a la vida religiosa, virtud y amor que jamás permitió después Lozano que desaparecieran o se mitigaran. Como pidiera ir a las misiones, se le destinó al Paraguay. Aquí, después de ocuparse en los ministerios de nuestra Compañía, y después de haber trabajado intensamente en ellos, se le escogió para que escribiese la historia del Paraguay.

"En este ocupadísimo ocio pasó veintiséis años. Además de muchas obras menores, escribió cinco volúmenes bastante grandes de nuestras cosas. Ni era menor su solicitud en enriquecer su alma de virtudes, que en trabajar con la pluma sus escritos, pues la continua y diaria lectura de tantas hazañas de aquellos nuestros héroes, le inducía a la imitación de las virtudes que ellos habían ejercitado. De unos aprendió la modestia, de otros la humildad, de todos el cuidado y solicitud en tener una conciencia pura; en cuanto a su obediencia, puede creerse que imitó a los más grandes de aquellos varones heroicos. Pues es el caso que después de estar tantos años ocupado en su labor como historiador, y cuando con mayor fruto se encontraba disponiendo para la prensa su obra, salió con gusto de la placentera sombra literaria y del gremio de las musas a la luz del sol y a la plaza pública. Fué enviado a Chuquisaca para de-

fender una causa que entonces grandemente importaba a los intereses de la provincia.

"Nada era tan opuesto a su carácter pacífico que el ruido del foro, nada podía ser, al mismo tiempo, más nocivo a su salud, muy gastada ya en los trabajos mentales, que el viaje de 340 leguas que debía hacer; con todo, juzgó que valía más la felicidad de la provincia que la salud de su cuerpo, y aun más que su misma vida. Muchas veces se le había oído afirmar que por ejecutar la voluntad de los superiores, no titubearía en emprender una labor que con toda certeza le acarreara la muerte. En esta ocasión había realizado la mayor parte de su viaje, cuando repentinamente lo terminó, terminando sus días en el pueblo de Humahuaca, el día 8 de febrero de 1752, a los cincuenta y cinco años de su edad. Era profeso. Los padres jesuítas de Salta, población que dista cincuenta leguas de Humahuaca, al saber la enfermedad del P. Lozano, partieron a su encuentro; pero estaba ya muerto cuando arribaron. Sólo les quedó por hacer una cosa: agradecer al párroco de la población, en cuya casa se había albergado y había muerto el Padre Lozano, la solicitud y cuidados que había tenido con el enfermo. Si prescindimos del dolor y pena que este suceso causó a los Padres de Salta, donde poco antes había estado, cierto es que en ninguna parte ni ninguna otra conjetura hubiera preferido el Padre Lozano para terminar sus últimos días. Allí en Humahuaca venérase una devota imagen de la Santísima Virgen conocidísima por las muchas peregrinaciones que van a venerarla y por los muchos milagros que hace.

"Lozano que grandemente amaba a Nuestra Señora, debió sentir una grande satisfacción al ver que allí, cerca de la venerada imagen y en una población tan amante de la Virgen, iba esta celestial señora a asistirle en su última agonía. Así el señor cura, como los habitantes de la población, testigos de la paciencia y demás virtudes que manifestó Lozano en su última enfermedad y del cilicio que sobre su cuerpo llevaba, le dieron el apelativo de santo."

Estos son los datos que nos ofrecen las "Cartas Anuas", y aunque en extremo lacónicos y poco expresivos, deben ser considerados como fundamentales en la biografía del P. Lozano.

Nació en Madrid el 16 de junio de 1697 (XVI Kal. Julii), según las Anuas, fecha que creemos la verdadera, pues así consta en todos los catálogos, excepción del "Catálogo general" de 1745, citado por Lamas (I-VI), en el que se dice que nació el 16 de setiembre de dicho año. Ignoramos el nombre y apellido de su madre, pero sabemos que su padre se llamó Juan Antonio y que tuvo un hermano de nombre Pablo, de quien habla el mismo P. Lozano en una carta dirigida a don Antonio de Zabreros Suares de Cabrera, y de quien hace mención don José Antonio Alvares y Baena en su obra sobre los "Hijos de Madrid, ilustres en santidad y dignidad, armas, ciencias y letras". Era Pablo un lingüista de cierta fama e individuo de la Real Biblioteca de Su Majestad, "en la cual [biblioteca] tiene puertas abiertas como en su casa".

Sin duda cursaría Lozano sus primeros estudios en su ciudad natal y muy probablemente con los padres jesuítas. Sólo contaba catorce años cuando pidió y obtuvo el ser admitido en la Compañía de Jesús, y las frases que arriba transmitimos de las "Anuas", demuestran su buena índole y su fácil adaptación a la disciplina religiosa.

Lamas y los que después se han ocupado de Lozano, han ignorado la fecha de su venida a América, "aunque leyendo con atención sus escritos, encontramos algunos datos que nos autorizan, escribía Lamas (p. VIII), para establecer que llegó al Río de la Plata antes o en el año 1717". Este fué, efectivamente, el año en que vino Lozano a nuestro país, aunque el P. Astrain (1) asiente que vino en 1712. El error del insigne historiador español está en haber confundido la fecha en que Lo-

(1) "Historia de la Compañía de Jesús", t. VII, p. 214. Notaremos que el mismo Lozano parece confirmar el aserto de Astrain, de que vino en 1717, al afirmar, en 1745, que llevaba ya 28 años de residencia en el país.

zano pidió ingresar en la Compañía para pasar al Paraguay, 1712, con la fecha en que efectivamente pasó a América.

Está fuera de toda duda que vino en 1717, pues por el mismo P. Lozano, y por otras fuentes sabemos que el venerable P. Julián Lizardi vino a la Argentina en 1717, y por el P. Peramás (Sex, p. 62) sabemos que "Petrus Lozano *qui eaden illa classe navigavit*", visum istud Schmidü refert in Vita Juliani Lizardi", que "Pedro Lozano *que navegó en esta expedición,* refiere en la vida del P. Lizardi . . .".

La descripción que hace Lozano del viaje y del espíritu de los expedicionarios de 1717, confirma el hecho de que era él uno de ellos. "Era aquella misión la más numerosa que jamás había navegado a alguna de ambas Indias, escribe nuestro historiador, y se componía de 72 misioneros tan diferentes en las naciones, pues había españoles, italianos y alemanes, como conformes por el estrecho vínculo de la caridad.

"Animados de un mismo espíritu, se desterraban gustosos de sus patrias y abandonaban las conveniencias de Europa, para venir a buscar, entre incomodidades y fatigas, no los tesoros corruptibles, sino los más preciosos de las almas redimidas con la sangre de Jesús . . .".

II. EN CORDOBA Y SANTA FE

En julio de 1717 desembarcaron en Buenos Aires los setenta y dos jesuítas que formaban la expedición en la que venía Lozano, y en la que venían asimismo hombres tan insignes como Aperger, Nusdorffer, Lizardi, Klausner y Pallozzi. Ninguno de ellos había de adquirir tan merecida fama como el joven Pedro Lozano que, a la sazón, contaba sólo veinte años de edad.

En nuestra Universidad de Córdoba estudió Lozano filosofía y teología, y opina el P. Leonhardt, fundándose en "indicios de algunos datos inéditos del Archivo General de la Nación en Buenos Aires, "que recibió las órdenes sagradas" por el

año de 1723 o 1724, a la edad de sólo 26 años, y luego fué enviado al Colegio de Santa Fe." (1)

El señor Lamas cita un documento que no parece concordar con esta afirmación del P. Leonhardt. "Según una nota que se encuentra al pie de su nombre, en una relación manuscrita de los escritores de la Compañía,—son palabras de Lamas,—el P. Lozano dictó filosofía y teología en la Universidad de Córdoba", (2) y debió ocupar dichas cátedras antes de 1730, o sea, en los años transcurridos entre 1724 y 1730". La nota a que alude Lamas, puede tener doble sentido: "Petrus Lozanus—Navigavit in Americam et profitetur Philosophian et Theologiam in Cordubensi Academia". Como el significado del verbo "profiteri" es, no solamente "enseñar", sino también "aprender", resta averiguar si expresa lo primero o lo segundo.

Lo cierto es que no pudo Lozano ser profesor en Córdoba entre los años 1724 y 1730, pues por los datos que aporta el P. Leonhardt y por otros que hemos hallado, consta que durante ese período estuvo en Santa Fe. El P. Provincial Luis Roca, al designar los oficios de los moradores del Colegio de Santa Fe, el 16 de junio de 1724, señalaba al P. Lozano para "Prefecto de Iglesia, prefecto de la salud y director de la Congregación de indios y morenos", y los mismos cargos le fueron señalados el 1.º de setiembre de 1725. Dos años más tarde, o sea en 1727, encontramos alguna alteración en su monótona vida santafesina, pues, además del cargo de "prefecto de la Congregación de indios y morenos", es nombrado "resolutor de casos de conciencia".

En ninguno de estos años aparece indicio alguno de que estuviese Lozano ocupado en los estudios históricos, aunque es indudable que fué él quien, en 1724 y 1725, tradujo al caste-

(1) "Boletín del Inst. de Jur. Hist.", N.º 23, p. 206.
(2) Introducción, p. VIII.

llano la "Relación historial... de los indios que llaman Chiquitos", compuesta por el P. Bandiera y publicada en 1726.

Recuérdese lo que escribía años más tarde el P. Domingo Muriel: "El P. Patricio Fernández es el que figura como autor de la portada del libro y fué misionero de Chiquitos. Pero el verdadero autor es el P. Domingo Bandiera, natural de Sena, en Italia, quien dió al P. Lozano el original italiano para que lo tradujera al español, que es la lengua en que se publicó. Más tarde se tradujo al italiano de la edición castellana." (1)

III. EN CORRIENTES Y EN LA ASUNCION

Estaba Lozano en Santa Fe cuando se le designó para historiador de la provincia jesuítica del Paraguay. Fué tal vez la publicación del citado libro de Bandiera, lo que indujo a los superiores a escogerle para este difícil oficio.

Como nota muy bien el P. Leonhardt "esta apreciación de sus aptitudes debió de haber sido muy grande pues sucedió con el P. Lozano una cosa casi inaudita en aquellos tiempos de vida misional: fué destinado por toda su vida restante, casi exclusivamente, a los trabajos de investigación histórica, figurando en los catálogos de la orden constantemente, con el título único de: Historiador de la Compañía de Jesús". (2)

En 1728 pasó Lozano de Santa Fe a Corrientes, haciendo el viaje en compañía del Padre Provincial Rillo, y del P. Sebastián de San Martín y de otros varios jesuítas, según consta por documento hallado en el Archivo de la Nación por el P. Leonhardt, (3) y según lo afirma el mismo P. Lozano, cuando aludiendo a los sucesos que tenían lugar en Lima a fines de enero de 1728, escribe que "por el mismo mes y año transitábamos el Padre Provincial Laurencio Rillo, su secretario, el P. Sebastián de San Martín, otros tres jesuítas y yo, por medio de los

(1) Charleroix, "Historia del Paraguay", ed. 1913, t. IV, p. 160.

(2) Boletín p. 207.

(3) Archivo de la Nación (Buenos Aires). C. de J. 1927-1928.

charrúas, que nos hablaron varias veces sin hacernos el más leve daño... ." (1)

Fundándonos en otros documentos, podemos afirmar que Lozano no se radicó en Corrientes, sino que siguió viaje hasta la Asunción. Había salido de Santa Fe a fines de diciembre de 1727, y a mediados de febrero del siguiente año, juntóse con los jesuítas de la Asunción, quienes, expulsados de esta ciudad por Antequera, moraban en la estancia de San Lorenzo, distante unas cuatro leguas de la mencionada ciudad.

Debió ser a mediados de febrero que se juntó Lozano con los desterrados jesuítas. No había participado de los sinsabores y de las tribulaciones que ellos habían tenido que sufrir desde 1721, pero le tocó participar de la gloria y recompensa. Lozano fué uno de los ocho jesuítas que entraron en la Asunción el día 18 de febrero de 1728, en medio de los vítores de la multitud y acompañados por el gobernador Barúa, del Alcalde de primer voto y demás autoridades locales.

"A la verdad, escribía años después el mismo Lozano, las demostraciones de alegría y regocijo fueron tales, que no caben mayores en la cortedad del país. Puédese decir que casi se despobló la jurisdicción del Paraguay, por asistir a este triunfo de la capital... En el común se reconocía un inexplicable júbilo, que no cabiendo a muchos en los corazones, se asomaba en tiernas y piadosas lágrimas al semblante. Yo confieso que al verlo, aunque soy nada tierno, se me humedecieron los ojos, especialmente al oír el ruidoso y festivo estruendo de la artillería, considerando eran ahora instrumentos de triunfo, aquellos cañones que cuatro años antes sirvieron de terror y de asombro. En fin, todo concurrió a dar pública satisfacción a las injurias pasadas, quedando confusos los que nos persiguieron." (2)

---

(1) "Historia de las Revoluciones", t. I, p. 275.

(2) "Historia de las Revoluciones", t. I, p. 417, y Carta al Padre Sebastián de San Martín, Córdoba y 21 de junio de 1732: Bibl. Nac. Madrid, núm. 18.577.

Vueltos los jesuítas a la Asunción, comenzaron inmediatamente a ejercer sus sagrados ministerios, con tal tesón, que apenas podían responder a los deseos del pueblo fiel. Lozano fué uno de los que denodadamente trabajaron durante la cuaresma de aquel año de 1728, según lo declara él mismo.

"Entabláronse al punto, escribe Lozano, nuestro ministerio de confesar, predicar y enseñar a la juventud, y como ayudaba el tiempo santo de la cuaresma, era tal el concurso a los ejemplos, que se empezaron a predicar desde el 22 de febrero. . . . , que con ser nuestra Iglesia capacísima, no cabía en ella el auditorio y les era forzoso ocupar parte de la plaza. La misma frecuentísima asistencia se reconoció al confesionario; y puedo deponer como testigo de vista que en aquella primera cuaresma duraban toda ella desde el amanecer hasta las diez de la mañana, y desde las dos de la tarde hasta las nueve de la noche, las confesiones, sin poder dar abasto seis confesores continuos." (1)

Fué en esta época que escribió Lozano sus "Observaciones sobre el manifiesto publicado por el P. Fray Miguel Vargas Machuca", al que alude nuestro historiador en su obra sobre las "Revoluciones del Paraguay", y del que nos ocupamos al consignar los escritos inéditos del mismo.

Fué el día 15 de agosto de 1730 que hizo Lozano sus últimos votos en la Iglesia del Colegio de Santa Fe, según consta en el Catálogo de 1729, que lleva añadiduras de fechas posteriores y de otra mano, como es la que se refiere a Lozano.

El Catálogo de la provincia del Paraguay, correspondiente al año 1750, (?) además del citado dato, nos ofrece los siguientes, que sintetizan la biografía de Lozano: Nació el 16 de junio de 1697, en Madrid, e ingresó en la Compañía el 7 de diciembre de 1711. Estudió durante tres años la filosofía y durante cuatro la teología. Enseñó gramática durante cuatro

(1) "Historia de las Revoluciones", t. I, p. 419.

años y ha sido operario durante veinte. Su salud es robusta y tiene ahora el cargo de Historiógrafo de la Provincia.

IV. PRIMEROS ENSAYOS HISTORICOS

Es indudable que el viaje de Lozano a las ciudades de Corrientes y de la Asunción, tenía por objeto el ponerse al tanto de la documentación histórica que en sus respectivos archivos se conservaba. Prueba nuestro aserto un valioso documento hallado en el Archivo de la Nación (Buenos Aires) y publicado por el P. Leonhardt. Es un índice del archivo de los jesuitas de la Asunción, en cuya foja 300 y siguientes, se leen estas cláusulas: "Un índice largo de los papeles, que se despacharon de este Archivo en número de 201 piezas, con destino al Padre Lozano, el año 1728, y de los cuales se habían devuelto 73 piezas y faltaban 128 piezas, en la fecha en que se hizo el inventario. Otro índice de papeles despachados del archivo del Paraguay para el P. Pedro Lozano, señalaba cuáles eran esas 73 piezas." Entre temporalidades de Córdoba, hallamos nota de algunos "papeles despachados al P. Lozano para su historia". (1)

Valiéndose de estos documentos compuso Lozano entre 1728 y 1730 su tan celebrada "Descripción chorográfica... del gran Chaco Gualamba", publicado en 1733, pero llevado a Europa por el Padre Antonio Machoni en 1730. Como se expresa Lozano, en la introducción "Al lector", compuso esta obra "a ruego de personas zelosas", "valiéndome de las noticias antiguas y modernas, que se han podido recoger hasta ahora, y estaban olvidadas en los Archivos".

No es fácil determinar dónde escribió Lozano esta obra, si en la Asunción o en Córdoba. De Santa Fe pasó a la Asunción, y en esta ciudad le fueron entregados los manuscritos que se conservaban en la Asunción. Estos datos podrían inducirnos a creer que moraba Lozano en la Asunción durante los

(1) Temporalidades de Córdoba, leg. 5, 1772.

primeros años después de su partida de Santa Fe. Otro dato hay, sin embargo, que nos inclina a creer que compuso o acabó de componer esta obra en Córdoba. Cristóbal de Palma, en la "censura" que emitió acerca de la "Descripción" y que apareció al frente de la misma, afirma que "no sólo [Lozano] que escribió esta obra, sino también [Machoni] que la saca a luz pública se debe llamar su autor, y es acreedor a los mismos (por no decir mayores elogios); ... por haberle suministrado mucha erudición de noticias". Si Machoni tuvo tanta parte en esta obra, y tenemos presente que residía habitualmente en Córdoba, habremos de convenir en que fué en la ciudad fundada por Cabrera, donde Lozano y Machoni pudieron trabajar ayudándose mutuamente, proporcionando el uno muchos de los materiales, y componiendo el otro, a base de los mismos, las valiosas páginas de su tan apreciada monografía chaqueña.

En 1735, o tal vez antes, se encomendó al joven historiador la tarea de escribir las cartas "Anuas", y a su bien cortada pluma y erudición se deben las correspondientes a los años 1735-1743. Al mismo tiempo ocupóse nuestro historiador en la composición de una vasta historia o "Cronología Genealógica de Europa", cuya redacción llega hasta el año 1736; en la traducción de la "Sucesión Genealógica de los príncipes"..., compuesta por el P. Francisco Gothner y que había sido publicada en 1730, y en la traducción asimismo de la "Justificación de lo que hasta ahora han practicado los Religiosos de la Compañía de Jesús del Madurey, Maymux y Carnate", impresa en Roma en 1724, y que Lozano terminó de traducir en 1735, como él mismo lo dice en la portada de su propio manuscrito.

Ultimamente hemos tenido la fortuna de hallar estos escritos de Lozano, hasta ahora enteramente desconocidos, y ellos nos prueban que Lozano empleó gran parte de su tiempo, desde 1730 hasta 1736, en elucubraciones de escaso valor histórico y ajenas al título de "Historiador de la Provincia del

Paraguay". Tal vez debe agregarse a los citados volúmenes, otro no menos extenso, todo él escrito de puño y letra de Lozano, intitulado "Breve compendium extractatus de Casibus reservatis elaborato a Patre Didaco López, Soc. Jesu.".

¿Cómo pudo emplear su tiempo en estas ocupaciones relativamente inútiles, quien tenía la misión y el cargo expreso de escribir la historia de la Compañía de Jesús en el Paraguay? Debió Lozano creer que la dicha historia era una labor muy fácil y que no requería todo el hombre; o hemos de afirmar que hasta 1735 o 1736 no tuvo encargo expreso y terminante de escribirla.

Esto, sin embargo, no parece creíble, puesto que en 1737 aparece Lozano, no sólo con el encargo de escribir dicha historia, sino con la historia ya escrita y lista para ser trasladada en limpio y entregada a la censura.

En 1738 se hallaba Lozano aún en Santa Catalina, y como resulta del testamento de Adrián Suárez, hallóse nuestro historiógrafo presente a la muerte de este caballero: "estando presente el P. Pedro Lozano, su confesor, de la Compañía, y Procurador o Capellán de la hacienda de Santa Catalina de dichos religiosos". (1)

V. LA "HISTORIA" DEL PADRE LOZANO

En una curiosa obra que se conserva en la "Sección de Manuscritos" de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires, (2) rotulada "Consultas de los Colegios", léese en el folio 60, correspondiente al año 1737, lo que a continuación transcribimos: En once de enero preguntó su Reverencia [el R. P. Provincial, Jaime Aguilar], si sería conveniente señalar algún estudiante para que interrumpiese [los estudios], y escribiese [o trasladase] la Historia, que va haciendo el Padre Lozano, y quién sería [el más indicado para esta labor]. Todos [los consultores de Pro-

(1) Arch. Trib. Córdoba, est. 1, sec. Exp., legajo 284, exp. 10.
(2) Mss. 62.

vincia] juzgáronlo conveniente, y dijeron que fuese [designado] o el Hermano Manuel García o el Hermano Ibarguren; porque los dos hacen buena letra, y están en estado de interrumpir.

"Su Reverencia el Padre Provincial parece se inclinó a que interrumpiesen los dos; pues parece que no les faltaría qué hacer; y no disentían los Consultores. Determinó más su Reverencia con aceptación de todos los Consultores, que todos los gastos que se hicieran así en el Padre Lozano como en los dos Hermanos, se prorrateasen y dividiesen entre los Colegios y Misiones del Paraguay y Chiquitos; pues era en su pro, y no del oficio [o procura] de Provincia."

Según el tenor de este valioso documento, sabemos que a principios de 1737, tenía el P. Lozano muy adelantada la composición de una "Historia". El hecho de nombrarle dos amanuenses, a quienes "no faltaría qué hacer", indica que la tal historia era ya entonces muy voluminosa, a pesar de no estar aún terminada. Esto último parece deducirse de la frase "que va haciendo el Padre Lozano".

Lo que ignoramos es a qué "Historia" alude la citada consulta, si a la "Historia de la Compañía", a la "Historia de la Conquista", o a otra diversa de entrambas, y de la cual estas dos después emanaron. Antes de entrar a resolver esta cuestión, *recordemos que ya en 1739 había Lozano terminado aquella* "Historia", habían sus amanuenses trasladádola en limpio y había sido entregada a los censores.

Muy pronto cumplieron éstos con su comisión, de suerte que en la "Consulta de Provincia", que tuvo lugar en Córdoba, el día 25 de febrero de 1740, ocupóse el Padre Provincial Antonio Machoni, de los diversos juicios y dictámenes de los mismos. He aquí el texto de la "consulta": "Con los CC. [consultores] de Provincia consultó su Reverencia [el Reverendo Padre Provincial], qué les parecía del I T. de la Historia del Padre Lozano. Y aunque en principio pareció a 3 de los CC.

[consultores] ser uno [de los censores] demasiado menudo en sus censuras, el 4 [consultor] juzgaba que en estos tiempos así debían ser todos [los censores], y que convenía que se procure la suma exacción en la edición de nuestros LL. [libros], conforme al Dec. [decreto] de la última Congregación: lo cual pareció bien a su Ra. [Reverencia] y a todos después; y así mandó su Ra. [Reverencia] que un traslado de las dichas censuras se le entregue al P. Lozano, para que procure corregir su tomo, conforme a la censura de los censores" (f. 106 v.).

Desgraciadamente, no ha llegado hasta nosotros ni el texto, ni la substancia de la censura de aquel censor, que "en principio pareció a tres Consultores ser demasiado menudo en sus censuras", pero tenemos el testimonio del señor Félix de Azara, que merece conocerse: Lozano, según este historiador, escribió una historia llena "de acrimonia y de pasión contra los conquistadores. . .", y no contento con esto, aumentó, inventó y tergiversó los hechos, de tal suerte, que cuando "presentó el P. Lozano esta su historia a los Padres de su Colegio de Córdoba, éstos la hallaron tan cavilosa y mordaz, que no permitieron se publicase. . . según me han informado gente de verdad, que oyeron esto mismo a los Padres de Córdoba." (1)

¿Serán fidedignas estas noticias que nos ofrece el tan poco fidedigno Azara? El señor Adán Quiroga las juzga muy probables, por más que Lozano "no se cansa de glorificar en cada página la audacia y el valor castellanos, así como los triunfos de la fe católica, y esa mordacidad contra los españoles a que alude Azara, es porque de vez en cuando Lozano critica su avaricia y crueldad, borrones indelebles de la conquista." (2)

Confirma Quiroga estas afirmaciones con proposiciones sacadas de los escritos de Lozano, pero debemos advertir que la censura de los censores de 1740, alude a un escrito de Lozano, que tal vez no sea ni la "Historia de la Compañía", ni la

(1) "Descrip. e hist. del Paraguay" (ed. 1896), t. I, p. II.
(2) Calchaquí, ed. 1923, p. 350.

"Historia de la Conquista", ni otro alguno de los escritos que actualmente poseemos.

Gratuitamente supone Quiroga, que alude a los libros de Lozano ya publicados. Lo que probablemente sucedió es que Lozano, en vista de aquella desfavorable censura, refundió su obra primitiva, y tal vez se debe a esta refundición, a lo menos parcial, el hecho de que tengamos hoy día, en dos cuerpos de historia, lo que en un principio debió constituir una sola obra.

Probablemente los censores le aconsejaron separar la parte política, lo relativo a la conquista, de la parte religiosa, o sea, lo concerniente a la Compañía de Jesús. Esto era, tal vez, lo que principalmente deseaban y querían, así los censores del tomo primero, como los superiores de la Compañía, que tan de buen grado acogieron la censura de éstos.

En el texto de la "Historia de la Compañía" y de la "Historia de la Conquista", ningún indicio se encuentra que indique la época en que Lozano las escribía. La única obra que nos ofrece datos concretos a este respecto, es la "Historia de las Revoluciones". Era a fines del año 1735, cuando escribía Lozano el capítulo octavo del libro segundo (t. I, p. 274), y residía a la sazón en Córdoba (t. I, p. 340). A los pocos meses estaba ya componiendo el capítulo quinto del libro sexto (t. 2, p. 349), lo que prueba que el tema debió de halagarle, y de que Lozano era un incansable trabajador.

VI. EN SANTA CATALINA

Desde 1738, o tal vez antes, hallamos al Padre Lozano domiciliado en la pintoresca y alegre estancia de Santa Catalina, situada a unas doce leguas al Norte de la ciudad de Córdoba y al pie de la Sierra Chica. Allí pasó Lozano los últimos años de su laboriosa vida ocupado sin cesar en la composición de sus elucubraciones históricas, y ejercitando el cargo de procurador y capellán. Aun se conserva el cuarto que, según la tradi-

ción, ocupaba nuestro historiador. Según Groussac, (1) hallábase ubicado en la esquina izquierda de la galería alta, detrás de la iglesia.

En aquel grato retiro y rodeado de viejos papeles, ocupóse Lozano en la refundición de su grande obra histórica, y en la composición de varios escritos menores, así históricos como ascéticos. Prueba de ello es una nota del P. Simón Bailina, quien escribiendo a Machoni desde Potosí, con fecha 14 de diciembre de 1739, le decía: "El Padre Provincial de esta Provincia salió de acá, día 9 de éste. Díle la carta del Padre Lozano, y me dijo que luego que llegase a Lima solicitaría los papeles que pide el Padre". En 1740 escribió una extensa "Carta al Juan José Rico" y junto con ella remitió a España la "Vida del Padre Julián Lizardi", que fué publicada en 1741 y que fué escrita después de la muerte de este insigne misionero, acaecida el 17 de mayo de 1735.

Como afirma el Padre Leonhardt, fué Lozano designado en 1740 para asistir a la Congregación Provincial celebrada a fines de ese año en Córdoba, y asimismo formó parte de la que tuvo lugar cuatro años más tarde, en abril de 1744. Es significativo el que en ninguna de dichas congregaciones fuera Lozano elegido para representar a su provincia ante las cortes de Madrid y Roma. No debemos, sin embargo, deducir de este hecho meramente negativo, que era Lozano hombre incapaz para llenar tal misión, pues tres años más tarde fué propuesto para el rectorado de Monserrat. (2)

Fué propuesto pero no fué elegido. Sus ocupaciones no se avenían con el cargo de rector, y, sin duda que así Lozano, como sus superiores, prefirieron eximirle de aquella carga y dejarle ocupado en sus investigaciones históricas.

En 1746 escribió el "Diario de un viaje a la costa de la mar magallánica", valiéndose, al efecto, de las noticias que le

---

(1) Estudios, t. I, p. 17.
(2) Libro de consultas, p. 171.

suministraron los PP. Cardiel, Strobel y Quiroga, y en ese mismo año escribió su primera "Carta al P. Bruno Morales", tan extensa que llena 56 páginas, seguida al año por una segunda "Carta" no menos extensa y no menos nutrida de noticias relativas al Río de la Plata.

Al siguiente año de 1747, pertenece su "Carta al Padre Alzola", sobre la existencia de los Césares y la publicación del tomo de Meditaciones de Ambrosio Espínola, traducidas del *italiano por Lozano y publicadas en Madrid.*

De mucha mayor importancia son las "Cartas Anuas", que en este período de su vida compuso Lozano, o sea, las relativas a los años 1735-1743.

La enorme extensión de este documento y la multitud de difíciles temas en él tratados, supone una labor intensa de parte de su autor. Algunos capítulos, sin embargo, como los relacionados con las revoluciones del Paraguay, con la muerte del Padre Lizardi y con las misiones de los Lules, debieron de exigir poco trabajo a quien, como Lozano, había dedicado especial esfuerzo a estos temas.

A este mismo período pertenece tal vez el comienzo de la composición de otra obra de Lozano, el "Diccionario histórico-índico", en seis volúmenes, obra que desgraciadamente no ha llegado hasta nosotros.

VII. VIAJES DIVERSOS

Todos los documentos prueban que Lozano "residió habitualmente en Córdoba, en el Colegio Máximo de su Orden y en la hacienda de Santa Catalina", como afirma el señor Lamas, y es curioso notar que en 1802 y en las páginas del "Telégrafo Mercantil" de Buenos Aires, se invocó la larga residencia de Lozano en la ciudad de Córdoba, como una circunstancia que le daba autoridad en lo relativo a dicha ciudad.

Allí vivió habitualmente, "pero por las noticias que hemos recogido en la lectura de sus escritos, sabemos que viajó

mucho dentro de estas provincias. Estuvo en las Misiones del Paraguay, haciendo el viaje desde Córdoba a Santa Fe, recorriendo Corrientes y pasando, en año de seca, el pantano de Neembucú.

"Descendió el Paraná en balsa hasta el puerto de las Conchas; y se sirvió de muchas observaciones propias en la descripción de ese viaje.

"En otro viaje llegó hasta el Alto Uruguay, y bajó por este río pasando, también en balsa, su gran arrecife.

"En las márgenes de ese río y en las de sus tributarios el Cuareim y el Negro recogió petrificaciones.

"Visitó la ciudad de Buenos Aires en diversas épocas, y en varios de sus escritos se refiere a los adelantamientos que había notado personalmente en esta población.

"Examinó por sí mismo los archivos de Santiago del Estero, Tucumán y Salta.

"Recorrió los llanos de Cuyo; subió a los Andes, y a bastante altura, para que las nubes extendidas a sus pies, velasen todo cuanto había dejado en la planicie.

"En la descripción de los Andes mezcla sus propias emociones a las reminiscencias de sus lecturas y al misticismo de su tiempo y de su estado.

"Si estos viajes no tenían por objeto conocer el país, adquirir noticias y documentos, este fué, sin embargo, el único resultado que él mismo nos señala.

"Y nos parece que no podrían tener otro, porque Lozano se nos presenta siempre con residencia fija en Córdoba y exclusivamente consagrado a trabajos literarios; y estos trabajos son tantos, tan continuados y tan extensos, que no dejan espacio para suponer otra ocupación; por el contrario, sólo merced a una diligencia y laboriosidad extremas, ha podido llegarle el tiempo para legarnos los escritos que de él poseemos." (1)

(1) Lamas, Introducción, ps. IX-X.

A los viajes del P. Lozano se refieren los ajustes de cuentas de diversos colegios, como los de Santa Fe, Corrientes, Buenos Aires, Salta y otros. En uno del Colegio de Santa Fe, que abarca el período de 22 de noviembre de 1752 al 2 de enero de 1754, hallamos este rubro: (1)

"It. por los gastos del difunto P. Lozano, según avisó el P. Procurador de Provincia".

VIII. ULTIMOS AÑOS

A principios del año 1751 residía Lozano en Córdoba, atareado, como siempre, en la composición de sus múltiples libros históricos. Allí estaba cuando partió a Europa el P. Carlos Gervasoni, pues en carta al marqués de Valdelirios, escrita desde el puerto de Santa María, a 16 de setiembre del mencionado año, le comunica que le remite un mapa y dos libros, uno del doctor Jarque y otro del P. Lozano, libros ambos muy cabales, pero principalmente el de "Lozano... que dejé en Córdoba, y es un vivo archivo de todas las noticias que se puedan desear del Perú y demás provincias de aquel dilatado imperio; en cualquier duda que a V. S. pueda ofrecérsele, mucho estimará el Padre que V. S. le mande su parecer, con el seguro de que muy pocos se la aclararán con mayor acierto". (2)

Es muy probable que Valdelirios prescindiera enteramente del P. Lozano, pues no buscaba la luz sino el lucro, pero no prescindieron ni pudieron prescindir de él el Padre Provincial de la Provincia del Paraguay y los consultores ordinarios y extraordinarios de la misma. Las circunstancias eran de la mayor gravedad, y requerían no sólo el apoyo de la prudencia, sino también el de la ciencia histórica. Pocos, por no decir nadie, estaban entonces tan capacitados para exponer las injusticias que entrañaba el tratado de límites, y para prever sus funestas

(1) Archivo de la Nación (Buenos Aires), C. de J., legajo 1754.

(2) Simancas, Estado 7424. 99º f. 403.

consecuencias, como aquel hombre singular, "aquel vivo archivo de tódas las noticias" que se llamaba Pedro Lozano.

Él fué quien redactó la "Carta al Padre Moncada", Provincial del Perú (marzo 14 de 1751), notificándole los sucesos relacionados con el Tratado de Límites; a él encargaron los superiores la composición de la valiente y serena "Representación hecha por parte de la provincia jesuítica del Paraguay" (marzo 12 de 1751), y él fué quien escribió la otra no menos varonil y contundente que se hizo "al Rey en su Real Consejo de Indias" (29 de abril? de 1752). Al pie de este documento aparece la firma del P. Lozano, junto con la de los Padres R. Caballero, L. Orosz, J. D. Massala y Eugenio López, como también al pie de la carta colectiva que en 14 de marzo de 1751 remitieron los mismos "a la Audiencia de Charcas".

El P. José Barreda, y sus consultores, no contentos con enviar estos documentos para informar a las autoridades españolas acerca de los inconvenientes del Tratado, decidieron enviar a un experto que verbalmente expusiera al señor virrey y a los miembros de la Audiencia las funestas consecuencias del mismo.

Las citadas "Litterae Annuae" de 1750-1756, después de referirse a sus múltiples escritos y a su labor de historiador, nos dicen que "nada tan ajeno al carácter de Lozano, que el tumulto de los tribunales; nada podía ser más pernicioso a su salud, gastada ya en la labor de los estudios, que un viaje de trescientas cuarenta leguas, pero Lozano pasó por encima de todo, y hasta hubiera expuesto su vida (como muchas veces lo había afirmado, asegurando que por ejecutar un acto de obediencia no titubearía en exponerse a una muerte cierta) en provecho y para el bienestar de la provincia.

"Había ya recorrido la mayor parte del viaje, cuando puso fin al mismo, terminando asimismo sus días en el pueblo de Humaguaca el 8 de febrero de 1752, a los 55 años de su vida. Era profeso. Los Padres de Salta, distantes de Humaguaca unas

50 leguas, no bien se enteraron de la enfermedad de Lozano partieron allá, pero la muerte había llegado antes. Lo único que pudieron hacer los afligidos Padres, fué el dar las gracias al señor Párroco por haber tenido cuidado del P. Lozano en su propia casa, y por haberle hecho las exequias."

A estas lacónicas líneas se reduce cuanto sabemos acerca de los últimos días que pasó Lozano entre los mortales. Que la causa de su viaje a Chuquisaca fuera el informar sobre el Tratado de Límites, es evidente, como se colige de las mismas "Anuas" y de los hechos que entonces tenían lugar. El señor Groussac, después de preguntar cuál fué el motivo de la ida de Lozano a Charcas, encuentra "la respuesta categórica... en un extenso documento del Archivo General de la Nación". "Notas sobre el pleito de Sisa",—relativo, como lo dice el mismo título, a un pleito incoado en esta ciudad años atrás, entre el Padre Procurador de Misiones y el sisero don Juan Antonio Alquezalete". (Anales, V, XIX).

Muy probable es que Lozano tuviera que ver con esta cuestión, pero no creemos que fuera ella la causa principal, y mucho menos la única que motivara su largo y desgraciado viaje. Recuérdese que también debió haber otra tercera cuestión, que debía tratar Lozano en Chuquisaca, relativa al cobro de unos esclavos. Fué don Ignacio Luján, clérigo de Tucumán, quien autorizó a los Padres Lozano y Simón Baylina "para que, en su nombre, le representen ante los señores Presidente y Oidores de la Real Audiencia de Charcas" (Sec. Mss. Nacs.). Probablemente alude a este pleito particular la "Protesta contra provisión de la Audiencia de la Plata (importante para la biografía de Pedro Lozano)"; que poseyó Angelis y que se encuentra ahora original en la Biblioteca de Río de Janeiro y del que hay copia legalizada en la de Buenos Aires. Es un simple capítulo de protesta contra una ejecutoria de la Real Audiencia; y como no está la protesta entera, ni hay fecha ni firma, no es posible saber el asunto sobre que versaba. Solamente se

dice que no se lleve adelante la ejecución, ni le resultó perjuicio a esta parte de no haber acudido a tiempo a lo que se le requería, dando esta razón textual: "respecto de haber muerto en el camino el Padre Lozano, Procurador que iba destinado a dicha Real Audiencia para la prosecución de este negocio".

El sitio donde murió Lozano fué, sin duda alguna, el antiguo caserío de Uquía, que aun hoy día subsiste junto a la estación Senador Pérez, y sobre la línea férrea que va desde Jujuy a La Quiaca. "Creemos, escribe Mons. Bazán, que sus restos pudieran descansar dentro de los muros de la vetusta capilla que aun subsiste" ("Aromas de América", p. 7), opinión que creemos muy fundada, pues no cabe dudar que fué Lozano enterrado allí, y no consta que fueran después trasladados sus restos a otra parte.

Después de describir su muerte, agrega el Padre Leonhardt: "Pero si prescindimos de los sentimientos de los Padres del Colegio [de Salta], que sintieron que el P. Lozano terminara sus días lejos de ellos, creo que en ninguna otra parte habría Lozano preferido morir que donde murió. Digo esto porque Humaguaca es bien conocida por ser santuario de la Virgen, a la que concurre mucha gente y que obra grandes prodigios. Dada la gran devoción que tenía Lozano a la Santísima Virgen, podemos creer que quiso la Virgen concederle el que este su fiel hijo terminara su peregrinación terrestre junto a su imagen, y como podemos suponerlo, asistido por ella en sus últimos momentos.

El párroco y la gente de la Parroquia, después de admirar la paciencia de Lozano en su última enfermedad, y sus demás virtudes; y viendo después de muerto, las heridas causadas por las disciplinas y su cuerpo cubierto con el cilicio, no titubearon en darle el apelativo de Santo.

Lozano falleció el 8 de febrero de 1752, a los cincuenta y cinco años de su edad, a los cuarenta y uno de religión y a los veintiséis de historiador. Había venido a América para trabajar entre los infieles de las gloriosas misiones del Paraguay, pero

sus dotes y prendas personales inclinaron a los superiores a dedicarle a los estudios históricos, y en este "ocupadísimo ocio", pasó los últimos veintiséis años de su vida.

Había ya fallecido Lozano cuando llegó una remesa de libros que había él pedido a Europa. Entre ellos se encontraban el Calepino de Facciolati, una Biblia y concordancias, Muranció y Menochio Umicalla, Bogacci y otros escritores históricos y ascéticos. El costo total había sido de 75 ps. 6 rs. (1)

En 1759 y en unas cuentas del H. Echezarraga, procurador del Colegio de Jujuy, escribióse el siguiente rubro relacionado con el último viaje de Lozano:

It. por el avío, que se dió en Jujuy p.ª el P. Pedro Lozano . . . . 138 ps.

Bibliografía

I. **Relación/ historial/ de las misiones de los/ Indios, que llaman Chiquitos, que es-/tán á cargo de los Padres de la Compa-/ñia de Jesús de la Provincia del/ Paraguay./ Escrita/ Por el Padre Juan Patricio Fernández, de la misma/Compañía/ Sacada a luz/ Por el Padre Gerónimo Herrán, Procurador General/ de la misma Provincia./ Quien lo dedica/ Al Sereníssimo Señor Don Fernando, Príncipe/ de Asturias/ Año** (viñeta) **1726/ Con licencia./ En Madrid: Por Manuel Fernández, Impresor de/ Libros, vive en la calle del Almendro./**

4.º (16 ½ × 6 ½).—E. v. Coll. S. Ign. Sarriá: 99-VII-15. Port. orlada.—V. en bl.—Dedic.: 6 pp. s. n.—Aprob. del P. Alb. Pueyo: 4 pp. s. n.—Aprob. del P. José de Silva: 2 pp. s. n. —Licencias; Fe de erratas; Tasa: 4 pp. s. n.—Prólogo: 1 p. s. n. —Protesta: 1 p. s. n.—Texto: p. 1/452.—Tabla de los capítulos: 3 pp. s. n.

El autor de esta obra no es propiamente el P. Fernández sino el P. Bandiera, quien la compuso en lengua italiana y obtuvo después del P. Lozano el que la vertiera al idioma castellano. El P. Uriarte (1-427, n. 4399) después de citar los tes-

(1) Gervasoni, Cuentas. Arc. Gen. C. de J. 1751.

timonios de Herrán y de Camaño que niegan ser de Fernández esta tan conocida obra, resume en las siguientes líneas lo que hay de cierto en esta cuestión: "El P. Juan Patricio Fernández, de la Provincia del Paraguay, celoso misionero primeramente de los Chiquitos, y luego diligente visitador de sus misiones, escribió muchas y curiosas *Relaciones* de toda aquella Cristiandad. Utilizólas el P. Domingo Bandiera, de la misma Provincia, para la tercera parte de su "Relatione Istorica delle Missioni de'Padri della Compagnia di Giesú nel Chaco, Chiriguay e Chiquitos", Mss. en 4.° que pensó enviar a Italia para que se imprimiera allí. Vista, empero, la dificultad que esto ofrecía, desistió de su propósito y rogó al P. Pedro Lozano, sujeto de la misma Provincia, que pusiera en castellano la dicha tercera y última parte, cuando menos, de su *Relatione,* que era la que tenía más completa y acabada. Hízolo éste así; y ya traducida se la entregó al P. Jerónimo Herrán, el cual, viniendo de Procurador de la dicha Provincia del Paraguay a Europa, la dió a luz en Madrid a nombre del primer colector de las noticias que en ella se publicaban", aunque el P. Bandiera era, en verdad, su autor y Lozano su traductor. Bien puede ser que este último, como hombre entendido en historia, se tomara, además, la libertad de introducir algunos párrafos de su cosecha, y ciertamente se tomó esta libertad el P. Jerónimo Herrán, antes de dar la obra a luz, como lo testifica el mismo Lozano en su "Historia de las Revoluciones" (2-37).

Todos los antiguos historiadores y bibliógrafos, como Camaño, Dobrizhoffer, Hervás y Muriel, afirman ser Bandiera el autor de esta obra y Lozano el traductor. Muriel escribe: "El P. Patricio Fernández es el que figura como autor en la portada del libro y fué misionero de Chiquitos. Pero el verdadero autor es el P. Domingo Bandiera, natural de Sena en Italia, quien dió al P. Pedro Lozano el original italiano para que lo tradujera en español, que es la lengua en que se publicó. Más tarde se retradujo al italiano, de la edición castellana". (Charlevoix, "Historia...", t. 4, p. 160).

Los superiores, conocedores del talento histórico del P. Bandiera, le encargaron ya, antes de 1752, especial solicitud en recoger materiales históricos, como se colige de la carta que al Superior y Consultores dirigió el P. Pedro Lizoain, visitador de las Misiones de Chiquitos: "Su Reverencia el P. Provincial, en carta escrita al mismo P. Bandiera le ordena tome a su cargo el cuidado de recoger todas las noticias que pueden servir para formar e ilustrar la historia que se ha de hacer de estas Misiones porque no se pierda la memoria de los gloriosos trabajos con que los PP. fundaron estas misiones y la de otros sucesos muy notables que sucedieron en su fundación". (Carta del 5 de setiembre de 1752).

Su correspondencia con Lozano debió ser grande cuando a ella alude el citado Muriel en su "Rudimenta Juris" (p. 73) por estas palabras: "Dominici Bandiera, patria Senensis, missionarii Paraguariensis, in literariis cum Petro Lozano concertationibus sententia fuit, calumniis numquam respondendum, nisi coram judice". La frase *concertationibus* induce a creer que esa correspondencia era sobre temas históricos o jurídicos y que ambos discutían con empeño.

El señor Groussac ha sostenido ser el P. Fernández el "discutido aunque verdadero autor de la Relación de indios Chiquitos". (Estudios, ed. 1918, p. 42).

"Para destruir la atribución imaginaria de la *Relación de Chiquitos* al Padre italiano Bandiera, basta abrir dicho escrito: todo él refiere, como presentes o muy recientes, sucesos anteriores al año de 1723. La última página termina con la muerte del P. Francisco Hervás (agosto de 1723), agregando el narrador que *hasta ahora no se sabe en qué ha parado* [el P. Castañares, su compañero]. (1)

Esta conclusión, evidentemente, es posterior por muy pocos días, pues se supo luego que el P. Castañares continuaba su ministerio. Ahora bien: la primera entrada del P. Bandiera a

(1) Relación, II, página 249.

los Chiquitos o Zamucos data precisamente del año de 1723, según resulta de una noticia que se halla en la colección de de Angelis. (1)

Y más terminantemente de las *Letras Anuas* de Chiquitos, para el año de 1763, en que se consigna que dicho Padre contaba entonces treinta y nueve años de ministerio en aquellas misiones. Resulta, pues, de toda imposibilidad moral y material, el que el P. Bandiera escribiera en 1723, la *Relación de Chiquitos*, que contiene referencias a todos los misioneros presentes y anteriores a dicho año, entre los cuales no figura, por cierto, nuestro senense.

Las razones intrínsecas, para mantener la atribución al P. Juan Patricio Fernández, abundan en el mismo libro. El autor se alarga notablemente en el importante ministerio del P. Fernández entre los Chiquitos, ya como misionero, ya como Superior, y después (1718) Visitador de esas misiones. Publícanse, además, varias relaciones y cartas de misioneros, dirigidas al P. Fernández. Este, por fin, queda siempre en escena, durante los veinte años que principalmente abarca la *Relación*, y fueron los de su activo apostolado (1698-1720), según puede comprobarse por numerosos lugares del libro; pero es característica la discreción con que el autor hace alusión a los méritos del P. Fernández, mientras consagra noticias especiales y apologéticas a sus compañeros de trabajos." (Groussac, "Anales de la Biblioteca", Buenos Aires 1908, pp. LXIX-LXX).

He aquí las versiones que conocemos de esta obra:

Relazione / istorici / Della Nuova Cristianitá degli'Indiani / detti cichiti / scritta in spagnuolo / dal P. Gio Patricio Fernandez,/e tradotta in italiano/da Gio. Battista Memmi/ambidue della Compagnia di Gesu'. / Coll' aggiunta d'un Indice delle cose/piú notabili./ (*Viñeta*: IHS) / In Roma, MDCCXXIX./Per Antonio de'Rossi, nella Strada del Seminario Romano./ (*filete*) /Con licenza de'superiori.

(1) "Noticia de lo sucedido al P. Bandiera en la ida y entrada a San Ignacio de los Zamucos. . . en 1723".

4.º (118 × 188).—Ejs. del Colegio de Málaga (España) y British Museum (Londres), 4744 f. 16.

Port.—V. en bl.—Ded. del traductor al P. Tamburini, Roma 31 de Julio de 1729, 3 pp. s. n.—Prólogo del traductor, 2 pp. s. n.—Licencia del P. Tamburini, 31 de Agosto de 1828, 1 p. s. n.—Varios imprimaturs, 1 p. s. n.—Protestatio, 1 p. s. n. —Indice del cap. 2 pp. s. n.—Texto, pp. 1/233.—Indice delle cose piú notabili, 10 pp. s. n. a dos cols.—Errata, 1 p. s. n.

Historica / Relatio, / de / Apostolicis / Missionibus / Patrum/Societatis Jesu/apud/Chiquitos, Paraguariae populus,/ Primò/Hispano idiomate conscripta/à/P. Joan: Patricio Fernandez,/dein ad typum prosnota/A P. Hieronymo Herran,/ procuratore generali Provinciae Paraguariae,/utroque societatis Jesu sacerdote,/anno M.DCCXXVI./Hodie in linguam latinam translata/ab/alio ejusdem societatis Jesu sacerdoti./cum licentia superiorum./ (filete) Augusta Vindelicorum,/ Sumptibus Mathiae Wolff, Bibliopolae, M.DCCXXXIII.

4.º (107 × 165 mms.).—Ejemplar visto: Mount Str. 51—D. Por.—V. en bl.—Ded. Ferdinando Austriae Principi, 8 pp. s. n., firmadas por Hieronimus Herran.—Aprob. Rev. P. Alberti Pueyo..., Madrid, 24 Ag. 1726, 5 pp. s. n.—Approb. P. Josephi de Silva, Madrid 21 Ag., 1726, 2 pp. s. n.—Licencias diversas: 1) Tamburini, Roma, 16 abril 1726, 1 p. s. n.; 2) Doctor Damasii, Madrid, 13 Ag. 1726, 1 p. s. n.; 3) Del Real Consejo, Madrid, 12 Ag. 1727, 1 p. s. n.; 4) Del Provincial, José Mayo, Munich, 3 Sept. 1732, 1 p. s. n.—Protestatio, 1 p. s. n.— Praefatio: 2 pp. s. n.—Index capitum 16 pp. s. n.—Texto: pp. [1]/276.—Index Rerum: 16 pp. s. n.—Errata: 2 pp. s. n.

Reeditóse esta versión dos años después en

Impiger extremos / Operariùs edocet Indos:/sive/*Tuba evangelii /de/Jesu Christo,/ex Europa in American, Para-/ guariae imprimis populos, salu-/tiferum clangens ac/personans;*/Domino cooperante, as sermonem con-/firmante mirabilibus, singularis suae Bene-/dictionis ac Providentiae Signis./

Tractatus, ob rerum gestarum sublimita-/tem, lectu notatuque dignissimus: sacrae simulac/profanae Curiositati pascendae recreandaeque non minus,/quam promovendae Animarum aedificationi,/utilissimus./ *Ex hispano idiomate in linguam latinam / translatus.* / (filete) / *Augustae.*/Sumptibus Mathiae Wolff, Anno 1735.

4.º (115×162 mms.).—Brit. Mus. 493 g. 28.
Port.—V. en b.—Ded. del P. Herrán al Príncipe [de Asturias] D. Fernando: 8 pp. s. n.—Approb. Patris A. Pueyo: 5 pp. s. n.—Approb. Patris J. de Silva: 2 pp. s. n.—Lic. Patris Tamburini: 1 p. s. n.—Lic. Ordinarii: 1 p. s. n.—Licencia Regis Consili: 1 p. s. n.—Fac. Provincialis: 1 p. s. n.—Protestatio: 1 p. s. n.—Praefatio: 2 pp. s. n.—Index: 16 pp. s. n.—Texto: pp. 1/276.—Index rerum memorabilium: 16 pp. s. n.—Errata: 2 pp. s. n.

La primera versión alemana apareció también en 1733:

Erbauliche und angenehme/Geschichten / derer / Chiquitos,/und anderer/von denen Patribus der Gesell-/schafft Jesu in Paraquaria/neu-bekehrten Volcher;/samt einem ausführlichen Bericht/von dem/Amazonem-Strom wie auch einingen Nachrichten/von del Landschaft/Guiana, in des neuen Welt. / Alles aus dem Spanisch-und Französischen / in das Teutsche uberselzet / von einem aus erwehnter Gesellschaft./ (filete) /Wienn,/verlegts Paul Straub, Buchändler auf dem Peters/Freyd-Hof, dem goldenen Wasstein gegen über, 1729.

8.º (76×148).—Brit. Museum; 4745. a. 1.
Lámina.—Port.—V. con 2 inscripciones bíblicas.—Fac. Provincialis, Viena, 5 Nov. 1728 y Protesta del autor: 1 p.—Borrede des Ubersetzers: 11 pp. s. n. — Texto de la Geschichtenderer Chiquitos: pp. 1/506.—Bericht von dem Strom derer Amazonem... von C. de Acunna: pp. 507/744. — Register: 14 pp. s. n.

Existe otra edición, al parecer diversa, pero que sólo difiere en cuanto a la portada. Parece como impresa con las mismas planchas de la primera edición. Sólo damos el título, por ser lo único en que se diferencia:

Neuer / Welt-Bot,/mit sich bringend eine wahrhaffte / Historie/Einiger von denen Patribus der Gesell-/schafft Jesu in Paraquaria/neu-bekehrten Volcher;/Gamt einem ausfuhrlichen Bericht/von dem/Amazonem Strom/Wie auch einigen Nachrichten von/der Landschafft Guiana in der neuen/Welt, und andern curieusen Dingen./Aus dem Spanisch und Französischen in der/Teutsche ubersetzet/Von einem/Aus erwehnter Gesellschafft./ (filete) / Wienn,/Verlegts Paul Straub, Buchhandler / auf dem dem [sic] Peters-Freyd-Hof, / dem gold-/nem Vassleingegen uber, 1733.

8.° (76 × 148).—Brit. Museum, 4745 a. 2. Lámina, etc., como la ed. de 1729.

II. **Descripción/ chorographica/ del terreno, ríos, arboles,/ y animales de las dilatadisimas Provincias del/ gran Chaco, Gualamba:/ y de los ritos, y costumbres/ de las innumerables Naciones barbaras, e infieles,/ que le habitan:/ con una cabal relación historica/ de lo que en ellas han obrado para conquistarlas algu-/nos Governadores, y Ministros Reales: y los Mis-/sioneros Jesuitas para reducirlas a la Fe del/ verdadero Dios./ Escrita/ por el Padre Pedro Lozano,/ de la Compañía de Jesus, Choronista de su Provincia del/ Tucumán./ La qual ofrece, y dedica/ A las Religiosísimas Provincias de la misma Compa-/ñía de Jesús de Europa/ El Padre Antonio Machoni,/ natural de Cerdeña, Rector del Colegio Máximo de/ Cordoba del Tucumán, y Procurador General á/ Roma por su Provincia del Paraguay./ Año de** (Escudete) **1733./ En Cordoba. En el Colegio de la Assumpcion: por Joseph Santos Balbás.** (Orlado).

4.° (10 × 16 ½ cms.). — Ejs. vistos: Biblioteca del Colegio del Salvador (Buenos Aires), Archivo de la Prov. de Aragón (Barcelona), señor Enrique Arana (Buenos Aires), Antonio Santamarina (Buenos Aires), Museo Británico, 235 h. 8.

Port.—V. en bl.—Dedic. del P. Machoni: A las Religiosísi-

mas y Doctísimas Provincias de la C. de J. de Europa: 5 pp. s. f. — Lic. de la Religión, firmada en la Villa de Morón, 17-XI-1732, por el P. Jerónimo de Hariza, 1 p. s. f.—Censura del.R. P. Cristóbal de Palma S. J., Cádiz, 22-III-1733; 3 pp. s. f.—Licencia del Ordinario, Córdoba, 9-IV-1733; 1 p. s. f. — Aprobación del R. P. Diego Vázquez S. J., Córdoba, 23-IV-1732: 2 pp. s .f.—Privilegio, Sevilla 14-5-1732; Fe del corrector, Madrid, 19-VIII-1732 y Suma de la tasa, Madrid, 14-XI-1732: 1 p. s. f.—Al lector: 4 pp. s. f.—Protesta del autor: 1 p. s. f.—Texto: pp. 1/485.—Indice de los párrafos de este libro: 5 pp. s. f.

He aquí una breve síntesis de este célebre libro: Descripción general del Chaco (pp. 1/5), ríos que lo cruzan (pp. 6/25), árboles y plantas que cría (pp. 26/36), animales y serpientes en que abunda (pp. 37/96); naciones gentílicas que la pueblan (pp. 47/55), los Chiriguanos (pp. 56/82), Guaycurúes (pp. 53/65), los Churumatas y Chichas (pp. 72/82), los Malbalá (pp. 83/87), los Teguet, Chunipí, Guamalca, Bilelas (pp. 85/88), los Abipones (pp. 89/93), Lules (pp. 34/105). Lo que han obrado algunos ministros reales para reducir estas naciones: don Martín de Ursua, don Angel Paredo, etc. (pp. 105/107). Labor de algunos misioneros: Alonso Barzana (pp. 108/119), Hernando de Monroy y Juan de Viana (pp. 110/118), Juan Fonte (pp. 111/113), Juan Romero (pp. 119/121), Gaspar de Monroy (pp. 119/126), Pedro de Añasco (pp. 126/129), Jerónimo de Villarnas y Manuel Ortega (pp. 130/132), Francisco Díaz Taño (pp. 132/135), Cristóbal de Mendoza (pp. 134/135), Pedro Alvarez (pp. 135/137), Ignacio Martínez (pp. 135/137), Vicenti Grifi (pp. 139/149), Roque González (pp. 140/149), Pedro Romero (pp. 149/161), Antonio Moranta (pp. 150/161), Nicolás Martrilli Durán (pp. 163/171), Gaspar Osorio Valderrabano (pp. 163/171), Ignacio de Medina y Fernando de Torre Blanca (pp. 182/184), Juan Pastor y Gaspar Cerqueyra (pp. 185/191),

Ignacio de Medina y Andrés Luján (pp. 192/195), Pedro Patricio, Agustín Fernández y Diego F. Altamirano (pp. 203/222), Bartolomé Díaz (pp. 223/241), Diego Ruiz y Juan A. Solinas (pp. 242/269), José de Arce y Miguel de Valdobivas (pp. 276/303), Joaquín Sebastián Yegros y Rafael Jiménez (pp. 314/315), Jaime Aguilar y Francisco Lardin (pp. 324/328), Francisco de Guevara (pp. 338/339). Expedición chaqueña de don Esteban de Urizar (pp. 341/420). Principios de las reducciones de Indios Lules (pp. 421/427). Fúndase la de Valbuena (pp. 428/1432) y labor del P. Antonio Machoni (pp. 431/471), y del P. Joaquín de Yegros (pp. 455/465). El P. Juan A. Montijo (pp. 465/471) sucede al P. Yegros. El P. Lorenzo Faulo (pp. 479/480) y las misiones entre los Zamucos. Noticia de los trabajos de los PP. Felipe Suárez (480), Sebastián de S. Martín, Gabriel Patiño (481), Lucas Rodríguez, Agustín Castanares (482-484), Juan B. Cea (483), Miguel de Yegros, Francisco Hervás (483), Domingo Vandiera (483), y Juan de Montenegro (p. 484).

Al frente de la obra se halla plegado el conocido mapa del Chaco, tantas veces reproducido por los historiadores americanos.

De este precioso mapa nos ocuparemos en nuestra Cartografía jesuítico-rioplatense; anotaremos tan sólo en este lugar que no es Lozano su autor sino el P. Antonio Machoni. Si esta obra de Lozano es, como ya lo advertía Graham "now rare book of P. Pedro Lozano", es, sin comparación, más raro hallarlo con el interesante mapa.

Fué el P. Antonio Machoni, Procurador de la Provincia del Paraguay, quien se encargó de editar esta obra, como él mismo escribe en la dedicatoria.

En una "Razón de los gastos del P. Juan J. Rico, Marzo 23 de 1745", hallamos esta referencia:

"Por dos cajones (o su flete), que se trajeron de Puerto a Madrid con las historias del Chaco y Chiquitos que quedan en el Oficio de Madrid . 3008.1"

"Este es, escribía en 1873 el doctor Lamas, el primer libro monográfico que se ha publicado sobre el Chaco. En algunos de los que le precedieron, como, por ejemplo, en el del doctor Xarque y en el del P. Fernández, se encuentran noticias del Chaco, pero breves y generales, como que sólo se daban para bosquejar, a grandes rasgos, la escena de los sucesos que iban a narrarse. Por el contrario, en el del P. Lozano es principal lo que en los otros sólo era accesorio, porque él se propone la descripción completa, detallada, minuciosa, de aquel extenso territorio, de sus producciones naturales y de las tribus indígenas que lo habitaban.

"Para hacerlo tenía a su disposición los archivos en que estaban encerradas las noticias y los conocimientos adquiridos en todas las exploraciones y en todos los estudios hechos en el Chaco. En esos archivos se encontraban los diarios de las expediciones terrestres y fluviales que se habían emprendido por los misioneros, especialmente para abrir y mantener comunicación entre sus reducciones del Paraguay, Paraná y Uruguay, con las de Mojos y Chiquitos. Estaba allí una obra inédita del licenciado Luis de Vega, que tenía por título "Relación del Chaco", de la que Lozano hace aprecio, sin duda porque Vega, que navegó el Bermejo, describía de *visu*. La cita como autoridad, y copia de ella párrafos enteros. Tenía a mano, y cita, las cartas del padre Osorio, célebre misionero del Chaco, muerto por los Chiriguanos, escritas, en su mayor parte, en el año de 1630, y a las que se daba suma importancia. Como las de Osorio, debían estar en el archivo las cartas y relaciones de los otros misioneros, que en diversos tiempos y por diversas direcciones, penetraron en el Chaco. El cartulario de estos misioneros debió contener noticias y descripciones parciales sobre la

topografía, la hidrografía, los productos y los habitantes del inmenso territorio que recorrían; y de cierto, que no sería éste el menos rico de los veneros que en aquel archivo podrían explotarse...

"Para el aprovechamiento de estos preciosos materiales, no podía faltarle a Lozano el concurso oral de algunos de los mismos misioneros: el H. Montenegro era su compañero en Córdoba, y el P. Machoni, editor de este libro, misionero infatigable, su amigo íntimo y su colaborador. La colaboración de este Padre está revelada en la censura del P. Maestro Cristóbal de Palma, que corre al frente del mismo libro, y en la que, al encarecer el mérito del editor, dice, textualmente, que Machoni es acreedor a los mismos elogios que el autor, por haberle "suministrado mucha erudición de noticias de aquellas dilatadas provincias del Chaco, medidas todas con sus pies".

"Podemos, pues, considerar el libro de Lozano y el mapa que lo acompaña, como el resumen de todos los conocimientos sobre el Chaco, que hasta el año de 1730, en que fué escrito, habían atesorado los jesuítas. Este es su grande mérito, y el mismo Lozano lo hace resaltar al decir que: "a ruego de personas celosas ha formado esta descripción de las Provincias del Chaco, valiéndose de las noticias antiguas y modernas que se habían podido recoger hasta entonces, y estaban olvidadas en los archivos". La descripción de Lozano fué, por mucho tiempo, el único libro de estudio sobre el Chaco. De él tomó Charlevoix las noticias que da sobre ese territorio, en su conocida "Historia del Paraguay", y de Charlevoix las tomaron otros."

Esto escribía Lamas (I-XVI, XVIII), hace ya medio siglo, y sorprende gratamente el que en nuestros días, un crítico del mérito y de la reputación del doctor Ricardo Rojas, vuelva a hacer suyas las ideas y los conceptos que aquel historiador emitió acerca del libro del P. Lozano, y aun agregue que los conocimientos geográficos, antropológicos y de fauna y flora, son tantos y tales en la obra del jesuíta, que "han sido

en muy poco aventajados por exploraciones posteriores" (2-318).

No entendemos el alcance de estas frases del P. Leonhardt (p. 217):

"Las primeras *Annas* del tiempo de Lozano son las de 1720 hasta 1730.

"Todos estos trabajos fueron sólo preparatorios de sus obras grandes, comenzadas en Santa Fe. Estando allí en tiempos agitadísimos por las invasiones de indios del Chaco, se le ocurrió ir haciendo relación de los acontecimientos, como luego lo hiciera con otros acontecimientos contemporáneos, los disturbios de los comuneros, por ejemplo.

"El primero de estos relatos alcanzó publicidad en una doble edición, en castellano en 1733, y en latín en 1736, circunstancia que escapó a la penetración erudita, tanto de Lamas como de Sommervogel.

La edición castellana tiene por título: "Descripción chorográphica del terreno, ríos, árboles y animales de las delatadísimas provincias del gran Chaco Gualamba..." "

Esta obra de Lozano fué traducida al latín poco después de su publicación en castellano. Esa versión, hecha por el jesuíta alemán Juan Bautista Speth, se conserva aun en el Archivo General de la Compañía de Jesús. Forma un ingente volumen en 4.º, de 664 págs. y lleva el siguiente título: (1)

(1) Observa el P. Pablo Hernández, en sus apuntes sobre aquel archivo y aquella obra:

"A lo que parece—y no tengo aquí el impreso castellano,—nada tiene añadido, sino únicamente la división, que el traductor ha hecho en tres partes:

Pars I.—De sole nativo, arboribus... item de ritibus et moribus....

Cap.I.—Situs; cap. 2. Flumina; cap. 3. Arbores; cap. 4. Animalia; cap. 5. Nat.

Pars 2.—Ea quae perpetrarunt aliqui ministri regii pro reducendis hisce Nationibus.

Pars 3.—Missiones quas obierunt apud Chaquii nationes varii Missionarii.

IHS/' Poma Nova et Vetera ex Magno Chaquiensi/Pomario Studiosius collecta in cumulum/Sive/ Descriptio *Chorographica/Soli Nativi/Fluviorum, Arborum et Animalium/ Provinciarum vaestissimarum* Magni Chaquii/Gualambae/ *Typis edita Idiomate Hispano/Per P. Petrum Lozanum/.../* Nunc vero latine reddita *a P. Joanne Baptista Speth/eiusdem Soc.*[tis] *et Prov.*[ae] *Sacerdote /.../ Religiossisimae Prov.*[ae]*/Germaniae Superioris quondam Suae/Interpres [dedicat]/1736.*

Años atrás la casa editora madrileña de Victoriano Suárez anunció que en breve publicaría una segunda edición del original castellano de esta obra de Lozano, pero hasta la fecha no creemos que haya realizado este buen propósito.

Nótese, como ya lo advirtieron Lamas y Biedma, este último en una nota a su Atlas Histórico, que esta obra no se publicó en Córdoba *de Tucumán,* sino en Córdoba *de España.* Aun hay autores que hacen suyos los disparates de Mackenna (Beeche, pp. 260 y 417), quien, con harta precipitación y sin fundamento alguno, afirmó repetidas veces que "la obra del famoso jesuíta" fué "impresa en Córdoba del Tucumán", y para que los lectores se contagiaran más fácilmente del error, subrayaba las palabras "en Córdoba del Tucumán".

Es curioso el notar que en 1784, poco después de la expulsión de los jesuítas y cuando el citar a un escritor jesuíta era cosa rara y de poca prudencia, se enviaba desde Buenos Aires

Chronotaxis 1. — 1587-1607
2. — 1607-1650
3. — 1653-1713
4. — 1713-1726".

Hasta aquí Hernández. Llamamos la atención sobre la última fecha, 1726. Como hemos dicho repetidas veces, este año de 1726 prueba que Lozano comenzó su carrera histórica estando en Santa Fe

El P. Speth estaba entre los Chiquitos y escribió algo sobre esta misión, en 1721. (Véase la Bibl. Nac. de Río de Janeiro, Mss. XV). Había nacido en Ingolstadt en 1689. En 1740 estaba todavía en Santa Fe. (Nota del P. Leonhardt).

a Madrid el "Diario y relación de la expedición mandada hacer por orden del virrey de Buenos Aires, D. Juan José de Vértiz, al Gran Chaco Gualamba, a cargo del Coronel D. Francisco Gabino Arias en unión de Don Lorenzo Suárez de Cantillana, arcediano de la catedral de Córdoba de Tucumán", el cual no es, fuera de algunos puntos, sino un extracto del libro de Lozano, como lo advierten los mismos autores, si bien lo atenúan afirmando que la relación está "sacada, en gran parte, de la obra de Lozano". Hállase este escrito en el Archivo General de Indias: 124-1-3.

III. **Copia de carta, escrita por un Misionero de la Compañía de Jesus del Paraguay, al Padre Juan Joseph Rico, Procurador General de dicha Provincia en esta Corte, en que se refiere el estado presente de aquella Provincia, y sus Missiones, assi antiguas, como nuevas, entre Christianos, y Gentiles.**

1 vol. en 4.º, de 59 pp.

Lleva (p. 56) la fecha "Córdoba, y Diciembre 19 de 1740. M. S. de V. R. Pedro Lozano". A ella alude el P. Rico, cuando escribe en sus Reparos (p. 28): "Para más recientes noticias, léase la Carta que dí a la estampa, y me la tenía escrita, con fecha de Diciembre del año pasado de 40, el P. Pedro Lozano". Según una minuta que poseemos, gastó el P. Rico 24 pesos "en la impresión de la Carta o Relación que envió el P. Lozano con el estado de la Provincia". (Arch. Nac. de Buenos Aires. Jesuítas, 1744).

IV. **Vida del P. Julián de Lizardi. Impresa en Salamanca el año 1741.**

Ningún bibliógrafo, de cuantos conocemos (Sommervogel, Bacher, Medina, Lamas, Lafone, etc.), indica pormenor alguno de esta rarísima edición. Ni ellos ni nosotros, hemos podido ver ejemplar alguno de la misma.

Existen varias ediciones posteriores:

*Relacion/de la/vida y virtudes,/del venerable mártir/Padre Julian de Lizardi,/de la Compañia de Jesus,/de la Provincia del Paraguay./Escrita por el P. Pedro Lozano,/*de la misma Compañia, y Misionero de la/referida Provincia./Reimpresa a expensas de D. José Xavier/de Lizardi/*San Sebastián/*Imprenta de Ignacio Ramón Baroja./1857.

16.º (68×104 mms.).—E. v.: en el British Museum.
Port.—V. en bl. Aprob. del P. M. Sagardoy, Salamanca, 20 Dic. 1740: 2 pp. s. n.—Licencia del Ord., 7 Enero 1741: 1 p. s. n.—Censura del P. A. de Zárate, Salamanca, Enero 31, 1741: 5 pp. s. n.—Licencias, tasa y protesta: 2 pp. s. n.—Prólogo: 1 p. s. n.—Texto: pp. 1/210.—Tabla: 3 pp. s. n.—1 p. en bl.

Más conocidas son las ediciones de 1862 y 1901:

Relación/de la vida y virtudes/del venerable martir/P. Julián de Lizardi,/de la Compañía de Jesus,/de la Provincia del Paraguay,/escrita/por el P. Pedro Lozano,/de la misma Compañía y Misionero de la referida/Provincia./Madrid/Imprenta de Uriarte y Lavajos/1862.

1. vol. en 8.º, XVIII pp. + 186 pp. + 2 pp. Una nota final advierte que la edición de 1741 fué costeada por los parientes del P. Lizardi, y añade que "ha servido de original para esta edición, el ejemplar de la primitiva que existe en el Archivo del Cabildo Eclesiástico de la villa de Asteazu, patria del mártir".

La edición de 1901 lleva este título:

Vida y virtudes/del venerable/martir P. Julián de Lizardi/(de la Compañía de Jesus)/por el/Padre Pedro Lozano/(de la misma Compañía),

y se halla en pp. 103/267 de la obra:

Descubrimiento/De los Restos del/Venerable P. Julian de

Lizardi/(de la Compañía de Jesus)/y su traslación de Tarija a Buenos Aires/(con 24 ilustraciones)/Por el Presbítero/Kenelm Vaughan/con/La Vida del Martir/por/P. Pedro Lozano, S. J./. . ./Con licencia eclesiástica/Buenos Aires/Cabaut y Cía./500 Calle Alsina 500/[1901].

1 vol. en 8.º, XII pp. + 278 pp.

Vaughan reproduce la ed. de 1862. Sin embargo, ha "creído conveniente modificar y amplificar los títulos de los capítulos, dividiendo algunos a fin de disminuir su extensión". (n. II).

V. ✠/ **Carta del P. Pedro Lozano, de/ la Compañía de Jesus, de la Provincia del Paraguay, es-/crita al P. Bruno Morales, de la misma Compañía, y Pro-/vincia, existente en esta Corte de Madrid.**

4.º (125×185 mms.).—E. v.: British Museum: 4767 ff. 12. y Archivo Prov. de Toledo: 484[5].

Págs. [1]/56.—Comienza: "Con indecible gozo de. . " Termina: ". . .que siempre en él todos veneraron".—Va fechada en "Córdoba y Noviembre 1 de 1746".

Navarrete, en su "Biblioteca Marítima" (t. 2, p. 574/576) expone el argumento de la carta, por estas palabras:

"Las 27 primeras páginas, escribe Navarrete, refieren lo que desde que el P. Bruno salió [de Buenos Aires] había ocurrido, ya próspero, ya adverso, con las tribus de indios confinantes; sus costumbres y religión; cooperación evangélica de los Misioneros de la Compañía por atraerlos, etc. El resto de la carta, desde la pág. 27, exceptuada parte de la 54 y las dos postreras, que se contraen a ciertos PP. Misioneros sus conocidos, contiene en su primer período la determinación del Rey para que se hiciera un reconocimiento de toda la costa de Buenos Aires al Estrecho de Magallanes, designando para esta expedición al P. José Quiroga, acompañado de otros dos Misioneros Jesuítas. . .

"Sigue luego el *Diario* de esta navegación... y aunque el P. Lozano no fué en esta expedición, valióse probablemente del *Diario* de alguno de los pilotos, o del que llevaría el P. Quiroga que trabajaba con ellos como facultativo..."

Este escrito de Lozano es más conocido con otro título, como verá el lector por las ediciones y versiones del mismo, que a continuación consignamos:

Journal d'un voyage le long de la côte de la mer Magellanique depuis Buenos Aires jusqu'à l'entrée du Détroit de Magellan. Tiré des observations des Peres Joseph Cardiel & Joseph de Quiroga, de la Compagnie de Jésus, par le Pierre Loçano, de la même Compagnie.

pp. CCLXXIV/CCXCVI de

Histoire / du / Paraguay. / Par le R. P. Pierre François-Xavier/De Charlevoix, de la Compagnie de Jesus/Tome Troisième/A Paris, / Chez / Didot, Quai des Augustins, à la Bible d'or,/Giffart, rue Saint Jacques, à Sainte Therese,/Nyon, Quai des Augustins, a l'Occasion,/MDCC.LXVI/Avec Approbation & Privilege Du Roi.

4.[to] de 28,5 + CCCXV pp.

Charlevoix que debió recibir este diario de alguno de los Jesuítas de la Provincia del Paraguay que con él tenían asidua correspondencia, escribió que "le Journal de ce Voiage a ete mis en ordre par le Pere Loçano sur les Memoires des Peres de Quiroga & Cardiel (p. 147).

Muriel al traducir al latín la magna obra de Charlevoix, incluyó entre los apéndices de la misma, la relación de Lozano, pero en lengua castellana, aunque con título latino:

Itinerarium secundum oram Magallanicam, Bonis Auris ad Fretum, ex/notatis a PP. Josepho Cardiel et Josepho Quiroga S. J. scriptum a Petro Lozano.

pp. 499/512 de

Historia / Paraguajensis / Petri Francisci-Xaverii / de Charlevoix, / es Gallico latina, / cum animadversionibus et / Supplemento./ (viñeta)//Venetiis, / MDCCLXXIX / Apud Franciscum Sansoni. / Superiorum permissu, ac privilegio.

Fol. (280×190)—383 pp. a dos cols.

El Padre Hernández al traducir la obra de Charlevoix, aumentada y corregida por Muriel, no hizo sino reproducir sin variantes, aunque con título castellano en vez del latino, el

Diario de un viaje a lo largo de la costa del mar/Magallánico, desde Buenos Aires hasta el Es-/trecho de Magallanes, escrito por el P. Pedro/Lozano, de la Compañía de Jesús, conforme a los/datos recogidos por los Padres José Cardiel/y José Quiroga, de la misma Compañía.

pp. 399/449 de

Historia / del / Paraguay / escrita en francés / por el / P. Pedro Francisco Javier de Charlevoix / De la Compañía de Jesús / con las anotaciones y correcciones latinas / del/P. Muriel / traducida al castellano / por el / P. Pablo Hernández / De la misma Compañía. / Tomo sexto / (viñeta) / Madrid/ Librería General de Victoriano Suárez / Calle de Preciados, 48/1916.

4.º (75 × 135).—477 pp.

Anterior a esta edición es la publicada por de Angelis. Creemos que este editor se valió de la misma Carta del P. Lo-

zano al P. Morales y no del texto publicado por Charlevoix, aunque una frase de este publicista podría inducirnos a creer que se valió precisamente de la edición de Charlevoix; "la publicación que hacemos de este diario, no es más que una reimpresión del que dió a luz el Padre Charlevoix en su "Historia del Paraguay".

Hemos, sin embargo, comparado el texto editado por de Angelis y el publicado por Charlevoix, y los consideramos distintos, aunque, como es natural, coincidan en cuanto a la sustancia del texto. Sospechamos que de Angelis se aprovechó de alguna copia manuscrita que quedó entre los papeles de los jesuítas expulsos, como hizo con tantos otros escritos publicados por él. Son muchas las variantes que hallamos entre el texto de Charlevoix y el de de Angelis. Véase, por ejemplo, la siguiente:

Ed. Hernández	*Ed De Angelis*
Lunes 17, con día sereno, tuvieron la *tierra* del Río de Santa Cruz al *Ueste*, a seis leguas de distancia, y por la tarde navegaron bordeando la costa de una grande ensenada que en forma de media luna se extiende desde el río de Santa Cruz hasta cerca de la Ensenada de San Pedro; toda ella es tierra alta *y árida, sin verse, por tanto, un árbol.*	Lunes 17, con día sereno, tuvieron la *sierra* del río de Santa Cruz al *oeste*, á seis leguas de distancia, y por la tarde navegaron bordeando la costa de una grande ensenada, que en forma de media luna se extiende desde el río de Santa Cruz hasta cerca de la ensenada de San Pedro: toda ella es tierra alta *y árida, sin árboles.*

El texto de de Angelis, fué publicado en 1836 y reeditado modernamente sin variante alguna:

Diario de un viaje/a la costa/de la Mar Magallánica/en 1745,/desde Buenos Aires/hasta el Estrecho de Magallanes;/formado/sobre las observaciones de los PP. Cardiel y Quiroga/por el/P. Pedro Lozano (filete). *Buenos Aires./Imprenta del Estado,/1836.*

Fol.—28 págs.

Port.—V. en bl. — Advertencia del editor: pp. [1]/2. —
—Texto: pp. [3]/28.

Forma el fascículo VI de:

Coleccion/de/obras y documentos/relativos/a la historia antigua y moderna/de las Provincias/del Río de la Plata/ilustrados con notas y disertaciones/por/Pedro de Angelis./Tomo primero/Buenos-Aires/Imprenta del estado/1836.

Fol.—Págs.: 156+LXXXVI+216+67+71+28+26.

En la reedición de esta obra, volvióse a reeditar el

Diario de un viaje / a la costa/de la Mar Magallanica en 1745 / desde Buenos Aires / hasta el / Estrecho de Magallanes / formado / sobre las observaciones de los Padres Cardiel y Quiroga / por el / Padre Pedro Lozano.

Port.—V. en bl.—Advertencia del editor [de Angelis].—V. en bl.—Texto: pp. [407]/423 de

Pedro de Angelis/ (Filete). / Colección / de / obras y documentos / relativos a la / historia antigua y moderna / de las Provincias / del Río de la Plata/ (Filete). / Segunda edición / (Filete) / Tomo primero / (Viñeta) / Buenos Aires / Librería Nacional de J. Lajouane & Cía., editores.

Fol.—Pp. 461 + LXII.

No una traducción literal, pero sí un buen compendio de este escrito de Lozano publicóse en inglés, con este título algo vago:

Missionary Voyage to Patagonia.

pp. 131/134 de

A / Chronological History / of The / Discoveries / in the / South Seas / Or/ Pacific Ocean / Part V / Commencing with an Account of the Earliest Discovery of that Sea by Eu-

ropeans, / And Terminating with the Voyage of Sir Francis Drake, in 1579. / Illustrated With Charts: / By James Burney, / Captain In The Royal Navy. — London: / Printed By Luke Hansard, Near Lincoln's Fields. / 1817.

Fol.—VII + 337 pp.

La única versión alemana que conocemos es la aparecida en 1750, y que no es una reproducción de Charlevoix, sino una reedición de la Carta del P. Lozano al P. Morales aunque algo abreviada, y con el título siguiente:

Reise des P. Quiroga nach der Küste des Magellanischen Landes.

pp. 88/105 de

Allgemeine historie / der reisen zu wasser und Lande; / oder Sammlung / aller / Reisenbeschreibungen, / . . . / in Europa, Asia, Africa, und America/ . . ./Sechzehnter Band/ . . ./ Leipzig, bey Arkstee und Mierkus 1750.

F. m. (155 × 202).—736 pp.

Traduce las palabras de Charlevoix al afirmar que "man-hat dieses Tagebuch dem P. Lozano zudanken, der es noch den Nachrichten der PP. Quiroga und Cardiel in Ordung gebracht, und an das Licht gestellet hat" (p. 88).

Los traductores de la grande obra de Prevost incluyeron el *Diario* de Lozano en

pp. 232/25/ de la

Historia general / de los viajes, / o nueva colección / de todas las relaciones / de los que se han hecho por mar y tierra, y se han / publicado hasta ahora en diferentes Lenguas de to-

das / las Naciones conocidas: / . . . / Obra traducida del inglés al francés / por el Abate Antonio Francisco Prevost; y al castellano / por Don Miguel Terracina. / Aumentada con las relaciones de los últimos viajes que se han hecho en este siglo./ Tomo vigésimo quarto. / Con licencia. / Madrid: En la Imprenta del Consejo de Indias. Año 1784.

4.º (100 × 170).—26 vols. publicados entre 1763 y 1788.

VI. ✠/ **Carta del P. Pedro Lozano,/ de la Compañía de Jesus, de la Provincia del Paraguay,/ escrita al P. Bruno Morales, de la misma Compañía,/ y Provincia, existente en esta Corte de Madrid.**

8.º (115×178 mms.).—E. v.: Casa Maggs, Londres.—Págs. [1]/39. — Va fechada en "Córdoba del Tucumán, y Marzo primero de 1747/ M. S. de V. R./Pedro Lozano".

Describe Lozano en esta carta el terremoto ocurrido en el Callao en octubre de 1746, y se extiende, además, en otras muchas noticias relativas a las misiones de los jesuítas del Paraguay y Tucumán. Termina con una P. D. en la que comunica la entonces reciente noticia de haber muerto el P. Santiago Herrera a manos de los indios Abipones.

Traducida parcialmente al francés, fué repetidas veces editada esta carta con el título de:

Extrait/d'une lettre/du Pere/Pierre Lozano/de la Compagnie de Jesus/de la Province du Paraguay,/au Pierre Bruno Morales, de la même/Compagnie, a la Cour de Madrid.

pp. 445/476 de

Lettres / edifiantes / et / curieuses / . . . / XXVII. Recueil./A Paris/Chez les Freres Guerin, rue S. Jacques,/vis-à-vis les Mathurins, à Saint/Thomas d'Aquin./M. DCC. XLIX./ Avec Approbation et Privilege du Roy.

8.º—XIV pp. + 5 pp. s. n. + 480 pp.

En esta edición ocupa las pp. 445/476; en la reedición de 1780, el t. 9. pp. 267/287, y en la de 1843, el t. 1 pp. 217/222.

En 1756 reeditóse esta carta, aunque abreviada y vertida del francés en las páginas de las

Cartas/edificantes y curiosas/escritas/de las Missiones/extrangeras,/por/algunos misioneros/de la Compañía/de Jesus,/traducidas del Idioma francés/por el Padre Diego Davin/de la Compañía de Jesus./Tomo Décimoquinto/con Privilegio./En Madrid: En la Oficina de la Viuda de Manuel Fernández/. . ./Año MDCCLVI.

La carta de Lozano está en pp. 391/406.

Volvióse a reeditar esta carta con el título de

Relación del terremoto/que arruinó a Lima e inundó al Callao el 28 de Octubre de 1746, escrita por el Padre Pedro Lozano/de la Compania (sic) de Jesus.

pp. 36/47, de:

Terremotos/(filete)/colección de las relaciones/de los más notables que ha sufrido/esta capital/y que la han arruinado/(filete doble)/Va precedida del plano/de lo que fué el Puerto del Callao/antes que el mar lo inundase en 1748/y de un reloj astronómico de/temblores./colectadas y arregladas/por el coronel de caballería de ejército/D. Manuel de Odriozola/(filete doble)/Lima 1863/Tipografía de Aurelio Alfaro/Calle 6.ª de la Union (antes Baquijano) N.º 317.

8.º (102×155 mms.).—205 pps.

Anterior, sin duda, a esta edición americana, pero de fecha desconocida, es la edición en 4.º con este título:

Carta de un Misionero de la Compañía de Jesus, de la Provincia del Paraguay, escrita en Cordova de Tucumán á 1.

de Marzo de 1747. sobre el espantoso terremoto que se sintió en la Ciudad de Lima en el Reyno del Peru, a 28 de Octubre de 1746: Dirigida a otro Padre de la misma Compañía, y Provincia, existente en esta Corte de Madrid. Con las Licencias necessarias.

1 vol. en 4.º, de 32 pp.

Uriarte opina (1-103, n. 294) que esta reproducción "es de fines del siglo XVIII o principios del XIX, y extranjera".

Traducida al alemán, publicóse en 1761 en el fascículo 776 de la parte 28ª del:

Welt-Bott / oder / Allerhand / So Lehr-als Geistreiche/ Brief, Schriffen.../Von Francisco Keller.../.../ Augspurg und Grätz.../1761.

Fol. a 2 cols.—Hállase la carta en pp. 110/115.

Barros Arana cita una "Individual, y verdadera Relación de la extrema Ruyna que padeció la ciudad de los Reyes Lima, Capital del Reyno del Perú, con el horrible Temblor de tierra acaecido en ella la noche del 28 de Octubre de 1746. y de la total asolación del Presidio, y Puerto del Callao, por la violenta irrupción del Mar, que ocasionó en aquella Bahía", publicado, según se lee al fin, "En Lima, con Licencia de este Superior Govierno, en la Imprenta que estava en la calle de los Mercaderes. Año de 1746.

1 vol. en 4.º, de 13 pp. s. n. Hay varias reimpresiones.

"Su autor, escribe Barros Arana (p. 92, n. 276), fué el P. Pedro Lozano, de la compañía de Jesus, i autor de tres obras muy estimadas sobre la historia i la jeografía de las provincias del Río de la Plata", pero basta leer las primeras páginas de dicha relación para cerciorarse de que Lozano no pudo ser su au-

tor. Este, como él nos lo dice repetidas veces, vió personalmente los efectos del terremoto; Lozano, sin embargo, hallábase entonces en Córdoba, y nunca, que sepamos, estuvo, ni aun de pasada, en la ciudad de Lima. Barros Arana creyó, sin duda, que era esta Relación una reedición de la Carta de Lozano, pero ni aun esto podía ser exacto, pues la Carta se escribió en 1747 y la Relación se publicó en 1746.

Medina, en su libro sobre la *Imprenta en Lima* (t. 2, pp. 430/432) y en su *Diccionario de Anónimos y Seudónimos* (t. 2, p. 10) afirmó y demostró que no podía ser Lozano el autor de esa obrita. No está, pues, en lo cierto, el doctor Ricardo Victorica al insistir, sin pruebas, en atribuírsela al jesuíta madrileño. (Nueva Epanortosis, Buenos Aires, 1929, p. 24).

Tampoco puede ser de Lozano una relación más breve, intitulada:

Funesta relación/en que se declara, como aviendo sucedido/un grande terremoto fué destruida la Ciudad de Lima, Corte,/y Capital del Peru, en el año pasado de 1746.

8.º—2 hojas.—E. v.: Bibl. Prov. de Huesca III-4992.

Ningún indicio hay de que sea Lozano su autor, ni de que haya sido escrita a base de la carta del mismo.

Mackenna, en la Biblioteca de Beeche (p. 322) citó una edición inglesa de 1748, y agregaba que "no es raro encontrar este libro entre los vendedores de viejo en Inglaterra. Nosotros teníamos un ejemplar que obsequiamos al astrónomo Fabb, quien se enloqueció con él". Barros Arana también conoció este ejemplar de la Biblioteca de Beeche, y al par que Makenna, creyó que era una traducción de la carta de Lozano. En 1925 pusieron un ejemplar a la venta los Maggs Brothers de Londres (Biblioteca Americana. Part. IV, p. 202, n. 2965) y sin titubear la atribuyeron al P. Lozano.

Gracias a la amabilidad de dichos libreros pudimos exami-

nar el ejemplar en venta, y persuadirnos de que no era Lozano su autor. Este resulta en el texto inglés un testigo de vista, y ciertamente Lozano no estaba en el Callao sino en Córdoba cuando ocurrió el terremoto descrito.

A no ser que queramos admitir que el traductor inglés se tomó la libertad de alterar notablemente el texto de Lozano, hemos de sostener que

A/true and particular/relation/of the dreadful/Earthquake/Which happen'd/ At Lima, the Capital of Peru, and the/neighbouring Port of Callao,/On the 28th of October, 1746./With an Account . . ./ The second edition./London:/ Printed for T. Osborne in Grays Inn./MDCCXLVIII.

8.º (78×162 mms.).—Págs. XXIII+341.

no es de Lozano.

Tal vez sea una traducción del folleto

Individual, y verdadera Relación de la extrema ruyna que padeció la ciudad de los Reyes Lima . . . con el horrible temblor de tierra acaecido en ella la noche del dia 28. de Octubre de 1746 . . . En Lima . . . Año 1746.—En 4.º de 13 hs.

cuyo autor ignoramos, pero que indudablemente no pudo ser el P. Lozano, por las razones que antes dedujimos.

VII. **Capitulo/ De una carta del P. Pedro Lozano al P. Juan de Alzola, so-/bre los Césares, que dicen están poblados en el estrecho de/ Magallanes.**

pp. [19]/21 de:

Derroteros y Viajes/a la/Ciudad Encantada, ó de los Césares./que/se creía existiese en la cordillera,/al sur/de Valdivia./ Primera edición/Buenos-Aires/ (filete)/ Imprenta del Estado,/(filete)/1836.

4.º—Port.—V. en bl.—Discurso preliminar: pp. [1]/VI.—1 h. en bl.—Texto: pp. [3]/71.—1 p. en bl.

Forma esta obra la "5.ª parte" de la

Coleccion / de / obras y documentos / relativos / a la historia antigua y moderna/de las provincias/del rio de la plata./ilustrado con notas y disertaciones/por/Pedro de Angelis./(filete)/Tomo primero. / (filete) / Imprenta del Estado/(filete)/1836.

A juicio de Lozano "no deja de tener su apariencia de verdad" cuanto se dice acerca de los Césares, pues los documentos le proporcionan datos que parecen comprobar su existencia. El hecho de un flamenco que había estado en los Césares; los mozos de una vaquería, que a orillas de una laguna "oyeron campanas"; la salida que en 1512 hicieron los mismos Césares, uno de los cuales ingresó en la Compañía de Jesús, y otros hechos y sucesos análogos inclinaron al buen Lozano a tener por verosímil la tan celebrada leyenda. "Y que no se hayan hallado en tanto tiempo los Césares, no es prueba de que no los hay, como no lo fuera de que no... había Batuecos, el no haberse descubierto hasta el reynado de Felipe II, y esto estando en el riñón de España" (p. 21).

El manuscrito de Lozano de que se valió de Angelis, hállase al presente en la Sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional.

Lleva la signatura: 6383, y corresponde en absoluto con el texto publicado. Faltan tres líneas que debían estar después de la palabra "Villaruinas" y antes de la frase "y que no se ayan...", líneas que en el manuscrito fueron borradas enteramente y que en la actualidad son ilegibles.

El autógrafo de Lozano se halló en el Archivo de la residencia que en Montevideo tenían los jesuitas, al ser éstos expulsados en 1767. Así consta en el inventario hecho poco después.

VIII: **Meditaciones/ sobre la vida/ de Ntro. Señor Jesuchristo/ para cada día del año/ estendidas/ en lengua italiana, por el P. Fabio Ambrosio Espínola;/ de la Compañia de Jesús:/ traducidas en castellano/ por el Padre Pedro Lozano,/ de la misma Compañía/ Parte primera/ comienza desde la Primera Dominica/ de Adviento, hasta la de la Santisima Trinidad./ Dedícase/ Al Religiosissimo Convento de San Joseph/ de Carmelitas Descalzas de la ciudad de Cordova/ del Tucumán./ En Madrid: por Manuel Fernández, Impresor del Real/ y Supremo Consejo de la Inquisición, de la Reverenda Cá/mara Apostólica y del Real Convento de la Encarnación/ de la calle baja. Año de MDCCXLVIII.**

1 vol. en 4.º, de 14 pp. s. n. + 569 pp. + 11 pp. s. n.

Port.—V. en bl.—Dedicatoria: "A las Madres Priora María Josepha de Jesus y Religiosas Carmelitas...", fechada en Córdoba y Sept. 17 de 1743 y firmada por C. G. de la Compañía de Jesús: 8 pp. s. n.—Aprobación del P. José de la Quadra, Predicador del Colegio Imperial de Madrid, 4 Abril de 1747, y Licencia del Ordinario, 27 Abril de 1747: 3 pp. s. n.—Aprobación del P. Fray Francisco de Buendía, O. F. M. y Licencia del Consejo: 2 pp. s. f.—Prólogo al Lector: 4 pp. s. n.—Texto: pp. 1/563.—Tabla de las meditaciones, en dos columnas: 11 pp. s. n.

La "Segunda parte" consta de un volumen en todo análogo al descrito, con un total de 531 páginas. Lleva en la portada la fecha MDCCXLVII, pero indudablemente se publicó el mismo año de 1748, y sólo debe atribuirse a una errata el que aparezca como impreso en 1747. El autor de la dedicatoria, firmada por C. G., no es otro que el P. Carlos Gervasoni.

IX. **✠/ Historia/ de la Compañia/ de Jesus/ en la Provincia/ del Paraguay,/ escrita/ por el Padre Pedro Lozano/ de la misma Compañia/ Tomo primero/ (escudo con IHS)/ Con licencia/ En Madrid: En la imprenta de la viuda de Manuel Fernandez,/ y del supremo Consejo de la Inquisición. Año MDCCLIV.**

2 vols. en fol. (26×16 cms.).—Ej. del doctor Norberto Fresco (Buenos Aires), Museo Británico, 209 d. 13, 14.

Tomo primero (1754): Port.—V. en bl.—Licencia de la Religión: Madrid, 9 Sept. 1753, y Licencia del Consejo: Madrid,

13 Abril 1753.—Censura del P. José de la Quadra: Madrid, 16 Julio 1753 y Licencia del Ordinario: Madrid, 16 de Julio 1753. —Aprobación de D. Pedro J. Pérez: Madrid, 1 Sept. 1754, y Licencia del Consejo: Madrid, 28 de Julio 1753.—Fee de Erratas: Octubre 30 de 1754, y Tassa: Madrid, 14 de Nov. de 1754. —Prólogo y Protesta: 2 pp. s. n.—Texto: pp. 1/760.—Indice: 7 pp.—1 h. en bl.

Tomo segundo (1755): Port.—V. en bl.—Fee de Erratas: Madrid—Tassa ....—Texto: pp. 1/826.—Indice: pp. 827/832.

A mediados de 1745 había Lozano terminado de escribir su historia, según se colige de la fecha, 11 de junio de 1745 que se halla al fin de la "Protesta del Autor" (T. I) y cuatro años más tarde los Padres Pedro Arroyo y Carlos Gervasoni llevaron a Europa los manuscritos originales de la misma, pero no vió la luz pública hasta años más tarde. A fines de 1747 solicitó la debida licencia el P. Bruno Morales, Procurador General de la Provincia del Paraguay, "para poder imprimir la historia que de dicha Provincia ha compuesto el P. Pedro Lozano . .".— Morales suplicó la licencia; el Consejo, a 24 de enero de 1748, ordenó se remitieran los originales de la obra a don Miguel Herrero y Espeleta, para que "con la posible brevedad y prolijo examen la reconozca y dé su dictamen . . .". Al año murió Herrero; volvieron los manuscritos al Consejo, y a 4 de setiembre de 1750 se encomendó a Fray Martín Sarmiento la revisión del manuscrito. Dos días después acusaba recibo del mismo el citado Sarmiento y prometía revisarlos "cuanto más antes pudiere".

Debió Sarmiento de cumplir con su oficio a principios de 1752, pues el 2 de marzo de ese año, y en vista del juicio de Sarmiento, se pasaron los originales a don Juan Vázquez de Agüero, originales que constituían "dos tomos con el mapa impreso" que los acompaña. Al año los devolvía Vázquez, y

en el informe, fechado a 13 de abril de 1753, declaraba que "este laborioso trabajo es digno de la pública luz". (1)

Antes de expedirse la licencia del Consejo, que va al frente de la obra y lleva la fecha de 13 de abril de 1753, tropezó la obra de Lozano con algunas dificultades de parte de los censores jesuítas de Madrid. Juzgaban, y no sin fundamento, que la obra era excesivamente difusa, y que antes de publicarse debía ser refundida o abreviada. El P. Pedro Arroyo, Procurador del Paraguay en Madrid, escribió sobre este punto al Provincial P. José Barreda, y éste, en 30 de julio de 1753, escribía lo que sigue: "Mi P. Prov. Gen. Pedro de Arroyo: ... Mucho se ha sentido por acá el abandono que ha tenido la Historia de la Provincia, pero quedan con el consuelo de que V. R. la dejará a lo menos habilitada para que se imprima, y si se concisa, como V. R. previene, será muy conveniente, porque me han asegurado: está muy difusa..." (2)

"Felizmente, escribe el P. Hernández, que ni se frustró la impresión, ni sobrevino el daño de haberse abreviado el libro, como se echa de ver de su lectura y comparación con las demás obras del autor. Y habiendo ocurrido, antes de verificarse la impresión, la muerte del P. Procurador Arroyo, y el destierro de su compañero y sustituto el P. Carlos Gervasoni, debe atribuirse a providencia de Dios que ni aun así pereciese el libro o quedase inédito como tantos otros." (3)

El primer tomo debió comenzar a imprimirse después del día 13 de abril de 1753, que es la fecha del informe de Vázquez de Agüero y de la licencia del Consejo de Indias; y debió terminarse a fines de octubre del siguiente año, pues la Fee de Erratas lleva la fecha de octubre 30 de 1754. Quince días

(1) Todos estos autos se conservan en el Archivo General de Indias (Sevilla); Indiferente General.—Expedientes sobre licencia para imprimir. —Años 1639-1753. Legajo 146-4-27.

(2) Bibl. Nac. de Madrid (Archivo: Estado 4798).

(3) Rev. Eclesiástica, Año V (1905), p. 589.

después expidióse la "Tassa", y sería a fines del citado año de 1754 que la obra se puso a la venta.

Cuál fué la labor de Lozano al componer esta obra, nos lo dice él mismo en el "Prólogo". Copiamos a continuación algunas cláusulas:

"Ardua es la empresa, en que entro, de historiar los hechos, y acciones gloriosas de los Hijos de la Compañía en esta Provincia del Paraguay, desde que entraron a ella, con título de Misión. . ., hasta que después, formada en Provincia, fué creciendo a tal magnitud que hizo forzoso dividir su vasto cuerpo en dos Provincias, que son la de Chile, y ésta, que ha retenido el nombre primitivo del Paraguay. De ambas me será preciso hablar hasta la separación insinuada, aunque procuraré sea con tal claridad, y orden, que no se confundan los sucesos de una con otra, en cuanto fuere posible. Después, será único asunto de mi pluma, referir cuanto se ha obrado en la Provincia propiamente del Paraguay, en la cual fué siempre común deseo de los Nuestros, ver Historia separada en nuestro idioma, para comunicar las noticias a nuestra Nación. . .

"Aunque goza de la luz pública la elegante Historia que de esta Provincia dió a la Estampa el Padre Nicolás del Techo; pero por el idioma latino, en que está escrito, puede ser menos general para nuestra gente. . . Esta razón movió al Venerable Padre Juan Pastor. . . a dedicarse con infatigable diligencia a revolver los monumentos antiguos, no sólo en estos países, sino también en el Perú, y logró tan bien sus desvelos, que pudo dejar compuestos (cuando pasó a mejor vida el año de 1658), dos Tomos en folio. . . Valióse mucho de ella, o en la mayor parte, para la suya latina el Padre Techo, y no se trató más de imprimir la del Padre Pastor. Ni tampoco en adelante hubo quien se empeñase, o en proseguir la expresada, o en emprenderla de nuevo, quizá recelando, que su fatiga corriese igual fortuna, que fué estar arrinconada en un Archivo, si no comida de polilla, puesta a lo menos en casi total olvido.

"Sin embargo, el deseo, ya dormido en los más, despertó en el Padre Lauro Núñez, Provincial dos veces de esta Provincia, y se avivó más todavía en su sucesor el Padre Simón de León, que murió Visitador de nuestra Provincia de Chile, y ambos pusieron los ojos en el Padre Pedro Cano, destinándole para el empleo de Historiador del Paraguay... pero fatigado u oprimido... de muy molestos escrúpulos... apenas pudo dar paso en el asunto...

"Después el Padre Luis de la Roca, Provincial dos veces de esta Provincia, señaló al propio asunto por los años de 1715, al Padre Juan Bautista Peñalva..., pero la escasez de sujetos obligó a detenerle en la Cátedra de Prima de esta Universidad de Córdoba... hasta que los achaques le cargaron de modo que hubo de dejar la Cátedra y quedar con menos fuerzas de las que requiere el afán de escribir la Historia.

"Esta, por fin, se me encomendó a mí, con harto rubor, y repugnancia mía, por conocerme destituído de las prendas necesarias, para satisfacer a lo que requiere esta empresa; pero por cerrarse todas las puertas a mis representaciones, me fué forzoso obedecer: y ya que no me he desempeñado, como quisiera, por no poder más, tengo siquiera el consuelo de haber obrado sólo por obediencia. No ha dejado de ser dificultosa, aun en lo material; porque si bien me ayudaron no poco los trabajos del Padre Pastor, del Padre Techo y de otros, ha sido todavía no poco lo que he necesitado inquirir en muchos Papeles antiguos, con sobrada fatiga.

"El estilo que en el escribir observo, es supérfluo prevenírtelo, o Lector, pues tu le conocerás, y sabrás calificar, mejor que yo. Estima en lo que quisieres mi trabajo, que yo cumplo con haber obedecido, y deseado en esa suposición servir al Público en lo que alcanzo."

"De estas noticias se deduce, escribe Lamas y repite Leonhardt, que esta historia de la Compañía de Jesús en estas provincias, *tiene toda la autoridad* que le dan los estudios hechos

por los distinguidos varones que precedieron en esta labor al P. Lozano, y el que éste hizo sobre los mismos documentos.

La obra es abundante en noticias biográficas y está escrita con claridad y reposo." (1)

Ya hemos citado una observación de Félix de Azara, que dice: "Aunque yo conozco los defectos de los citados autores (Lozano y Guevara), *he tenido que valerme de ellos.* (2) Y podía agregar: "*y copiarlos*", pues casi tal cosa hizo, agrega el P. Leonhardt, no sin sobrada razón.

Lozano, como dice Lamas (LIII), ha sido y es "de utilidad permanente". Innumerables veces se le cita, se le copia, directamente, y sus plagiadores casi siempre le agradecen el servicio que les presta, no mencionando siquiera la fuente de que se valen. (3)

Esta obra de Lozano que, sin disputa, es lo mejor que nos ha dejado, sólo se comprende como la introducción de una obra mucho más extensa que pensaba escribir. Aunque llena dos gruesos tomos en folio, sólo comprende los veintiocho primeros años de la historia de la Compañía de Jesús en el Paraguay, o sea hasta fin del gobierno del primer Provincial, Diego de Torres Bollo. "Por la seguridad de la información, escribe el P. Antonio Astrain (Partells, I-XXI), por la rectitud del criterio y por el carácter demostrativo que da a sus asertos, se eleva el P. Lozano sobre todos los que han escrito de nuestra historia en el Paraguay. Claro está que su libro no presenta esa armadura de introducciones, bibliografías, notas, apéndices y referencias, de que ahora pertrechamos a las obras históricas; pero, en medio de su forma clásica y a la antigua, bien observa

(1) Lamas, Introducción, ob. cit., p. XXIII y sigs.

(2) Félix de Azara, "Descripción histórica del Paraguay y Río de la Plata", Madrid, 1847, tomo I, pp. 8 y 9. (Nota de Leonhardt).

(3) Véase, por ejemplo, los recientes artículos de historiadores de folletín en "La Prensa" de Buenos Aires, especialmente los de Fulgencio Moreno, 1922, y la controversia Rojas-Capdevielle, en el "Mensajero", 1924. (Nota de Leonhardt).

el juicioso lector la puntualidad en ordenar los hechos, las citas oportunísimas de documentos interesantes, la precaución de cotejar informes diversos antes de pronunciar un fallo definitivo, y, en fin, la rectitud con que aprecia el autor todos los hechos. Desagrada un poco la difusión del estilo, pues, aunque tan fácil y espontáneo, parece más propio de la elocuencia que de la historia. El *docte breviterque se expedire,* que miraba Cicerón como el ideal del estilo científico, no lo aprendió nunca el P. Lozano."

Nada podemos agregar a este juicio tan sereno y tan justo. Lamas, Mitre, Groussac y cuantos se han ocupado del P. Lozano, reconocen su gran autoridad como historiador sagaz, y con sobrada razón condenan su excesiva locuacidad y su fastidiosa difusión de estilo.

El prólogo a esta obra, en el que expone Lozano los trabajos históricos de los que le precedieron y los medios de que él pudo disponer para llevar a cabo su historia, merece leerse, y ha sido reproducido, casi en su integridad, por el señor Lamas (I-XXV).

Sobre los supuestos errores de Lozano, tan decantados por Azara, véase lo que escribió el P. Hernández en la Introducción (p. 82 y sigs.) al libro del P .Cardiel "Declaración de la Verdad" (Buenos Aires, 1900): "No es fácil tarea la de enmendar a Lozano. El erudito y diligente don Andrés Lamas, que lo intentó, hubo de desistir de su empeño, como lo confiesa él mismo (Introd. al P. Guevara, 1882, p. XXXV): El tiempo transcurrido (1873 a 1882) desde que escribimos (las anotaciones o correcciones del P. Lozano), nos ha demostrado que nuestro trabajo era prematuro, porque entre los documentos del desgraciadamente perdido Archivo de la Asunción, nos han venido algunos que le dan la razón a Lozano en puntos en que se la negábamos".

X. **Máximas/ Eternas/ Propuestas en lecciones,/ Para quien se retira / a los Exercicios Espirituales/ de San Ignacio./ Obra Posthuma./ Escrita en italiano/ Por el P. Carlos Ambrosio/ Cataneo, de la Compañía de Jesús./ y traducida al español/ Por el Padre Pedro Lozano,/ de la misma Compañía/ Con Privilegio:/ En Madrid: En la Imprenta de D. Gabriel/ Ramírez, y a su costa. Año de 1754./ Se hallará en su Casa, Calle de Atocha, frente/ de la Trinidád Calzada.**

1 vol. en 16.º (0.120×0.63).

Port.—V. en bl.—Indice de las lecciones: 4 pp. s. n.—Fe de erratas: 1 p. s. n.—Prólogo al lector: 1 p. s. n.—Texto: pp. 1/440.

Ningún bibliógrafo cita esta edición, un ejemplar de la cual tenemos a la vista mientras esto escribimos. No cabe dudar de que la fecha del año de impresión sea 1754, pues es la misma que se halla al pie de la "Fe de Erratas". Advertimos esto, pues podría creerse que confundimos la edición de 1754 con la que citan los bibliógrafos como impresa en 1764, y de la cual también poseemos ejemplar.

Máximas/Eternas /. . ./ de la misma Compañía/ Con licencia: / En Madrid . . . /. . ./. . . Año de 1764./. . .

1 vol. en 16.º (120×63 mms.).

Port.—V. en bl.—Indice de las lecciones: 4 pp. s. n.—Fe de erratas: 1 p. s. n.—Prólogo al lector: 1 p. s. n.—Texto: pp. 1/432.

En 1788 se publicó una tercera edición "En Madrid, En la Imprenta de Joseph Otero." 8.º, 432 págs.

En 1884 publicóse la cuarta y última que conocemos.

MÁXIMAS ETERNAS/*propuestas en lecciones*/para quien se retira á los Ejercicios Espirituales/de San Ignacio/*obra póstuma/escrita en italiano/por el/P. Carlos Ambrosio Catanéo* [sic]/de la Compañia de Jesus/*y traducida al español/por el/*

P. Pedro Lozano/de la misma Compañía/ (filete)/ *Valencia*: 1884/Librería de *Pascual Aguilar*, editor/Caballeros, 1.

8.º (78×125 mms.).
Port.—V. en bl.—Advertencia del editor: 1 p. s. n.—V. en bl.—Prólogo al lector: pp. [VII]/VIII.—Texto: pp. [9]/386. —Indice de las lecciones: 4 pp. s. n.

Las últimas líneas de la "Dedicatoria al Lector" dicen así:
"Una sola advertencia me parece necesario hacer a quien leyere este libro, y es, que no le vaya leyendo apriesa, sino que se pare de rato en rato, haciendo allí las debidas ponderaciones, singularmente donde sintiere más iluminada de Dios su mente, y se hallare más movido interiormente su corazón; y este es el fin porque a todas estas Lecciones se ha dado el título de Máximas Eternas, para que se entienda, aun por el nombre, cómo merecen ser más meditadas que leídas."

Medina cita esta obra en su Biblioteca Hispanoamericana, t. 4, p. 464, n. 3659.

XI. **Exercicios/ espirituales/ de S. Ignacio,/ Obra Posthuma,/ escrita en italiano/ por el P. Carlos Ambrosio/ Cataneo, de la Compañía de Jesús./ y traducida al español/ por el P. Pedro Lozano,/ de la misma Compañía./ Con las licencias necesarias:/ En Madrid: en la Imprenta de D. Gabriel/ Ramírez, y a su costa. Año de 1764./ Se hallará en su Casa, Plazuela de Santa Catha-/lina de los Donados, Casa de N. Señora de/los Desamparados de Valencia.**

1 vol. en 8.º (0.62×0.118).
Port.—V. en bl.—Dedicatoria [del editor]: 4 pp.—Al Lector: pp. 1/2.—Texto: pp. 3/406.—Indice: 4 pp. s. n.

Constituye esta obra unos comentarios de los "Ejercicios Espirituales" de San Ignacio, distribuídos en ocho días (pp. 3/335) con ocho "exámenes" (pp. 336/378) y otras prácticas de devoción (pp. 378/406).

En una nota anónima, pero que debe ser del compañero

del P. Arroyo o de algún procurador de algún colegio de Europa hallamos una noticia de lo que envían a América, y entre otras cosas leemos: "En el caxon n.º 90 va un recado para decir misa... Hallará V. R. algunos exemplares de los exercicios del P. Catanei en dos tomitos traducidos por el P. Lozano. El P. Arroyo mandó imprimirlos acosta del Impresor, con pacto que el Impresor regalare 50 al P., y el P. le comprare 100. Yo estoy tentado de comprar más, porque al dicho de todos estos Padres, en la materia no ha salido cosa mejor. Aquí fué preciso regalar bastantes a estos PP. Superiores y Magnates: su precio es 12 rs. de vellon, esto es, 6 r. pla. y casi medio".

Conocemos de esta obra dos ediciones, además de la citada. La segunda publicóse "En la Imprenta de D. Pedro Marín, año de 1776,/A costa de la Real Compañia de Impresiones/y Libreros del Reino" y forma un volumen como el anterior, de igual portada, y cuenta con 406 pp. La tercera edición de 410 pp. fué publicada "En la Imprenta de Josef Otero, año de 1788".

Según afirma el P. Uriarte (Catálogo, t. I, p. 278, n. 861), en este mismo año 1788 hizo el impresor José Otero una tirada aparte de una sección del mismo libro, o sea del contenido de las págs. 336/406 en la edición de 1788, y de las págs. 336/378 de la de 1764, y que intituló:

Exámenes prácticos, o Reformas acerca de varias acciones particulares, con una breve Introducción para la Confesión general, y la obligacion de remover la ocasion proxima de pecado grave, en quienquiere confesarse validamente: Sacados de los Exercicios Espirituales de San Ignacio. Con Licencia. En Madrid: En la Imprenta de Josef Otero. Año de 1788. —En 8.º, de 72 ps.

Conviene apuntar la razón que a nuestro juicio indujo al P. Lozano a traducir esta obra y la anteriormente citada, del mismo autor italiano. Era éste tío del P. Cayetano Cataneo, y sin duda que a él se debió el que los jesuítas del Paraguay co-

nocieran primero y tradujeran después, por medio de Lozano, los citados escritos de Carlos Ambrosio. El P. Cayetano Cataneo arribó a nuestro país en 1729, y aunque vivió pocos años, pues falleció en 1733, su nombre es bien conocido, como lo son sus escritos publicados por Muratori en "Il Cristianesimo Felice".

XII. **Historia/ de la/ Conquista del Paraguay/ Río de la Plata y Tucuman/ escrita/ Por el P. Pedro Lozano/ de la Compañia de Jesús/ ilustrada con noticias del autor y con notas/ y suplementos/ por/ Andrés Lamas./ Tomo primero./ Buenos Aires/ Casa editora "Imprenta Popular"/ 41 ½-Lima-41 ½/ 1873./**

8.º (91×162 mms.).—5 vols. (1873-1875)

Forman los cinco primeros volúmenes de la:

Biblioteca del Río de la Plata./Colección/de/Obras, documentos y noticias inéditas o poco conocidas/para servir a la/ historia física, política y literaria/del Río de la Plata/publicada bajo la dirección de/*Andrés Lamas*/Abogado/Individuo de la Academia de la Historia, etc. /. . ./ Buenos Aires/Casa editora Imprenta Popular/Lima 41 ½/1873/.

Tomo primero.—8.º CXLVIII pp. + 468 pps.

Port. a 2 tintas: ll. 3, 5, 10, 13 rojas, y antep.—Introducción del editor: p. 1/CXLVIII.—Prefacio del autor: p. 1/3.—Texto: p. 5/464.—Indice: p. 465/468.

En los XX caps. de este tomo, trata Lozano del territorio, flora y fauna indígenas y costumbres de los mismos. De los guaraníes se ocupa en el C. XVIII (p. 378/405).

Tomo segundo, íd. ib., 1874.—8.º—396 pp.

Los XV caps. versan sobre la conquista hispana.

Tomo tercero, íd. ib., 1874.—8.º—570 pp.

Los XX caps. prosiguen la materia del vol. 2.—Los últimos cinco comprenden un excelente catálogo de los gobernadores y prelados que gobernaron en el Paraguay y Río de la Plata.

Tomo cuarto, ib. íd., 1874.—8.º—489 pp.

Conquista del Tucumán.
Tomo quinto, ib. íd., 1875.—8.º—364 pp.
Gobiernos del Tucumán.

Tres son los manuscritos de esta obra de que se tiene noticia. Uno que, según dicen, era el autógrafo, sólo comprendía un volumen, perteneció primero a don Julián de Leiva, y fué regalado por éste a la Biblioteca Nacional de Buenos Aires, de donde desapareció antes del año 1854. Ignórase el paradero de esta copia.

Otro, que no dudamos sea el más autorizado y el más digno de ser publicado, es el que en 1859 adquirió el señor B. Vicuña Mackenna. Consta de dos volúmenes de 710 y 400 páginas, letra clara y apretada. De la historia de este manuscrito, he aquí lo que ha escrito el mismo señor Mackenna en la "Biblioteca Americana" del señor Gregorio Beeche (Valparaíso, 1879), p. 6, 7: "Encontrándonos en una noche del mes de Noviembre de 1859 en la librería de D. Fermín Cuesta, situada en una especie de covacha de la calle de Carretas, en Madrid, ocurriósele a aquel buen viejo y rancio español tirar sobre el empolvado mostrador de su despacho, un grueso envoltorio de papeles, diciéndonos con su llaneza de legítimo castellano: Vea Vd. eso, que es de América. Yo no sé lo que contiene; pero si le gusta, lléveselo Vd. por una onza de oro, que es mi último y único precio.

"Apenas había sacudido el que esto recuerda las telarañas que cubrían el precioso hallazgo, saltó su corazón de gozo al ver lo que el viejo legajo contenía, y sin decir más palabras, pagó el doblón y fuese a su posada a maravillarse con su amigo y compañero de excursiones Diego Barros Arana, en la adquisición que había hecho.

"Metí el tesoro en una caja con otros libros para expedirlos a París y de allí a Chile. Mas como si hubiese querido la suerte que con este documento pasara algo de novelesco, fué

a dar el cajón a un cuartel militar de Zaragoza, y, en cambio, como "cosa de España", los remitentes enviaron a mi agente en París, un cajón que contenía varios centenares de ejemplares de un librejo de disciplina intitulado "Manual del cabo".

"Pasaron 14 meses en deshacer el embrollo y casi otros tantos en que llegara a Chile, desde el día de su compra; pero, apenas estuvo en mi poder, di cuenta minuciosa de su contenido, reproduciendo todos sus índices, en la "Revista del Pacífico", que a la sazón (1861) se daba a luz en Valparaíso.

"Es este manuscrito de la mayor importancia como reliquia histórica, porque no cabe la menor duda de que es el ejemplar auténtico, escrito, corregido y adicionado por el mismo autor e ilustre jesuíta.

"Es cierto que el erudito bibliófilo oriental Lamas ha impreso recientemente esta obra en 6 mediocres volúmenes; pero esto no despoja a este original de su mérito de matriz, y, al contrario, lo realza, porque servirá para apurar y compulsar la obra impresa, hecha evidentemente con poco cuidado y sobre una copia deficiente y alterada. En varias ocasiones, en efecto, nos ocupamos con el señor Beeche, en compulsar la edición del señor Lamas, con el manuscrito en cuestión, y en la confrontación resultaban a cada paso las omisiones y errores que naturalmente han de afear esta obra monumental de historia argentina, mientras no se reimprima y corrija con la compulsa escrupulosa del verdadero texto."

La copia de que se valió el señor Lamas, (1) perteneció a

---

(1) Río Janeiro, Junio 3-1858.

Excmo. Señor: Necesitando consultar la Historia inédita del Padre Lozano, sé que existe *una copia* en dos vols. folio propiedad del Gob[no], en la Biblioteca Pública de Montevideo, vengo en uso de la autorización que me dió el Decreto de 11 de Julio de 1849, a solicitar que V. Ex[a] se digne ordenar que los dichos dos volúmenes sean entregados al Dr. D. Juan José de Herrera, por cuyo conducto llegaría a mis manos./El recibo del dicho Sr. D. Juan José de Herrera me obliga desde el acto en q.[e] el mismo Sr. lo firme./ Haré la religiosa devolución de la obra lo más breve que me sea po-

don José María Cabrer, comisario de la demarcación de límites en 1777, y fué comprada en 1834 por el Gobierno del Uruguay, quien dió por ella la suma de quinientos pesos fuertes. Según Lamas testifica, y hemos podido comprobar, no es autógrafo de Lozano, aunque es una copia contemporánea, esmerada y bien conservada. Se conserva actualmente en la Biblioteca Nacional de Montevideo. El mismo Lamas nos notifica que el general don Francisco Solano López le dijo en una ocasión, que también existía o existió otra copia de esta obra de Lozano en la Asunción del Paraguay.

Los dos tomos de este códice existen actualmente en la Biblioteca Nacional de Montevideo como ya hemos indicado. El tomo primero, además de la portada, v. en bl., tiene 613 folios de texto numerados. En el verso del último se encuentra el índice. El segundo tomo consta de 724 folios numerados, más 11 sin numerar. Hay letra de varios amanuenses, pero no hemos hallado una sola que sea letra de Lozano.

De todas estas copias, parece que la encontrada por Mackenna y que pasó después a formar parte da la biblioteca americana del argentino Beeche, es la más auténtica, pues si no es de puño y letra de Lozano, tiene ciertamente correcciones y adiciones hechas por su mano, según pudo comprobar el P. Enrich, que tuvo ocasión de examinar el manuscrito.

El P. Hernández hizo un detenido examen de ese mismo manuscrito. (1) Consérvase actualmente en la Biblioteca Nacional de Santiago de Chile, que lo compró por $ 30,000. Esta "copia está hecha por tres amanuenses: y además existen porciones escritas por el Padre Lozano. El primer amanuense alcanza hasta el principio de la página 217 del primer tomo; el

---

sible. Tengo el honor de ofrecer a V. E.ª mis más respetuosos saludos.—/A su Ex.ª el Sr. Dr. W. A. de la C. M. de Gob^no^ y R.ˢ Ex.—Borrador de Lamas, cf. Papeles de Lamas, caja 12: Arch. Nac. (Montevideo).

(1) Rev. Eclesiástica, Año V, p. 580/590.

segundo hasta el principio de la página 523 del mismo tomo; el tercero hasta el fin del primer tomo y todo el segundo tomo.

"En folio 4 recto, sin numerar, del primer tomo, se halla la protesta del autor conforme a los decretos de Urbano VIII, y al pie de ella, la firma "Pedro Lozano/de la Compañía de Jesús", sin rúbrica. En el folio 2 verso, no numerado, del segundo tomo, hay igual protesta e igual firma también sin rúbrica. La letra de la firma y la de la protesta, como también la de varios volantes y hojas sueltas sin numerar, esparcidos por todo el cuerpo de la obra en número de hasta catorce o diez y seis, es una misma...

"El libro no se puede decir que tiene mucha materia nueva con respecto a la copia que imprimió D. Andrés Lamas. Pero tiene todas aquellas mejoras que un autor cuidadoso introduce en su manuscrito, hasta que llega la hora de darlo a la estampa: postillas marginales que corren por toda la obra; dos índices alfabéticos copiosos; y todas las noticias que fué adquiriendo el P. Lozano, por lo menos hasta 1746.

Debemos al P. Pablo Hernández un estudio sumamente provechoso sobre las mejoras, variantes y correcciones al manuscrito chileno, comparado con el texto impreso por Lamas.

Después de consignar que el manuscrito de Chile consta de dos tomos de 710 y 400 páginas respectivamente, con numeración corrida desde el principio del primero, 1-710, hasta el fin del segundo, 711-1110, escribe que es "el ejemplar que manejaba y de que se servía el P. Lozano, y el que si él hubiere llegado a tenerlo que imprimir, hubiera empleado para la edición, como se verá por las noticias que siguen:

TOMO I

—[6] págs. sin numerar. Mano moderna. Título e índice.

—[7] pág. autógrafa del P. Lozano. Fin del índice. Protesta. Su firma.

—pág. [8] Proemio. —Alguna frase difiere del impreso: algún dato más.

—pág. [9]. Acaba el proemio. Título del libro 1.º — 2.ª mitad de la pág., es de otra mano.—N. B. La media página de arriba está pegada sobre otra que había escrita. No consta si la pegó el P. Lozano, o la pegaron más bien los encuadernadores por faltarles una hoja del principio. Pero creo que fué esto último: 1.º Porque el capítulo, tal como lo han dejado, principia en número "3", y sigue toda la numeración hasta el fin del capítulo sin corregir, siendo todos los números autógrafos del P. Lozano, quien no hubiera hecho cosa tan extraña como dejar esta anomalía sin corrección. 2.º Porque también la paginación empieza en número 3 y sigue continua hasta el fin del volumen, siendo asimismo números autógrafos del P. Lozano. 3.º Porque mirando al trasluz, se lee debajo de la media página superior pegada, un trozo que es exactamente el final de lo que está impreso en la edición de Lamas, tomo I, págs. 5, 6, 7 y 8. Así que parece que el número "1" debió caer en las palabras "La Historia de la Comp.ª de Jesús": el núm. "2" en las palabras "y porque para la inteligencia": y las 3 páginas y media se han omitido, empezando en número "3" "La que en sus catálogos".

—Lo *autógrafo* del P. Lozano:

1.º Final del índice de capítulos y "Protestación del Autor", donde está su firma.—Proemio. En todo, una hoja sin folio que es la pág. [7] y [8]: más media hoja pegada en la parte superior de la pág. "3".

2.º Las postillas marginales en todo el libro.

3.º La pág. [19] y [20], donde sólo varía el núm. de almas, tomándolo de la numeración anual de 1744.

4.º Borradas en la pág. 45 de mano del P. Lozano las líneas "hasta que S. M. por Céd. de 1728 mandó se incorporasen . . . Paraná, "del cual" y escrito a continuación: "Del Paraná".

5.° pág. 95, impr. 171. Volante sobre el P. Mascardi.

6.° pág. 196 impr. 336. Adición al texto sobre el pájaro *campuillo.*

7.° pág. 211, imp. 361. Volante sobre origen de los americanos según un Autor.

8.° pág. 262 imp. 457 "como sucede al presente" Volante "*quando el v. Martyr R*".

9.° pág. 266, imp. 464 "historiadores". Vol. "*nueve o diez años*".

10.° pág. 579 imp. III-390.—Adición marginal. Corrige. Ramírez viejo obte.-eps. Hernands. nombr. p Vir-Velu.

11. Números a distinguir cada acápite en los dos tomos del libro: todo.

12. Título con letras gruesas en la parte superior de cada página.

13. Título con letras gruesas de varios capítulos.

15. Indice de capítulos del 2.° tomo.

16. Indice alfabético del 1.° tomo, 38 págs. sin numerar, a dos columnas, letra menuda.

17. Indice alfabético del 2.° tomo.

18. p. 647, imp. III-433. "externos... intenso". Vol. lo que hizo Cabrer contra los charrúas: extensión como de página y media del impreso.

19. p. 679. III-499. "y que no pasó á su iglesia". Borra y luego de noticiar: Un mejicano, agustino=retraeríase de ir al Paraguay ó por la gran distancia ó por noticias de sus atropellos q. le diese el Ilmo. Guerra.

20. p. 681=IV-502 "de aquel tiempo". Siguen 8 pp. autógrafas del P. Lozano.—Añade sobre la muerte del Illmo. Loyola en Buenos Aires un testimonio literal del P. Cataldino. Del Illmo. Lizarraga da noticias completas, que ocuparían 20 pp. del impreso.—Sigue el Illmo. Grado, en q. sólo añade unas líneas sobre haber favorecido la fundación de la casa de recogidas.

—21. p. 691=III, 523. "Cuando *viere que me descuido*". Nada añade sino dos noticias sobre el Illmo. Cárdenas, fallecido en Ararí.

—22. 697=III.535. "*Puesto en camino*". Media página inferior, y dos pp. más sujetas a modo de volante. Añade noticias de otras virtudes del Illmo. Palos; y gobierno del Illmo. Palavicino.

—23. p. 709=III. 563. *Sidad de Cordoba*=Una página y unas líneas en la siguiente, numeradas 709, 710.—Añade abundantes noticias del Illmo. Peralta y su gobierno hasta 1744.

—24. 20 págs. numeradas de 1 á 20.—Nada de nuevo: es el original autógrafo de los caps. VI y VII del libro II, copiados ya de otra mano en su propio lugar.

Sigue el índice alfabético de materias dicho, 38 pp. autógrafas.

TOMO II.

—25. Título del tomo en letras grandes: una página. Páginas [2, 3 y 4] no numeradas, con el Indice de capítulos y Protesta del autor conforme á decretos de Urbano VIII, con su propia firma, sin rúbrica.

TOMO I.

—p. 78. núm. 12. autógrafo "Ciudad de Buenos Aires" "y treinta y cinco minutos de latitud".—Al margen: "La longitud de 319° y 4 minutos en que situamos a Buenos Aires, es también puntualísima, según las observaciones q. por varios eclipses hizo en aquella ciudad el P. Ignacio Chomé, Jesuíta de nuestra Provincia, natural de Duai é insigne matemático: y es digno de advertirse para corregir el yerro de varios mapas antiguos de las naciones extranjeras, que andan comúnmente errados en este punto, poniendo a Buenos Aires en 21 grados, otros en más, otros en menos, y aun en 329; casi cien leguas al

este más de lo que está; y á no hacerse esta corrección contando la línea equinoccial por 357 grados, como asienta el rumbo más seguro, se vendría a dar más arriba en las costas del Brasil, por las corrientes q. con furia llevan al Oueste. En este mismo punto etc."

—p. 17. Al margen. Autógrafo. "Pónese el número de almas y familias según la numeración últimamente hecha al fin del año 1744".

'S. Borja	3814	almas en	709	fam."	'La Cruz	2540	578
'S. Luis	2868		695		'Yapeyú	6187	1482
'S. Nicolás	3107		755		'Candelaria	1764	482
'S. Lorenzo	1573		429		'S. Cosme	1272	341
'S. Miguel	6611		6611		'Sª Ana	4331	1181
'S. Juan	2843		644		'Loreto	2789	703
'S. Angel	4824		1150		'S. Ignacio	2218	548
'S. Javier	1895		498		'Corpus	3241	830
'Sª Mª Mayor	933		267		'*Jesús*	1679	388
'Mártires	2834		695		'Trinidad	2245	582
'S. José	1544		345		'Itapúa	2847	682
'Apóstoles	1577		430		'Santiago	4359	1012
'S. Carlos	1404		326		'Sª Rosa	2170	550
'Concepción	2296		413		'Nª Sª de Fe	3593	920
'Santo Tomé	2397		533		'S. Ign-acio	2231	496

Siguen 27 pp. de Indice alfabético de materias, sin numerar.

—26. Dos páginas autógrafas sin numerar contienen el principio del libro. Está añadido un proemio pequeño sobre que seguirá el mismo orden q. en el Río de la Plata: que el Tucumán propiamente no está acabado de conquistar: y que si refiere pocas proezas de los primeros conquistadores, es porque buscándolas, no ha podido hallar memorias escritas. Empieza luego el cap. I "*La Provª del Tucumán*" y llega hasta "cuya guarnición solía venir á sus tiempos", pág. 8, línea 14 impresa: y las palabras "desde el valle de Chicoana" son el principio de la pág. 711 ya numerada, y de diferente mano.

—27. pág. 753=IV. 104 impr. lín. 2. "por los de 1557".

Sigue un volante que ocuparía una pág. de impresión añadido: prueba con palabras de una carta de Felipe II á la Gasca, Valladolid. 16 Julio 1550 q. fr. Gaspar de Carvajal era dominico: y con el hecho de haber sido nombrado conventual del convento del Rosario de Lima prueba ser también dominico Fr. Alonso Truenos, acompañante de Prado.

—28 pág. 779.=IV. 160 lín. 24. "*Era natural*": pone todo esto acabando en "*con este insigne gobernador*", por no èstar este trozo en la copia principal. Al nombre de Zurita añade Villavicencio, varias veces dice Juan Pérez de Zurita Villavicencio.

—29. pág. 788 lín. 33 (el volante lo han puesto por error en la pág. 773; pero la señal * está pág. 788) =IV. 180 lín. 12 "*Al reino de Chile*" y todo lo demás impreso hasta "pero al general Castañeda" p. IV-182. lín. 18. Todo esto faltaba en la copia principal, y lo suple el volante autógrafo.

—30. pág. 824. lín. 32=IV. 260 lín. 17. "no se había hecho la erección". Borrón de la línea que dice "no me consta &c. y volante que ocuparía dos tercios de pág. impresa, y dice "*mucho tiempo después de escrito y dispuesto para la estampa todo este capítulo, llegó á mis manos*" la erección del Obispado de Tucumán, hecha en Sevilla á 18 Oct. 1578, por el Illmo. Fr. Francisco de Victoria, siendo Pontífice Gregorio XIII, sucesor de Pío V, que fué quien dió facultad para la erección por su Bula Super specula militantis Ecclesiae, Roma 14 May 1570. Estuvo la Sede en Tucumán hasta 1699, q. pasó á Córdoba con facultad del Papa.

—31. pág. 825 y 826. Una hoja entera autógrafa. Pone lo mismo que hay en el impreso, desde IV.261$_{12}$ "*experimentó en el gobierno*" hasta IV.266$_{2}$ "RI" "esgos". Sólo añade una frase después de IV.262$_{16}$ "Indias", y es: "*y no errara mucho, si dijese que en todo el mundo*".

32. p. 883. lín.21. Apunte marginal, añadidura después de las palabras "de los Veras que le ilustran" IV.386$_{10}$ "*y del*

capitán Gonzalo Duarte de Meneses", enumera sus servicios, y dice fué tronco de todos los Cabreras de Rioja, ya casado con Dª Teresa de Cepeda, cuya hija casó con D. Ant.º Luis de Cabrera.

33 p. 890. Suprimida la tercera parte inferior de esta página, pegando un trozo autógrafo; sigue una hoja autógrafa también y otra media pág. pegada sobre la que lleva el núm. 891.—Muda muchas cosas y explica con todos sus antecedentes y circunstancias. Esta narración, que ocuparía unas 8 páginas de impresión, sustituye á lo impreso desde "dando principio" IV.401_{16}, hasta "duró poco" 403_{14}.

—(a) Borradas p. 923.=IV.475. las líneas sobre el Paititi.

—34. pág. 1010=V.176_{13}. Borradas las líneas "Alteróse no poco" hasta "Así acabó", se sustituyen dos págs. autógrafas v. f. sin numerar, de extensión de unas cinco págs. impresas, en que se refiere con detalles todo el caso, tomándolo del P. José de Buendía en su Vida del P. Castillo: y corrigiendo al fin algunas equivocaciones de él.

—35. p. 1051=V. 263 últ. lín. Se añade autógr.: "y antes en Europa se le habían dado los enemigos por su intrépido valor".

—36. p. 1074=V.311_{24} Intercálanse 2 pp. autógr. sin foliar. La primera contiene todo lo impreso desde "Es natural de la villa de Lerín", hasta el fin del capítulo. La 2.ª, en extensión de unas cuatro páginas impresas, añade más noticias del gobierno de Anglés, y la llegada de su sucesor Santiso en 1738.

—(b) Después del final del cap. XIV, que es el último impreso, hay en esta copia otro cap. titulado "cap. XV. Obsérvanse algunos yerros que se deben corregir en algunos autores acerca de las cosas de las 3 Gobernaciones del Parag., Río de la Plata y Tuc." Son 10 págs. que equivaldrán á 20 impresas. —Luego otro, titulado "Cap. XVI. Prosíguese la materia del cap. precedente". Son 6 págs. del amanuense=12 impresas; y 3 más autógr. del P. Lozano=9 p.

—37. Estas 3 pp. siguen sin foliar á la enumerada 1110. Continúa el P. notando y corrigiendo yerros en mapas holandeses, franceses, &c. Y aquí terminan los dos tomos.

AMANUENSES

—En el 1.er tomo, el título de la carátula y cuatro primeras págs. del Indice de capítulos son de letra moderna del siglo XIX, tomadas de alguna otra copia por faltar esas hojas en ésta.

—Pág. 3. hasta el principio de la pág. 217, es mano de un escribiente de letra algo parecida á la del P. Lozano, clara, delgada, sin gruesos.

—Pág. 217 hasta principiar la pág. 529, mano más semejante aún á la del P. Lozano; pero con gruesos en la parte superior de la b, l. d. y otras pequeñas diferencias.

—Pág. 529 hasta el fin del 1.er tomo y todo el 2.º: mano que, si no me es infiel la memoria, es la misma o parecida a la de los dos tomos del P. Guevara que hay en la Bibl. Nac. de Río de Janeiro. Es más cuadrada, más inclinada y menos airosa que las dos anteriores: y con mayor razón, q. la del P. Lozano.

FIRMAS

—del P. Lozano hay dos: una en el 1.er tomo, folio 4 recto, después de la protestación, sin rúbrica: otra en el 2.º tomo folio 2 verso, sin rúbrica.

RÚBRICAS

Tom. 1.º al fin. fol. 1.º recto del Indice alfabético "36 Quadernos": rúbrica.

Tom. 2.º al principio fol. 1.º recto después del Ind. alfab. "21 Quadernos": rúbrica.

Estas rúbricas y mano son de los ejecutores de la expulsión.

El futuro editor de esta obra deberá confrontar las tres copias existentes, y publicar una edición crítica como la reclama la ciencia moderna. Ciertamente que el mérito del libro es tal, que nos honra poco el poseer tan sólo una edición. más o menos completa, y realizada a base de una copia poco fidedigna.

En esta obra, lo mismo que en su Descripción Corográfica, "derramó el P. Lozano un tesoro de noticias importantes sobre la América meridional, y todos los eruditos de nuestros días se aplican, y con razón, a recoger las ideas apuntadas por el P. Lozano, que suelen servir muchas veces como punto de partida para importantes investigaciones. La vasta comprensión de su inteligencia, el gran caudal de documentos antiguos que tuvo a su disposición y hasta su fácil, castizo y espontáneo estilo, le hacían apto, como pocos, para trazarnos una historia completa de la gloriosa provincia a la que había consagrado los mejores años de su vida. Lástima que se quedara, por decirlo así, en los umbrales." (Astrain, apud Pastells, t. I, p. XX e Hist., t. 7, p. 215).

A este testimonio de un historiador tan autorizado como el P. Antonio Astrain, queremos agregar otro procedente de pluma argentina. El señor Adán Quiroga, en su notable monografía sobre los Calchaquíes, después de espigar en las páginas de Lozano cuantos datos le pudieran ser útiles, afirma que "el P. Lozano, con su obra sobre la "Conquista del Paraguay, Río de la Plata y Tucumán", nos ha legado un caudal inapreciable, especialmente a nosotros, a quienes nos interesa la historia del viejo Tucumán, tanto más cuanto que tan poco se ha escrito sobre esta última gobernación, pues que si exceptuamos los trabajos de los PP. José Guevara y Techo, quienes se valieron de los manuscritos del P. Juan Pastor, Lozano es la única fuente en que podemos beber los contemporáneos, fuente inagotable y rica, pues las páginas de la historia del ilustre jesuíta, como se ha dicho de los poemas de la India, manan leche.

"Antes que Lozano, no había historia del Tucumán, y éste con grandes esfuerzos, tino y sagacidad, con espíritu imparcial y justiciero, dió cima a su trabajo cuyo valor es inapreciable. "De la gobernación del Tucumán, escribe el P. Lozano, en su prólogo, no hay cosa impresa en nuestra lengua, habiendo sido forzoso recoger lo que aquí se escribe, de papeles manuscritos de aquel tiempo, que ha tenido sepultados el olvido y casi comidos la polilla, poniendo en eso un despreciable trabajo, como también en señalar la fundación de las ciudades y la introducción primera de la fe. . .".

"Es como historiador profundo, como el P. Lozano se ha distinguido. Leyendo las páginas de sus obras, de estilo sobrio y sencillo, limpio, monótono y abundante, nótase al instante su versación en todo lo relativo a la historia de estas Indias, descollando en ellas, a mi juicio la que se refiere al Tucumán. . ."

"De Angelis, criticando a Lozano, decía de él que compromete "la dignidad de la historia por la facilidad con que ha acogido las tradiciones vulgares, por más extrañas y absurdas que fueran". A esto contesto como antes: es un vicio de la época. . . Por lo demás, al lector moderno le sobra criterio para saber qué cosas ha de tomar o no como históricas, y cuáles son preocupaciones o creencias supersticiosas de la época, aprovechando lo uno y descartando lo otro.

"Las obras del P. Lozano, de todos modos, son la Biblia de la historia nacional colonial." (1)

Tal vez la publicación de una edición crítica de la historia civil a base del manuscrito chileno, aclararía algunos puntos oscuros que algunos historiadores, como Emilio Coni y Roberto Levillier han abultado hasta la exageración.

Bien dice el P. Cabrera: "El padre Lozano atribuyó a la deambulante ciudad del Barco, de Juan Núñez de Parado, cua-

(1) Calchaquí (ed. 1923), pp. 351/352.

tro estaciones o parajes (si no cinco) en lugar de las tres que tuvo en realidad de verdad, su épica, su heroica peregrinación, desde las faldas de la Cordillera de Tucumán al Valle de Calchaquí, y desde éste al llano de los Juríes, para asentarse definitivamente, pero ya con un nombre distinto y la intervención de otro fundador, a las orillas del río Dulce.

Para explicar este yerro o especie de alucinación padecida por nuestro Tito Livio, y que ello no ceda, de ninguna manera, en detrimento suyo como historiador, hácese necesario individualizar desde luego, los motivos del accidente, que fueron, a la postre, de idéntica estirpe a la de algunos de los que he clasificado hace un instante.

En primer lugar, Lozano (a lo menos en un principio), sólo sabía de la existencia de *un* paraje o asiento llamado Tucumán, nombre que se aplicó más tarde, oficialmente, a la vasta zona territorial argentina a que consagró él varios de los libros o capítulos más interesantes de su "Historia de la Conquista": ignoraba el buen padre que habían sido tres y acaso más, (1) como quiera que de las piezas documentales y tradiciones por él consultadas no obtuvo otro balance. Hoy, el historiógrafo, el cronista, tiene a su disposición los tesoros custodiados por los archivos de Simancas y Sevilla.

Por otra parte, el docto jesuíta no alcanzó a darle la última mano a su obra. Desgraciadamente para las letras americanas y los intereses espirituales de su instituto, le sorprendió la

(1) Si el celebrado cronista procedió por vía de eliminación en orden a las localidades homonímicas (por haber llevado éstas el nombre de Tucumán), dentro de los límites de la gobernación (así también denominada), condújose a la inversa respecto a las trasladaciones de la bohémica ciudad del Barco, cinco, según él con la efectuada a las márgenes del Estero, pero ya con otro nombre, tras de lo que habíase llevado a cabo últimamente al valle de Gualán, en las precordilleras diaguitas. Y en este último aserto,— pero sin prescindir de otro escollo, proveniente también de la homonimia, a saber, la existencia de dos valles de *Gualán* o *Guazán*, a la vez, uno en Andalgalá (hoy del distrito catamarcano) y otro en el de Tucumán, que al jesuíta se le había pasado igualmente por alto, fincó, a la postre, su deplorable yerro en lo referente al quinario. (Nota de Cabrera).

muerte en Humaguaca, de camino a la Ciudad de los Reyes, y aun en ésta, su estada habría sido transitoria, porque en breve habríase hecho a la vela, rumbo al Viejo Mundo, adonde le conduciría, al par que el desempeño de alguna misión confiada a él por los Superiores de su Instituto, el allegar nuevos materiales con destino a su libro, todavía en preparación. De ahí que al recorrer las páginas de éste, tropecemos al lado de capítulos magistralmente escritos, con otros inconclusos, aun en esbozo, haces de datos extraídos de acá y de allá, puestos, hasta cierto grado, conforme a cronología, obedeciendo a ras de un orden lógico y todos más o menos alrededor de un tema de algún personaje destacado, de alguna empresa, de alguna institución, de éste o aquel acontecimiento memorable, pero amorfos, como he dicho,—o por lo menos sin que hubiese pasado vista por ellos todavía, la mirada avizora del crítico, que, en todo caso, habría sido quizás el propio autor, munido ya de nuevas informaciones... Fallecido éste, quedaron sus manuscritos en el estado en que los acabamos de suponer. Más tarde, verificado el extrañamiento de la Compañía de Jesús, heredera de los mismos, fueron a parar, no se sabe cómo, a los anaqueles de la Municipalidad de Montevideo, donde los sorprendió el ojo de lince del bibliógrafo y erudito don Andrés Lamas, quien por derecho de... *primi capientis*, los entregó a las cajas, después de haberlos prologado.

Y me he extendido algún tanto sobre el tema en cuestión, a mérito de haber sido puesta recientemente en tela de juicio, la personalidad de Lozano en su calidad de cronista, por uno de nuestros escritores y profesionales de justa nombradía, llevando su malquerencia (lo deploramos por tratarse de un amigo para nosotros muy estimado) contra nuestro inmortal historiógrafo, hasta el extremo de clasificarlo,—parece ello inverosímil,—de *el funesto Lozano!!* (1)

(1) "Los Guaraníes y el Antiguo Tucumán", Buenos Aires, Imprenta de la Universidad, 1925. (Nota de Cabrera. Véase, "Tesoros del pasado argentino". Córdoba, 1926, pp. 59/84).

Y todo, por las inexactitudes, lagunas e incongruencias de que adolecen algunas de las páginas de la "Historia de la Conquista", a que ya he aludido y cuyas causas o clave explicativa acabo de poner al alcance del lector. No casara con la estrechez de límites asignados discretamente a esta indagación el pormenorizar.

XIII. **P. Pedro Lozano/ de la Compañía de Jesús./ Historia de las Revoluciones/ de la/ Provincia del Paraguay/ (1721-1735/ Obra inédita/ Tomo I/ Antequera/ Buenos Aires/ Cabaut y Cía., Editores/ Librería del Colegio-Alsina, 500./ 1905.**

2 vols. en 8.º—Forman los tomos 2.º y 3.º de la "Biblioteca de la Junta de Historia y Numismática Americana".
Tomo 1. Antequera.—XX pp. + 453.
Port. y anteport.—Prólogo de la edición: p. IX/XX.—Texto: p. 1/446.—Indice: p. 447/453.
Tomo 2. Los Comuneros.—546 pp.
Port.—Texto: p. 1/483.—Indice de las personas y cosas: p. 485/538.—Indice del v. 2.º: p. 539/546.

El doctor Enrique D. Parodi obtuvo del librero Hiersemann el manuscrito original de esta obra en 1890, y dos años más tarde publicó los primeros capítulos de la misma en la "Revista del Paraguay" (1892). Que el manuscrito comprado por Parodi sea auténtico de Lozano, y todo él de su puño y letra, está fuera de toda duda, como lo han demostrado con gran lujo de argumentos, los señores Lafone Quevedo y Enrique Peña (pp. XII-XIII). Según Sommervogel (V-133) este manuscrito perteneció a la Biblioteca de Francisco Javier Gamboa y después a la de Nicolás León de Morelia.

El códice original forma un volumen infolio de 326 fojas, que los editores de la edición de 1905, acertadamente, dividieron en dos. El primero lleva el subtítulo "Antequera", y relata la historia del famoso revolucionario, y termina con su ejecución y con la relación de los sucesos contemporáneos; el segundo se

intitula "Los Comuneros", porque relata la sublevación de éstos y la conclusión de la guerra de los mismos.

En cuanto a la fecha de la composición de esta obra, el mismo Lozano habla por dos veces de "este año de 1735", que por el contexto no se puede entender sino del año en que escribía, y más adelante significa que seguía escribiendo en 1736. El escrito es, pues, contemporáneo de los hechos, posterior a la "Descripción del Chaco" salida en España en 1733, y anterior, a nuestro entender, a la Historia de la Conquista y a la de la Compañía en el Paraguay, que son los trabajos más conocidos del P. Lozano.

Esta obra de Lozano tiene el mérito de ser un valioso antecedente histórico en que podrán los estudiosos informarse de muchos hechos, pero no es ni puede ser un juicio sereno y desapasionado de los sucesos que narra. "El tono vehemente del estilo, muy explicable en un contemporáneo de tan fuertes refriegas, escribe muy atinadamente el P. Astrain (p. XXII), infunde alguna sospecha sobre la imparcialidad del autor, quien sin tener, como nunca tuvo el P. Lozano, mala intención, pudo engañarse en el calor de la lucha y exagerar a favor suyo, como sucede en todas las polémicas, algunas circunstancias de los hechos".

Hemos dicho que esta obra comenzóse a publicar en 1892, y así fué en efecto, aunque sólo parcialmente. Escribía Enrique D. Parodi en "La Revista del Paraguay" (año 1, n. extr., p. 582): "A nuestros favorecedores haremos saber que hemos adquirido el manuscrito auténtico (lo puede atestiguar el inteligente escritor don Carlos Casavalle) de una obra inédita del Padre Lozano titulada "Historia de las Revoluciones del Paraguay", que felizmente llegó a nuestras manos, manuscrito que comenzaremos a publicar desde el primer número de la *Revista* del año 1892, para cuyo objeto agregaremos un pliego de diez y seis páginas a cada número, sin que los suscritores se perjudiquen en cuanto a los precios".

Los fragmentos publicados aparecieron en el t. 2, núms. 1,

2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 y 12; t. 3 (1893), núms. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. Publicáronse después los núms. 10, 11 y 12, pero en ellos no se insertó el prometido pliego.

En octubre de 1897 ("Revista del Paraguay", año IV, N.º 1), escribía el editor de la misma revista: "Nuestra publicación se propone, como ya lo hemos insinuado, seguir imprimiendo hasta su conclusión las siguientes obras: 2. "Historia de las Revoluciones del Paraguay en la América Meridional", por el Rvdo. Padre Pedro Lozano, de la Compañía de Jesús. Como nuestros antiguos suscritores lo saben, de esta obra tenemos ya publicadas 84 páginas, hallándonos próximos al fin del 1.er volumen de los cuatro que formarían la obra. Lo que decimos de la obra de Washburn ["Historia del Paraguay"], lo repetimos de ésta; trataremos de publicar el mayor número de páginas para completarla cuanto antes" (p. 3).

Existe, aunque no podemos precisar en qué biblioteca, "un cuaderno de papeles rotulado "Historia de las revoluciones de la Prov.ª del Paraguay, desde el año de 1721 hasta el de 1735, escrita por el P. Pedro Lozano, de la Compañía de Jesús". En la portada se dice en una nota que: "En 1.º de Marzo de 1752 llevó este cuaderno para Roma el P. Carlos Gervasoni para el P. Pedro Arroyo".

Hallamos esta noticia en un escrito del P. Pablo Hernández, y podemos agregar que en la "Razón de los gastos del P. Juan J. Rico. Marzo 23 de 1745", leemos:

It. Por hacer Trasladar el Compendio que llevé cônmigo de los Ruidos del Paraguay por el P. Lozano	00.10.4
It. Por hacer otro traslado del Compendio sobre las revoluciones del Paraguay del Padre Lozano para enviarle con otros papeles que se me han remitido de la Provincia, y tambien se hicieron trasladar a francia al P. Charlevoix costó todo con el certificado de dichos papeles	74.

Como se colige de estos extractos, Lozano vióse precisado a hacer un Compendio de su Historia, Compendio que tal vez coincida en lo substancial con la obra impresa; tal vez no coincida. Sería interesante confrontar el Compendio con la obra impresa.

XIV. **Representación al Virrey del Perú.**

pp. 24/58 de:

Documentos inéditos de Lozano./por Daniel García Acevedo,/ Miembro correspondiente de la "Junta de Historia y Numismática / Americana", de Buenos Aires (1903) / del "Instituto Histórico é Geographico de S. Paulo" (1905) / del "Instituto Histórico é Geographico Brazileiro" (1907) /Montevideo / Imprenta "El Siglo Ilustrado", de Mariño y Caballero / 233-Calle 18 de Julio-23/1908.

8.º (100×174 mms.).—Port.—V. en bl.—Texto: pp. [5]/60. —2 hs. en bl.—Advertiremos que el folleto del doctor García Acevedo es una separata de la "Revista Histórica de la Universidad" (Montevideo, 1908), tomo I, pp. 862/894 y tomo 2, (Montevideo, 1909), pp. 147/170.

El documento que aquí citamos se encuentra en el t. 1, pp. 881/894.

El manuscrito de que se valió el señor García Acevedo para la publicación de esta "Representación", es todo él autógrafo de Lozano y forma parte de una obra en dos volúmenes de gran formato, rotulados: "Egecución Del Tratado De Límites de 1750 y Entrega De las Misiones Orientales Del Uruguay" (t. I, de 300 hojas, y el II de unas 600, sin numeración). Pertenecieron a don Pedro de Angelis, pasaron posteriormente a poder del doctor Teodoro Vilardebó, y en 1907 hallábanse en poder del doctor Carvalho Lerena, quien los facilitó al señor García Acevedo.

Esta copia de Lozano va firmada en "Córdoba del Tucumán y marzo 12 de 1751", y no lleva las firmas de los que debían suscribir el documento. Nosotros conocemos otra copia, también autógrafa de Lozano, que lleva la misma fecha y las firmas de los Padres Juan Domingo Massala, Ladislao Orosz, Rafael Caballero, Eugenio López y Pedro Lozano.

Forma un vol. en 4.° de 17 folios, y se conserva en el Archivo de la Provincia de Toledo, bajo el número 646.

Según Sommervogel existe en la Biblioteca de Lima otra copia, no sabemos si autógrafa de Lozano, que lleva las firmas de los citados padres jesuítas, lleva la fecha "Córdova del Tucumán, á 12 de Marzo de 1751", y lleva por título:

"Representación hecha por parte de la Provincia Jesuítica del Paraguay al Sor. Virrey del Perú, y a la Real Audiencia de Charcas, pidiendo se suspenda la ejecución del tratado ajustado entre las Magestades Católicas y Fidelísima en 13 de Enero de 1750, en cuanto se refiere a la entrega de los siete pueblos de las misiones que tienen fundadas en la Banda Oriental del Uruguay, para cuyo logro se alegan histórica y legalmente, los derechos que tal entrega menoscabaría o desconocería, y se manifiestan los peligros que entraña, favoreciendo las miras usurpadoras de los Portugueses; dando tiempo con la solicitada suspension para que S. M. mejor informado, mande, como tiene de costumbre, respetar los derechos adquiridos y pueda precaver los peligros inminentes en que quedaría colocado este Virreynato, tanto en sus fronteras del Paraguay, como en las de Potosí y todo el Perú."

En el Archivo de Simancas (Estado, 7377, n. 19, fol. 43), existe el ejemplar oficial, pero no de puño y letra de Lozano. Lleva también la fecha, 12 de Marzo de 1751. Según el P. Leonhardt (p. 214), existe otra copia en la Biblioteca Nacional de Santiago de Chile, Sección Manuscritos, Jesuítas (tomo 290, a fojas 115-130).

No es extraño que haya tantas copias, ya que en Córdoba se sacaron varias y otras se hicieron en Lima. El P. Baltasar de Moncada escribía desde Lima, a 6 de junio de 1751 al P. Massala y le decía: "el informe dilatado que V. R. y su consulta hacía... pidiéndome que se hiciesen quatro copias con brevedad, las cuales entregué a los dos días. Vi y hablé a cada uno de los Sres. Ministros. Todos y cada uno conocían y confessaban ser todo así como se representaba... P.e mio Rec.or ablemos claro: todos y cada uno de estos S.res conocen la razón, confiesan y gritan la pérdida del Reino, publican la lealtad de la Comp.a; pero despues de todo, temen al Ministro y a la Reyna; y nada se atreven a mandar por escrito. La de V. R. fecha 14 de Marzo llegó a Potosí el día 3 de Mayo; y el día 4 la remitió para esta ciudad el P. Proc. Simón Bailina con su propio que llegó acá el día 29 de Mayo a las 9 de la noche. Passe a Palacio a entregar al Sr. Virrey la carta de D.n Ventura Santalices y luego me trajo los pliegos de V. R. A las 9 de el día repetí el ver a su Excelencia y llevé la de V. R. y el informe dilatado".

XV. **Carta p.a el P.e Moncada Prov.l de Lima, en que se da razón de los Inconv.tes que resultan de la Corona de España, si los siete Pueblos de las Mision.s Guaranys se entregan a la Corona Lusitana, compuesta por el P.e Pedro Lozano y el Borrador que este es de su Letra, del qual hai una copia en el Archivo del Col.° de Bs. As, sacado de este Borrador.**

pp. 17/21 de:

Documentos inéditos de Lozano. / por Daniel García Acevedo,/ Miembro correspondiente de la "Junta de Historia y Numismática/ Americana", de Buenos Aires (1903)/ del "Instituto Histórico é Geographico de S. Paulo" (1905)/ del "Instituto Histórico é Geographico Brazileiro" (1907)/Montevideo/ Imp. "El Siglo Ilustrado", de Mariño y Caballero/ 23-Calle 18 de Julio-23/ 1909.

8.° (100×174 mms.).—Págs. [5]/60.

Según nos informa el señor García Acevedo (p. 15) hállanse después del título que arriba copiamos las siguientes palabras escritas con letra de de Angelis: "Marzo 14 de 1751". ("Documento importantísimo de puño y letra del P. Pedro Lozano").

Esta carta está efectivamente fechada en "Córdoba del Tucumán y Marzo 14 de 1751", y debió de firmar la copia remitida a Lima el entonces Vice Provincial y Rector de Córdoba P. Juan Domingo Massala, en virtud de la ausencia del entonces Provincial P. Manuel Querini, como se lee en la misma carta: "...porque aviendo [yo] quedado por R.or de este Colegio con el nombram.to de Vice Prov.l de esta parte de la Prov.a como acá se estila q.do los Provinciales andan en la visita de la Gobernacion al Paraguay...".

El objeto de esta carta era el informar al P. Moncada, Provincial del Perú, e interesarle en la empresa de anular el "Tratado de límites", "porque de conseguir los Portugueses la execucion de su Tratado, queda todo esto en sumo riesgo de ser en breve de Portugal..." (p. 18).

XVI. **A la Audiencia de Charcas.**

pp. 53/60 de:

Documentos inéditos de Lozano./por Daniel García Acevedo, /.../ Montevideo /.../ 1909.

Esta carta va fechada en "Córdoba del Tucumán y marzo 14 de 1751" y firmada con las iniciales R[afael] C[aballero], L[adislao] O[rosz], D[omingo] M[assala], Eug[enio] L[opez], P[edro] L[ozano].

Que sea este último el autor de esta carta se colige por el hecho de estar esta copia escrita de su letra, y además, por haber sido él quien más trabajó en la redacción de los diversos documentos que en aquella aciaga época se remitieron a las autoridades españolas.

Esta carta "A la Audiencia de Charcas", nada tiene que ver con la "Protesta contra una provisión de la Audiencia de la Plata [o Charcas]", que Lamas (p. XXIX), incluyó entre los escritos de Lozano. Hemos visto el texto original de dicha "Protesta" en Río de Janeiro (XIV-46) y existe, además, copia legalizada en la Biblioteca Nacional de Buenos Aires. En él sólo se alude al fallecimiento de Lozano, pero no tuvo éste parte ni arte en la composición del mismo.

A. **Litterae Annuae Provinciae Paraguariae Societatis Jesu ab anno 1720 ad annum 1730.**

F. m.—184 págs. — Bayerisches Reichs Archiv (Munich), n. 283.

Existen copias de estas Cartas Anuas en el Archivo de la Provincia Argentino-Chilena S. J. (Buenos Aires).

B. **Litterae Annuae Provinciae/ Paraguariae Societatis Jesu/ ab anno 1730 ad annum 1735.**

F. m.—45 folios.—Arch. Gen. S. J.

Existe copia fotocópica en el Archivo de la Provincia Argentino-Chilena S. J. (Buenos Aires).

El P. Leonhardt dice que, además del texto, incluyen 7 hojas de estadísticas, pero sospechamos que esas estadísticas deben pertenecer a las Anuas de años posteriores, pues que se aducen en ellas, datos de los años 1736, 1739, 1740 y 1741.

El mismo P. Leonhardt nos ofrece la siguiente síntesis de estas Anuas:

"El texto, después de un resumen general, tiene los siguientes capítulos: Colegio de Córdoba, a fs. 2; Noviciado, a fs. 9; Convictorio, a fs. 9; Colegio de la Asunción, a fs. 10; Colegio de Corrientes, a fs. 10; Colegio de Santa Fe, a fs. 11; Colegio de Buenos Aires, a fs. 13; Colegio de Rioja, a fs. 19; Colegio de Santiago del Estero, a fs. 21; La Musión de Lules, a f.

22; el Colegio de Salta, a f. 24; el Colegio de Tarija, a fs. 24; Misión de Chiriguanos, a fs. 26; las Misiones del Paraná y Uruguay, a fs. 29; la Misión de Chiquitos, a fs. 40.

"Del interesante contenido de estas *Annas* de 1730-35, mencionamos las siguientes observaciones: a fojas cuatro, comienzan las misiones populares del célebre P. Ignacio Oyarzábal, venido en 1729.

"Muy importantes son las relaciones sobre las célebres construcciones arquitectónicas de los hermanos coadjutores Prímoli, Blanqui, Schmidt y Wolff, cuyas obras admiramos todavía en Buenos Aires y Córdoba. Se comenzaron también las hoy todavía admiradas fábricas, en las estancias de Jesús María y de Alta Gracia, y la instalación de la industria textil en la última estancia.

"Entre las necrologías se menciona la de un inglés: Guillermo Schelton. En Corrientes había muerto el conocido historiador de los Chiquitos, el P. Juan Patricio Fernández, el 1.º *de abril de 1733, y en Buenos Aires, a consecuencia de una caí*da de los andamios, en la construcción de la iglesia de San Ignacio, el arquitecto Hermano Pedro Weger, en 1733.

"Según este documento, en Buenos Aires se acaba de fundar un segundo colegio con su iglesia, el de Belén, hoy San Telmo, con una Casa de ejercicios anexa, y en la entonces recién fundada ciudad de Montevideo, han comenzado a trabajar los Jesuítas." (1)

C. **Litterae Annuae/ Provinciae Paraguariae Anno 1735/ Romam datae.**

F. m. (140×180).—383 folios a 2 cols.—Arch. Gen., S. J.— Copia en el Arch. de la Prov. Arg. Chil. (Bs. As.).

No son autógrafas estas cartas, pero el estilo y el espíritu de las mismas, comprueban sobradamente ser Lozano su autor.

(1) Op. cit., pp. 228/229.

El P. Leonhardt se las atribuye, sin titubear, después de afirmar que "estas Anuas son las más voluminosas que jamás se han escrito, en el estilo difuso usado por Lozano en su "Historia de la Compañía"."

Del mismo P. Leonhardt es el índice y síntesis de estas Anuas que a continuación transcribimos:

Introducción.

Primer capítulo:	De los Colegios; en 18 párrafos (hoja 2 hasta 61);
Capítulo segundo:	De las misiones populares del P. Ign. Oyarzábal (fs. 61-136); en 9 párrafos, según las ciudades: Buenos Aires, Montevideo, Asunción, Corrientes, Santa Fe, Rioja, Catamarca, Santiago del Estero, San Miguel del Tucumán, Salta, Jujuy y Tarija;
Capítulo tercero:	De las misiones populares campestres por las estancias, en 10 párrafos (fs. 136-188);
Capítulo cuarto:	De la vuelta de los Jesuitas a la Asunción, en 5 párrafos (fs. 188-209) y de la fundación del nuevo colegio de Belén en Buenos Aires (fs. 209-221), en 2 párrafos;
Capítulo quinto:	De las misiones guaraníticas del Paraná y Uruguay, en 18 párrafos (fs. 221-312);
Capítulo sexto:	De la misión de los indios Chiquitos, en 9 párrafos (fs. 312-347);
Capítulo séptimo:	De la misión de los indios Lules, Chiriguanos y otras (fs. 347-369) en once párrafos; en el párrafo 3 cuenta Lozano el martirio del P. Julián Lizardi entre los Chiriguanos, materia de la vida del P. Lizardi, publicada aparte; en el párrafo 6

(*fs.* 366) cuenta Lozano la fundación de la célebre misión de Mocovíes; en el párrafo 7 hasta párrafo once, cuenta Lozano los adelantos de la nueva misión de indios Pampas, fundada en 1740.

Para poder apreciar mejor la importancia de esta especie de historia completa, descripta en las *Cartas Anuas* de 1735 a 1743, mencionaremos algunas noticias contenidas en ellas.

Comienza Lozano a referir, a fojas 2, el número de jesuítas de la provincia del Paraguay. En 1735 eran 352; por falta de expediciones numerosas como antes, en 1743 eran sólo 311. Al describir el estado de los colegios, refiere las construcciones nuevas, a fojas 4, la del Convictorio de Monserrat, conservado aún; a fojas 23, la de una nueva Casa de Ejercicios, en Córdoba, o más bien su traslado al antiguo noviciato, la actual Residencia; a fojas 36, la hermosa transformación del Colegio Máximo por el arquitecto Hermano Blanqui, visible hasta hoy día; a fojas 52, la construcción de la Iglesia y Casa de Ejercicios en la nueva Residencia de Buenos Aires, llamada Belén, hoy San Telmo; grandes mejoras en el Colegio de San Ignacio de Buenos Aires y construcción de anexos para la procura general, la colocación y el adorno del altar mayor, traído del pueblo guaraní de San Juan en 1732, y colocación del piso en San Ignacio, todo ello conservado hasta hoy día.

Se mencionan y se describen, en seguida, las construcciones de los célebres edificios históricos de Alta Gracia, Jesús María, Caroya y Santa Catalina. Hay, además, allí, un dato que nos explica el origen del célebre púlpito histórico de Jujuy. Se habla, con ocasión de las construcciones de Salta, precisamente de trabajos de escultura preciosa. Demoraban allí el hermano José Schmidt (1729-32) y Juan Wolff (1739).

Importante también es lo que nos cuenta Lozano (en el cap. 5, fs. 221 y sigs.), sobre las terribles plagas que sobrevi-

nieron a las misiones guaraníticas y causaron la muerte de muchos miles de indios, por la peste de viruelas, fomentada por las expediciones militares contra los comuneros del Paraguay y contra los portugueses de la Colonia. Consecuencia de ello fué un hambre atroz, por el poco cultivo de los campos, calamidad que se aumentaba por una constante sequía y por la invasión de langostas.

A las calamidades públicas se añadieron desgracias particulares; entre ellas, el 22 de agosto de 1735, el incendio de la iglesia de Santa María la Mayor.

A fojas 272, se cuenta la muerte del procurador general de Buenos Aires, P. Tomás Werle, bávaro de nación, herido mortalmente por una bala de cañón durante el asedio de la Colonia del Sacramento. El Padre Werle había visitado el Real para servir de capellán y procurador de las tropas auxiliares indias, a pedido del general español.

Al describirnos Lozano la vida interior de los pueblos guaraníticos, indica el método que sigue en la redacción de estas sus relaciones. Cita una carta dirigida por el P. Novat, socio del provincial Aguilar, enviada probablemente a Lozano mismo y llena de emoción por la acendrada piedad de los indios guaraníes, especialmente durante la Semana Santa (a fs. 278 y siguientes).

Describe a fojas 278 y siguientes, las diligencias de los padres para combatir la peste y remediar el hambre, para lo cual compraron de los españoles 38.000 vacas; a fojas 300, y al final, se anuncia la declinación de las calamidades por el año de 1740.

En el capítulo 4, a fojas 317 y siguientes, después de contar las circunstancias de la muerte gloriosa del P. Julián Lizardi entre los Chiriguanos, en 1735, refiere semejantes hazañas del P. Agustín Castañares, entre los Mataguayos, muerto por ellos en 1744; además, las diligencias del célebre P. Chome para hallar una comunicación entre la hoy Baja Bolivia y el Paraguay, a fojas 331 y siguientes.

Como se podrá haber apreciado, esta carta inédita de Lozano vale tanto como cualquiera de sus crónicas conocidas, y es, en realidad, un complemento utilísimo de su difundida *Historia.*"

D. **Representación que hace al Rey N. S. en su Real Consejo de Indias el Padre Provincial de la Compañía de Jesús de la Provincia del Paraguay con algunas reflexiones sobre las infelices y funestas resultas, moralmente ciertas, opuestas al servicio de Dios y del Rey N. S. que se siguen del Tratado entre las Magestades Católica y Fidelísima sobre la línea divisoria de los Estados de las coronas de España y Portugal en Asia y América, por lo relativo a la entrega de los siete pueblos de las Misiones a los Portugueses, con las tierras adyacentes a los dichos pueblos que tiene la Provincia del Paraguay a la Banda Oriental del Río Uruguay.**

El ejemplar oficial de esta "Representación", debe estar en el Archivo de Simancas, aunque en vano procuramos dar con él. Tampoco pudimos hallarlo en el Archivo de Indias de Sevilla.

Esta representación está fechada en Buenos Aires a 29 de abril de 1752, y aunque el Provincial de entonces era el P. Isidoro Barreda, parece que este escrito por él firmado, fué redactado por el P. Lozano, como opinan fundadamente Lamas y Sommervogel. Lamas afirma "que él poseía una copia coetánea, cuyas últimas fojas eran, fuera de toda duda, de puño y letra del mismo Lozano" (p. XXX).

Este documento lleva la fecha de 29 de abril de 1752, cuando hacía ya dos meses que Lozano había muerto. No obstante, pudo éste haber sido su autor, pues en aquellos tiempos de escasa comunicación marítima, solía ser necesario retener por muchos meses aun los documentos más urgentes. Bien pudo ser que esta "Representación" se escribiera cuando se escribió la que debía ser remitida al virrey, pero por falta de barco estuviera aguardando oportunidad, y en el entretanto sufriera algunas modificaciones, enmiendas y correcciones. Esto expli-

caría el que la copia que poseía Lamas, sólo en parte fuera autógrafa de Lozano.

E. ✠/ **Chronologica/ Genealogia/ de Europa/ y/ Ritus dis-/putados del/ Maduré.**

1 vol. en 8.° (180×112 mms.).—Muy apolillado.

Port.—1 p. en bl.—1 p. con índice [letra extraña] y al pie del mismo se lee, de letra de Segurola: "Todo este tomo está escrito por el/P. Lozano, Jesuita author de/varias obras".—V. en bl. con estas palabras: "Regalo que me hizo D.ⁿ Agustín/ Elía Abogado en esta R.ˡ Audien.ᵃ/de Buenos Aires./ Saturnino Segurola."—Texto: pp. 1/136.—Indice de los capítulos y paragraphos [a 2 cols.]: 2 pp. s. n.—[Otra letra] Indice de los capítulos y párrafos de la segunda parte que después se sigue: 3 pp. s. n.—3 pp. en bl.—Texto: pp. 1/236.

El título general abarca las dos partes de la "Chronologica Genealogia..." y además la "Justificación de lo que hasta ahora...", de que después nos ocuparemos. A esta aluden las palabras del título "y Ritus disputados del Maduré".

Los tres libros, o mejor, las dos partes de la "Chronologica Genealogia" y el libro sobre los "Ritus disputados" o "Justificación", hállanse encuadernados en un solo volumen y conservado éste en la Sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires, bajo la signatura 0087.

La primera parte de la "Chronologica Genealogia", abarca 136 páginas de texto, y se halla dividido en 18 capítulos, en cada uno de los cuales se expone, en forma breve y con suma claridad, la sucesión de las diversas casas reinantes de Europa (1. Emperadores romanos, pp. 1/33; 2. Inglaterra, pp. 34/39; 3. Bohemia, pp. 40/45; 4. Dinamarca, pp. 46/54; 5. Francia, pp. 54/63; 6. Irlanda, pp. 64/68; 7. España, pp. 68/89; 8. Hungría, pp. 90/94; 9. Portugal, pp. 95/98; 10. Rusia, pp. 99/103; 11. Nápoles, pp. 104/107; 12. Noruega, pp. 108/116; 13. Polonia, pp. 116/117; 14. Prusia, pp. 118/120;

15. Cerdeña, pp. 121/122; 16. Escocia, pp. 123/126; 17. Sicilia, pp. 127/129; 18. Suecia, pp. 130/136).

La segunda parte abarca 236 páginas y carece de portada. El capítulo I (pp. 1/163) lleva este título: "Sucesión genealógica de los Príncipes hereditarios del Archiduque de Austria".—La p. 164 en bl.—En la p. 165 se lee: "Sucesión genealógica/de los Príncipes de Italia/Su author el P. Francisco Gottner de la Comp.ª de Jesus/Maestro de Philosophia en la Universidad de Gratz/Impreso en Gratz por Mayo de 1730. en la Im-/prenta Widmanstadiana.

El texto de esta misma pág. 165 se inicia con estas palabras: "A las dos obritas que tengo escritas de la sucesión genealógica de los Emperadores y Reyes y de los Príncipes...", palabras que indican a las claras ser Gottner el autor de este tratado, no menos que del anterior. En la misma Sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional hállase la copia manuscrita latina de la citada "Chronologica Genealogia", escrita toda ella de puño y letra de Lozano. Su título en esta copia de Lozano, es:

"Successio genealogica Imperatorum et Regum Europae/ Aucthore R. P. Franc. Xav. Göttner e Soc. Jesu".

1 vol. en 8.º (1'80×112 mms. t. m.).—45 folios sin f.+28 en bl.

Por los datos que hemos consignado hasta aquí, resulta que Lozano no fué el autor, sino el traductor de las citadas obras del P. Francisco Javier Göttner (aunque propiamente son del P. Cristiano Adrián). Pero no fué nuestro Lozano un mero traductor, como se verá por los antecedentes siguientes: Gottner-Adrián publicó su "Successio S. R. J. Principum" en 1730, y su "Series Regum Hispaniae..., Galliae..." en 1730 y 1731.

Lozano poseyó un ejemplar de estas obras y al traducirlas, modificólas notablemente en muchas partes, como hemos podido comprobarlo comparando los dos manuscritos del mismo Lozano, el de la "Cronológica Genealogía" y el de la "Successio genealogica". En esta copia latina, lo mismo que en los ejemplares impresos, la relación no llega, ni puede llegar, sino hasta 1729 o 1730; Lozano, no obstante, llena el periodo de cinco o más años transcurridos entre la publicación del original y la fecha en que él escribía, que debió ser en 1736 o algo más tarde.

En la pág. 54 de la "Cronológica Genealogía", consigna datos correspondientes al año 1732, y en la pág. 90 escribe que Luis Antonio Jayme, de la familia real de Hungría, nació a 25 de julio de 1727, "hecho Cardenal y Arzobispo de Toledo, año de 1736". En la pág. 116, al ocuparse de la familia real de Polonia, consignó Lozano la noticia, entonces, sin duda, muy reciente, del nacimiento del príncipe "Francisco Javier", pero a continuación dejó en blanco la fecha que aun ignoraba: "nacido a de 173 ."

F. Carta al P. Sebastián de San Martín, Procurador General.

Está firmada por "Pedro Lozano, en Córdoba de Tucumán, 30 de Enero de 1732".

1 cuaderno de 53 pp. en 4.º (210×150); autógrafo de Lozano.

Consérvase en la Sección Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Madrid (Mss. núm. 12.977-34). Casi al principio leemos estas líneas: "Quiero tomar el trabajo de formar aquí una sucinta relación de los extraños sucesos, que allí [en la Asunción] pasaron los últimos meses del año 1731, sacando cuanto dijere de lo que han escrito los mismos sujetos de casa y el Sr. Obispo D. Fray Joseph Palos".

G. Carta al P. Sebastián de San Martín.

Está firmada por "Pedro Lozano, en Córdoba, 21 de Junio de 1732 y 24 de Agosto de 1732".

1 cuaderno de 50 hojas en 4.º. Autógrafo de Lozano.

Consérvase en la Sección Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Madrid (Mss. 18.577). En esta doble carta relata Lozano, además de los tumultuosos sucesos de la Asunción, los trabajos de los misioneros entre los Chiquitos, Lules y Serranos.

H. Carta al Procurador General sobre lo sucedido en la Provincia del Tucumán. Año de 1742.

1 cuaderno en fol. de 42 hojas.

Consérvase en la Biblioteca Pública de Valladolid (España), según consta por el Catálogo (1888) de la misma (p. 119).

I. Observaciones sobre el manifiesto publicado por el Padre Vargas Machuca.

1 vol. en 4.º (22×16 cents.).—20 fols.+2 en bl. Autógrafo.

Consérvase en la Biblioteca Nacional de Río de Janeiro, V, 652.

Comienza: "Poco ha llegó a mis manos, y bien de noche, un papel con el título: Manifiesto en que se desvanece la falsedad de la voz pública que ha corrido imputando de desleal y traydora a esta noble y leal Provincia del Paraguay... sácalo a la luz del mundo el P.^e M.^ro Fray Miguel de Vargas Machuca.

Este manuscrito se encuentra entre los papeles de de Angelis y se halla citado por el mismo en su Colección de obras impresas y manuscritas... Buenos Aires, 1853, p. 183, y en esta forma:

Observaciones sobre el Manifiesto publicado por el P. Vargas Machuca. *Autógrafo del P. Lozano.*

En su "Historia de las Revoluciones" (t. 2, pp. 205/206), ocupóse Lozano de este escrito, y después de citar en extenso

todo el título del mismo, escribe: "Si en sólo el título se entra viendo alguna impropiedad en la locución, crea el lector (que hubiere tenido la fortuna de no verse como yo precisado a leerlo), que son más las que se encuentran a cada paso en el discurso, que ocupa diez y seis hojas en cuarto, grandes las ignorancias, intolerable el abuso de la Escritura... Ensalza la constancia de los Comuneros, apoya sus procederes, santifica y aplaude la expulsión de los Jesuítas, alienta al Común a proseguir sus proezas...

"Hizo de este desgreñado escrito una acertada crisis cierto anónimo en un justo volumen que intituló "Examen de la verdad"; y ha corrido con aplauso común, aunque sólo manuscrito, por todo este Reino; y aun en los de España se ha leído con igual aprobación, según noticias que se han recibido."

Podría creerse que alude Lozano en estas frases a su propio escrito, pero no cabe duda que se refería al que escribió, precisamente con el citado título de "Examen de la verdad", el P. Jaime de Aguilar que era de la sazón superior de las Misiones de Guaraníes. Así lo afirma el P. Villagarcía en la "Carta de edificación "que escribió después de la muerte del mismo" (f. 28 v.).

J. **Justificación/ De lo que hasta aora han practicado/ los Religiosos/ De la Compañía de Jesús/ en las Missiones/ Del Madurey, Mayssux/ y Caxnate./ Presentada/ A la Santa Sede Apostólica./ Con ocasión del Decreto, que les intimó en Puduchery la esclare-/cida memoria del Señor Cardenal de Tournon el día 8 de julio de 1704./ Impressa en Roma el año de 1724./ En la Estamperia de la Reverenda Cámara Apostólica./ Traducida de Italiano en Español por el P.^e P. L. de la/ Compañía de Jesús de la Provincia del Paraguay/ Año de 1735.**

1 vol. en 8.º (180×112 mms.).
Port.—V. con Indic: 3 pp. a 2 cols.—Texto: pp. 1/302.

Autógrafo de Lozano. Consérvase en la Sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires, junto con varios otros escritos de Lozano, en un vetusto volumen que lleva la signatura 0087.

K. **Carta del P. Lozano sobre diezmos. 1741.**

Sommervogel (V, 134) menciona esta carta entre los escritos inéditos de Lozano, y antes que él lo había consignado de Angelis con las mismas palabras, pero anotando que era "autógrafo". (Colección de obras impresas y manuscritos... Buenos Aires, 1853, p. 183).

L. **Breve compendium ex tractatu de Casibus reservatis elaborato a Patre Didaco/ Lopez Soc. Jesu. Theologiae Profes-/sore Anno Dni. 1642.**

8.º (180×112 mms. t. m.).
Port.—V. en bl.—3 fs. en bl.—Texto: 97 fs. s. n.—1 f. en bl.

Consérvase este autógrafo de Lozano, en la Sección de Manuscritos de la Biblioteca Nacional de Buenos Aires. Lleva la signatura: 0085.

En la "Advertencia previa" después de decirnos Lozano que "El author citado [P. Diego López] leyó muchos años Philosophia y theologia en la Provincia de Andalucía y fué tenido en su Provincia por sujeto grande...", hace varias advertencias, una de las cuales es del tenor siguiente:

"Advierto más, que dicho tratado [del P. López], trasladado a la letra, le trajo el P. Sebastián de Sanmartín, cuando vino de Procurador el año 1734, y el P. Ant.º Machoni y el P.º P. Lozano le tiene asimismo trasladado a la letra; y así quien quisiere ver extensamente las resoluciones de dicho Autor, que yo sólo pondré brevemente, solicite de dichos traslados."

Si el volumen que tenemos a la vista no estuviera todo él escrito de puño y letra del mismo Lozano, dudaríamos que lo hubiera él transcripto, dada la ambigüedad de las anteriores afirmaciones. De ellas debemos colegir que además de este "Breve compendium", copiado por Lozano, existía en poder del mismo otra copia de la obra extensa del P. Diego López, copia que se hallaba en poder del P. Lozano, y muy probablemente, hecha por él mismo.

M. **Diccionario Histórico Indico, por el P. Pedro Lozano, de la Compañía de Jesús. En 6 volúmenes.**

Según Sommervogel (V, 133) "se trouvait à Cordova", y según Lamas (p. XXVIII) "este Mss. se encuentra relacionado en el inventario de los papeles del Colegio Máximo de Córdoba; y no hemos podido adquirir sobre él ninguna otra noticia".

No hemos visto los inventarios a que alude Lamas, pero hemos hallado una lista de los libros que se hallaron en poder de los Jesuítas, y fueron rematados, y entre ellos se encuentra el rubro siguiente: (1)

It. seis tomos, Diccionario Histórico, se tasaron en tres pesos . . . . 003.

N. **Collectanea.**

El Padre Domingo Muriel, en las páginas de su célebre libro histórico-jurídico "Fasti Nori Orbis et ordinationum Apostolicarum ad Indias pertinentium breviarium" (Venecia, 1776), alude repetidas veces a un escrito de Lozano intitulado "Collectanea". Así en la "Ordenación 449", p. 495, cita Morelli un breve de Alejandro VIII y para el texto del mismo, remite al lector al citado escrito de Lozano: "Extat in collectaneis M. S. P. Petri Lozano S. J." y en la "Ordenación 450", p. 497, vuelve a recordarlo por estas palabras: "Extat in cit. P. Lozano collectaneis".

Como la palabra "Collectanea" (=colecciones) puede referirse a un libro u obra que lleva este título, y el mismo Muriel tiene una extensa obra así rotulada, y puede referirse a la colección de papeles que poseyó Lozano para escribir sus obras históricas, no es fácil determinar si este escrito de Lozano era

(1) Temporalidades de Córdoba, leg. 1, 1767-1769, Doc. 1, fol. 172 v. En el Doc. 11, se dice que esos libros iban desapareciendo de continuo.

o no un trabajo orgánico o una simple compilación de papeles históricos. Nos inclinamos, no obstante, a lo primero, fundándonos en otra frase del mismo Muriel, quien en la "Ordenación 559", p. 563, cita una Real Cédula de Felipe V, fechada a 5 de julio de 1716 "quam regiam declarationem *refert* in collectaneis M. S. P. Petrus Lozano S. J.", "la cual real cédula *trae* el P. Lozano en su collectanea M. S. El verbo que usa Muriel parece indicar que se trata de un escrito compuesto por Lozano, no en unos papeles que fueron de su uso. Podría robustecer la opinión contraria el que escriba Muriel la voz "collectanea" con minúscula.

O. **Indice histórico del Archivo grande/ que está en el aposento del P. Superior de las Doctrinas/ acabado el año de 1748.**

F. m. 90 pp. con un índice.—Arch. Gen. Misiones: Temporalidades.

Este manuscrito es autógrafo de Lozano.

P. **Conveniencia y necesidad de que los indios de las Reducciones tengan armas de fuego.**

En un Catálogo de los manuscritos que existían en el Archivo de los Jesuítas en Córdoba y que actualmente se encuentra en el Archivo de la Nación (Buenos Aires), leg. C. de J., s. fecha, t. 2, leemos:

"Legajo 5. En un papel manuscrito de letra del P. Lozano se juntan algunas razones por las cuales es conveniente, y aún necesario que los indios así para su defensa, como para la del Reyno, usen bocas de fuego."

Q. **Papeles del Pueblo de S. Fran.co Javier, que prueban el derecho que tienen a sus montes y tierras.**

Varios de estos apuntes son de mano de Lozano, 11 folios.

Así reza la ficha, Angelis, XIV-16 de la Bibl. Nac. de Río de Janeiro, pero en nuestras visitas a la misma, no nos fué po-

siblè dar con semejantes papeles. Probablemente este escrito o escritos son los que el mismo de Angelis anotó con el título vago de "Varios apuntes autógrafos del P. Lozano" en su "Colección de obras impresas y manuscritos que tratan principalmente del Río de la Plata" (Buenos Aires, 1853, p. 184).

R. **Carta sobre Ruiloba 1730 (?).**

4.º Bibl. Nac. de Chile, leg. 282.

En el Catálogo de la Biblioteca Nacional de Santiago de Chile, se atribuye esta carta a Lozano. No podemos proporcionar dato alguno sobre el particular.

S. **Traslado de una carta do padre Pedro Lozano, assistente no Collegio de Córdoba da Provincia do Paraguay para o padre Luiz Tavares, assistente no collegio do Rio de Janeiro. — Córdoba, 12 de Janeiro de 1733.**

Según se lee en el "Catálogo dos manoscritos da Bibliotheca Publica Eborense" (Lisboa, 1850) encuéntrase allí este manuscrito, con la signatura CXV-2-15, n. 11. — En él da cuenta Lozano de la acción de la Compañía de Jesús en el Paraguay y Tucumán.

T. **Sobre las misiones de Tarija, por el P. Pedro Lozano.**

4.º—10 fols.—Trunco.—Bibl. Inst. Chile: Rep. Arg.—Papeles varios.—Mss.—2.

No es de Lozano este escrito; puesto que el autor habla de presente en 1689. Tampoco es copia hecha por Lozano, ya que la letra no es suya. Es un fragmento de las Anuas que en 1690-1692 remitió a Roma el P. Frías, y que se conservan en el Archivo de la Provincia de Toledo (Madrid).

EPILOGO

Nadie que no haya hecho uso de los tomos del Padre Lozano, puede darse cuenta de la copia de datos importantísimos para nuestra historia, que todos ellos encierran.

El hombre se había empapado en la materia de sus tratados; cuando uno menos lo piensa, se encuentra con algo de la mayor importancia, y hay tanto asunto de interés sembrado a manos llenas, de una punta a otra de sus escritos, que sólo leyéndolos con calma y atención, puede uno sacar todo el provecho de lo que ellos contienen. Los índices actuales son insuficientes para dar a conocer los mil y un parrafillos que en sí reproducen el *extratum* de folios y folios que el Padre tuvo a la vista.

Lozano no era hombre que se contentaba con lo que Herrera o Rui Díaz de Guzmán o Techo, u otro le dijera: él compulsaba, digería, investigaba; en fin, parece que seguía los métodos que están en boga en nuestro siglo, y nos ha dejado así, obras de las que no podemos prescindir nunca los que nos ocupamos en la materia.

En ninguno de sus libros resalta más la clase de hombre que era Lozano, que en su "Historia de la Provincia Jesuítica del Paraguay", porque en ella, a cada paso, está de manifiesto el narrador que ilustra y suplementa la parte religiosa con mil datos de historia general, muchos de ellos enteramente nuevos y que explican puntos que dejaba dudosos en su obra sobre la conquista. (1)

Este epílogo no es nuestro. Su autor es el doctor Samuel Lafone y Quevedo, cuya indiscutible autoridad es universal-

(1) "Londres y Catamarca", por Samuel A. Lafone y Quevedo, M. A. en la Univ. de Cambridge. Cartas a "La Nación", 1883-85. (Buenos Aires, 1888), pp. 32/33.

mente reconocida y respetada. Pocos, como él, supieron explotar el rico arsenal de documentación que contienen los voluminosos tomos del jesuita madrileño, y pocos, como él, podían emitir un juicio tan sereno y equilibrado sobre los méritos de nuestro más grande historiador colonial.

OBRAS CONSULTADAS

Astrain, Antonio, en *Prólogo* a la *Historia del Paraguay* por el P. Pablo Pastells, Madrid, 1912, t. I, p. XXI.

Astrain, Antonio, *Historia de la Compañía en la Asistencia de España,* Madrid, 1925, t. 7, pp. 214/216.

Barros Arana, Diego, *Notas para una bibliografía de anónimos y seudónimos,* Santiago de Chile, n. 276.

Bazán y Bustos, Abel, *Aromas de América,* Buenos Aires, 1920, p. 7.

Cabrera, Pablo, *Tesoros del pasado Argentino,* Córdoba, 1926, pp. 59/84. Esta publicación había aparecido primero en la *Revista de la Universidad Nacional de Córdoba,* año XIII, núms. 10-12, octubre-diciembre de 1926.

Charlevoix, Pedro F., *Historia del Paraguay,* Madrid, 1916, t. 6, pp. 154, 158.

De Angelis, Pedro, *Colección de obras impresas y manuscritos que tratan principalmente del Río de la Plata,* Buenos Aires, 1853, pp. 183, 184, 185.

De Angelis, Pedro, *Advertencia del editor* al frente de *Diario de un viaje a la costa de la mar magallánica en 1745 . . . por el P. Pedro Lozano,* Buenos Aires, 1836, pp. I/II.

García Acevedo, Daniel, *Documentos inéditos de Lozano,* Montevideo, 1909. Esta publicación apareció primeramente en la *Revista Histórica de la Universidad,* 1908-1909.

Graham, Cunninghame, *Avanished Arcadia,* Londres, [1901], p. 7.

Groussac, Paul, *Estudios de Historia Argentina,* Buenos Aires, 1918, p. 42.

Groussac, Paul, *Anales de la Biblioteca,* Buenos Aires, 19 , t. 5. pp. XI, XIV/XX, XXI/ XXII, XXIV, XXIII, LXVIII/LXXI; t. 6, p. 228, n. 2.

Hernández Pablo, *El Padre Lozano* en *Revista Eclesiástica,* Buenos Aires, 1904, t. 4, pp. 457/460; t. 5, pp. 589/590.

Lafone y Quevedo, Samuel, *Londres y Catamarca,* Buenos Aires, 1888, pp. 32/33.

Lafone y Quevedo, Samuel, *La Virgen del Valle y el P. Lozano,* 1893, pp. 27/30.

Lamas, Andrés, *Introducción* a *Historia de la Conquista del Paraguay,* Buenos Aires, 1873, t. I, pp. I/CXLVIII.

Lamas, Andrés, *Lozano* en *Escritos selectos del doctor D...*, Montevideo, 1922, pp. 131/271.

Larrouy, Antonio, *Nuevos datos sobre el P. Lozano* en *Revista Eclesiástica,* Buenos Aires, 1906, t. 6, pp. 662/663.

Leonhardt, Carlos, *El P. Pedro Lozano (S. J.) Historiador Rioplatense* en *Boletín del Instituto de Investigaciones Históricas,* Buenos Aires, 1925, año III, n. 23, pp. 201/232.

Medina, José Toribio, *Biblioteca Hispano-Americana,* t. 4, p. 251, n. 2890; p. 402, n. 3466; t. 5, p. 110, n. 4752; p. 111, n. 4753; p. 256, n. 1288.

Morelli, Ciriaco [Domingo Muriel], *Rudimenta Juris Naturae et gentium,* Venetiis 1791, pp. 73, 227/228.

Maggs Brothers, *Biblioteca Americana,* P. 1, London, 1922, p. 285, n. 650; p. 321, n. 760; P. 4, London, 1925, p. 181, n. 2920; p. 202, n. 2965; p. 203, n. 2967.

Parodi, Enrique D., *La Revista del Paraguay*, año 1, Buenos Aires, 1891, pp. 582/583; año IV, 1897, pp. 3/4.

Peña, Enrique y Lafone Q., Samuel, *Prólogo* a la *Historia de las Revoluciones de la Provincia del Paraguay por el P. Pedro Lozano,* Buenos Aires, 1905, t. 1, pp. IX/XX.

Peramás, José. *De vita et moribus tredecim virorum,* Faenza, 1782, p. 8.

Quiroga, Adán, *Calchaquí,* Buenos Aires, 1923, pp. 350/352.

Rojas, Ricardo, *Historia de la Literatura Argentina,* Buenos Aires, 1918, t. 2, p. 318.

Schiaffino, Rafael, *El Padre Lozano. Su capítulo de Historia Natural* en *Historia de la medicina en el Uruguay,* Montevideo, 1927, t. 1. pp. 518/530.

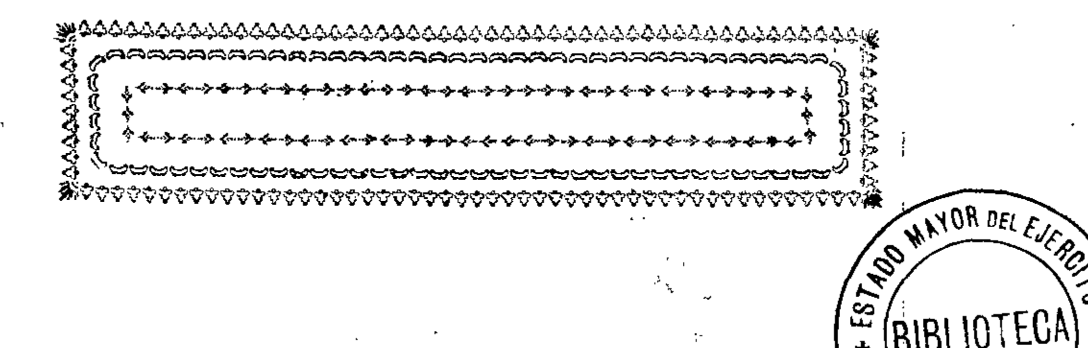
Sommervogel, Carlos, *Bibliotéque de la Compagnie de Jesus,* Bruxelles, 1894, t. 5, p. 130/134.

Vicuña Mackenna, *Bibliografía Americana del señor G. Beeche,* Valparaíso, pp. 6, 7, 260, 322, 417.

Vicuña Mackenna, en *Revista del Pacífico,* Valparaíso, 1861, t. 5, pp. 535/547.

Uriarte, Eugenio. *Catálogo razonado de obras anónimas y seudónimas,* t. 1, p. 103, n. 294; p. 174, n. 502; p. 269, n. 834; p. 350, n. 1032; t. 3, pp. 427/428, n. 4399; t. 4, p. 16, n. 5258.





EL HIGUERON DE LA AGRACIADA

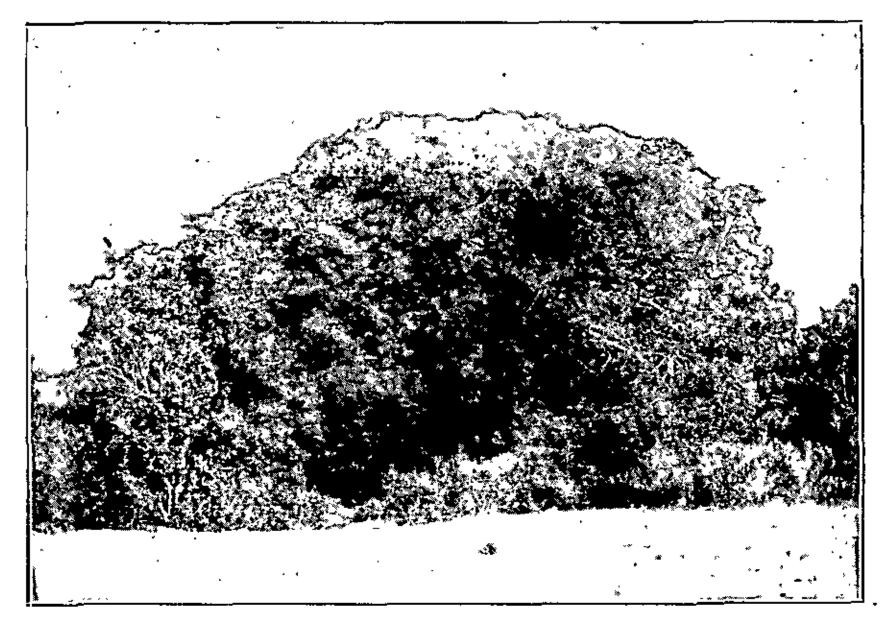
Las crónicas contemporáneas no relatan el hecho, pero la tradición lo recuerda a través de las edades, y la tradición es también historia. Con harta frecuencia, afirma De Smedt, hay mayor dosis de verdad en la tradición popular, aunque vaga, a las veces, e indecisa, que en los documentos fidedignos exhumados de los archivos. A un hombre se debe el documento, mientras la tradición es obra de la multitud o está respaldada por la multitud.

El higuerón de La Agraciada tiene su tradición centenaria. A su sombra, nos dice la anónima voz del pasado, se congregaron aquellos bravos adalides de la libertad, no bien pisaron tierra uruguaya, y fué a su sombra donde juraron Libertad o Muerte.

La Sociedad "Amigos de la Arqueología", ha mirado por la conservación de ese histórico árbol. No contenta con resguardarlo contra las injurias de los visitantes, ha proyectado que en sendas lápidas, se graben expresivas leyendas evocadoras de la tradición. Al doctor Juan Zorrilla de San Martín y a la señora Juana de Ibarbourou cabe la gloria de haber cooperado en esta noble labor patriótica.



Tronco del higuerón



Vista general del higuerón

Texto de la inscripción compuesta por la señora Juana de Ibarbouru

HOMBRE DEL CAMPO Y HOMBRE DE LA CIUDAD,
SÓLO TIENES UN AMIGO DE GENEROSIDAD PLENA
Y DE BONDAD PERFECTA: ES EL ÁRBOL.
POR TU CASA Y POR TU HIJO,
POR TU BIENESTAR, Y EL DE TU PATRIA,
QUIÉRELO.
ES HERMOSO Y PURO; RESPÉTALO.
ES DADIVOSO Y RICO; GUÁRDALO.
ESTÁ CONTIGO EN TUS HORAS DE FIESTA
Y NO TE FALTA EN LA DEL DUELO.
¡TE LO DA TODO EXIGIENDO TAN POCO!
NO LE MEZQUINES TU AMOR
Y HAZ QUE SE MULTIPLIQUE SOBRE LA TIERRA.

Texto de la inscripción compuesta por el doctor Juan Zorrilla de San Martín

ESTE ÁRBOL,

EN LA MAÑANA DEL 19 DE ABRIL DE 1825,

ESTABA AQUÍ.

Y VIÓ Y OYÓ A LOS

TREINTA Y TRES HOMBRES ORIENTALES

QUE AQUÍ DESEMBARCARON

CON SU BANDERA:

LIBERTAD O MUERTE.

Y LES DIÓ SU SOMBRA Y SU SILENCIO.

EL SABE DE ELLOS MÁS Y MEJOR QUE NADIE.

Y CUENTA A LAS GENERACIONES, QUE, COMO NIÑOS

DE CIEN AÑOS, VAN PASANDO, LA HISTORIA

MÁS PROFUNDA.

¡NADIE TOQUE ESTE ÁRBOL!

ESTÁ VIVO, SIENTE, PIENSA, RECUERDA, CANTA

CON EL VIENTO, CON EL RÍO, CON LA GLORIA DEL SOL,

QUE ES EL DE LA PATRIA.

CUIDEMOS DE LA VIDA DE ESTE ÁRBOL.

EN ÉL HABITAN LOS RECUERDOS.



DON JOSÉ TORIBIO MEDINA

POR

MARIO FALCAO ESPALTER

El crudo laconismo telegráfico hizo saber al mundo de las letras históricas, una de sus bajas, y un sentimiento de hondo dolor agobia al gremio de los trabajadores hispanoamericanos en el terreno científico, ante la noticia precisa de que acaba de fallecer en Santiago de Chile el gran historiógrafo doctor don José Toribio Medina.

Nacido en 1852, el señor Medina fué uno de esos afortunados hombres a quienes la providencia concedió apacible destino y la rara oportunidad de seguir con inquebrantable continuidad la ruta fiel de su vocación intelectual. Toda su existencia transcurrió entre manuscritos de letra procesal y libros de alto valor bibliográfico, restos de viejas civilizaciones incaicas y colecciones preciadísimas de monedas y medallas de España y América. Su labor de espigar en esos vastísimos campos, incansable; su inquietud por la puntualización de la verdad histórica incesante; su probidad ejemplar; su amor a los que como él laboraran en idéntico sentido, constante y afectuoso, aun más allá de la tumba. Era de esos hombres que viven más en el pasado que en el presente. Gustaba, en fin, como Menéndez Pelayo, cuya valiosa amistad cultivó con veneración, "de platicar con muertos inmortales y no con fastasmas vivos. . .".

Ha muerto este obrero ejemplar de la cultura americana,

como había vivido: moviendo la pluma con oficiosidad de abeja en la inexhausta colmena de la tradición continental, rodeado del cariño y la admiración, proverbiales ya, de sus compatriotas que, en este caso, lo fueron no sólo los conterráneos suyos de la gloriosa patria chilena, sino también todos cuantos en cada una de las antiguas posesiones de ultramar español, aumentan el caudal de nuestra ilustración tras los límites políticos actuales. Pocos, muy pocos como el señor Medina, han podido, con plenitud exenta de reservas mentales extemporáneas y fratricidas, apellidarse ciudadanos de Hispanoamérica. Pertenecía a una generación que si en Chile y Perú padeció los estragos morales de la guerra del Pacífico (1879), nunca olvidó su filiación directísima de los próceres de la Independencia común de estos pueblos. Medina era un hombre de amplias concepciones internacionales dentro de la aparente estrechez de su especialidad técnica. Tenía en su alma nobilísima el trasunto de aquel viejo sentimiento, hoy al parecer esfumado, de los hombres que presenciaron el avatar de 1810 con la solidaridad racial inevitable del momento y del propósito. Así fué cómo sentía un culto casi religioso por don Andrés Bello, Jerónimo Santa Cruz y Espejo, Dámaso Antonio Larrañaga, Saturnino Segurola, Francisco José de Caldas y otros prohombres de la cultura primacial americana. Porque desde las bocas del Missisipí hasta el cabo de Hornos y desde el Atlántico hasta el mar del Sur, toda América era coto cerrado por sus afanes de investigador de los orígenes de nuestra cultura, la implantación de las imprentas y el desenvolvimiento del pensamiento colonizador hispánico.

Desde 1876 conocía los archivos españoles, especialmente el de Indias, cuyos umbrales fué él primer hispanoamericano que traspasó con propósitos de labor orgánica, permanente.

Don José Toribio Medina lo revolvió todo en materia de archivos y bibliotecas en ambos mundos. A lo largo del espinazo cordillerano andino, siguió su misión de captar materia-



El señor **José Toribio Medina**, rodeado de un grupo de investigadores, en el Archivo General de Indias (Sevilla). Octubre de 1928

les para nuestra historia común, haciendo a lomo de mula, muchas jornadas penosas, visitando capitales, provincias, villorrios, en busca de datos auténticos para sus empresas científicas... De tan heroicas andanzas salió esa nutrida serie de monografías: la Imprenta en el Cuzco, en Lima, en Guayaquil, en Quito, en Bogotá, en Panamá, en Guadalajara, en Méjico, en Buenos Aires, en Montevideo... La seriedad de estos esfuerzos, ha prestado a sus publicaciones un sello permanente. Es imposible trabajar sobre ningún tema americano, sin citar alguna publicación del señor Medina.

Su afición por las artes tipográficas le llevó a adquirir una curiosa y bien montada oficina impresora en su casa particular, y allí, auxiliado por su abnegada e inteligente esposa y por un operario competente, compuso numerosos trabajos que ostentan el honroso pie de imprenta: "En casa del Autor"...

Amante fervoroso de su patria chilena, le dedicó energías ingentes desde su juventud, formando en Santiago una biblioteca preciosa de más de 40,000 impresos, que luego habría de donar al Estado, que la conserva adherida a la Biblioteca Nacional de Santiago. Trazó en cuadros sobrios y muy documentados, sin prejuicios ni ditirambos inoportunos, la Historia de la Inquisición en América, dedicando un volumen especial a la "Inquisición en el Río de la Plata" (1897). Son tantas las publicaciones del señor Medina, tan incansable su celo tipográfico, y tan varias las aportaciones cuantiosas a la historia americana, que puede decirse, sin hipérbole, que no se puede dar un paso en ese terreno de la cultura moderna, sin que se imponga la mención de alguna de sus obras fundamentales o accesorias. Baste con esta indicación rigurosamente exacta: ha publicado el señor Medina, desde 1870 acá, más de 370 libros y folletos de valor siempre estimable en nuestras letras. Sus trabajos monumentales sobre "Hernando de Magallanes", "Juan Díaz de Solís", "Pedro de Valdivia", "Los aborígenes de Chile", su colección de documentos para la Historia de Chile, que pasa de

la treintena de volúmenes, son demostración de su infatigable laboriosidad. Fué una vida dedicada por entero a levantar con ambas manos el edificio documentado de la historia de todo un continente. Los hispanoamericanos nunca pagaremos al señor Medina los invalorables servicios prestados a nuestra cultura histórica. Ultimamente había publicado interesantes comentarios cervantinos en un curioso folleto intitulado "Cervantes en Portugal", habiendo hace apenas un año visitado Lisboa con el fin de comprobar ciertos pormenores de su tesis que está contrapuesta a la del ilustre cervantista señor Rodríguez Marín.

A fines de 1928, el señor Medina visitó España, donde recibió los homenajes dignos de un príncipe de la historia española en América. Se le concedió la condecoración de Isabel la Católica, aparte de la de académico honorario de la Historia, que hace años ostentaba por sus sobresalientes méritos.

Una de sus últimas publicaciones es el "Diccionario de Anónimos de América", que con singular entusiasmo llevaba adelante, así como una monografía sobre los corsarios de la guerra de la independencia americana, aparecidas en Buenos Aires el año en curso.

En el Congreso de Americanistas de Nueva York celebrado en 1928, el señor Medina fué designado Presidente de Honor y se le hicieron grandes distinciones.

El 12 de octubre de ese mismo año, el anciano historiador hallábase detenido en Sevilla, en cuyo glorioso archivo investigaba nuevas cartas de Pedro de Valdivia, que publicó poco después, facsimilarmente, en bella edición de Carmona. Con tal motivo y aprovechando la circunstancia de que hacía en jornada tan fausta el 52.º aniversario de su primera visita al Archivo Indiano, yo tomé la iniciativa que secundaron inmediatamente todos los demás investigadores y en particular el jefe del Archivo, profesor Cristóbal Bermúdez Plata, gran amigo nuestro, de homenajear con un banquete al historiador chileno meritísimo.

En esa misma época tuvo, el que escribe, gratísima oportunidad de mantener contacto casi diario con la persona del señor Medina. Había llegado a Sevilla en ese que fué su último viaje, y así lo presentía él, a mediados de octubre de dicho año en compañía de su distinguida esposa, que le cuidaba fraternalmente. Quiso, no obstante indicaciones que recibiera en contrario, parar en el envejecido Hotel de Roma, situado en la plazuela del Duque de la Victoria, muy próximo al palacio del duque de T'Serclaes de Tilly, dueño de casa de una tertulia que ha quedado clásica en los anales de la Sevilla literaria de fines del siglo pasado. Eran contertulios del duque, su hermano el marqués de Jerez de los Caballeros, aquel que hacia 1899 cometió la irreverencia de vender en dólares su maravillosa colección de libros y autógrafos españoles, desde la época de Calderón y Lope de Vega...; don Francisco Rodríguez Marín, el insigne cervantista, don Luis Montoto, poeta y cronista de Sevilla, Marcelino Menéndez y Pelayo, el glorioso polígrafo que allí acudía siempre que visitaba a Sevilla, y algunos artistas, y hasta toreros. En ese ambiente don José Toribio Medina no desentonaba con su enorme erudición y su gran amor por las cosas españolas.

En 1928 el señor Medina se hacía la ilusión de hallar a alguno de sus antiguos amigos, pero el grupo habíase ya disuelto por la ausencia de algunos, y por la eterna ausencia, que es la muerte, de otros. Su estada en la Sevilla revuelta y frívola de la Exposición, fué melancólica y un tanto desazonada. Con todo, sus largas visitas al Archivo de Indias, la asiduidad que le prodigábamos sus noveles amigos y la ocupación tipográfica inevitable de corregir pruebas, aliviaron la íntima pesadumbre que sentíamos gravitar sobre su generoso espíritu. Hasta le pareció que la España actual no concedía a su presencia aquellas muestras de regocijo, de homenaje respetuoso antaño prodigadas a su esclarecido nombre. La enorme confusión política del país, la ignorancia de la mayoría de los funcionarios oficiales sobre quién era el señor Medina, contribuyó no poco a este

despego que el anciano sintió muy vivamente, por lo mismo que sus grandes afectos hacia la Madre Patria le habían hecho esperar un recibimiento más cordial. Sólo allá a las cansadas, y eso por incitación del embajador chileno en Madrid, se le concedió una recompensa o condecoración. La España de nuestros días vive de espaldas a la inteligencia americana, no le interesa nuestra producción, sólo le interesa el vender su producción libresca en América. Viejas hidalguías fenecidas. . .

Los afanes infatigables del señor Medina no le dejaron tiempo para pulir sus obras históricas, darles la forma literaria que las populariza y hace carne en la mente del público aficionado. Le interesó siempre más la verdad de las cosas, que no su belleza. Su obra está toda en la cantidad, verdaderamente asombrosa, de documentos nuevos publicados con orden y caudal de eruditas notas; en la revelación de piezas históricas difíciles, y hasta ilegibles, interpretadas con benedictina tenacidad, una, dos y hasta tres veces, como ocurrió siempre que le parecía que sus ediciones documentales no eran lo bastante perfectas y fieles. En este punto, su probidad intelectual era total y puede servir de ejemplo.

Sus ideas siempre moderadas, y en el orden histórico condicionadas por la palabra que emerge del cotejo documental, vinieron a rectificar en Chile las construcciones artificiosas del positivismo antihistórico del señor Diego Barros Arana, cuyas tesis, tendenciosas en diversos sentidos, el señor Medina no compartió, precisamente en nombre de la realidad de los hechos. Bajo este aspecto su labor es de gran solidez y mérito.

Tal vez nuevos trabajadores mañana rectifiquen en detalle la técnica historiográfica del señor Medina, y hagan vivir con más habilidad artística que él, las épocas estudiadas con tanta honradez en sus ingentes volúmenes, pero todos cuantos se acerquen a sus páginas, que suman cientos de miles seguramente, lo harán con la convicción de que siempre quiso acertar y que siempre será de gran utilidad el manejo de los maduros frutos de sus dilatadas vigilias.

SOCIEDAD "AMIGOS DE LA ARQUEOLOGÍA"

PRESIDENTE HONORARIO:

Doctor Alejandro Gallinal

COMISIÓN DIRECTIVA:

Presidente:	Dr. Rafael Schiaffino
Vicepresidente:	Arq. Silvio S. Geranio
Secretarios:	Dr. Benigno Ferrario
	Arq. Fernando Capurro
Tesorero:	Arq. Eduardo Gómez Haedo
Vocales:	Señor Santiago Abella
	Ing. Mario Fontana
	P. Guillermo Furlong, S. J.
	Señor Aquiles Oribe
	Señor Carlos Seijo

SUPLENTES:

Doctor Felipe Ferreiro
Doctor Florentino Felippone
Doctor Daniel García Capurro
Señor Ricardo Grille
Señor Gervasio Guillot Muñoz
Señor Simón S. Lucuix
Agr. Carlos Mac Coll
Señor Emilio Regalía
Señor Benjamín Sierra y Sierra
Señor Angel H. Vidal

NÓMINA DE SOCIOS:

Señor Plácido Abad
Señor Juan Abella (Colonia)
Señor Santiago L. Abella
Señor Alberto Alves (Maldonado)
Señor Pedro Amontes (Rocha)
Señor Emilio G. Andrich
Señor Demetrio de Armas (h.) (P. de Afilar)
Señor Daniel Armand Ugon (N. Helvecia)
Señor Horacio Arredondo
Ingeniero Juan José de Arteaga
Señor J. Alberto Ayala
Señor Luis Enrique Azarola Gil
Teniente Coronel Alfredo Baldomir
Señorita Micaela B. Baraibar (C. Cosmopolita)
Señor Aníbal Barbagelata
Señor Florencio Barbagelata
Arq. Orestes Baroffio
Doctor Julio Bastos
Señor Américo Beisso
Señor Roberto Bélinzon
Señor José Belloni
Señor Alejandro Berro (Mercedes)

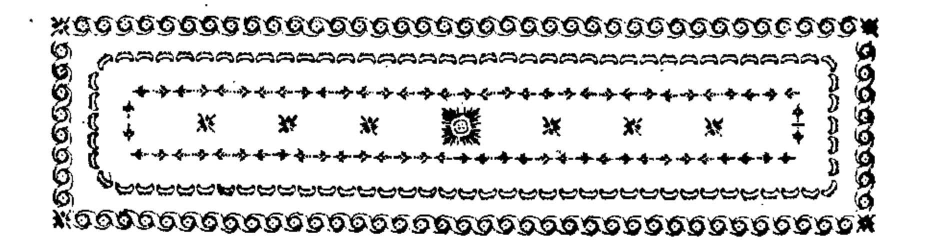
Doctor Adolfo Berro García
Doctor Pablo Blanco Acevedo
Doctor César Bordoni
General Francisco Borques
Señor Luis Alberto Bouza
Doctor Baltasar Brum
Señor Luis Cantú
Arquitecto Fernando Capurro
Señor Atilio Casinelli (Fray Bentos)
Doctor Buenaventura Caviglia
Señor Jorge Cooper
Doctor Ergasto Cordero
Señor Guillermo Crosta
General Eduardo Da Costa
Señor Leonardo Danieri
Señor Juan M. Delgado
Señor Américo Escuder
Señor Clemente Estable
Señor Edmundo Favaro
Doctor Mario Falcao Espalter
Señor Ariosto Fernández
Doctor José M. Fernández Saldaña
Señor Luis V. Ferrari (Nantes, Francia)
Señor Benigno Ferrario
Señor Carlos Ferreira Rugnitz
Doctor Felipe Ferreiro
Doctor Carlos Ferrés
Señor José M. Figueira
Doctor Dalmiro Felippone
Señor Aurelio Flangini
Doctor Rodolfo Fonseca
Señor Felipe S. Fontana
Señor Italo O. Fontana
Ing. Mario A. Fontana
P. Guillermo Fúrlong Cárdiff, S. J.
Teniente General Pablo Galarza
Doctor Alejandro Gallinal
Doctor Daniel García Acevedo
Doctor Daniel García Capurro
Arq. Silvio S. Geranio
Señor Alvaro Guillot Muñoz
Señor Gervasio Guillot Muñoz
Señor Elzear Santiago Giuffra
Arq. Eduardo Gómez Haedo
Señor Juan Ramón Gómez
Doctor Juan Carlos Gómez Haedo
Señor Ricardo Grille
Señor Ubaldo Ramón Guerra
Doctor Juan Guglielmette (Florida)
Doctor Luis Alberto de Herrera
Señor Máximo Herbon
Señor Francisco Hordeñana
Doctor Alberto Jones Brown
Doctor Justino E. Jiménez de Aréchaga ✠
Coronel Alfredo Lafone Gómez
Señor Julio Lagos
Señor Francisco Lanza
Señor Martín Lasala
Arq. Raúl Lerena Acevedo
Doctor Julio Lerena Juanicó
Doctor Julio Llamas
Señor Simón L. Lucuix
Señor Alberto Maciel Flangini (Est. Olmos)
Agr. Carlos Mac Coll
Sargento Mayor Roberto Machado
Señor Telmo Manacorda
Doctor Daniel Martínez Vigil
Doctor José María Martínez Correa (Rocha)
Coronel Silvestre Mato
Señor Francisco Mazzoni (Maldonado)
Doctor Juan Antonio Méndez del Marco
Doctor César Miranda
Señor Julio Alberto Monje
Señor Raúl Montero Bustamante
Ing. Arturo Montoro Guarch
Doctor Juan B. Morelli
Señora Antonia Núñez de Fernández (Salto)
Señor Aquiles B. Oribe
Señor Francisco Oliveras (hijo)
Señor Raúl Penino
Señorita Elisa Peña
Señor Juan B. de la Peña (Rosario)
Señor Julio Pérez (Nueva Palmira)
Doctor Roberto S. Pérez (Pan de Azúcar)
Doctor Eugenio Petit Muñoz
Doctor Carlos María Prando
Señor Juan Carlos Ranguis
Doctor Dardo Regules
Señor José Real Idiarte
Señor Emilio Regalía
Agrimensor Alberto Reyes Thevenet
Señor Raúl Risso
Señor Juan Pedro Rodríguez
Agrimensor Francisco J. Ros

Ing. Rómulo Rubbo (Toledo)
Señorita Margarita Sabater
Señor Virgilio Sampognaro
Señor Héctor Scavino (Mercedes)
Doctor Rafael Schiaffino
Señor Carlos Seijo
Doctor Ernesto Seijo (San Carlos)
Señor Benjamín Sierra y Sierra
Señor Alfredo Sollazzo
Señor Julio María Sosa
Señor Augusto Teisseire (Colonia)
Señor Arturo Terra Arocena
Doctor Eustaquio Tomé
Doctor Carlos Travieso
Señor Emilio Trías Dupré
Ing. Agustín Trujillo Peluffo
Señor Alberto de Uhagón
Doctor Carlos Urioste
Doctor Antonio Valiño Sueiro (Castillos)
Doctor Velarde Pérez
Señor Setiembre R. Vera
Señor Angel H. Vidal
Señor Feliciano C. Villart
Doctor Cesáreo Villegas
Señor Pedro Ximénez Pozzolo
Doctor Juan Zorrilla de San Martín

SOCIOS CORRESPONDIENTES:

Señor Martín Doello Jurado (Buenos Aires)
Doctor Pablo Rivet (París)
Señor Lucas Kraglievich (Buenos Aires)
Dr. Edgard Rouquette Pinto (Río de Janeiro)
Dr. Adolfo Morales de los Ríos (R. de Janeiro)
Doctor José Marianno (f) (Río de Janeiro)
Mme. R. Livillier (Viena)
Profesor Carlos Correira (Coimbra, Portugal)





ÍNDICE GENERAL

DE LOS CUATRO TOMOS PUBLICADOS

(T. I, 1927; T. II, 1928; T. III, 1929; T IV, 1930)